



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

H. A. J. 4M (1)

LE JAPON

DE NOS JOURS

4982

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE

Rue de Fleurus, 9

GEORGES BOUSQUET

LE JAPON

DE NOS JOURS

ET LES ÉCHELLES DE L'EXTRÊME ORIENT

OUVRAGE

CONTENANT TROIS CARTES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1877

Droits de propriété et de traduction réservés

Wb 166/903

49 Gr 5

Bousquet
Le Japon
1

125

OBSERVATIONS

SUR L'ORTHOGRAPHE DES NOMS JAPONAIS

Le syllabaire japonais ne correspondant pas exactement à notre alphabet, il faut recourir pour figurer la prononciation des mots à une orthographe conventionnelle. Les écrivains qui se sont le plus occupés du Japon, et notamment Hepburn et Satow, en ont adopté une qui fait loi désormais, et que nous avons suivie. Le son des voyelles diffère peu de celui que nous leur donnons en français ; cependant

ai a le son de *ail* comme dans : éventail.

u a le son de *ou* comme cette diphthongue dans : four.

ei se prononce comme dans : orteil.

Le signe *u* sur un *u* indique qu'il est bref et que sa prononciation est presque imperceptible.

On lira donc *samurai* comme *samourail* et *Asakŭsa* comme *Asak-sa*.

g et *s* sont toujours durs ; *sh* représente notre *ch*.

ch prend la valeur de *tch*.

in se prononce *inn*.

AVANT-PROPOS

Appelé, au commencement de 1872, à remplir auprès du gouvernement japonais les fonctions de conseiller légal, j'ai séjourné pendant quatre ans au Japon et n'ai pas perdu une occasion de saisir sur le fait la vie extérieure et intime de ce peuple encore mal connu. J'ai vu s'épanouir sous mes yeux une civilisation beaucoup plus ancienne, aussi raffinée et non moins mûre que la nôtre. Frappé de la différence entre ses fleurs et celles de notre culture occidentale, j'ai été conduit à fouiller jusqu'aux racines, à interroger sur la structure de cette nation ses manifestations esthétiques et morales, à chercher sa psychologie dans ses œuvres. J'ai poursuivi cet examen en observateur désintéressé et consciencieux, sans système ni parti pris ; je parle en témoin libre.

Plusieurs des études qui composent ces deux volumes avaient déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes*. En réunissant ces fragments, j'ai senti le besoin de les com-

pléter par quelques aperçus de la physionomie extérieure du pays.

Mais avant de prendre le lecteur par la main, pour le conduire à travers les paysages et les institutions du Japon pittoresque et social, je lui dois, sur la géographie et l'histoire, quelques notions préliminaires, sans lesquelles il aurait peine à m'y suivre et n'y marcherait qu'à tâtons. Qu'il veuille donc bien se transporter par la pensée à bord d'un *steamer* filant à raison de 12 milles par heure vers Yokohama; la curiosité lui est venue de connaître la physionomie générale et les révolutions antérieures du pays où il va débarquer; le hasard a placé sous sa main quelques documents qu'il parcourt des yeux, tout en s'abandonnant aux savantes cambrures d'une des chaises longues éparses sur le pont. Voici à peu près ce qu'il y apprendra.

LE JAPON

DE NOS JOURS

ET LES ÉCHELLES DE L'EXTRÊME ORIENT

INTRODUCTION

§ 1^{er}

SOL. — PRODUCTIONS. — CLIMAT. — DIVISIONS TERRITORIALES

L'archipel que les Japonais eux-mêmes appellent *Dai Nippon* — le grand Nippon —, s'étend du 30° au 51° degré de latitude sur une longueur de plus de huit cents lieues, tandis que la plus grande largeur de l'île principale ne dépasse pas cent trente lieues. Sa direction générale du nord-est au sud-ouest et sa forme se rapprochent de celle d'un arc dont la concavité serait tournée vers le continent d'Asie, et la convexité vers l'océan Pacifique. Par ses deux extrémités il touche au nord au Kamschatka, au sud à la Corée et n'est séparé de l'Asie que par des détroits faciles à franchir en quelques heures de navigation à la voile. Le nombre total des îles atteint 3800, mais les

principales seulement méritent d'être citées; ce sont, outre les Kouriles qui ont remplacé sous le sceptre des mikados l'île de Saghalien cédée dernièrement à la Russie, Yézo, Hondo, la plus grande, que nos géographes appellent improprement Nippon, Sikok, Kiusiu, Oki et les Liukiu. La superficie totale, (400 000 kilomètres carrés) équivaut à peine aux trois quarts de la France, mais le développement des côtes est énorme et peut être évalué à environ dix fois le nôtre. Les montagnes occupent les deux tiers de la surface; la chaîne principale se dirige du nord au sud, et atteint sa plus grande altitude vers le 35° parallèle, sous lequel se trouve placé le Fusi-yama, la plus haute cime du Japon (3800 mètres). C'est également la latitude de la capitale, Yédo, qui correspond par conséquent à celle d'Alger. Le Japon tout entier semble formé des sommets émergés d'une vaste montagne. Les côtes abruptes témoignent de récentes convulsions qui ont dû briser et réduire en fragments un ancien continent; elles subissent constamment l'action puissante des courants marins qui les rongent et doivent un jour, dans la croyance populaire, les engloutir.

On n'est pas encore parvenu à se rendre compte de la structure géologique et du système orographique. L'hypothèse la plus en crédit est celle du baron Richtofen, d'après qui le Japon aurait été le théâtre de plusieurs soulèvements partiels. L'un, se rattachant aux montagnes du sud-est de la Chine, et contenant comme elles des assises de roches siluriennes et devoniennes, s'étend dans l'île méridionale de Kiusiu; l'autre, de nature volcanique, vient couper le premier, se dirige suivant l'axe de la grande île, et se continue à travers Yézo et Saghalien. C'est aux points d'intersection de ces soulèvements que se trouvent les volcans les plus considérables et les plus actifs. De la diversité de ces formations géologiques résultent des différences dans la nature

du sol, pauvre dans les contrées où domine le premier système composé de roches granitiques d'une décomposition lente; riche au contraire dans les parties où l'emporte le système plutonique avec ses basaltes, ses diorites, ses trapps, dont la décomposition rapide couvre le sol d'une énorme épaisseur de terre végétale. Quoiqu'il en soit des théories savantes, ce qui frappe le voyageur c'est l'existence de nombreux volcans, les uns éteints, les autres en activité, dispersés du nord au sud, et la fertilité presque générale du sol qui produit sans amendements ni assolements, par le simple labour, d'abondantes récoltes.

Dans un pays aussi accidenté, les cours d'eau ne peuvent être considérables; ce ne sont pour la plupart que des torrents formés par la fonte des neiges et les pluies, qui roulent au fond des vallées et se précipitent à la mer, ou laissent à sec pendant l'été leur vaste lit de sable et de gravier. Il en est peu qui se règlent assez pour porter des embarcations, si grande que soit l'audace des bateliers japonais; mais tous servent au flottage et remplacent les routes. Dans les grandes plaines, notamment dans celle qui avoisine Yédo, plusieurs cours d'eau larges et profonds, réunis par des canaux, forment un réseau de communications faciles autour de la capitale. Leurs eaux, comme celles du littoral maritime, sont très-poissonneuses et fournissent à l'alimentation son principal élément.

L'action volcanique, après avoir, suivant toute vraisemblance, créé le Japon, n'a pas cessé de se faire sentir. Les plus belles montagnes ne sont que des volcans éteints depuis plus ou moins longtemps et prêts à se rallumer; le Fusi-yama lui-même a eu sa dernière éruption en 1708; l'Asama-yama fume encore et lance continuellement des pierres et des cendres; un volcan d'Yézo, le Taromai, a fait explosion en 1874; au sommet des

principaux on voit des solfatares en activité; et l'abondance extrême d'eaux thermales que l'on trouve dans toutes les provinces, à de très-hautes températures, montre assez que le refroidissement terrestre ne fait ici que commencer et que les forces souterraines ne sont pas encore rentrées dans le repos. Aussi, les tremblements de terre sont-ils fréquents, atteignant quelquefois le nombre de cent par mois. Si la plupart du temps, dans ces dernières années surtout, ce ne sont que des secousses sans gravité, on en a vu qui ont ruiné des villes entières. Plus de cent mille personnes périrent, dit-on, dans celui qui fondit sur Yédo en 1854. Les Japonais prétendent que des montagnes entières, notamment dans la province de Buzen, ont été disloquées et engouffrées, que leur grande montagne sacrée, au contraire, a jailli du sol en une nuit vers l'an 200 de notre ère, tandis que la même nuit, le lac Biwa se formait à cent lieues au sud. Mais ces récits n'ont rien d'authentique.

Le Japon est favorisé sous le rapport des productions de toutes sortes. Il possède en fait de minéraux des granits et des calcaires propres à tous les genres de construction, mais rarement employés pour les simples habitations; de vastes dépôts de soufre; des minerais d'or et d'argent; des quartz aurifères, de grandes quantités de cuivre très-pur, du fer, de l'étain, du plomb, du mercure, de l'antimoine, du charbon, du kaolin, des sources abondantes de pétrole.

La flore est très-riche, mais presque toutes les espèces comestibles, particulièrement les arbres fruitiers, ont été importés à des époques historiques, le sol ne produisant naturellement que des racines, des noix et des baies. En revanche, les bois de construction couvrent les îles du Japon du nord au sud; les conifères y abondent, et les arbres à feuillage persistant contribuent à donner au paysage le caractère riant

qui frappe tous les visiteurs au premier coup d'œil. D'après les intéressantes et consciencieuses recherches du docteur Savatier, consignées dans son « *enumeratio plantarum* » sur les plantes dicotylédones du Japon, 1699 espèces distribuées en 643 genres et réparties en 122 ordres ont été jusqu'à présent reconnues; c'est-à-dire qu'on y trouve la moitié des dicotylédones existant à la surface du globe. Parmi les graminées, outre le riz, le maïs, la canne à sucre, le froment, il faut citer au premier rang le bambou, sans lequel il semble que le pays ne pourrait subsister, tant il remplit de rôles multiples et nécessaires dans la vie quotidienne.

La faune au contraire est extrêmement pauvre. Les animaux sauvages qui paraissent indigènes sont l'ours, le cerf, le loup, le renard, la fouine, le blaireau, le singe, le rat, et une quantité d'insectes, dont le plus gênant est peut-être le moustique. Les oiseaux de proie, l'aigle, le faucon, le milan, le corbeau surtout, sont les plus nombreux; quant au passereau, on entend son guillemet, là comme partout. La grue, la cigogne, le héron, fendent l'air à de grandes hauteurs, tandis que les canards et les oies sauvages prennent du nord au sud leurs quartiers d'été et d'hiver. Quant aux oiseaux de mer, mouettes, albatros, cormorans, ils sont innombrables. Les principaux gibiers, après le daim, sont le faisan, la bécasse, la caille et la bécassine. Le lapin et le lièvre sont très-rares; la perdrix tout à fait introuvable.

Parmi les animaux domestiques, le chien semble indigène; mais le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre, viennent de Chine. Jamais, avant l'arrivée des Européens, on n'avait songé à se nourrir de leur chair; on n'a pas encore trouvé d'ailleurs le moyen d'y faire prospérer le mouton; aussi les industries de la laine sont-elles ignorées. L'âne est inconnu; le cheval seul joue un rôle considérable dans la vie normale du peuple, comme

bête de somme et de trait. On trouve quelques animaux de basse-cour, le cochon, le canard, la poule et le dindon. De toutes les espèces animales, celle qui rend les plus grands services au Japon est le ver à soie, pour lequel des provinces entières se consacrent à la culture du mûrier.

Confinant par son extrémité nord aux régions glaciales du Kamschatka, tandis qu'il n'est séparé au sud que par 10 degrés du tropique du Cancer, le Japon réunit plusieurs climats très-différents et plusieurs zones de végétation. On cueille des oranges, des bananes, des ananas à Ohosima dans les Liukiu, tandis que dans les Kuriles on trouve les fourrures et les bois de la Norwége. Mais la partie la plus centrale et la plus peuplée de l'empire, celle qui s'étend de Nagasaki à Yédo et jusqu'à Niagata, jouit d'un climat tempéré, dû bien moins à sa latitude qu'à l'influence des courants atmosphériques et marins. Deux moussons alternatives, celle du nord-est et celle du sud-ouest, règnent chacune pendant six mois de l'année, amenant en été les couches d'air chaud de l'Équateur, en hiver, les couches d'air froid du pôle. Ainsi perpétuellement balayées par les vents, les vallées du Japon sont parfaitement salubres : malgré la culture des rizières, qui transforme le pays en un immense marécage, on n'y entend jamais parler de fièvres ni de choléra. Un grand courant équatorial, appelé par les Japonais le Kuro-Siwo, baigne les côtes orientales avant de tourner à l'est pour traverser le Pacifique et porter les navires à San-Francisco. Aussi, les côtes occidentales baignées par la mer du Japon, et par un courant polaire, exposées en outre directement aux vents glacés de Sibérie, ont un hiver beaucoup plus rigoureux que les côtes du Pacifique, réchauffées par la mer et abritées par les montagnes. A Yédo, le thermomètre descend quelquefois au-dessous de six degrés pendant les nuits les

plus froides, mais il ne s'y maintient pas longtemps. Presque chaque jour, du 15 octobre au 1^{er} janvier, le soleil brille dans un ciel d'une pureté admirable, réchauffe la nature et vient fondre les quelques millimètres de glace qui s'étaient formés sur les eaux stagnantes. L'automne et l'hiver sont les deux saisons privilégiées de ce beau pays. Ceux qui n'ont fait qu'y passer quelques beaux jours de novembre en emportent une impression d'incomparable ravissement.

Avec le printemps arrivent des pluies souvent prolongées pendant trois, quatre, quelquefois huit jours de suite sans le moindre répit : le soleil semble avoir disparu pour toujours ; on ne peut même plus soupçonner sa place dans un ciel bas et triste ; c'est véritablement le sommeil de la nature ; par bonheur, de belles journées viennent interrompre ces périodes maussades, bénies cependant des cultivateurs de riz. En été, le thermomètre ne dépasse pas 36 degrés et se maintient ordinairement entre 28 et 33 degrés. Mais ces chiffres ne peuvent donner une idée de la véritable température. Il faut y ajouter le vent du sud, l'état orageux du ciel perpétuellement chargé de nuages, qui font l'office de serre chaude sur le globe, sans crever jusqu'au soir, les pluies d'orage, qui remontent bientôt au ciel en vapeurs ; enfin un air lourd, chargé d'une humidité tiède dans laquelle le corps se trouve plongé comme dans une étuve. Telles sont les variations de ce climat dont l'humidité est le trait dominant, qui, sans être malsain, est énervant au suprême degré. Aussi beaucoup d'Européens y contractent-ils des anémies, des maladies de foie, et quant aux indigènes, ils sont loin d'avoir l'énergie des races placées dans des conditions moins débilitantes.

Enfin, pour achever ce tableau des révolutions de l'atmosphère, il faut mentionner les cyclones parfois terribles qui, à l'époque des changements de moussons,

se forment par la rencontre de deux courants atmosphériques contraires, soulèvent des tempêtes et exercent sur la mer et sur les côtes des ravages effrayants. Peu d'années se passent sans que quelque partie de l'archipel ne soit visitée par le fléau, quelquefois accompagné de raz de marée qui engloutissent subitement des villes entières, ou suivi d'inondations si rapides dans ces vallées profondément encaissées.

L'empire des mikados, divisé autrefois en provinces placées sous l'autorité plus ou moins indépendante des grands feudataires, et dont on trouve à chaque instant les noms dans l'histoire nationale, est aujourd'hui partagé en « ken » ou départements, à la tête desquels se trouvent un gouverneur civil, un tribunal, un commandant militaire nommés par l'empereur. Le nombre des « ken » après avoir atteint soixante-douze, a été réduit à soixante-cinq. Outre ces départements, trois villes jouissent, à raison de leur rôle particulier, d'une administration spéciale. Ce sont les trois « fu » d'Osaka, Kioto et Yédo.

Tel est le milieu physique où s'est développée la race japonaise. Placée sous un ciel doux et clément, au sein d'une grande abondance végétale, elle devait s'adonner plus volontiers à l'agriculture qu'à la vie pastorale; jetée au milieu de montagnes difficiles, elle devait contracter des goûts sédentaires plutôt que des habitudes nomades, et acquérir une certaine perfection industrielle; privée des espèces animales nourricières, elle devait demander de préférence son alimentation à l'inépuisable réservoir de la mer qui l'entoure de tous côtés; pourvue par la nature de tout le nécessaire, elle n'avait à attendre du commerce extérieur que le superflu. Son isolement, avant d'être une mesure politique, était une conséquence naturelle de sa situation géographique et de son climat. Jouissant d'ordinaire

des bienfaits d'un ciel propice, mais visitée quelquefois par d'irrésistibles fléaux, elle devait s'habituer à un certain fatalisme souriant et résigné, aimer la vie sans s'y attacher outre mesure, fuir la peine et considérer ses œuvres comme une floraison toujours prête à se courber sous un typhon, ou à s'abîmer dans un tremblement de terre. De cette réunion de circonstances est sortie une nation qui n'a ni l'indomptable énergie des hommes du Nord, ni l'apathie irrémédiable des peuples de la zone torride, et qui offrait à ses premiers explorateurs le spectacle saisissant d'une civilisation originale et complète, sans ramification apparente avec les sources de la civilisation occidentale. Avant d'en présenter le tableau, il nous reste à exposer aussi brièvement que possible à travers quelles révolutions elle est arrivée à son état actuel.

§ II

LES ORIGINES

A quelle famille humaine se rattachent les Japonais? C'est un problème ethnologique resté jusqu'à présent sans solution définitive. Les hypothèses les plus hardies ont été risquées à ce sujet. L'orgueil national repousse avec énergie, et probablement avec raison, la première et la plus simple, celle d'une invasion chinoise. Les uns supposent alors une incursion du puissant empire malais ; les autres, avec Kœmpfer, imaginent un voyage immense, à travers l'Asie, d'un des peuples dispersés au pied de la tour de Babel ; on a récemment proposé, avec plus d'étourderie encore, de rattacher les premiers conquérants du Japon aux dix tribus perdues

d'Israël. Le jour n'est pas venu où un examen approfondi des types et des traditions, l'application patiente des procédés de la philologie comparée, permettront de discerner ce qu'on peut admettre comme plausible et ce qu'il faut rejeter comme chimérique dans ces spéculations. Bornons-nous à préciser les données du problème.

Il paraît certain que l'île d'Yézo au nord et la partie septentrionale du Hondo étaient habitées, avant les temps historiques, par une peuplade peu dense et peu industrielle, les Ebisū, Yessos, ou Aïnos, dont les derniers représentants, voisins par leur type des Esquimaux, sont en train de s'éteindre aujourd'hui. On est tenté de croire, en comparant les débris de l'âge de pierre japonais avec les ustensiles et les armes dont se servent encore à l'heure qu'il est les habitants à demi sauvages d'Yézo, que ces peuplades se répandaient même plus au Sud et qu'elles occupaient les îles de Kiusiu et de Sikok. On ignore quelle était leur origine. D'après leurs traditions, qui pourraient bien n'être que des inventions relativement modernes, la fille d'un chef de peuples asiatiques, poursuivie par les obsessions incestueuses de son père, quitta la côte d'Asie sur une simple pirogue, sans autre compagnon qu'un fidèle chien, aborda à Yézo où elle donna le jour à une race de héros, demi-dieux, chasseurs et guerriers, réfugiés aujourd'hui dans les montagnes, d'où ils veillent au salut de leurs descendants mortels. Si fabulense que soit cette légende, il ne faut pas oublier qu'une faible distance sépare Saghalien de la côte sibérienne, et qu'on a cru retrouver dans les dialectes parlés au pied de l'Altaï la langue des Aïnos. Mais ce n'est encore là qu'une hypothèse douteuse comme celle qui rattacherait les Aborigènes du Japon à ceux de l'Amérique, grâce à la communication des îles Aléoutiennes.

Quoi qu'il en soit, les Aïnos ont laissé leur trace dans la langue, dans les coutumes, dans les traditions et jusque dans les noms géographiques du Japon. Les Japonais ne peuvent effacer complètement de leur histoire le souvenir d'un long contact avec une race traitée par eux d'inférieure, et regardée comme le produit d'un accouplement entre homme et chien. Mais à côté de cet élément primitif, qui semble voisin de l'âge du silex, une légende fabuleuse nous montre des conquérants tombés du ciel ou venus du Sud et fils des divinités de la mythologie japonaise. Quels sont ces nouveaux venus, qui, semblables aux compagnons d'Énée, et vers le même temps, mais sans plus de probabilités historiques en leur faveur, s'emparent en maîtres d'un sol inconnu pour eux, s'y répandent et ne tardent pas à en chasser les premiers occupants? Sont-ce des Mongols détachés du continent asiatique? Sont-ce des Malais apportant avec eux l'esprit de caste propre à leur race et favorisés dans leur navigation lointaine par le courant équatorial qui, de Java, s'élance sur le Japon? De frappantes analogies de types entre les Javanais purs et les Japonais de haute race tendraient à faire accréditer cette hypothèse. Ce qui demeure constant, c'est qu'à une époque préhistorique une colonie étrangère vint s'établir au sud du Japon et ne tarda pas à étendre ses conquêtes vers le Nord. Dans quelle mesure se mêla-t-elle avec les Aborigènes ou Aïnos? C'est ce qu'il est difficile de savoir. On croirait plus volontiers à une juxtaposition de races qu'à un mélange, quand on considère la différence de types qui subsiste d'une caste à l'autre dans la population actuelle. Tout ce qui ne fut pas soumis fut refoulé vers le Nord. Longtemps les Aborigènes se maintinrent dans les montagnes qui couvrent l'extrémité septentrionale du Hondo, puis ils passèrent le détroit de Tsungar et se réfugièrent dans l'île d'Yézo, où

on les retrouve dans un état voisin de la sauvagerie¹.

C'est à Jin-mu, premier mikado, descendant direct de la déesse du Soleil, que les chroniques japonaises attribuent ces premières conquêtes ; mais il se mêle encore tant de mythes à l'histoire, que le personnage ne semble pas avoir plus de réalité que les héros d'Homère ou d'Ossian. Cependant les chronologies chinoises parlent à la même date (660 avant Jésus-Christ) d'un fils d'empereur, qui, déshérité par son père, serait venu chercher un royaume au Japon ; toujours est-il que Jin-mu est considéré par les Japonais comme le fondateur de leur dynastie impériale, et qu'on fête chaque année, le septième jour du quatrième mois, l'anniversaire de son avènement au trône.

Jin-mu avait vécu cent trente-sept ans ; ses successeurs se distinguent également par une longévité extraordinaire. Mais les annales² prêtent trop à la critique pour que nous puissions les suivre avec quelque confiance. Nous avons essayé, dans une étude qu'on trouvera plus loin³, de restituer les traits généraux de l'histoire à ces époques reculées. Bornons-nous à en citer les épisodes qui à un caractère de probabilité joignent une importance historique. Pendant les premiers siècles, tous les efforts de la race conquérante semblent consacrés à des guerres de frontières contre les Ebisū — sauvages — ; la vie est extrêmement simple, les palais des

¹ Voir chap. ix.

² Le plus ancien document de l'histoire est le *kodjiki* (voir chap. xiv). Le *nihongi* n'en est qu'une reproduction plus méthodique. Nombreux sont les traités d'histoire indigène. Les principaux ont déjà été traduits en anglais. Les travaux de MM. Satow, Adams, Kempermann, Ahston, ont jeté de vives lumières sur les origines, les mœurs, les lois du Japon ; nous y avons largement puisé. On pourra aussi consulter avec fruit W. Dixon *Japan* ; Griffis *The Mikado's empire* ; The phoenix a monthly magazine ; et le journal paraissant à Yokohama : *Japan weekly mail*.

³ Voir chap. xiii.

mikados sont des tentes, ou tout au plus des baraques, leurs tombes ne sont que des cippes funéraires, leur pouvoir n'est autre que celui d'un chef germain ou scandinave, comme ceux de l'Edda. Sujin, dixième mikado (97-30 avant Jésus-Christ), introduisit quelque régularité dans la vie nationale, établit un impôt du sang, une corvée, encouragea l'agriculture, fit creuser des canaux d'irrigation, construire des navires, établit des communications avec la Corée. Afin de protéger les populations agricoles contre les perpétuelles incursions des Aïnos, il divisa l'empire en quatre commandements militaires, à la tête desquels il plaça un shogun. — Telle fut la première origine de cette dignité qui prit plus tard tant d'importance. — Cet état d'hostilité perpétuelle engendra à la longue la puissance de la classe militaire et contribua à donner à une partie de la nation le caractère belliqueux qui la distingue de ses voisins asiatiques.

C'est à cette période que remontent les légendes chevaleresques qui se condensent autour du nom d'un personnage demi-historique, demi-romanesque, comme le roi Arthur. C'est Yamato-Daké, un fils de mikado (deuxième siècle après Jésus-Christ), qui personnifie à cette époque le courage militaire. Dès sa jeunesse, il s'introduit, déguisé en femme, dans la tente d'un chef de rebelles contre lequel il guerroyait, et le tue au moment où cet autre Holopherne s'offre à lui sans défense; plus tard il obtient d'Amatéras, la déesse du Soleil, qu'elle lui confie le sabre sacré déposé dans le temple d'Isé, et donné par elle à ses descendants mortels comme emblème de leur toute-puissance; il s'en sert dans une expédition contre les Aïnos pour faucher devant lui les broussailles que les sauvages viennent d'incendier, et par l'intervention merveilleuse de la déesse retourne contre ses ennemis le fléau qu'ils voulaient déchaîner contre lui. Puis, franchissant les défilés d'Hakoné, au pied

du Fusi-yama, il parcourt avec ses guerriers toute la côte orientale de la baie d'Yédo, et s'embarque pour la province de Kadzusa qui en borde l'autre côté. Le dieu de la mer soulève une tempête qui va engloutir sa troupe, quand sa femme Tachi-bana-himé se dévoue pour apaiser la colère divine, et se plonge dans les flots qui se calment aussitôt. Le héros s'avance vers le nord, subjugué toutes les tribus jusqu'à la hauteur du troisième parallèle, tourne à l'ouest, redescend au sud, et, du haut des cimes voisines de l'Asama-yama, qui dominant toute la plaine d'Yédo, apercevant à trente lieues la baie où sa fidèle épouse a péri, il s'écrie douloureusement : « Adzuma ! Adzuma ! » — ma femme ! ma femme ! — d'où le nom est resté dans la langue poétique à cette partie du Japon. De là, s'enfonçant dans les montagnes inaccessibles, à travers toutes les horreurs d'une nature sauvage et toutes les terreurs d'un pays habité par les dieux et les esprits, il triomphe de tous les obstacles, soumet tout ce qu'il rencontre et revient enfin, après trois ans, implorer la bénédiction de son père et mourir jeune et chargé de gloire, ayant accompli la plus grande épopée de l'âge héroïque.

Pendant plusieurs siècles, la résistance des Aborigènes et les guerres intestines avaient défrayé la turbulence belliqueuse des Japonais. Quand la réduction des derniers Aïnos laissa oisive l'activité guerrière de leurs vainqueurs, ceux-ci portèrent plus loin leurs regards et vinrent se heurter aux populations asiatiques. La conquête avait donné des maîtres au Japon, la conquête lui rapporta une civilisation toute faite. C'est à une femme qu'en revient le mérite. En l'an 860 de l'ère japonaise (200 après Jésus-Christ), l'impératrice Zingu-Kogo, sur le conseil des dieux, organisa et conduisit elle-même, avec l'aide de son fidèle serviteur Také-no-utchi, une expédition contre la Corée, province tributaire

de la Chine alors florissante sous la dynastie des Thsin. L'expédition eut un plein succès. L'impératrice victorieuse s'était aperçue, au début de la campagne, qu'elle était enceinte, mais elle avait obtenu des puissances célestes un talisman — une pierre engagée dans sa ceinture — pour retarder sa délivrance. Elle rentra en toute hâte au palais de Chikuzen, qu'elle habitait alors, pour y donner le jour à un empereur, Ojin, divinisé plus tard sous le nom d'Hatchiman, dieu de la guerre, auquel on attribua tout l'honneur de la victoire. Les Coréens furent soumis à un tribut, à ce tribut dont la réclamation tardive a failli tout dernièrement allumer la guerre entre les deux pays. Mais il arriva comme toujours que les vainqueurs barbares devinrent les véritables tributaires des vaincus.

Les Japonais ne connaissaient encore que le métier des armes et les industries grossières qui s'y rattachent, tandis que les Chinois avaient déjà atteint un haut degré de développement dans les arts, les sciences et la littérature. Leur religion, le bouddhisme, offrait aux yeux un culte plus attrayant et à l'imagination un dogme plus saisissable que l'antique mythologie des Kamis; elle se répandit rapidement entraînant avec elle toute une révolution intellectuelle. Ce mouvement fut favorisé par l'immigration des Chinois, qui vinrent s'établir en grand nombre, pacifiquement appelés par des voisins impatients de s'initier à leurs connaissances. On dit même qu'à une certaine époque dix-sept districts du sud de la Chine partirent en masse pour les ports de Kiusiu. Un érudit coréen, Wang Ien, ou Vani, invité à se rendre au Japon sous Ojin (270-310 après Jésus-Christ), vint en effet à la cour des mikados, apportant un grand nombre de livres chinois, parmi lesquels ceux de Kung, que nous appelons Confucius; c'est à cette époque que remonte l'écriture et que commence, par conséquent,

l'histoire véritable. Depuis lors, jusqu'à la fin du neuvième siècle, pendant une longue période de paix, la nation se développa, assit ses institutions, prit un corps ; les différentes races se fondirent ou se séparèrent en castes, comme dans un creuset les métaux s'allient ou se séparent suivant leurs affinités. Il se fit un travail lent et insensible qui n'a pas encore trouvé son historien et dont le résultat fut l'éclosion d'un peuple homogène et original, encadré dans des divisions hiérarchiques imitées de la Chine, et d'où il n'est pas encore complètement sorti. C'est alors que l'on vit se séparer le paysan, le samurai ou guerrier à la solde des princes, le « kugé », noble de la cour, de race impériale, et que commencèrent à s'élever certaines familles de grands dignitaires, les Taïra, les Minamoto, les Fudjiwara, qui se disputaient les principales charges de l'empire et allaient bientôt l'ensanglanter par leurs querelles.

Parmi ces maisons, la dernière avait atteint, à la fin du huitième siècle, une influence qu'on peut comparer à celle des Armagnac sous Charles VI ; ses membres ou ses créatures remplissaient toutes les places ; elle seule était représentée dans les conseils ; elle seule fournissait des épouses aux empereurs, qui s'étaient laissé peu à peu tomber sous le joug ; son chef avait fait créer pour lui, en 888, l'office de Kwambaku, qui devint bientôt héréditaire dans sa descendance, et qui, sous le nom de « garde des verrous intérieurs », n'était rien moins qu'un grand vizirat, comportant les pouvoirs d'un vice-empereur et l'autorité d'un régent. La cour, qui avait eu jusque-là les allures nomades d'un camp toujours prêt à se transporter vers les points d'attaque, vint se fixer à Kioto en 794 et les mikados tombèrent dans cet esclavage doré du « Gosho » — palais impérial —, d'où leur descendant actuel ne devait sortir qu'en 1868. Ils vécurent enfermés dans leur résidence, liés par une étiquette infranchis-

sable, séquestrés, invisibles, pures idoles que le peuple adorait sans les voir, et dont le pouvoir, pareil à celui des rois fainéants, allait être l'objet de toutes les convoitises et la proie de tous les ambitieux. L'ère des guerres civiles allait s'ouvrir.

§ III

PÉRIODE DE SUPRÉMATIE MILITAIRE

La famille Fudjiwara occupait tous les emplois civils ; mais deux maisons rivales s'insinuèrent peu à peu dans les charges militaires et acquirent une influence décisive ; c'étaient les Taïra et les Minamoto, dont les factions plus acharnées que celles des Guelfes et des Gibelins ont ensanglanté de leurs discordes tout le moyen âge japonais. Ces guerres de clan ont été célébrées dans les romans historiques, *Heiké monogatari* et *Genji monogatari* (récit des exploits de Hei et de Genji, formes chinoises pour Taïra et Minamoto). Il faudrait fouiller dans le moyen âge allemand pour trouver une confusion semblable à celle de cette période ; les assassinats, les ruses, les faits d'armes merveilleux, les vengeance longuement préparées en font un thème inépuisable pour les romanciers et une source d'embarras et de trouble pour les historiens.

Après de longues hostilités, le dernier représentant des Minamoto, le jeune Yoritomo, était tombé entre les mains de ses ennemis. Les prières d'une femme le sauvèrent du supplice. Après avoir grandi chez les destructeurs de sa race, en méditant de la venger, il épousa la belle Masago, fille d'un habile courtisan nommé Hojô, sut mettre à profit l'influence de son beau-père, s'enfuit

dans des provinces reculées où il se composa une armée de mécontents et, après quelques succès militaires, attira sous sa bannière tout ce que le despotisme des Taïra avait fait de jaloux, extermina dans une bataille navale l'armée et le parti des Taïra, dont les débris, réfugiés dans les montagnes de Kiusiu, se retrouvent encore et se sont perpétués au nombre de quelques centaines de personnes, à Simonoseki. Il s'établit enfin à Kamakura et y fonda une capitale, rivale de celle de Kioto, qui devint le centre des forces militaires du Nord. (1192.)

Ainsi fut créée entre le pouvoir militaire et le pouvoir mikadonien la scission qui a fait croire pendant longtemps à l'existence de deux empereurs. C'est une erreur non moins grossière que celle qui consisterait à prendre pour des monarques partageant pacifiquement l'autorité centrale les Stilicon, les Rufin, les Eutrope, les Pépin d'Héristal, les Charles Martel. C'est toujours théoriquement au nom du mikado que s'exerça le pouvoir des shogun ou généralissimes de Kamakura, dont la charge prit le nom de *Bakufu*, littéralement « gouvernement du rideau » parce que la tente du commandant en chef des armées était primitivement entourée d'une vaste tenture qui la séparait du camp. Yoritomo avait atteint le but suprême de son ambition ; il était, sous le titre de vassal et de lieutenant général, le maître du Japon. Mais la jalousie le rendit cruel pour ses frères qui l'avaient aidé à vaincre, et vint assombrir les dernières années de son règne ; il mit à prix la tête de Yoshitsuné, son frère aîné, et le réduisit à s'ouvrir le ventre. Une autre tradition veut que ce héros, échappé à ses ennemis, ait gagné Yézo où sa mémoire est encore honorée par les Aïnos, comme celle d'un kami ; quelques historiens prétendent même qu'il passa en Chine et l'identifient avec le fameux Gengis Khan.

Yoritomo mourut à 53 ans, en 1199, après avoir exercé quinze ans un pouvoir absolu.

Mais ce pouvoir usurpé ne pouvait passer tout entier à la postérité de Yoritomo que s'il laissait des héritiers assez habiles, assez énergiques pour le retenir. Ses descendants furent au contraire des hommes médiocres, qui se laissèrent dominer par des ministres ambitieux et ne tardèrent pas à tomber dans une dépendance semblable à celle où ils avaient réduit les mikados. La puissante famille de Hojô, d'où était sortie la femme de Yoritomo, fit instituer à son profit la charge quasi héréditaire de régent, et fut désormais en possession de créer ou de déposer des shogun, généralement en bas âge, qui n'étaient plus que des représentants nominaux de l'autorité shogunale. Le sort des mikados était également entre ses mains. Une pareille autocratie devait engendrer d'insupportables abus, et quoique cette maison ait donné à l'empire de sages régents, et rendu à la nation, aux arts, à la religion de grands services, elle a laissé dans l'histoire et le roman le souvenir d'une épouvantable tyrannie. Elle fut brusquement renversée en 1353, après un siècle et demi de domination.

C'est à elle que revient l'honneur d'avoir repoussé une invasion des Tartares qui mettait en péril l'indépendance du Japon. Au milieu des guerres civiles, les relations pacifiques avec la Chine s'étaient ralenties, puis avaient cessé tout à fait ; quand elles se renouèrent au douzième siècle, elles avaient changé de nature. Après avoir renversé la dynastie des Sung et conquis toute la Chine, Kublaï Khan envoya au Japon des ambassadeurs demander un tribut et l'hommage. Hojô Tokimuné, alors régent, repoussa cette demande injurieuse, qui fut réitérée six fois avec le même insuccès. Dix mille Mongols débarqués dans l'île de Kiusiu furent vigoureusement repoussés et contraints de rentrer chez eux. Neuf

envoyés revinrent en déclarant qu'ils ne regagneraient la Chine qu'en y rapportant la soumission des Japonais ; cette fois, pour toute réponse, Tokimuné leur fit trancher la tête et se prépara à la guerre. Une nouvelle ambassade eut un sort semblable. Alors se détacha des côtes de Corée une formidable armada composée de cent mille Tartares, sept mille Coréens montés sur d'immenses jonques, pourvus de catapultes et d'armes de trait, que leur hôte vénitien, Marco Polo, leur avait enseigné à fabriquer. La défaite des Japonais était certaine, malgré leur valeur personnelle, et le trait de bravoure d'un nouveau Cynégire n'eût pu conjurer leur perte, si les éléments n'étaient venus à leur secours. Un de ces typhons qui visitent régulièrement les côtes du Japon se déchaîna sur la flotte ennemie, la dispersa, engloutit ou brisa les vaisseaux et les équipages dont les soldats de Tokimuné n'eurent plus qu'à achever les débris. *L'invincible armada* périt tout entière, et trois survivants à peine échappèrent au désastre pour le raconter à leur maître. La Chine se le tint pour dit, et ce fut la dernière tentative dont le Japon ait été l'objet (1280).

A la chute de la maison Hodjô s'ouvre une période encore plus confuse et plus violente que les précédentes. En 1353, le mikado alors investi du titre veut sortir de son abaissement, mais il ne réussit à renverser les Hodjô que pour retomber, trois ans après, sous le joug d'une nouvelle famille, les Ashikaga ; ceux-ci soulèvent contre l'autorité du mikado les prétentions d'un autre prince du sang. Pour la première et la dernière fois, on essaye d'attaquer la majesté même du trône, en contestant la légitimité du souverain qui l'occupe. La cour, les provinces, les clans se partagent entre les deux monarques rivaux, celui du nord et celui du sud, comme la chrétienté entre les papes d'Avignon et ceux de Rome ; pendant soixante ans, on se bat pour ces deux

prétendants, ou plutôt toute la classe militaire se jette dans une inexprimable mêlée, et se fait, sous deux bannières différentes, une guerre de clan à clan, de famille à famille, et presque d'homme à homme. Jamais l'anarchie n'avait été si complète. L'abdication de l'empereur du sud entre les mains de l'empereur du nord, en 1392, n'y met point un terme et ne profite qu'à la famille Ashikaga qui s'empare à ce moment du shogunat héréditaire pour le conserver au milieu d'incessantes discordes jusqu'en 1573.

Pendant deux siècles, de 1392 à 1573, la féodalité couvre le pays de sang et de ruines ; la nation semble retourner à l'état sauvage ; le meurtre et la trahison remplissent les annales ; la démoralisation est à son comble ; la nature même semble accabler cette malheureuse contrée, et tous les fléaux se déchaînent sur elle ; les mikados, tombés dans un état d'abaissement, de pauvreté et de misère inouï, sont presque réduits à la mendicité ; la maison des Ashikaga ne retient elle-même qu'une autorité nominale sur la féodalité en délire et se couvre à jamais d'infamie, en faisant spontanément hommage pour le Japon à la Chine, afin d'en recevoir en échange le titre de rois du Japon (1401). La prépondérance de l'élément militaire devient de plus en plus exclusive ; les mœurs prennent un caractère de dureté et de roideur ; l'habitude du soupçon assombrit les esprits ; la vendetta prend le pas sur tous les autres devoirs du samurai ; il s'établit entre les hommes des liens de convention basés sur les rapports de seigneur à vassal ; l'homme d'armes n'estime que la force et le courage, méprise les arts, vit dans l'ignorance et s'adonne aux vices les plus honteux. Les couvents bouddhistes ne sont plus eux-mêmes que des arsenaux et des repaires de criminels où l'on néglige toute culture intellectuelle. Mais ils vont recevoir le châtimement de leur corruption ;

un homme sort de l'obscurité en 1542, qui va leur déclarer une guerre de destruction.

Cet homme est Nobunaga. Issu d'une famille apparentée aux Taïra, il réussit à se créer des alliances parmi tous les grands feudataires, sait se rendre indispensable aux Ashikaga, jusqu'au moment où il réussit à les chasser du pouvoir, s'empare de la direction des affaires sous le titre officiel de grand ministre de l'intérieur « Naidaijin, » commence, à l'instigation des jésuites qui se sont déjà montrés au Japon, une persécution violente contre les bonzeries et les moines, brûle les temples, saccage les couvents, détruit l'influence sacerdotale, réduit à l'obéissance une grande partie des souverains locaux, mais reçoit la mort de la main d'un de ses officiers avant d'avoir pu accomplir ses grands projets d'unification. Il laisse heureusement deux compagnons d'armes, confidents de ses pensées, qui vont achever son entreprise, unir et pacifier le Japon et asseoir définitivement ses institutions féodales sur une base durable.

§ IV

APOGÉE ET DÉCADENCE DU SHOGUNAT

Pour la première fois peut-être, le Japon allait rencontrer une succession ininterrompue de grands hommes. A Nobunaga succède Hidéyoshi — plus connu sous le nom posthume de Taïko-Sama. — De basse extraction, il avait commencé par être « betto » palefrenier de Nobunaga, qui, tout en le voyant courir devant son cheval, avait remarqué son air fin et avisé. Après avoir fait ses premières armes sous son maître, il devint l'un de ses généraux, et le paya de ses bienfaits en supplantant ses fils, en portant

ses armes victorieuses contre eux et réduisant même l'un d'eux, assiégé et sans ressources, à s'ouvrir le ventre avec tous ses partisans. Maître du pouvoir, il sut en user pendant la paix pour commencer de grands travaux à Kioto et à Osaka, ériger des forteresses, encourager le commerce avec les Hollandais établis depuis longtemps à Nagasaki, et se faire obéir, moins par la force que par l'équité de ses décisions. Il semble qu'après les désordres de la Ligue, on voit, comme en France, à la même époque, un Henri IV sortir enfin des voies étroites de l'ambition pour entrer dans les voies larges du gouvernement monarchique.

Mais la classe militaire ne pouvait désapprendre en un jour le métier des armes; Hidéyoshi le comprit bien et résolut de mettre à exécution un projet longtemps caressé. Depuis des siècles, les Coréens avaient cessé de payer le tribut imposé par Zingu-Kogo. Après quelques sommations restées sans résultat, il lança sur la Corée tout ce que l'empire contenait de soldats, de turbulents et d'ambitieux, au nombre de 80 000. Cette armée ravagea la péninsule, mit en pièces ses défenseurs commandés par leur roi en personne, soumit toutes les provinces, et se préparait à envahir la Chine, lorsque, en 1598, la mort de Hidéyoshi vint interrompre le cours de ses succès. L'expédition, rappelée avant d'avoir achevé sa conquête, imposa un tribut qui, après avoir été longtemps payé, cessa de l'être, fut violemment réclamé en 1872, et enfin définitivement abandonné par un traité formel en 1876.

Cette conquête avortée ne fut pas la seule course entreprise au loin par les Japonais dans cette période. L'activité nationale, ramenée aux œuvres utiles de la paix, ne se bornait pas aux travaux d'agriculture et d'architecture; la construction des navires et la marine prenaient un développement subit; de fortes jonques, bien

plus solides que celles qui sillonnent aujourd'hui les baies du Japon, portaient les marchands, ou plus souvent les pirates japonais, jusqu'à Siam, jusqu'aux Philippines, où ils ont laissé d'incontestables traces de leur passage; ils exercèrent un instant une sorte de suprématie maritime sur les côtes de l'Asie. Mais le moment n'était pas loin où le Japon allait se refermer, pour mettre hors d'atteinte des innovations étrangères un système de gouvernement artificiel, et acheter au prix d'un isolement farouche plusieurs siècles d'une profonde paix.

Hidéyoshi laissait un fils en bas âge, Hidéyori, marié d'avance à la petite-fille d'un de ses lieutenants, Yéyas, homme d'un esprit puissant et d'un caractère peu scrupuleux, qui devait être le Richelieu successeur de cet Henri IV. Il n'eut pas de peine à rallier autour de lui l'élément militaire et défit les partisans de Hidéyori dans une grande bataille rangée à Sékighara, près du lac Biwa. Le vaincu, après une tentative de résistance, fut définitivement écrasé à Osaka, et périt sans doute dans l'incendie de la forteresse où il s'était retranché. Yéyas était de haute naissance; il se rattachait à l'ancienne souche des Minamoto et par elle à la race des mikados; sa famille portait le nom de Tokungawa; il fut le fondateur de cette dynastie dont tout le monde a vu le « mon » — armoiries — représenté sur les laques du Japon — trois feuilles de mauve jointes par leur extrémité et enfermées dans un cercle —. Il reçut du mikado, en 1603, le titre de « Sei-Tai-Shogun » — commandant en chef pour l'expulsion des barbares —, qui devint héréditaire dans sa famille. Après en avoir soigneusement réglé la transmission à sa descendance, il se trouva maître absolu de tout le Japon, sous les apparences d'un grand vassal de l'empereur. Il transporta sa cour à Yédo, qui n'était en 1590 qu'un petit village ignoré, employa

500 000 ouvriers à bâtir le « Siro », qui subsiste encore, à creuser les fossés qui l'entourent et les canaux qui sillonnent la ville. Continuant les grands travaux de routes et de canalisation commencés par Hidéyoshi il introduisit chez ses compatriotes des règlements minutieux, des habitudes d'étiquette qui devaient imprimer une nouvelle direction aux esprits ; se montra en toutes choses un politique conciliant, sauf à l'égard du christianisme, dont il redoutait l'indépendance ; restaura les autels du bouddhisme, et réussit, après treize ans d'un véritable règne, à laisser à ses successeurs, en 1616, un pouvoir incontesté, qu'ils conservèrent pendant 250 ans. Par quelles mesures législatives et politiques il assura son autorité et la leur, dans quel moule social il jeta d'un seul bloc la nation refondue à son gré, c'est ce que nous essayerons de dire en parlant du système féodal sorti de ses mains¹. La duarchie japonaise était à son apogée ; le respect dû aux mikados, seuls souverains légitimes, était assuré, leur cour entretenue sur un pied honorable par les soins des shogun, qui leur demandaient à leur entrée en charge l'investiture formelle. Conservant tout leur prestige mythologique, ils restaient, à l'égard de la foule, entourés d'un mystère presque divin ; mais toute l'autorité effective résidait entre les mains des shogun. De là l'erreur commise par les Hollandais, répétée jusqu'en 1867 par toute la diplomatie européenne, qui considérait ce tout-puissant fonctionnaire comme une sorte de monarque dit temporel, placé à côté d'un prétendu empereur spirituel, alors qu'en droit, sinon en fait, le premier n'était qu'un délégué révocable du second. Il est vrai que les shogun encourageaient volontiers une pareille méprise et se laissaient donner par les Coréens le titre chinois de « Tai-Kun »

¹ Voir chap. XIII.

— grand seigneur —, qu'ils n'eurent jamais le droit de porter.

Les successeurs de Yéyas, Hidétada, son fils, Iyémits, son petit-fils, continuèrent sa politique sage et vigoureuse. Les seuls événements remarquables de leurs règnes furent l'extermination des chrétiens à Shimabara, en 1638¹, et l'expulsion définitive de tous les étrangers, à l'exception des Hollandais. Ceux-ci demeurèrent relégués à Désima et gardés à vue par un gouvernement toujours inquiet de voir l'esprit d'innovation s'introduire dans une population naturellement inflammable et turbulente, toujours jaloux de voir ses vassaux rendre hommage à une puissance étrangère. Dans cet esprit d'exclusion, défense fut faite aux indigènes de voyager au dehors, et la forme même des bateaux fut réglementée et modifiée de telle sorte qu'ils ne pussent désormais s'éloigner des côtes. De cette époque date le système régulier d'espionnage qui frappa si vivement Kœmpfer au dix-huitième siècle. Depuis le plus grand daïmio jusqu'au plus humble « samurai, » tout le monde fut suspect et se sentit surveillé; l'habitude de la délation devint générale et produisit l'abaissement des caractères qu'elle entraîne toujours avec elle. L'histoire de ces temps n'est plus que la fastidieuse énumération de vingt complots contre le shogun, avortés par suite d'une trahison des conjurés ou d'un coup d'adresse de la police secrète. Mille restrictions vinrent gêner les relations quotidiennes, au point qu'il n'était plus permis aux daïmios de se voir entre eux sans une permission spéciale; c'est à cette longue habitude de suspicion constante qu'il faut attribuer le caractère inquiet et soupçonneux des Japonais de nos jours, et le peu de confiance et de sociabilité qu'on remarque dans leurs relations entre eux et avec les étran-

¹ Voir chap. xiv.

gers. Ces qualités, qu'on retrouve parfois chez les gens du peuple, firent place chez les grands à une étiquette roide et compassée, à une politesse toute de formules, à des manières froides et lourdement solennelles. L'esprit de caste, les préoccupations étroites de rang, de préséance, achevèrent d'immobiliser le peuple japonais dans des cadres d'airain si solides, qu'il semble aujourd'hui incapable d'en sortir sans se désagréger de fond en comble.

Cependant, tous les successeurs d'Yéyas n'eurent pas son génie. Ils ne tardèrent pas à s'endormir dans une facile inertie, laissant des factions se disputer autour d'eux à chaque régence, et le sceptre tomber de nouveau entre des mains anonymes. Une autorité comme celle des shogun n'était respectable qu'à la condition d'être énergique et bienfaisante; elle cessa d'être incontestée du jour où elle cessa d'être efficace et personnelle. Leur usurpation n'étant légitimée que par le concours permanent du génie ou du talent devait périr en s'avilissant. A quoi bon un shogun qui n'était plus à son tour qu'un roi fainéant? D'autres éléments de dissolution déterminèrent sa ruine¹. Mais si l'arrivée des Européens, en 1853, vint hâter la chute du pouvoir shogunal ou « Bakufu », elle fut plutôt une occasion et un prétexte qu'une cause dominante; le mal interne était dès lors assez grave pour tuer le malade. Il nous reste à exposer cette dernière révolution, que le lecteur comprendra mieux s'il embrasse du même coup d'œil les rapports extérieurs du Japon aux différentes époques de son histoire.

¹ Voir chap. XIII.

§ V

**RAPPORTS AVEC LES ÉTRANGERS. — EXPÉDITION DU COMMODORE
PERRY. — CHUTE DU SHOGUNAT. — NENGO DE MEIJI**

Un aventurier portugais, Mendez Pinto, semble être le premier Européen qui ait abordé au Japon (1542). L'accueil encourageant de quelques daïmios charmés d'apprendre l'usage des armes à feu engagea ses compagnons à y revenir, amenant bientôt à leur suite les pères jésuites déjà établis à Macao. Le principal établissement des Portugais était à Hirado sur la côte ouest de Kiusiu, où ils exerçaient un commerce d'échange et faisaient même la traite, car plus d'un pauvre paysan japonais fut obligé à cette époque de guerre civile et de misère de se vendre comme esclave pour la Chine ou les Philippines. Les progrès du catholicisme, la rivalité des Franciscains et des Dominicains, la réaction violente que provoquèrent leurs excès, les troubles que suscita leur politique envahissante et l'ombrage qu'ils portèrent bientôt au pouvoir temporel, alors en voie de centralisation, enfin les persécutions qui s'ensuivirent et l'expulsion ou l'extermination définitive des chrétiens en 1638, forment une page émouvante des annales apostoliques et un épisode curieux de l'histoire japonaise que nous avons essayé de retracer¹.

Les Hollandais, moins ambitieux, ne se mêlant point de convertir le Japon, mais de l'exploiter, réussirent à s'y maintenir enfermés et gardés à vue dans le petit îlot de Désima, au fond de la rade de Nagasaki, soumis à

¹ Voir chap. xiv.

d'humiliantes restrictions, à une surveillance incessante, à d'odieuses pratiques, à des tributs annuels, à des vexations sans nombre et ne pouvant faire venir d'Europe et y renvoyer qu'un seul vaisseau par an. Ils surent conserver ce privilège à l'exclusion de toutes les autres nations en démontrant aux Japonais que leur religion n'avait aucun rapport avec celle des Portugais, puisqu'ils étaient les adversaires déclarés du monarque spirituel assis sur le siège de Rome, auquel ceux-ci rendaient hommage, tandis qu'eux seuls en Europe lui refusaient toute obéissance. Grâce à ces subterfuges, ils restèrent maîtres d'un commerce lucratif, malgré les taxes énormes auxquelles ils étaient astreints. Le christianisme avait passé sur le pays comme une bourrasque, sans y laisser d'autre vestige que la connaissance du fusil à mèche, l'usage du tabac et l'habitude de confectionner des gâteaux qu'on nomme encore de leur nom espagnol *castera*.

Les Anglais cependant n'avaient pas laissé le champ libre à leurs rivaux sans faire quelque effort pour le leur disputer. Un de leurs pilotes, William Adams, aborda à Osaka en 1600. Conduit devant le shogun, qui l'interrogea minutieusement sur son pays, retenu par lui et employé à construire un navire sur le modèle de celui qui l'avait amené, il réclama vainement pendant plusieurs années le droit de se rembarquer, et n'obtint que la permission d'inviter par lettre ses compatriotes à nouer des relations avec les sujets du mikado. En effet, la compagnie des marchands de Londres, qui devait plus tard être la compagnie des Indes, confia à John Paris le commandement d'un bâtiment qui aborda à Hirado en 1613. Le capitaine accompagné de William Adams entra en relations avec le shogun, obtint de lui l'autorisation d'établir un comptoir, et des lettres d'amitié pour le roi d'Angleterre. Il fonda en effet une factorerie à Hi-

rado, à côté de celle des Portugais. Mais ceux-ci ayant suscité des embarras à leurs voisins, les Japonais refusent d'exécuter les clauses du traité qu'ils ont signé, et les Anglais voient échouer leur projet de faire de leur station de Hirado un point d'attache pour des relations suivies avec la Chine. Les Chinois, ayant eu à souffrir des pirateries exercées par les Hollandais, refusent l'entrée de leurs ports à tous les pavillons européens et font feu sur les équipages de Sa Majesté Britannique. La chute des Stuarts et la révolution viennent ralentir l'activité commerciale, et c'est seulement en 1673 que Charles II envoie une mission montée sur le *Return*.

La mission, en arrivant, ne se doutait guère de la cause d'insuccès qui l'attendait. William Adams était mort après avoir joui d'une certaine popularité, car une rue d'Yédo porta longtemps son nom. Marié à une femme indigène, il s'était retiré dans le petit village de pêcheurs de Iokoska, où l'on a dernièrement retrouvé son tombeau. Les interprètes japonais reçurent les lettres de Charles II et les transmirent à Yédo ; il semblait même que des négociations amicales allaient s'ouvrir sur la base d'un traitement égal à celui qu'avaient accepté les Hollandais, quand une singulière réponse arriva de la capitale : le Japon ne pouvait accepter l'amitié du roi d'Angleterre, parce qu'il avait épousé une fille du roi de Portugal, ennemi déclaré de l'empire ; en conséquence on donnait vingt jours à ses envoyés pour quitter le territoire. Ils n'obtinrent qu'à grand-peine l'autorisation d'attendre le renversement de la mousson et regagnèrent l'Europe, convaincus qu'ils devaient aux mauvais offices des Hollandais cet étrange refus. Depuis lors, jusqu'en 1854, des navires anglais envoyés par la Compagnie des Indes ou par le gouvernement, ou simplement commandés par de hardis chercheurs de fortune, vinrent à plusieurs reprises rôder au-

tour des côtes et dans les passes du Japon ; l'un d'eux réussit même à prendre au dépourvu la garnison de Nagasaki et à se faire donner par intimidation de l'eau et des provisions, à la grande honte du commandant militaire, qui dut s'ouvrir le ventre avec tous ses chefs de corps. Mais aucune de ces tentatives n'amena de résultat, jusqu'à la convention passée à Nagasaki le 14 octobre 1854 par l'amiral Stirling, laquelle ouvrait à l'Angleterre, comme à l'Amérique, quelques ports de l'empire.

A part une tentative sanglante des Espagnols et quelques incursions violentes des Russes à Saghalien et à Yézo, au commencement du siècle, punies par la captivité de Golownine (1811-1814), le décret de Iyémits, qui avait fermé le Japon aux étrangers, ne reçut pas d'atteinte sérieuse pendant plus de deux siècles et n'est pas encore révoqué. Si les rapports sont devenus plus fréquents et plus amicaux que par le passé, il ne faut pas oublier que le pays reste fermé en principe aux voyageurs comme aux négociants, et qu'à l'heure où nous écrivons un navire européen ne peut entrer dans un port japonais, à l'exception de quelques points spéciaux, qu'en cas d'avarie grave et pour y demander du secours ou des provisions. On jugera mieux les causes et les suites de cet isolement après avoir pénétré plus avant au cœur de la nation ; disons seulement qu'il fut complet et bien observé. La conduite des Japonais sur ce point a toujours été ferme et logique. Chaque fois qu'une tentative s'est produite, ils l'ont écartée, d'abord avec courtoisie et sans violence inutile ; mais quand à leur refus on a répondu par une insistance hors de saison, ils ont tiré l'épée et ne l'ont remise au fourreau qu'après avoir fait justice des ennemis de leur repos.

Cependant le dix-neuvième siècle a vu naître une invention que n'avait pas prévue la politique farouche de

Iyémits et qui devait déjouer tous ses calculs. La vapeur, en permettant aux grands steamers de gagner les côtes du Japon, en dépit des moussons et des typhons, et de se diriger avec sûreté au milieu des écueils qui le protégent, devait ramener le commerce européen vers ces parages où l'attiraient la curiosité, le prestige de l'inconnu, le besoin d'un nouveau débouché et d'une escale sur la route de Chine en Amérique. Les États-Unis, de leur côté, arrivés sur les bords du Pacifique, allaient étendre leurs regards au delà ; la Californie, séparée encore, il y a vingt ans, des États de l'Est par un désert infranchissable, allait chercher vers l'ouest un marché pour ses productions agricoles et métallurgiques ; l'ancien et le nouveau monde, se tendant la main à travers le grand Océan, allaient exiger du Japon une hospitalité nécessaire, à la façon des gens pressés qui, pour choisir un siège à leur guise, n'attendent pas qu'on le leur offre. « Dans le sixième mois de la sixième année de Kayei (7 juillet 1855), sous le règne de l'empereur Komei Tenno, dit l'historiographe indigène, l'envoyé américain Perry arriva à Uraga en Sagami, avec quatre navires et demanda par lettre un traité d'amitié et de commerce. C'était une coutume d'ancienne date de ne pas permettre aux vaisseaux étrangers l'entrée d'un port, à l'exception de Nagasaki ; on expliqua la loi à l'envoyé, mais il ne voulut rien entendre... L'objet de la mission américaine fut rapporté à Kioto et des ordres de la cour impériale enjoignirent aux prêtres shintoïstes du temple d'Isé d'offrir leurs prières pour l'éloignement des barbares. » C'en était fait désormais de l'inviolabilité du « sol des dieux » et l'on ne devait plus cesser de voir les lourds « kuro-bune » (bateaux noirs) sillonner ses mers en vomissant des torrents de fumée. Mais avant de raconter les négociations américaines et les péripéties qui suivirent, essayons de montrer dans quel état poli-

tique et social le Japon allait aborder des relations si nouvelles pour lui.

Un étranger qui aurait vu, il y a trente ans, se dérouler sous ses yeux le tableau de la féodalité, n'aurait sans doute pas hésité à lui prédire encore une longue durée. Toutes les causes de perturbation qui ont renversé la nôtre semblaient écartées. Ici, pas de querelles religieuses, pas de rivalités dynastiques, point de revendications philosophiques et populaires contre le droit divin, point de développement industriel, point d'instincts égaïitaires. Chaque classe était heureuse dans les limites qui lui étaient assignées; l'abondance éloignait les jacqueries; la simplicité des mœurs écartait les appétits révolutionnaires et la formation d'une ploutocratie rivale de l'aristocratie. Le peuple supportait aisément un joug séculaire et d'ailleurs paternel; la noblesse jouissait en paix des plaisirs délicats de l'esprit, libre pour le plaisir, impuissante pour le désordre. Les divers rapports de tous les éléments sociaux entre eux étaient réglés méthodiquement et ponctuellement observés; tout dans l'État et dans le pays marchait au métronome, et si le bonheur des peuples consiste dans l'immobilité, certes on ne vit jamais sur terre un âge d'or comparable à celui-là.

Cependant un virus secret rongait intérieurement la constitution du pays. Toute forme de gouvernement contient en elle le germe des maladies qui doivent la détruire, si elles ne sont pas combattues à temps. Les oligarchies oscillent entre deux dangers : l'abâtardissement et l'anarchie; tout dans l'organisation léguée par Yéyas semblait propre à écarter le second et à favoriser le premier. Les précautions prises contre la turbulence et l'ambition des daïmios devaient, en les réduisant à l'impuissance, les conduire bien vite à la mollesse. Il en fut de même du shogun, paisible possesseur d'une puis-

sance illimitée. De toutes parts, l'exercice du pouvoir tomba des mains imbéciles des princes aux mains de leurs ministres ou « karo » et, — symptôme toujours grave, — l'autorité cessa d'appartenir à ceux qui la représentaient.

Quant au shogunat des Tokungawa, sa principale force au début venait de ce qu'il servait à des familles parvenues avec Yéyas de trait d'union et de point d'appui contre l'autorité du mikado et l'influence des anciens chefs de clan. Mais la prépondérance d'une même maison lassait l'aristocratie. On chercha un rival à ces dynastes consacrés par le temps ; on n'en put trouver d'assez considérable qu'en remontant au descendant divin du soleil. Dès le dix-huitième siècle avait commencé, en faveur du pouvoir mikadonal, une réaction dont la province de Mito fut le centre. C'est là qu'en 1715, sous le célèbre daïmio Mitsû Kugni, parut un savant livre, le *Dai Niphonshi*, ou *Histoire du Japon*, dont la pensée fondamentale était de démontrer que le véritable souverain était le mikado, non le shogun, et que le despote d'Yédo n'était qu'un vassal insoumis et infidèle. Cette démonstration était nécessaire, car l'origine de l'un et de l'autre pouvoir était devenue si mystérieuse, que beaucoup de Japonais n'auraient pu dire quel était le véritable souverain du Japon. La résurrection du pur « Shinto, » — théorie cosmogonique et religieuse qui attribuait une origine divine à la race mikadonienne, — vint corroborer ces efforts. Il se produisit en l'honneur du « trône et de l'autel » une sorte d'effervescence d'esprit, encore toute platonique et littéraire, comparable à celle que l'on vit éclater en France vers 1815 en l'honneur de la dynastie légitime. Le prince de Mito allait même, en 1840, lever l'étendard de la révolte et commençait à fondre les cloches des temples bouddhistes pour en faire des canons, quand le « Bakufu » comprimant à temps la sédition, enferma le prince dans

une prison, d'où il ne sortit qu'en 1853, au milieu de la panique qui suivit l'arrivée des étrangers. Les grands feudataires, jaloux de l'autorité du shogun, songèrent à se faire de la cour de Kioto un instrument pour le renverser, et lui même dut bientôt, pour éviter une rupture ouverte, reprendre un usage depuis longtemps tombé en désuétude et se rendre en visite officielle à la cour impériale pour faire hommage au mikado. Ainsi, tandis qu'une caducité inévitable condamnait les petits gouvernements locaux, les rivalités éveillées menaçaient le « Bakufu », qui les tenait encore réunis en un faisceau. L'édifice allait se disloquer de toutes parts à la fois. Mais ces causes agissaient lentement sur un organisme automatique; elles n'eussent produit leurs effets qu'après bien des années sans l'événement qui vint précipiter leur action, l'arrivée des vaisseaux américains.

Un cri d'alarme et de colère traversa le Japon à la nouvelle des sommations faites par le commodore Perry. Il était reparti en annonçant qu'il reviendrait l'année suivante chercher une réponse. On voulut lui préparer celle de Léonidas. Tous les daïmios s'armèrent; on fonda les cloches, on bâtit des forts, et le « Bakufu » se vit forcé de tirer de sa réclusion le prince de Mito, connu pour sa haine des barbares, afin de lui donner la direction suprême de la défense nationale, préparant ainsi un déploiement militaire qui ne devait pas tarder à se retourner contre lui. Cependant lorsque Perry revint, on avait réfléchi que la résistance était impossible et risquait d'exaspérer un ennemi puissant; le « Bakufu » répondit donc aux lettres adressées « à l'empereur du Japon » par une convention provisoire, dans laquelle il s'arrogeait ce titre mensonger. C'est ce mensonge perpétué pendant treize ans dans les relations avec les ministres européens qui explique l'attitude gênée, les réticences, les embarras de la diplomatie shogunale durant

cette période. Mais on ne trompait pas les gens de la cour et de la noblesse comme les « barbares », et la signature d'une convention diplomatique par un simple lieutenant qui n'avait nul droit de la négocier excita une indignation qui s'accrut encore, quand, las d'attendre une permission de la cour de Kioto, le « Bakufu » signa, au mois d'août 1857, un traité en règle et définitif avec l'Américain Harris, peu après avec les Anglais, les Russes, les Français, et ouvrit aux étrangers les ports d'Hakodaté, Kanagawa et Nagasaki.

Cette usurpation de pouvoirs, déterminée par les instances devenues menaçantes des commissaires européens, était due à un homme d'une grande énergie et d'une grande ambition, le régent Ii-Kammon, qui exerçait le pouvoir pendant la minorité du jeune shogun Iésada. Persuadé que la résistance était désespérée, il avait voulu du moins céder de bonne grâce, et avait même envoyé, en 1860, en Amérique, la première mission diplomatique qui ait quitté le Japon dans ce siècle. Mais cet acte avait soulevé une tempête dans les clans même les plus rapprochés de la famille shogunale, et le prince de Mito s'étant mis à la tête des mécontents, tout le monde s'était retourné contre l'ambitieux régent. Celui-ci, voulant briser les résistances, emprisonna, exila, ou fit décapiter les meneurs, mais il ne put prévenir le sabre des assassins. Un soir du mois de mars 1860, comme il sortait du château d'Yédo, son norimon fut attaqué devant la porte de Sakurada par une bande de samurai, dévouée au prince de Mito, son escorte taillée en pièces ou mise en fuite et sa tête emportée en triomphe par ses meurtriers.

Le cri : « Mort aux barbares ! » recommença de plus belle à retentir dans tout le pays, se mêlant au cri : « Daigi-Meibu ! » — souverain et sujet — qui indiquait l'intention de revenir aux antiques institutions nationales,

dans lesquelles il n'y avait pas d'intermédiaire entre le peuple et le mikado. Le Japon présentait alors le spectacle que nous avons vu si souvent en Europe et de nos jours : les agitateurs mettaient un mensonge sur leur bannière. En criant : « Mort aux barbares ! » ils voulaient faire d'une question politique une question nationale, et ne cherchaient qu'un moyen légal d'attaque contre le shogunat. Cependant le fanatisme alla plus d'une fois jusqu'à l'effusion du sang. Heusken, secrétaire de la légation américaine, ayant été tué sans provocation, la légation anglaise attaquée, les ministres résidents forcés de se retirer à Yokohama, la France et l'Angleterre durent y placer des corps d'occupation pour protéger leurs nationaux. Mais la période des assassinats n'était pas close; Camuzet, Richardson, bien d'autres encore devaient succomber. Une catégorie de gens sans aveu, « samurai, » déclassés, chassés par leur prince pour quelque méfait, les « ronin » se faisaient un jeu de tuer des Européens pour provoquer à chaque nouvel attentat des réclamations contre le shogun, représentant légal de l'autorité, et discréditer ainsi le gouvernement qu'ils combattaient. Ce fanatisme tomba comme par enchantement le jour où la cour de Kioto, maîtresse du pouvoir, n'eut plus d'intérêt à susciter des difficultés au Bakufu.

Cependant une agitation extraordinaire régnait dans tout le pays. On eût dit que la classe armée voulait, en quelques mois, prendre sa revanche d'une inaction séculaire; toutes les têtes étaient en feu, tous les partis en mouvement. L'anarchie des esprits, qui dure encore aujourd'hui, date de cette époque. Il serait fastidieux de suivre les historiens indigènes à travers la série de conciliabules, de tragédies sanglantes, de conspirations, d'incendies, de cabales dont ils nous présentent l'énumération. La décadence du « Bakufu » s'accroissait de jour en jour, les pamphlets, les mémoires, les remontrances pleu-

vaient de toutes parts pour montrer qu'on devait l'allégeance au mikado seul. Le shogun avait été obligé de dispenser tous les daïmios de la résidence à Yédo, car chacun s'y fût refusé ouvertement ; il ne recevait plus de contributions, n'avait plus d'armée, plus d'autre allié que le clan d'Aïdzu, et voyait toute l'autorité passer aux meneurs de la cour de Kioto. Ceux-ci étaient eux-mêmes dépassés par les patriotes qui demandaient de bonne foi l'expulsion des Européens, et sommaient le mikado de se mettre à leur tête pour les chasser. Le prince de Nagato, chef du parti extrême, fit feu de ses batteries de Simonoséki sur des navires hollandais engagés dans cette passe étroite. Le canon européen lui fit payer cher cette insulte ; mais ce fut une occasion de montrer que les ordres de Kioto primaient ceux d'Yédo. Toutefois, l'influence grandissante de Nagato porta ombrage à ses rivaux à la cour impériale, défense fut faite au prince de se montrer à Kioto ; des suppliants venus en son nom furent repoussés violemment par des hommes d'Aïdzu. Entre les deux clans fut livrée une bataille qui, après avoir ensanglanté la capitale, se termina par la défaite de Nagato. Mais l'on put voir alors le résultat des armements préparés sous le prétexte de l'expulsion des barbares : les clans du sud se trouvaient désormais en état de faire une guerre offensive et défensive. Les hostilités continuèrent entre les gens du nord, partisans du shogun, et ceux du sud, partisans dévoués du mikado, et se terminèrent par le triomphe de Nagato en 1866. Le Bakufu perdait son dernier prestige.

Le quinzième et dernier shogun, Stotsbashi, prit d'une main défaillante et découragée les rênes du gouvernement, le 6 janvier 1867. C'était un vieillard à qui la cour imposa presque de force le rôle ingrat de se faire déposer par elle. Le dénouement approchait. Une cabale était prête pour accomplir le coup d'État politique

qui devait définitivement balayer le shogunat et restaurer dans toute sa plénitude le pouvoir impérial. Cette cabale se composait d'éléments hétérogènes, unis pour la lutte et prêts à se séparer, comme on l'a vu depuis, au lendemain de la victoire. C'étaient d'abord des personnages influents de l'entourage immédiat de l'empereur, seuls encore en possession du privilège de l'approcher et de disposer de lui pour le rôle qu'on aurait à lui faire jouer dans la comédie qui se préparait; c'étaient ensuite des meneurs des divers clans du sud, hommes d'action et d'autorité, capables de diriger les esprits de la coterie dont ils étaient les *leaders*; c'étaient enfin les princes des clans coalisés qui seuls pouvaient fournir à la cour une force armée. La plupart des chefs de cette intrigue sont encore aujourd'hui maîtres du pouvoir ou se le disputent. On les nommait : Sanjo, Iwakura, Saigo, Okubo, Goto, Kido, Hirosawa, Komatsu, les princes de Satsuma, Tosa, Hizen, Nagato, Owari, Echizen. L'entente s'étant formée, chacun ayant stipulé les conditions de son concours, ils commencèrent par proposer, dans un mémoire « kem paku » à l'empereur, la réforme de la constitution suivant l'état primitif, c'est-à-dire antérieur à Yoritomo, puis sommèrent le malheureux Stotsbashi de résigner ses fonctions. Celui-ci, cédant à la force du sentiment public, adressa en effet, le 9 novembre 1867, sa démission à son souverain. Cela fait, les soldats d'Aïdzu, fidèles aux Tokungawa, furent, grâce à une surprise, remplacés dans la garde du palais par ceux des clans alliés; les daïmios, rassemblés pour la forme, prononcèrent l'abolition du shogunat et le rétablissement de l'autorité sur la tête du jeune empereur qui venait de succéder à son père. On remplaça auprès du monarque adolescent les Kugé douteux, par des hommes dévoués à la coalition; un gouvernement provisoire fut formé, à la tête duquel fut placé un

prince du sang, Arisungawa-no-Mya, assisté d'Iwakura et Sanjo. Le coup d'État était accompli dans l'enceinte du palais; restait à l'accomplir dans le pays (3 janvier 1868).

Les partisans des Tokungawa n'imitèrent pas la résignation de Stotsbashi. Les clans du nord ne pouvaient accepter de bonne grâce la prépondance qu'allaient exercer ceux du sud. Ils organisèrent à la hâte une résistance sans but et sans issue; on se battit à Fushimi, à Osaka, à Yédo, au milieu des flammes, à Wakamats au sein des montagnes, à Sendai, à Matsmaï, à Hakodaté. Partout les « impériaux » eurent le dessus; partout les populations acclamèrent la bannière du mikado déployée devant eux, et l'on commença à traiter de rebelles « kotechî » les soutiens de l'ordre de choses établi depuis huit siècles. La plupart des petits daimios cependant restaient neutres, attendant l'issue de la lutte pour se prononcer en faveur du vainqueur. Les coalisés avaient dû gagner, par des promesses, « les karo » et les meneurs de chaque principauté; aussi lorsque la prise de Hakodaté (25 juin 1869) eut fait tomber le dernier rempart des Tokungawa, il n'y eut plus une seule tentative de résistance ou de protestation contre le coup d'État.

La victoire était au parti de la cour. Il fallait maintenant pourvoir aux nécessités qui surgissent fatalement au lendemain d'un pareil triomphe. On avait renversé le shogun au cri de : Mort aux étrangers! allait-on les chasser? On avait soulevé contre le « Bakufu » tous les clans; allait-on laisser se perpétuer cet état anarchique? On avait éveillé l'ambition d'une foule de parvenus dans les provinces, pris des engagements avec les alliés, fait des compromis avec les adversaires; comment allait-on satisfaire toutes les cupidités et toutes les vanités déchaînées? La proie était conquise; comment allait-on la partager?

A l'égard des étrangers, le nouveau gouvernement s'empessa de faire connaître aux représentants que le siège de l'empire était désormais à Kioto ; il les invita même à y venir présenter leurs lettres de créance au mikado. Pour la première fois un « barbare » paraissait devant le fils des dieux ; des ambassades japonaises parcoururent l'Europe et les États-Unis ; des ministres furent accrédités auprès des principales puissances. Le prestige impérial était sans doute assez grand pour que cette attitude inattendue imposât presque complètement silence au fanatisme des expulsionnistes ; il y eut cependant à déplorer encore quelques crimes, notamment à Sakai, le massacre de quelques marins français, bien vengés par l'amiral Du Petit Thouars ; toutefois les relations s'établirent sur un pied amical. Quels motifs avaient dicté la conduite du cabinet ? Les hommes qui le dirigeaient avaient trop de bon sens pour ne pas se rendre compte de leur faiblesse, s'il en fallait venir aux mains, et ceux même qui détestaient le plus cordialement les étrangers faisaient bon visage à un ennemi irrésistible ; d'ailleurs, pensaient-ils, et disaient-ils volontiers aux ardents de leur parti, c'est avec leurs armes qu'il fallait vaincre les barbares, il fallait leur emprunter ces canons, ces machines, cette discipline, qui faisaient leur force, et après quelques années de patience, les éconduire ou cette fois les sommer impérativement de déguerpir. C'est incontestablement sur ce plan qu'a été conçue la politique du gouvernement impérial au début ; c'est l'arrière-pensée longtemps caressée par plus d'un homme d'État actuel. Enfin, les Japonais sont aussi accessibles que peuple du monde à la curiosité, à l'amour des nouveautés, beaucoup d'entre eux crurent, en 1867, voir dans un contact avec l'Europe une chance de progrès pour leur pays, une occasion d'en rajeunir et d'en améliorer la condition matérielle et morale. Ils avaient renversé un ordre de

choses où chacun était heureux; il fallait justifier ce bouleversement par les bienfaits d'une civilisation nouvelle, et, pour cela, vivre d'emprunts faits au monde occidental. Le trouble apporté dans l'empire par l'admission des étrangers devait, à leurs yeux, avoir pour compensation la rénovation nationale. Admettre les éléments extérieurs n'était logique qu'à la condition d'en profiter, et d'imiter les mœurs, les lois, les industries exotiques. On se mit donc à imiter, et souvent avec plus d'ardeur que de discernement.

Dans la sphère politique, Iwakura et Sanjo sentirent la nécessité de faire entrer directement en scène la personne même du mikado, et de lui remettre, en apparence du moins, l'exercice réel du pouvoir revendiqué en son nom. Le jeune empereur Mutsu-Hito avait alors 17 ans; il se rendit en personne au sein du conseil d'État formé de tous les auteurs principaux de la restauration, et prit des engagements constitutionnels souvent rappelés dans ces derniers temps : « Création d'une assemblée délibérante; décision de toutes les affaires d'après le sentiment public; abolition des anciennes coutumes barbares, distribution d'une justice impartiale; appel indistinct à tous les hommes éclairés pour l'œuvre de renouvellement; » tels étaient les principes d'après lesquels il allait diriger sa conduite. En même temps, il déclara ouverte une ère nouvelle (Nengo¹), celle de « Mei-dji » — gouverner clairement —. Enfin, pour rompre plus ouvertement encore avec le passé, il abandonna le séjour de Kioto où ses ancêtres avaient vécu

¹ Le « nengo » est une période d'une durée indéterminée qui commence avec chaque règne et finit soit avec le règne, soit par l'inauguration d'un nouveau nengo annoncée par le souverain comme dans le cas actuel. L'ère actuelle a pour point de départ en ce cas quelque événement important. Les historiens indigènes ne supputent jamais le temps que par la 1^{re}, 2^e année de tel nengo. Nous sommes en ce moment dans la 10^e année de Mei-dji.

dans l'isolement du tombeau, et vint se fixer en 1868 à Yédo, au centre de l'activité politique, à portée des représentants étrangers installés à Yokohama, au sein même de la capitale fondée et enrichie par les shogun. Rien ne peut dépeindre la stupeur des populations en voyant passer le cortège impérial le long des routes et des villages ; rien n'était plus propre à leur inculquer l'idée qu'un grand changement venait de s'accomplir. On commença dès lors à faire sonner infiniment moins haut la paternité sidérale ; le fils des dieux descendait de son nuage pour gouverner ses peuples comme un simple tzar ; la coutume de se prosterner la face contre terre sur son passage fut interdite par un décret.

Après la constitution du nouveau pouvoir, le choix des ministres parmi les coalisés, les distributions de récompenses et de places, la création d'assemblées complaisantes, il restait à s'occuper des clans. L'aristocratie foncière était faible, divisée, décapitée par l'enrôlement de tous les « karo » et de tous les hommes d'action dans le parti mikadonal ; il ne restait donc plus à ménager que quelques personnages encore revêtus, aux yeux du peuple, d'un certain prestige. Par un nouveau coup d'audace, peut-être plus périlleux que le premier, on convertit les clans — han — en « ken », ou départements ; c'est-à-dire qu'au lieu de gouverner leurs provinces respectives à titre de feudataires, les daïmios furent chargés de les administrer à titre de simples fonctionnaires révocables et non héréditaires. La mort, la disgrâce ou la retraite volontaire laissèrent bientôt la place vide pour des gouverneurs élus, n'ayant plus qu'un caractère de délégués.

Quant aux daïmios et à leurs tenanciers dépossédés des revenus locaux désormais centralisés au trésor, on les indemnisa par des pensions réversibles à leurs héritiers qui s'élèvent à un total de vingt-cinq mil-

lions de piastres, et on les rappela à Yédo où ils vivent en simples particuliers. Les petits principicules acceptèrent cette déchéance, faute de pouvoir l'empêcher ¹. Les grands princes, auteurs de la mesure, crurent y trouver leur compte en devenant les ministres et les maîtres de l'empire, sans cesser d'être sous main, par l'influence de leur nom, les maîtres de leurs clans. Tandis que tous les autres abdiquaient réellement, Tosa, Nagato, Satsouma, Hizen, abandonnaient leur principauté d'une main pour la retenir de l'autre et donnaient, à bon marché, l'exemple du sacrifice, comme le bon Panurge « gaignoit des pardons » reprenant plus de marcs qu'il n'avait mis de deniers. Il avait suffi d'un trait de plume au bas d'un décret élaboré en une nuit de septembre 1871 par quelques hommes énergiques, pour faire disparaître la féodalité sinon des mœurs, au moins des institutions.

La révolution était terminée. Restait à se partager les fruits de la victoire. Ici, malheureusement, éclatèrent entre les auteurs de la réforme des discordes faciles à prévoir. Les hommes des clans, ceux de l'ancienne cour, chacun des princes coalisés, les anciens Tokungawa dont la défection avait précipité leur maître, tout le monde voulut sa part d'influence et de dépouilles. Les partis se divisèrent ; il fallut donner un peu à chacun et morceler le pouvoir. L'anarchie politique, conjurée par les prévisions de Yéyas, fondit de nouveau sur le Japon. Il s'y débat encore au milieu de révoltes, d'insurrections, de pronunciamientos militaires, d'intrigues de cour dans lesquelles s'usent les hommes, se gaspillent les ressources, se trouve compromis l'avenir du pays. Mais si l'on veut s'initier à l'état politique et social du Japon, il faut auparavant en parcourir le sol, visiter les temples, étudier les habitants et les mœurs,

¹ Voir aussi sur les causes de cette résignation le chap. xiii.

interroger ses institutions et pénétrer progressivement jusqu'au cœur même de la race.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES MIKADOS ET DES SHOGUN¹

PÉRIODE DE OSHEI

DE 660 AVANT JÉSUS-CHRIST A 1192 APRÈS JÉSUS-CHRIST

Les mikados règnent seuls.

ORDRE.	TITRE POSTHUME.	AGE.	DATE DU RÈGNE.	ORDRE.	TITRE POSTHUME.	AGE.	DATE DU RÈGNE.
			av. J.-C.				
1	Jin-mu.	127	660-585	28	Ankan.	70	534-535
2	Suisei.	84	584-549	29	Senkua.	73	536-559
3	Annei.	57	548-511	30	Kimmei.	65	540-571
4	Itoku.	77	510-477	31	Bidatsu.	48	572-585
5	Kosho.	114	475-393	32	Yomei.	69	586-587
6	Koan.	137	392-291	33	Sunjun.	73	588-592
7	Korei.	128	290-215	34	Suiko.	75	595-628
8	Kogen.	116	214-158	35	Iomei.	49	629-641
9	Kuaika.	115	157-98	36	Kogioku.	68	642-644
10	Sujin.	119	97-50	37	Kotoku.	59	645-654
			av. J.-C. ap. J.-C.	38	Saimei.		655-661
11	Suinin.	141	29-70	39	Tenchi.	58	668-672
			après J.-C.	40	Kobun.	25	672-672
12	Keiko.	145	71-130	41	Temmu.	65	675-686
13	Seimu.	108	131-191	42	Ito.	58	690-696
14	Chinai.	52	192-200	43	Mommu.	25	697-707
15	<i>Zingu-kogo</i>	100	201-269	44	<i>Gemmio</i>	61	708-714
16	Ojin.	111	270-310	45	<i>Gensho</i>	69	715-723
17	Nintoku.	110	313-399	46	Shomu.	56	724-748
18	Richiu.	77	400-405	47	<i>Koken</i>	53	740-758
19	Hansho.	60	406-411	48	Iunpin.	33	759-764
20	In kio.	80	412-453	49	<i>Shotoku</i>		765-769
21	Anko.	56	454-456	50	Konin.	73	770-781
22	Yuriaku.	62	457-479	51	Kuainmu.	70	782-805
23	Seinei.	41	480-484	52	Heijo.	51	806-809
24	Kenso.	38	485-487	53	Saga.	57	810-823
25	Ninken.	51	488-498	54	Iunwa.	55	824-853
26	Buretsu.	57	499-506	55	Ninmmio.	41	834-850
27	Keitai.	82	507-551	56	Montoku.	52	851-858

¹ La dynastie unique de mikados règne depuis l'origine jusqu'à nos jours. — Nous les avons désignés ici par leurs noms posthumes. — Les noms en italiques indiquent les impératrices.

ORDRE.	TITRE POSTHUME.	AGE.	DATE DU RÈGNE.	ORDRE.	TITRE POSTHUME.	AGE.	DATE DU RÈGNE.
57	Seiwa.	51	859-876	70	Go shujaku. . .	37	1037-1046
58	Yozei.	82	877-884	71	Go Reizei. . . .	44	1047-1068
59	Koko.	58	885-887	72	Go sanjo.	40	1069-1072
60	Uda.	65	888-897	73	Schira kawa. . .	77	1073-1086
61	Daigo.	46	898-950	74	Hori kawa. . . .	29	1087-1107
62	Sujaku.	50	951-946	75	Toba.	55	1108-1123
63	Murakami. . . .	42	947-967	76	Shiutoku. . . .	46	1124-1141
64	Reizei.	62	968-969	77	Konoyé.	17	1142-1155
65	Enni.	53	970-984	78	Go shirakawa. .	66	1156-1158
66	Kuasan.	41	985-986	79	Nijo.	25	1159-1165
67	Ichijo.	32	987-1011	80	Rokujo.	15	1166-1168
68	Sanjo.	45	1012-1016	81	Takakura. . . .	21	1169-1181
69	Go-Ichijo. . . .	29	1017-1056	82	Antoku.	8	1181-1185

PÉRIODE DE HASHEI 1192-1867

Prépondérance des shogun.

LISTE DES MIKADOS.				LISTE DES SHOGUN.	
ORDRE.	TITRE POSTHUME.	AGE.	DATE DU RÈGNE.	CLAN DE MINAMOTO.	
83	Gotoba.	60	1184-1198	Yoritomo. . . .	1192-1199
84	Tsuchi.	37	1199-1210	Yoriyé.	1201-1203
85	Iuntoku.	46	1211-1221	Sane tomo. . . .	1203-1219
86	Chiu kio.	17	1222-1222	CLAN DE FUJIWARA.	
87	Go-Horikawa. . .	25	1222-1232	Yoritsuné. . . .	1220-1245
88	Shidjo.	12	1233-1242	Yori-tsugu. . . .	1244-1251
89	Go saga.	53	1243-1246	FILS DE MIKADO CHOISIS PAR LA COUR DE KIOTO.	
90	Go-Fukakusa. . .	62	1247-1259	Mune taka. . . .	1252-1265
91	Kame yama. . . .	57	1260-1274	Koreyasu. . . .	1266-1289
92	Go-uda.	58	1275-1287	Hisaa kira. . . .	1289-1307
93	Fushimi.	53	1288-1298	Mori kuni. . . .	1308-1333
94	Go-Fushimi. . . .	49	1299-1301	CLAN D'ASHIKAGA.	
95	Go-nijo.	24	1302-1307	Ta kaudji.	1333-1337
96	Hanazono.	52	1308-1318	Yoshinori.	1338-1367
97	Go-Daigo.	52	1319-1338	Yoshi mitsu. . . .	1368-1393
98	Go murakami. . .	41	1339-1367	Yoshi mochi. . . .	1394-1422
99	Chokei.		1368-1383	Yoshi kadzu. . . .	1423-1425
100	Go-Kameyama. . .	78	1383-1392	Yoshi nori.	1428-1440

ORDRE.	TITRE POSTHUME.	AGE.	DATE DU RÈGNE.	
				Yoshi katsu. 1441-1448
				Yoshi masa. 1449-1471
				Yoshi hisa. 1472-1489
				Yoshi tane. 1490-1495
				Yoshi zumi. 1494-1507
				Yoshi tane. 1508-1520
				Yoshi hara. 1521-1545
				Yoshi teru. 1546-1567
				Yoshi aki. 1568-1573
101	Go-Komatsu. . .	57	1393-1412	
102	Shoko.	28	1415-1428	
103	Go Hanazono. . .	52	1429-1464	
104	Go tsuchi mikado	59	1465-1500	
105	Go-kashiwara. . .	63	1501-1526	
106	Go-nara.	62	1527-1557	
107	Okimachi.	75	1558-1586	
108	Goyo zei.	47	1587-1611	
109	Go mi wo.	85	1612-1629	
110	<i>Mio jo</i>	74	1630-1645	
111	Go Komio.	22	1644-1654	
112	Go sai.	49	1655-1662	
113	Reigen.	79	1663-1686	
114	Iligashiyama. . .	55	1687-1709	
115	Nakano mikado.	37	1710-1735	
116	Sakura machi. . .	31	1736-1746	
117	Momo zono. . . .	22	1747-1762	
118	<i>Gosakura machi</i>	74	1763-1776	
119	Go momozono. . .	22	1771-1779	
120	Kokaku.	70	1780-1816	
121	Ninko.	47	1817-1846	
122	Komei.	37	1847-1868	
				INTERRUPTION DU SHOGENAT (Nobunaga et Hideyoshi exercent le pouvoir).
				LES TOKUGAWA.
				Yéyas. 1605-1604
				Hidekata. 1605-1622
				Iyémits. 1623-1649
				Iyétsuna. 1650-1680
				Tsuna yoshi. 1681-1708
				Iyénohu. 1709-1712
				Iyéstugu. 1713-1716
				Yoshi muné. 1717-1744
				Iyéshigé. 1745-1762
				Iyéharu. 1762-1786
				Iyénoiri. 1787-1837
				Iyégoishi. 1838-1852
				Iyéhada. 1853-1858
				Iyémochi. 1858-1866
				Stotbashi. 1866-1868

PÉRIODE DE OSHEI-HASHEI

Restauration des mikados.

Mutsu hito 125° mikado, (né en 1850), 1867....

PREMIÈRE PARTIE

LES DEHORS

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS ASPECTS

§ 1^{er}

LA NATURE ET L'HOMME

Il est peu d'impressions comparables à celle qu'on éprouve, quand, après cinquante jours de navigation, on voit apparaître la terre ferme et le port où l'on va débarquer. Avec quelle avidité on contemple les lignes de la côte et les sites qui se déroulent sous vos yeux ! Trop souvent, cette première vue n'est qu'une déception ; la réalité reste au-dessous des récits complaisants de vos devanciers ou des merveilles enfantées par votre imagination. Il n'en est pas ainsi pour le voyageur qui pénètre dans la baie d'Yédo et vient jeter l'ancre devant Yokohama. De quelque côté qu'il se retourne, il aperçoit des collines verdoyantes en toutes saisons, des falaises

pittoresques, des villages tapis au milieu des arbres qui viennent plonger jusque dans l'océan, puis, en approchant davantage, des habitations de plaisance (les bungalow) étagées sur le « Bluff », un quai régulier et couvert de maisons élégantes, une ville blanche au pied d'une montagne verte. Si, par fortune, le soleil brille dans un ciel transparent d'hiver, le tableau devient enchanteur et justifie l'enthousiasme professé par les marins et les touristes, qui n'ayant vu du Japon que les côtes et les environs de Yokohama, déclarent avoir rencontré « le climat de la Provence sous le ciel de la Sicile. »

Après plusieurs années de séjour et de courses dans tous les sens, cette impression persiste, et si l'âme se lasse de cette monotonie, l'œil ne cesse d'être ravi par des mouvements de terrains gracieux, une végétation sobre et puissante, une riante succession de plans qui fait de chaque coin un petit tableau séparé et comme disposé à souhait pour le plaisir du spectateur. Sans qu'on puisse du premier coup analyser cette sensation, la campagne japonaise, avec ses rizières étagées, ses montagnes bleues dans le fond, ses chaumières éparses et à demi cachées dans les bambous, produit l'effet intense d'un décor frais ou d'une galerie de peinture coquettement arrangée. Par malheur, des pluies torrentielles viennent pendant des semaines et des mois assombrir ces joyeux horizons ; tout est alors noyé dans une brume terne et mélancolique ; durant presque tout l'été de gros nuages orageux courent à fleur de terre, éteignant les couleurs, amortissant les reliefs, attristant la nature, comme ils énervent les habitants par leur chaude humidité d'étuve. Mais ces pluies et ces orages, désespoir des promeneurs, sont la richesse des rizières et la joie des cultivateurs qui ne sauraient s'en passer.

Un court séjour suffit à constater dans la population des différences de types et de castes aussi tranchées que

l'unité de formation géologique est nettement accusée par les lignes du sol¹. Voici le descendant probable des Aïnos, au corps solide et trapu, aux membres gros et robustes, au geste maladroit et brusque. Il a le front bas et déprimé, la boîte osseuse développée en arrière, l'angle facial très-ouvert, les yeux grands et bridés, la face ronde, le maxillaire inférieur protubérant, les pommettes saillantes, le nez épaté et les narines épaisses, la bouche très-grande et fendue par un rire presque perpétuel, en somme, l'aspect d'un carnassier, et le teint d'un Malais. C'est le type que l'on rencontre le plus fréquemment chez les hommes de la glèbe, et plus accusé au nord qu'au midi. A l'extrême opposé se trouve l'Antinoüs japonais, aux membres souples et grêles, aux extrémités fines, à la taille bien prise. Le crâne est moins allongé, le front un peu plus droit, la face ovale, les yeux voilés sous la paupière, écartés et sensiblement relevés vers les oreilles, les sourcils hauts et peu fournis, le nez aquilin, les lèvres minces, la barbe rare et le teint jaune clair. On trouve ces caractères réunis chez quelques « kugé », chez les grands, chez les hommes d'ancienne race, ils semblent presque la règle dans le sud et les îles Liukiu et attestent peut-être quelque communication avec les Javanais, ou avec les Chinois du Fokien et du Kwangtoug. Entre ces deux étalons principaux se placent de nombreuses dégradations qui unissent l'un à l'autre et attestent, soit un mélange des deux éléments, soit l'intervention d'autres facteurs. En somme, les Japonais, jugés d'après notre idéal du type caucasique, nous paraissent généralement laids à divers degrés, mais leur physionomie mobile et expressive, leur regard intelligent, compensent aisément ces défec-

¹ Du moins en ce qui concerne le sud et le centre du Japon, Yézo et le Nord de Hondo ont un aspect particulier qui peut ne pas tenir uniquement à la différence de climat.

tuosités du galbe, pour quiconque a longtemps vécu parmi eux.

De même que les traits indiquent des diversités d'origine, le costume, la contenance, les attitudes annoncent des distinctions de classes, qui subsistent dans les mœurs, en dépit des récentes mesures qui les ont effacées des lois, et offrent aux yeux un vivant tableau de notre moyen âge. Au sommet de la hiérarchie se place le « samurai », autrefois vassal petit ou grand, armé de deux sabres passés dans la ceinture qui serre sa robe de soie ; ses jambes sont cachées par le « hakama », sorte de pantalon en forme de jupe ; un léger manteau de soie ou de crêpe aux manches larges et flottantes est jeté sur ses épaules ; il est chaussé de sandales de bois appelées « getta », généralement nu-tête, le crâne rasé et les cheveux de derrière rassemblés en une petite houppe ramenée en avant. Aujourd'hui, dépossédé de ses privilèges, il ne porte plus de sabre, il n'est plus le serviteur, l'homme lige de son daïmio condamné lui-même à la retraite ; il se confine en province afin de pouvoir subsister avec la modeste pension que lui fait l'État, ou bien il a obtenu un emploi dans un ministère et vit étroitement de son salaire. Il est, dans ce dernier cas, un officier, « un yakunin ». Le voyez-vous s'avancer, grave et compassé, vous toisant d'un regard hautain, roide, anguleux, guindé ? C'est le type du fonctionnaire ; il porte dans la rue l'isochronisme des mouvements qui caractérisent la vie de bureau ; tout en lui proclame qu'il fait partie intégrante d'une vaste machine qui commence sa révolution diurne à dix heures après le solstice d'hiver, et à huit heures après le solstice d'été. C'est là l'officier de l'ancien régime ; il devient de plus en plus rare.

L'officier d'aujourd'hui, surtout dans les rangs élevés, est vêtu à l'européenne, c'est-à-dire qu'il semble sortir de la boutique d'un fripier, où il s'est affublé plutôt

qu'habillé de vêtements à bon marché et de linge douteux, muni d'un parapluie d'alpaga, coiffé d'un feutre mou, d'une casquette de lapin ou d'un casque de sureau, et chaussé de bottines qui lui meurtrissent les pieds et s'éculent vite à son service. Quelques Japonais revenus d'Europe portent avec une certaine élégance le costume parisien et connaissent le raffinement du blanchissage ; mais c'est l'exception ; la grande majorité a adopté l'usage des chemises de flanelle et des faux-cols de papier ; beaucoup se servent de nos serviettes plucheuses de toilette comme de cache-nez. Abrégeons les détails de ce piètre déguisement. Dans cet appareil d'emprunt, les mouvements sont gênés, la démarche embarrassée et lourde ; l'individu semble frappé d'une irrémédiable disgrâce. Les choses en sont venues cependant au point que nul aujourd'hui n'oserait se montrer dans le grand costume féodal aux couleurs brillantes, aux amples proportions, et si les hommes de la vieille école portent encore des étoffes de soie noire ou brune, ils sont forcés, aux jours de cérémonie et de réceptions officielles, de subir le joug de l'habit noir, en vertu d'un décret affiché dans toutes les provinces, et orné, pour plus de clarté, d'un dessin de modes, qui fait désormais de notre triste vêtement l'uniforme officiel de tous les petits fonctionnaires. Quant à ceux d'un rang élevé, ils sont pourvus d'uniformes chamarrés d'or, semblables à ceux de nos anciens sénateurs. Le souverain lui-même, donnant l'exemple, a remplacé, ainsi que toute sa cour, le costume national par le pantalon de casimir à bandes d'or, le claque et le veston brodé, qui siéent généralement fort mal à des visages et à des statures pour lesquels ils n'ont pas été inventés.

L'adoption du costume européen a sans doute une autre raison que le désir d'une imitation outrée et ridicule. On a voulu tout d'abord inculquer au peuple, par

la leçon des yeux, l'idée que le gouvernement faisait une alliance sincère avec l'Europe, ses mœurs et ses institutions; on y a trouvé en outre un moyen d'accélérer le mouvement égalitaire qui devait suivre le renversement de la féodalité. Sous la jaquette de drap lustré, le daïmio, le tenancier, le marchand et jusqu'au « koskai » — domestique — paré de la défroque du maître anglais ou américain qu'il a servi, ne se distinguent plus que par la fraîcheur de leur accoutrement et l'habileté de leur tailleur. Enfin le vêtement exerce, à notre insu parfois, une influence décisive sur les mœurs et les manières. Il n'est point aisé de glisser deux longs sabres dans la ceinture d'un pantalon, ni de les faire passer sous les pans d'une redingote; on ne se figure guère un individu coiffé d'un gibus et couvert d'un mac-ferlane brandissant au bout d'une épée la tête de son ennemi; le port du sabre a donc été en diminuant, jusqu'à ce qu'il fût défendu; il est aujourd'hui remplacé par l'inoffensif parapluie d'alpaga. Le « karakiri » devient du même coup beaucoup plus rare, comme la manie du duel a cessé chez nous avec le port de l'épée. Il ne faudrait donc pas trop regretter le coup d'œil pittoresque qu'offrait l'ancien régime, si le nouveau n'avait encore, dans ses imitations imparfaites, quelque chose de grotesque, qui impatiente l'œil et fait penser involontairement aux innovations de certaine cour insulaire, devenue célèbre par le ridicule de ses imitations. Il suffit, au reste, de s'éloigner de quelques journées d'Yédo pour retrouver le vieux style : comme tant d'autres réformes, celle-ci est limitée aux villes où le contact avec les étrangers est perpétuel.

Au-dessous de la classe officielle, militaire, bureaucratique, lettrée, dirigeante, qui, sous différentes formes, émerge au budget, prend part aux affaires de l'État, exerce les fonctions et les sinécures, et comprend environ deux millions d'individus, se place une population

de trente millions, divisée en catégories infiniment moins tranchées et formant le peuple par opposition à l'aristocratie. La première, assise par l'importance numérique et l'utilité sociale, se compose des paysans. Le paysan japonais est celui que j'ai rencontré sur tous les points du globe, l'homme façonné directement par la nature, laborieux, patient, robuste, attaché à la glèbe qui le nourrit et dont il nourrit les autres, intéressé et doux, fin et crédule, indifférent à tout ce qui n'est pas sa récolte ; solide compagnon qui va sans bruit et d'instinct au travail comme l'abeille à la ruche, raisonne peu, ne pense guère, redoute le « yakunin » et les taxes, et semble ignorer sa force jusqu'au jour où, poussé à bout, il se révolte et devient terrible. Le voilà sur les routes, menant par la bride, encourageant de la voix, dans les pentes et les fondrières, une file de chevaux chargés de grains, de fagots, d'huile, qu'il va vendre à la ville, ou d'engrais qu'il en rapporte, vêtu d'une culotte de cotonnade, d'une robe courte de même étoffe et chaussé de « waradji », sorte de sandales de paille. C'est lui que vous voyez enfoncé jusqu'à la ceinture, dans la vase des rizières, retourner cette boue malsaine, les jambes protégées contre les sangsues par des jambières de soie grossière, ou repiquer le riz, aidé de sa femme et de ses enfants, abrité contre le soleil par un immense chapeau de jonc. C'est encore lui que vous voyez, le corps entièrement nu, sauf un pagne rudimentaire, la tête ceinte d'un mouchoir, fouler dans un mortier, devant sa porte, la provision de riz destinée à sa famille. Entrez dans cette chaumière, frayez-vous un chemin à travers les poules qui picorent, les pigeons familiers, les enfants qui essayent de s'enfuir et se jettent par terre à votre approche, demandez du feu pour allumer votre cigare, une tasse de thé, un verre d'eau ; une vieille femme ridée, édentée, laide, mais hospitalière, une autre, un

peu moins vieille, mais non moins laide, qui allaite un enfant et referme son vêtement quand vous approchez, une jeune fille occupée à carder le coton dans un coin, ou à tisser au métier, s'empresseront autour de vous, avec un sourire et des paroles de bon accueil. Asseyez-vous un instant dans la pièce enfumée où toute la famille se tient nuit et jour ; aussitôt les questions commencent et les exclamations admiratives s'entre-croisent ; vous êtes étudié, détaillé des pieds à la tête, et les enfants eux-mêmes, se rassurant à demi, s'approchent pour considérer les merveilles inouïes d'une cravache ciselée, d'un fusil Lefauchaux ou d'un éperon d'acier. Que de fois, harassé de chaleur, de faim ou de fatigue, je me suis arrêté chez ces braves gens, à qui j'avais peine à faire accepter le prix de leurs services ; natures primitives, sociables, aimables dans leur rusticité, en qui coule la sève généreuse de la race !

Avec plus d'intelligence et plus de vivacité, l'artisan des villes est moins enclin au travail et plus âpre au gain. Au contact perpétuel de ses semblables, il a perdu la simplicité de l'homme des champs ; il recherche bien plus le plaisir, les fêtes, les chômages. Routinier et indolent, il fait consciencieusement sa besogne, sans effort vers la perfection. Les procédés dont il use sont d'une naïveté souvent surprenante ; les engins mécaniques lui étaient inconnus jusqu'à présent, dans un pays où l'on ne soupçonnait guère l'emploi du fer ni du charbon ; la force musculaire était le dernier mot de la dynamique industrielle, et l'on ne saurait croire à combien de résultats ingénieux l'ouvrier japonais peut arriver, sans autre secours que ses pieds, ses bras et quelques mauvais instruments.

Enfin, les marchands, depuis le plus modeste débitant de lanternes en papier et de porcelaine bleue, jusqu'au riche négociant en soie, jusqu'au puissant banquier,

forment une dernière catégorie populaire qui, un jour, touchera par son sommet à la future bourgeoisie, mais aujourd'hui se trouve séparée moralement de l'aristocratie. Le commerce n'est point le fait des Japonais ; ils l'entendent d'une façon étroite, timide, cauteleuse. Le grand négociant se fait spéculateur, et se ruine souvent dans des tentatives de jeu ; le petit ne se fait nul scrupule de tromper ses clients ; les transactions sont laborieuses avec tous deux ; il faut débattre le prix, la livraison, le paiement ; les conditions du marché varient suivant la personne qui le conclut, l'heure de la journée, l'époque de l'année plus ou moins rapprochée de l'inventaire, l'humeur du patron. En somme, la classe commerçante mérite bien la dernière place où elle est reléguée dans la hiérarchie sociale ; elle n'est ni loyale, ni sympathique. Le vol proprement dit est sans doute rare, par suite des peines sévères qui y sont attachées, mais l'art de tromper, de piper la pratique, au risque de la dégoûter, le charlatanisme mercantile, sont cultivés sans scrupule.

Le mensonge n'est pas du reste un trait particulier de la classe marchande, et puisque j'essaye de tracer ici les caractères apparents du peuple japonais, il faut bien citer dès à présent celui qui frappe le plus et le plus vite quiconque fait un séjour, même rapide au Japon. La dissimulation, qu'on remarque chez tous les Asiatiques, est sans doute le résultat d'une organisation sociale toute factice et d'une contrainte universelle sous le despotisme oligarchique. Peut-être atteste-t-elle une certaine tournure d'esprit, le scepticisme d'hommes qui, peu épris de la vérité, parce qu'ils n'en reconnaissent pas d'absolue, en font volontiers bon marché. Si les Japonais ne mentaient que par intérêt, par politique ou par crainte d'un châtement mérité, il n'y aurait rien là qui pût distinguer leurs spéculateurs, leurs diplomates

et leurs criminels de ceux des autres parties du globe. Mais tout le monde a constaté des catégories de mensonges tout à fait spéciales à la région qui nous occupe. Tels sont, par exemple : le mensonge révérentiel, qu'on fait pour ne pas contredire un supérieur, pour ne pas exprimer une opinion ou un fait qui le blesserait ; le mensonge officiel, que l'autorité impose comme mot d'ordre à tous ses fonctionnaires sur un sujet donné ; le mensonge prémonitoire, que l'on fait sans but immédiat, mais pour préparer à tout hasard l'interlocuteur naïf à croire un autre mensonge qu'on fera plus tard ; c'est ainsi, par exemple, qu'un domestique vous énumérera une longue liste de parents qu'il n'a pas, afin de les enterrer successivement, à raison d'un jour de congé par tête ; le mensonge conventionnel, lorsque, à un grief légitime, on répond par une excuse fausse, absurde, que l'offensé fera semblant de croire, plutôt que d'en venir à une explication violente ; le mensonge dérisoire, lorsqu'à une question déplacée on fait une réponse invraisemblable, moyen de faire comprendre au questionneur qu'il s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas ; le mensonge solennel, quand on vient dans une conférence diplomatique ou autre annoncer hautement un fait contraire à la vérité ; on en sera quitte, il est vrai, pour affirmer non moins solennellement, la fraude découverte, que l'on s'était trompé de bonne foi. On ment encore par amusement, par insouciance, par exercice, par dédain, par ennui, par timidité, par entraînement, tant et si bien qu'enfin l'on ment par habitude.

Il y avait jadis, en dehors de ces quatre classes, une dernière espèce d'hommes, les « héta » rejetés hors de la société, voués aux infimes métiers, corroyeurs, fossoyeurs, mendiants, gens sans aveu, etc., privés de tout droit à la protection des lois. Elle n'existe plus. Les

« héta » sont rentrés dans le peuple des sujets tous égaux devant l'empereur, comme le sont des enfants devant leur père. Telle est en effet la théorie sociale en vigueur aujourd'hui. Mais les anciennes démarcations ont laissé une trace trop profonde dans les mœurs, pour qu'il soit permis de n'en pas tenir compte. Deux ou trois nations superposées, la noblesse, le citadin, le campagnard, composent le monde japonais. Il faut toujours, avant de prononcer un jugement sur l'ensemble, se demander à quel étage de la maison on a regardé.

§ II

LA VIE DES RUES

Si le paysage japonais tient toutes les promesses des premiers aperçus, il s'en faut bien que les abords de la capitale répondent à l'idée que s'en fait à l'avance le voyageur le moins enthousiaste. L'imagination a été si longtemps troublée par le seul nom de cette ville jadis inabordable, l'esprit, toujours enclin à grossir ce qu'il ignore, s'est forgé de telles chimères, qu'on s'attend à trouver tout au moins une magnifique cité, des portes gigantesques, des rues, des ponts d'un style grandiose. Quelle déception lorsque, arrivé par le To-kaïdo, dans une mauvaise carriole de louage, on parcourt ces rues laides, irrégulières, aux maisons de bois, basses et noircies par le temps, qui traversent de temps à autre un terrain vague ; ou lorsque, descendant du chemin de fer, on se trouve dans la rue dite Gin-ja, bâtie en briques et plâtras, pourvue d'arcades et de réverbères, belle voie sans doute, mais sans aucun caractère oriental ! Un in-

terminable village de bois dans le premier cas, une sous-préfecture gratifiée d'un nouveau boulevard par son conseil municipal dans le second, telle est la première impression que produit Yédo. On en parcourrait vainement les rues dans tous les sens, pour en trouver une d'un caractère original; elles ne se distinguent les unes des autres que par l'aspect des boutiques qui débordent jusque sur la voie, et par la nature des objets qu'on y vend. Ici des soies et des porcelaines, là des armes, des comestibles, des curiosités, des ustensiles de toutes sortes, tantôt dans de grands magasins, plus souvent dans de petites échoppes; voici des dépôts de riz, d'huile de colza, d'huile minérale, des auberges, des maisons de thé, toutes les industries, tous les débits que l'on rencontre dans un village, ni plus ni moins luxueusement installés, et cela à perte de vue.

D'où vient cependant qu'après plusieurs années on ne se détache qu'avec peine de cette ville? D'où vient qu'on ne se lasse pas de s'y promener? C'est qu'elle est accidentée à l'infini sous les apparences monotones et vulgaires de ses pauvres maisonnettes, et qu'on y peut découvrir chaque jour quelque recoin pittoresque et caché. Dans l'angle formé par l'Ogawa et la baie d'Yédo s'élève un mamelon central couronné de fortifications cyclopéennes, c'est le « Siro », planté comme la tente du général au milieu d'un camp retranché. Tout autour, les « yashki » de la ville officielle se massent régulièrement, comme les tentes des chefs. Toute cette partie avait un très-beau caractère; la sape des démolisseurs a rivalisé avec l'incendie pour le lui ôter. Une ceinture de collines isolées entoure le Siro à distance ou s'en rapproche pour l'enserrer. Des cours d'eau naturels ou artificiels accusent chaque vallée intermédiaire; des jardins, des parcs, jusqu'à des champs et des bois enclavés dans l'enceinte même de la ville ou dans ses faubourgs, réjouissent

constamment l'œil de leurs tons vigoureux; des toitures de temples, des pagodes de bois, quelques cheminées de brique et quelques échafaudages rappellent à la fois l'ancien et le nouveau Japon. Dans le lointain, la baie d'Yédo miroite au soleil; on peut même apercevoir la côte opposée; le Fusi-yama au sud-ouest dresse sa tête majestueuse; l'ensemble est merveilleux. Mais malheur au passant qui se trouve pris par la pluie; les beautés d'Yédo sont d'ordre rustique, il faut les voir éclairées par une belle lumière et du haut de quelque observatoire.

La vie des rues change d'aspect suivant les quartiers. Dans la ville officielle jadis fermée, habitée par les daïmios, aujourd'hui remplie de casernes, et devenue le séjour des ministères, la résidence des employés européens du gouvernement, l'animation n'est jamais bien grande. Point de boutiques; des voies larges, solitaires, à angle droit; un bataillon qui passe et se rend à la manœuvre, une escouade d'ouvriers qui vont à leur chantier, un officier qui entre dans son ministère, sont les seules récréations du regard. La circulation est au contraire considérable dans la cité marchande et les faubourgs qui enveloppent la ville officielle. Là, chacun se presse devant les boutiques ouvertes, flâne volontiers en regardant les étalages, ou s'arrête au moindre prétexte pour écouter ou regarder n'importe quoi; personne ne paraît haletant ni pressé. Les petits métiers fondés sur la curiosité et le désœuvrement pullulent : sans parler de tous les marchands qui étalent un assortiment de menus objets sur le sol même de la rue, d'honorables citoyens tiennent des loteries en plein vent; des vendeurs d'orviétan débitent leur boniment; des baladins font quelques tours d'adresse dans l'angle de deux rues, à défaut de place publique. Des femmes portant leur enfant dans le dos, des jeunes filles coquettement parées,

une multitude d'enfants se croisent sans vivacité, sans désordre et sans cris.

Un bruit cadencé de voix humaines se fait entendre derrière vous, vous croyez reconnaître le commandement sec d'un sergent qui fait faire l'exercice à ses recrues et vous vous retournez : ce sont quatre « ninsogo » attelés à une petite charrette à deux roues lourdement chargée, qui s'accompagnent de ce cri guttural pour aller en mesure et prévenir les promeneurs. Quelques cavaliers passent au trot ; mais le mode de transport le plus employé est le « djinriksha » petit cabriolet minuscule suspendu et légèrement construit qu'un homme traîne au petit trot. Quelquefois, pour plus de rapidité, on en attelle un second en flèche ; ils filent rapidement en murmurant aux passants qu'ils dérangent « go-men-nassai » — pardon ! —. Jadis, ces coureurs étalaient des torses nus et couverts de magnifiques tatouages ; aujourd'hui, la police les force à se vêtir d'une méchante veste de calicot bleu, bien vite baignée d'une sueur qui se refroidit sur leurs épaules ; aussi les fluxions de poitrine font-elles parmi eux des ravages effrayants. Le « fundoshi » qu'ils s'enroulaient autour de la ceinture était cependant suffisant pour des moralistes ordinaires, mais la pudeur britannique en a jugé autrement. « On ne raisonne plus de même, fait observer un spirituel voyageur, quand on a des cotonnades à vendre. » Ce genre de locomotion, inventé depuis peu par un Japonais, est universellement adopté sur toutes les routes où il est praticable. On compte près de 50 000 de ces véhicules à Yédo seulement, et la profession de traîneur, comme celle de cocher à Paris, sert de refuge à une foule de déclassés qui en vivent et qui le plus souvent en meurent.

Les jours de pluie, toute cette activité s'arrête ; les rues sont désertes, la plupart des boutiques fermées ; on aperçoit à peine un malheureux coulie, le large chapeau

de jonc sur la tête et le manteau de papier huilé sur les épaules, traînant dans sa carriole, entièrement recouverte du même papier imperméable, un invisible client qui étouffe. La pluie est un prétexte de chômage universel : les fournisseurs manquent de parole, les ouvriers négligent leur tâche, les officiers s'absentent de leur bureau et les rendez-vous sont décommandés de plein droit. Comme l'escargot à l'approche de la sécheresse, le Japonais à l'approche des pluies se renferme dans sa coquille, fume, rêve et fait provision de sommeil.

Yédo est, comme Osaka, sillonné par un vaste système de canaux qui entourent le Siro, rejoignent l'Ogawa à la baie, circulent dans la ville basse, dans la plaine immense qui l'environne, et constituent la véritable originalité de cette grande cité. Ces canaux sont la fortune de la province. Ils permettent de faire arriver jusqu'à la capitale, à très-peu de frais, toutes les denrées, tous les produits et de les réexpédier sans difficulté aux ports de la côte. Les jonques du plus fort tonnage, en abattant leurs mâts, peuvent passer sous les ponts bombés à cet effet ; elles viennent s'amarrer au pied même des magasins incombustibles « kura » élevés sur le talus du canal dépourvu de berge, et le chargement se fait le plus aisément du monde. Au milieu des jonques venues de la mer circulent des bateaux plats destinés à la navigation des rivières et des « yane-bune », longues barques munies d'une toiture et de paravents à coulisse, où l'on s'installe pour faire une partie de plaisir sur l'eau, ou une promenade dans la campagne en fleurs. Toutes ces embarcations dépourvues de peinture, en bois brut, garnies de bandes de cuivre, ont des formes élégantes, un air coquet, et se distinguent par une extrême propreté. Du haut des ponts de bois qui traversent l'Ogawa, large comme la Seine à Rouen, on les voit, à la marée montante, s'avancer gracieusement, la voile déployée, et

se frayer un chemin à travers les méandres des canaux secondaires. La corporation des « sindo » — bateliers — est, dit-on, l'une des moins recommandables de toute la population laborieuse, et cependant ils manœuvrent et s'interpellent sans brutalité. L'injure est très-rare, même dans la classe inférieure. On discute longuement, on se perd en discours interminables, mais jamais une querelle proprement dite, une rixe, une violence. Rien ne rappelle cette pétulance et cette précipitation dont nos foules affairées présentent constamment le spectacle.

L'Ogawa est non seulement le théâtre d'une grande activité commerciale, mais encore celui des amusements publics qui semblent être la grande affaire d'un peuple insouciant et joyeux. Le plus recherché est le grand feu d'artifice qui se donne le 28 juin de chaque année près du pont de Riôgoku. Sur les deux rives du fleuve s'amasse, dès six heures du soir, une population aux vêtements brillants; des enfants tout de rouge habillés, coiffés d'une sorte de mitre en plumes de corbeau, font la roue devant les passants; les ponts sont couverts de monde et les canaux qui, sur la rive gauche, débouchent du Hondjo, sont encombrés de bateaux. C'est merveille de voir se dessiner sur le ciel les unes après les autres les arches chargées de curieux. Quel prestige étrange exercent donc les agglomérations d'hommes, pour que la simple vue de ces masses produise une impression si puissante de plaisir? Le jour baisse, le spectacle se déplace, il n'est plus sur les bords, mais sur le fleuve même; les bateaux se pressent, chacun portant un chargement complet de citadins en goguette. Ici, c'est une honnête famille de marchands qui est venue pour voir et non pour se montrer, sans apparat, sans toilette, dans le bateau qui a servi hier et qui servira demain aux besoins du commerce. Là, ce sont des dames irréprochablement maquillées, splendidement vêtues, accompa-

gnées de leurs époux ; elles ont la joie calme. Plus loin, quelques « guesha » (danseuses) exécutent une pantomime extrêmement gracieuse, tandis que des musiciennes les accompagnent sur la guitare. Dans une gondole voisine, un jeune homme, vêtu d'une longue chlamyde de soie blanche, est nonchalamment couché près de trois femmes assises qui l'éventent à tour de rôle ; l'œil allumé, le sourire errant, déjà ivre de « saki », il se soulève avec peine pour entrer dans la maison de thé qui étale sur la rive ses tentures et ses banderoles flottantes. Dès que la nuit est venue, dix ou douze mille embarcations arborent des lanternes de papier de toutes formes, de toutes dimensions et de toutes couleurs, représentant les dessins les plus variés et s'agitant sous la légère brise d'une nuit tiède, comme des myriades de lucioles. A la première fusée un hurrah frénétique s'élève de deux cent mille poitrines et recommence à chaque pétard. L'heure de la retraite arrive, chaque bateau essaye de se tirer de ce pêle-mêle inextricable ; et tous s'écoulent doucement vers leur but ramenant les « musmé » — jeunes filles — trébuchantes et les aïeuls endormis, sans que, dans toute cette confusion, il se soit donné un mauvais coup ni échangé un gros mot. Voilà la vie du peuple. Son objectif est de gagner assez d'argent pour vivre et de ne pas manquer une occasion de s'amuser. Il était heureux ainsi, mais l'Occident l'étreint ; la nécessité du travail assidu pénètre avec la concurrence européenne ; adieu les joies faciles de l'enfance ; l'âge des soucis n'est pas loin.

CHAPITRE II

LES FÊTES LAIQUES ET RELIGIEUSES

§ 1^{er}

LES FÊTES LAIQUES

Une fête unique en son genre mettait en mouvement, le 9 octobre 1872, toute la population officielle tant indigène qu'européenne; le chemin de fer venait d'être achevé entre Yédo et Yokohama, et le mikado s'était décidé à l'inaugurer en personne. C'était un des attrails — et non le moins puissant — de la cérémonie annoncée d'y voir le « descendant des dieux », — qui jusqu'alors ne s'était laissé entrevoir qu'à la dérobée par son propre peuple, — trôner, discourir et recevoir des adresses, au milieu d'une assistance composée en grande partie d'étrangers. Jamais plus radieuse journée ne s'était levée sur le Dai Nippon. L'atmosphère avait cette transparence lumineuse particulière aux régions balayées par les moussons, et la montagne sacrée, le Fusi-yama, dessinait à vingt lieues son sommet, déjà couvert de neige, aussi nettement que je l'avais vu quelques mois auparavant étant à son pied. A neuf heures, le cortège impérial sortit du Siro, cheminant entre deux haies des batail-

lons de la garde, en grande tenue — presque à la française. — Un demi-escadron de lanciers ouvrait le passage au carrosse traîné par quatre chevaux tenus en laisse, où l'empereur était seul assis au fond, ayant devant lui trois grands officiers de sa cour en costume de gala. Des « kugé » à cheval se tenaient à la portière.

On ne mit pas moins d'une heure pour arriver à la gare. Elle avait été pavoisée avec beaucoup de goût ; des guirlandes de fleurs se mêlaient, en festons gracieux, aux longs étendards de crêpe ornés de la chrysanthème impériale. Le péristyle était encombré de grands et de petits fonctionnaires en costume de cour : « les kugé », qui sont spécialement attachés au mikado, vêtus de longues robes blanches et de bonnets en papier laqué bizarrement rejetés en arrière ; les ministres, les dignitaires, couverts de manteaux de crêpe rose, violet, vert et de larges pantalons traînant comme des jupes, puis l'armée et la marine en uniforme chamarré d'or et les ministres résidents des diverses puissances.

Un tapis s'étendait du marchepied de la voiture à celui du wagon impérial. Le Mikado traversa la foule légèrement inclinée et monta dans le train, au son d'un orchestre indigène composé de flûtes et de samisen. Une vaste estrade disposée à l'avance dans la gare même avait reçu à l'avance un nombreux public qui put voir son souverain s'enfouir dans son compartiment, sous des montagnes de soie, tandis que quelques rares privilégiés se casaient eux-mêmes dans les wagons restés libres, honteux de leurs modestes habits noirs en les comparant aux magnifiques « kimono » de leurs voisins. A dix heures, la musique de la chapelle de l'empereur fit place à celle de la marine japonaise, qui exécuta la « casquette du père Bugeaud », et le train s'ébranla, brûlant les stations et troublant de son grondement inusité, jusqu'à Yokohama, les paisibles campagnes et les sanctuaires

épars sur son passage, dont les bonzes émerveillés et attristés semblaient se dire, comme Claude Frollo, à la vue du monstre dévorant : « Ceci tuera cela. » Après une courte pause à Yokohama, pendant laquelle les ministres résidents et le président de la chambre de commerce européenne adressèrent au souverain des allocutions de circonstance, le train repartit et une demi-heure après rentrait en gare d'Yédo.

Le mikado gagna le trône préparé pour lui sous un pavillon de fleurs et d'étendards, où il entendit le discours du ministre des travaux publics et celui de la députation des marchands. A chacun il répondit, sans se lever, en lisant une courte allocution dont le texte lui était présenté par l'un des « kugé » debout de chaque côté du trône. Rien de plus étrange que le contraste de cette pompe orientale, de cette estrade couverte de grands dignitaires, de ces vêtements splendides, avec les exigences du progrès moderne, avec le sifflement et le grondement de la locomotive qui lâchait sa vapeur et faisait ses évolutions, sans égard pour une si haute majesté. Immobile et inaltérable, le souverain rappelait les belles statues des temples bouddhistes de la grande époque. C'est un jeune homme âgé de vingt-six ans aujourd'hui ; assez grand, aux traits vigoureusement accusés ; la couleur olivâtre de son teint indique clairement une origine méridionale. Il était vêtu d'une tunique blanche et d'un manteau de soie jaune, si amples et si roides qu'il était impossible de deviner ses formes. On pouvait seulement remarquer la finesse de ses mains nues et de ses pieds chaussés de « guetta » aux cordons d'or. Sa coiffure consistait en une sorte de chignon formé de cheveux ramenés sur le sommet de la tête et surmonté d'un petit casque de laque, maintenu par une jugulaire, sur lequel se dressait une aigrette de crin haute de cinquante centimètres.

Après la fête des invités devait venir celle de tout le monde. On avait, pour cette circonstance et pour la première fois, ouvert au public les jardins d'Hama-Goten, parc incomparable qui s'étend le long de la baie d'Yédo. Là, dans un pavillon réservé, une collation attendait les ministres résidents, tandis que des mets japonais étaient libéralement distribués au peuple. Des chars trainés par vingt ou trente robustes « ninsogo » promenaient, à travers la foule, des théâtres ambulants où des enfants masqués se livraient aux pantomimes les plus amusantes : ainsi la tragédie primitive parcourait autrefois les bourgs de l'Attique. Le peuple est très-friand de ce spectacle, ornement nécessaire de toutes les fêtes de quartier ; mais doué en même temps à un degré remarquable du sentiment de la nature, il semblait goûter avec non moins de vivacité les merveilles de ces beaux jardins bordés par la mer.

C'est encore le Tenno qui offre à ses sujets la fête militaire de Sho-kon-sha célébrée sur le plateau de Kudan le 14, le 15 et le 16 du cinquième mois en l'honneur des guerriers morts en 1868, en combattant les rebelles du Nord. On a élevé aux vainqueurs une sorte de pyramide, et un temple a été consacré dans le voisinage à ce souvenir des guerres civiles, que les vaincus semblent accepter sans rancune. Ces réjouissances données pendant trois journées consécutives ne rappellent-elles pas les jeux expiatoires consacrés par le pieux Énée aux mânes d'Anchise ? La journée commence par une cérémonie religieuse célébrée au temple shintoïste, par l'empereur lui-même, en présence de sa garde. Puis les courses de chevaux commencent et se succèdent presque sans interruption tout le jour. Une piste très-courte, un tournant trop brusque où la moitié des chevaux et des cavaliers font la culbute, à peine une demi-douzaine de chevaux engagés, pas un beau coureur, des incidents bur-

lesques, comme la fuite effarée d'un *charger* échappé à son betto, qui fait deux fois le tour de la piste ahuri par les vociférations de la foule sans qu'on puisse l'arrêter, des jockeys maladroits, les uns en casaque de soie, les autres en costume national, tout se réunit pour mettre au désespoir quelques sportsmen anglais qui s'indignent de voir traiter si légèrement un passe-temps si sérieux à leurs yeux. Mais le vrai spectacle est dans l'assistance. De légères estrades sont disposées tout autour de la piste ; on s'y entasse, on se glisse dessous, on se juche dessus ; on se perche dans les arbres de manière à ne plus former qu'une muraille continue de têtes humaines. Parfois, la charpente se rompt sous le poids, il s'ensuit un horrible pêle-mêle d'où beaucoup de gens sortent éclopés, mais cela ne distrait pas longtemps une foule tout entière au plaisir. Dans des tribunes isolées se tiennent d'anciens daïmios — dépossédés par ce même souverain dont on célèbre le triomphe —, ou des fonctionnaires de haut parage avec leurs femmes et leurs filles admirablement peintes et portant la coiffure évasée par derrière qui est l'apanage des grandes dames. Quelques-unes sont belles, et leurs traits plus réguliers que ceux des femmes du peuple semblent indiquer une autre race ; mais leur beauté n'échappe pas à la loi barbare du Japon, et quand elles ouvrent leurs lèvres poussées au vermillon intense, c'est pour laisser voir des dents laquées du plus beau noir. Derrière elles se tiennent les suivantes, et devant, les maris qui s'adjugent avec leurs jeunes garçons les meilleures places. Tout le monde se tient à la portée d'un « tobacco-bon », minuscule brasier où l'on allume à chaque instant les petites pipes sans l'accompagnement desquelles aucun plaisir n'est parfait.

La seconde journée est consacrée à un feu d'artifice donné en plein soleil sur les hauteurs du Siro ; chaque fusée dessine dans le ciel en gerbes de fumée multi-

colore des sujets bizarres, comme une immense pieuvre étendant jusqu'à terre ses gigantesques antennes ; puis, du milieu de ces gerbes se détache un parachute, en papier mince, un poisson volant, un bonnet de kugé ou quelquefois même d'autres objets dont la vue effaroucherait singulièrement notre pudeur européenne. Il faut entendre alors les bruyantes acclamations des spectateurs épars dans tous les environs, et prenant leurs ébats enfantins sans emportement, sans bousculade, sans fièvre.

Le troisième jour est celui des « sūmo » lutteurs. Dans un amphithéâtre quadrangulaire fourni par la nature, une foule nombreuse contemple deux athlètes qui cherchent à se repousser mutuellement hors d'un terre-plein circulaire élevé de quelques degrés au-dessus du sol. Avant de s'aborder les adversaires se saluent en frappant les mains et étendant les bras, s'approchent, s'accroupissent l'un devant l'autre, essayent leurs jarrets, s'examinent, puis, au signal donné par l'officier, tête contre tête ils se redressent, s'empoignent par le torse, par les bras et roulent souvent tous les deux par terre. Presque toujours il y a un faux départ. Alors le juge de camp qui, pendant toute la passe, ne cesse de répéter « Kara! kara! » s'interrompt, les lutteurs s'arrêtent, vont boire un peu d'eau, se mettent un grain de sel sur la langue, se frottent de sable et recommencent au nouveau signal. Ils luttent complètement nus, sauf une étroite ceinture. A part quelques bras démis ou cassés dans une chute trop lourde, la lutte japonaise est une joute assez inoffensive.

Les lutteurs forment une classe très-estimée au Japon. Ils parcourent le pays allant de ville en ville et donnant des représentations comme nos cirques et nos baladins ; ils sont répartis en corporations qui viennent chaque année lutter à Kudan et se disputer le prix offert par le souverain sur sa cassette particulière. Les chefs de corps

sont des lutteurs aguerris; ils viennent après chaque victoire saluer la foule d'un geste ample et majestueux. On peut à peine se figurer que de pareils colosses soient de la même race que les Japonais petits et grêles qui les admirent, et qu'avec une nourriture dont le riz et le thé sont la base ils arrivent à un tel développement de biceps et de pectoraux. Ils s'imposent à cet effet, outre un entraînement perpétuel, une sélection savante, ne se marient qu'avec des femmes-colosses prises parmi les filles de leurs confrères et parviennent ainsi à réaliser un type assez disgracieux de la force musculaire. Ils ne sont cependant pas très-solides. Un amateur anglais sec et nerveux en a renversé plus d'un. Il est mal porté pour les femmes d'assister à ce spectacle où les hommes, les soldats surtout, prennent un vif plaisir.

Il faut se hâter si l'on veut voir encore au Japon ces restes des mœurs pittoresques. Chaque jour voit disparaître quelqueune de ces exhibitions qui étaient la joie du regard. La réception du 1^{er} janvier 1873 à la cour, avait eu lieu suivant l'étiquette nationale. L'empereur s'était montré en robe de cérémonie devant les invités, un seul instant, et, après un salut, l'apparition s'était éclipsée subitement. Le 1^{er} janvier 1876, des chambellans en frac recevaient les privilégiés dans des salons meublés de fauteuils démodés, les introduisaient devant le mikado vêtu du veston brodé qu'il a décidément adopté, et Sa Majesté échangeait un salut avec chacun. Mais, par un singulier contraste, l'impératrice, debout à côté de son époux, conservait encore l'ancien costume impérial dans toute sa rigueur. A la grâce des mouvements, à l'aisance des attitudes qui distinguaient les Japonais, succèdent une gêne, une gaucherie qui affligent l'œil; ils semblent étrangers chez eux, empêtrés dans des costumes d'emprunt. Dans leurs dîners officiels, servis à l'anglaise par des restaurateurs de Yokohama, ils attendent pour

boire et manger que les invités étrangers leur donnent des leçons de tenue, et des hommes mûrs se condamnent à rapprendre un code de civilité puérile, moins complet, à coup sûr, que le leur. Ils cherchent leur modèle tantôt chez un peuple, tantôt chez l'autre, ici prenant pour maître un écervelé, là un butor, et se composent ainsi, à grand'peine, des manières étudiées qui ne sont ni les leurs ni les nôtres et qui, n'étant au juste celles de personne, choquent tout le monde.

Revenons donc aux braves gens encore exempts de ce mal qu'on pourrait appeler la xénomanie. Il n'est pas de goût plus sincèrement national que leur penchant pour les scènes de la nature, leur amour de la végétation et des fleurs. Non-seulement les riches entourent leurs demeures de plantations, mais il n'est si modeste cabane dont le seuil ou la cour ne contienne quelque arbuste, ou dont un vase de fleurs n'égaye l'intérieur; ils en ornent les temples, en garnissent les autels, en servent même avec les gâteaux et les plats. Chacune des espèces préférées a son lieu de production célèbre, où le retour de la saison favorable appelle un nombre énorme de visiteurs. Au printemps, on va voir fleurir les pruniers « mŭmé » à Mŭme-yaski, sur le Tokaïdo; un peu plus tard, en avril, on se rend en foule à Muko-sima, à Uéno, à Oji, pour admirer la neige rose qui tombe des cerisiers, formant un merveilleux contraste avec la sombre verdure des sapins qui les entourent. Du matin au soir, ces jardins sont remplis de promeneurs de tout âge et de toutes conditions, auxquels de petites cases de bambou, ornées de lanternes de papier, offrent un abri provisoire. On sert des gâteaux, du thé, des infusions de fleurs de cerisier, on y vend des joujoux; des jeunes filles font de la musique et tout respire le bonheur, l'insouciance et la gaieté. En juin vient le tour des « fudsi » — glycine —; les pique-niques s'organisent; les poètes déploient leur verve

et attachent un madrigal commémoratif aux branches de l'arbre qui les a abrités. Peu de temps après, c'est encore sur le bord de sa rivière que le peuple d'Yédo va admirer les iris qui poussent en quantités considérables, variés de couleur et d'aspect, au milieu des marécages voisins. Enfin en automne, le « kiku, » — chrysanthème — est la fleur favorite; les jardins où elle est cultivée ne désemplassent pas jusqu'au moment où les frimas viennent assombrir l'horizon, tuer les fleurs et confiner les Japonais chez eux. Là encore des prodiges de patience et de soins permettent aux gens aisés de retrouver des plantes encore vivaces, des arbres nains, des mousses, une petite serre portative qui réjouit les yeux. Ce culte voué à la nature n'est ni une mode, ni un engouement factice; c'est bien réellement un instinct inné de la race.

§ II

LES FÊTES RELIGIEUSES

Un « matsuri » est une fête d'un caractère professionnel et religieux, comparable à celles que nos anciens corps de métiers célébraient en l'honneur de leur patron. Le programme de ces réjouissances, qui n'empruntent au culte qu'un vague ressouvenir et un prétexte, se réduit en bref à une procession bruyante dans le quartier qui en fait les frais. Il ne se passe guère de semaine dans la belle saison, sans qu'on n'entende résonner dans quelque coin de la ville le tam-tam et les cris qui signalent le passage d'un de ces cortèges. Aujourd'hui ce sont les charpentiers qui promènent Daikoku, dieu des richesses, un maillet à la main; un autre jour, ce sont les « sindo » qui traînent Djébisû,

dieu de la mer, le Neptune japonais, taxé, comme le nôtre, d'une irascibilité particulière. Sur tout le parcours, les maisons sont tendues de rouge; les femmes peintes de frais, les enfants barbouillés de farine jusqu'aux yeux attendent, entassés dans les boutiques, dans les chambres, sur les terrasses, l'arrivée de la procession qui s'avance au petit pas, franchissant un à un tous les arcs de triomphe dressés sur son chemin et composés de barils de bois superposés. Des étendards et des banderoles couverts d'insignes et de caractères chinois, portés au bout de longues perches, précèdent un premier peloton d'une quarantaine de pêcheurs vêtus d'une robe uniforme au « mon » de leur corporation, jouant des cimbales, du tam-tam, et poussant en chœur un hurlement intermittent. Puis viennent deux maîtres des cérémonies, armés d'une canne de fer surmontée d'anneaux de même métal, dont ils frappent le sol et au besoin les pieds des passants trop lents à se ranger.

Enfin, voici le char traîné par quatre bœufs et poussé par soixante coulies volontaires. Dans un buisson de verdure et de plantes marines, une troupe de bonzes s'escrime à faire un tapage infernal; au-dessus de leur tête, la statue habillée de Djébisû, représentation colossale d'un dieu barbouillé, rubicond, furieux. La lourde machine n'avance que par secousses; un petit théâtre ambulant, avec des enfants pour acteurs, vient ensuite. Un second char, avec le même appareil, porte le dieu des vents, reconnaissable à son outre gonflée; il est également escorté d'un petit théâtre; cinq autres « dashi » semblables s'éparpillent dans les rues voisines. Chaque dieu emporte avec lui sa cuisine, c'est-à-dire un réchaud, une théière, du riz et des gâteaux; on suppose avec raison que cette promenade pourra ouvrir l'appétit des dieux et qu'il ne faut pas les faire jeûner. Ce qui n'est pas moins comique, c'est le sérieux parfait de tout ce peuple et sur-

tout des officiants; non qu'ils ajoutent la moindre foi aux légendes que rappellent ces exhibitions, mais c'est un vieux souvenir, une tradition, et ils aiment tout ce qui les rattache au passé. L'étranger qui cavalcade à côté de leur cortège les gêne et chacun le regarde de travers; ils sentent que notre contact sera mortel à leurs antiques coutumes, qu'il en faut rougir devant nous, et c'est par là que notre intrusion les blesse le plus. Pour nous, il nous semble que, transportés tout à coup à plusieurs siècles en arrière, nous assistons à quelque fête demicatholique, demi-païenne de nos villes de Flandre, et vivons pour un instant en plein moyen âge.

Une fête consacrée à la mémoire de Jin-mu-Tenno, fondateur de la dynastie, a plutôt le caractère d'une foire, comme celle de Saint-Cloud, quoiqu'elle ait pour théâtre une enceinte religieuse, le temple de Fudo-sama, au bout de Riogoku-bashi. Une multitude de banderoles blanches, bleues, rouges, flottant sur les toits des maisons voisines et des baraques, signalent à l'attention du passant ces lieux où l'on voit se diriger en foule les familles de petits marchands et les gens du peuple. Des idoles colossales sont placées dans de grandes baraques de bambou et de paille; ces idoles sont elles-mêmes des charpentes grossières recouvertes d'étoffe. Un homme peut aisément se tenir debout dans la bouche ouverte; ce sont moins des représentations divines que des pièces à surprise. La première que je vais voir écarte lentement ses jambes croisées et découvre dans son abdomen tout un corps de ballet, un orchestre et un chœur. La danse commence aussitôt; mais c'est ici que le plus grand étonnement attend le spectateur européen. Ce qu'on joue, c'est un de nos airs sur la guitare japonaise. Ce qu'on danse, c'est la gigue, et les exécutantes sont costumées... en canotières! Une jupe courte, verte et rouge, un corsage rouge et le chapeau de paille sur

l'oreille, voilà le dernier mot de la chorégraphie contemporaine : hélas ! — On dit que, fatigué d'une adulation constante, le daïmio d'une petite cour du nord s'éloigna de son siro, à cheval et sans suite, pour goûter les charmes de la solitude et la société de la nature. Il s'assit au pied d'un arbre et allait composer quelques vers en l'honneur des oiseaux de passage, libres comme l'air qui les porte, quand au-dessus de sa tête il entendit un perroquet, échappé de chez l'un de ses keraï, répéter en grasseyant : « Minamoto-no Kami est très-saint, très-grand, très-divin ». Alors, complètement dégoûté de la banalité universelle, le prince tua son cheval et s'ouvrit le ventre. A part son dénouement tragique, cette histoire n'est-elle pas la nôtre, étrangers résidant au Japon ? las de nous voir imiter d'un côté, nous allons chercher des nouveautés d'un autre, et là encore c'est l'éternelle, l'implacable imitation qui nous poursuit.

Il faut traverser, en sortant de chez le dieu ventru, une foule bigarrée, rieuse, affairée ; car en matière de réjouissances les Japonais ne perdent pas leur temps volontiers. Les uns entrent dans des baraques à thé, ou tirent de l'arc ; les autres courent à un stéréoscope ou à une exposition de pieuvres ; bon nombre s'entassent dans les temples où l'on entend un grand branle-bas de gongs et un immense ramage de prières. Dans la salle d'escrime s'offre un spectacle franchement national. L'assemblée est nombreuse et juchée sur des échafaudages branlants. Au milieu est un terre-plein sablé et surmonté d'un baldaquin, où se tiennent les combattants. Leur masque, en fort fil de fer, se prolonge en épaisse coiffe de peau de buffle rembourrée et s'étend en collerette sur leurs épaules ; un solide plastron d'osier, des gantelets complètent l'attirail. Ce n'est pas trop de cette armature pour parer les coups violents qu'ils se portent sur la tête et sur le cou avec des lattes de bois maniées à deux

maines comme le sabre japonais. Un troisième personnage indispensable est le juge du camp qui se tient au milieu, le manteau de cérémonie sur les épaules, tout prêt à s'élancer entre les antagonistes, ce qu'il est souvent forcé de faire.

Les deux champions s'accroupissent en face l'un de l'autre et abaissent leurs armes à terre, de manière que les pointes se touchent, ce que le juge constate en abaissant lui-même son éventail, tout cela avec des poses rythmées, théâtrales, en prenant des temps. Puis, tous trois se relèvent d'un bond félin et la lutte s'engage; alors commence dans l'assistance une série de vociférations, parmi lesquelles on saisit quelquefois une plaisanterie qui provoque le rire général. Seuls les coups assenés sur la tête et sur le cou donnent la victoire. Un brillant joueur doit, aussitôt atteint, se redresser en poussant un cri équivalant au fameux : « A moi ! touché ! » Souvent le juge est obligé de s'interposer pour faire cesser un assaut mal engagé. Les champions se soumettent toujours, mais le public réclame quelquefois; on consulte alors un aréopage de trois vieux retraités qui décident en dernier ressort, et tous s'inclinent devant leur arrêt. Après trois touchés, un lutteur est hors de combat et quitte l'arène. Le vainqueur attend un nouvel adversaire; quand il en a mis trois hors de cour, l'orchestre joue en son honneur une fanfare sur la conque de guerre, un instrument recommandé aux « musiciens de l'avenir ».

La dévotion, une dévotion tout extérieure, vient, pour quelques-uns, interrompre ces spectacles; un dieu pèlerin, fort en vogue, Fudo-sama, est venu s'installer pour quelques jours à Yédo dans un baraquement fort modeste. A l'heure de l'« adoration », un grand concours de monde se presse à l'intérieur et devant la porte, au milieu d'un concert infernal de tam-tam, de flûtes et de tambours. L'orchestre s'interrompt pour faire place au

récitatif monotone et précipité des bonzes épiscopaux, prosternés sur un rang devant l'autel, et défilant un lourd chapelet, tout en imprimant à leur tête chauve un mouvement de va-et-vient. Les cierges brûlent tout autour du sanctuaire que cache un rideau de soie magnifiquement orné ; la foule mêle ses prières à celles du clergé, c'est un crescendo universel, un vacarme emporté, qui s'élève par degrés, même pour un indifférent, jusqu'à une sorte de délire irrésistible et communicatif. Au moment où l'exaltation est à son comble, le rideau se soulève, une châsse s'ouvre un instant et laisse voir une affreuse statuette de bois noir, puis se referme, et le rideau retombe avant que personne n'ait eu le temps de reprendre haleine. Tout cela se passe au milieu d'un fouillis d'ornements, d'offrandes, où l'œil s'égare, dans le demi-jour douteux des temples bouddhistes, et laisse une impression vague, à demi fantastique comme celle d'un cauchemar. La cérémonie terminée, — et l'on voit qu'elle ne dure pas longtemps, — chacun retourne à ses plaisirs ; des familles entières viennent là dès le matin, ne partent que le soir, dépensant ainsi toutes les économies du mois en quelques heures. Mais l'insouciance du lendemain est le trait dominant de la philosophie populaire et le secret de mille façons d'agir qui nous surprennent à chaque instant.

Quelquefois, des pratiques à la fois sacrées et thérapeutiques, comme la douche glacée, à Odji ou à Méguro, servent de but de promenade et de partie fine : en général, le temple est un lieu de distraction agréable, où l'on se rend sans aucune préoccupation pieuse. Parcourez les beaux ombrages de Shiba, suivez des yeux ces groupes de jeunes filles qui se rendent au temple¹ à l'abri d'une ombrelle de papier empourprée par un jet

¹ Dévoré en 1873 par un incendie.

de lumière à travers les arbres, abordent leurs amies et se livrent à mille caquets, en formant des groupes délicieux. Ces mignonnes créatures, vêtues de leurs plus beaux atours, qui gravissent les degrés du parvis, s'accroupissent doucement, ajustent les plis de leur robe, frappent trois fois dans leurs mains pour appeler le dieu, plongent leur petite tête dans leurs manches, en ayant bien soin de respecter leur coiffure, marmottent une prière qu'elles ne comprennent pas en égrenant un chapelet de bois odoriférant, congédient lestement le kami du geste, puis se lèvent, reprennent leurs guetta à la porte et retournent à leur babil, le cœur léger, l'âme rafraîchie par cet acte de facile contrition, ne vous rappellent-elles pas ces jolies pécheresses de Saint-Thomas-d'Aquin ou de la Madeleine, parfumées, vêtues de velours grenat et de fourrures douillettes, qui se faufilent jusqu'à leur chaise rembourrée, s'ajustent, se dorlotent, ouvrent leur livre, s'abandonnent pendant quelques instants à la contemplation béate de la Divinité qui pénètre visiblement toute leur petite personne, glissent une main gantée sous le bavolet pour inspecter à la hâte l'état du chignon et ne consentent à promener un regard furtif sur l'assemblée que quand elles ont donné à tous les yeux l'édifiant spectacle de leur recueillement ? Aussi avec quelle légèreté d'esprit elles reprennent le bras de leur mari, remontent dans leur équipage ou s'arrêtent sous le porche à déchirer la réputation de quelque bonne amie, plaisir décidément sans pareil sous toutes les longitudes.

CHAPITRE III

LA VIE DOMESTIQUE

§ 1^{er}

LE PERSONNEL

Pour quiconque ne s'est pas débarrassé complètement des habitudes d'esprit européennes, la famille japonaise demeure un problème inexplicable. Chez nous, c'est autour de la femme que gravite la famille, elle en est le centre ; elle est l'âme du foyer. Compagne, nourrice, éducatrice, mère, épouse, elle est l'être indispensable sans lequel la famille n'existe pas. Au Japon, l'idée de famille représente principalement la continuation d'une race, et c'est à l'homme, seul continuateur et fondateur d'une nouvelle descendance à laquelle il transmettra le nom impérissable et le culte des aïeux, — c'est à l'homme, avant tout, fils et père, qu'échoit le principal rôle. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les relations juridiques¹ qui découlent de cette conception, mais on devine sans peine l'influence qu'elle exerce sur le régime intérieur de la maison.

¹ Voir chap. xiii.

Hâtons-nous de le dire, quoique étranger et absolument rebelle à notre principe de l'égalité théorique des sexes, le Japon est, de toute l'Asie, le pays où la situation de la femme est la moins odieuse, tout en restant cependant très-inférieure. Le dogme bouddhiste lui refuse une âme ; elle ne renaîtra qu'à la condition de prendre la forme masculine ; elle est, dans la métaphysique chinoise, l'incarnation du principe du mal, de l'élément dissolvant et destructeur. Elle joue cependant un rôle honorable dans l'histoire nationale ; on compte plusieurs impératrices célèbres, des héroïnes, comme Arria, femme de Pœtus, ou comme Jeanne Hachette ; des poétesses comme Sapho, des personnages de roman et de théâtre célèbres par leur dévouement. Toutefois l'historien et le romancier la traitent moins comme un agent libre et indépendant, que comme un être passif dont le rôle est de se soumettre avec humilité ou bravoure à la puissance virile.

Jeune fille, elle reçoit une éducation beaucoup plus complète dans le peuple, beaucoup moins étendue dans les hautes classes, que chez nous dans des milieux correspondants. Lire, écrire les caractères vulgaires — *hirakana* —, jouer de la guitare et du « *koto* », danser quelques pantomimes, arranger des fleurs avec goût dans un vase, telles sont, avec les soins à donner au ménage, les connaissances qui doivent former une jeune fille accomplie. Si elle exerce quelque profession hors du toit paternel, comme celle de servante, elle devra en outre apprendre à faire un bon accueil au voyageur, à lui parler d'une voix caressante, à répondre à tous ses ordres par un « *tadaïma* » — tout de suite —, dont se souviennent tous ceux qui ont mis les pieds dans une auberge du Japon. La morale pour elle consiste dans quelques règles de savoir-vivre et dans une crainte salutaire de l'autorité paternelle. Elle sait qu'elle se doit tout entière à son

père, que seul il peut disposer d'elle ; aussi ne songe-t-elle guère à abuser de la liberté qu'on lui laisse dans le peuple. Elle va impunément seule au temple, et — ce qui nous paraît plus étrange — aux bains, qui étaient naguère à Yédo, et sont encore, en province, publics et communs aux deux sexes. Sa pudeur n'est point alarmée, parce qu'elle n'est pas inquiétée à l'avance ; le spectacle des piscines, où chacun se frotte, se savonne et se trempe dans l'eau bouillante, prouve qu'en somme des mœurs honnêtes peuvent s'allier avec des habitudes de nudité. Mais il est certain que la chasteté représente bien plus chez elles l'idée d'un capital à conserver que le sentiment d'une souillure à éviter. Ce capital appartient au père avant le mariage, au mari ensuite ; et c'est voler le propriétaire que de l'aliéner sans son consentement. Avec son autorisation, au contraire, l'action devient louable ; le père et la mère dans la gêne négocient leur fille sans que les lois y trouvent à redire. On a vainement essayé d'annuler ces contrats, de faire cesser ce déplorable mode de recrutement des « yoshiwara, » la coutume est jusqu'ici la plus forte. Les romans répètent à satiété l'histoire de la vierge vertueuse et dévouée qui, pour sauver son père de la misère, ou racheter les dettes de son fiancé, s'est volontairement soumise à cette servitude. Ajoutons cependant que ce sacrifice, quand il est fait sans nécessité absolue, attire toujours quelque réprobation sur les parents et nuit singulièrement, quoi qu'on ait dit à cet égard, à l'établissement de la fille.

Un jour, son père lui a annoncé qu'elle avait un fiancé ; elle le voit quelquefois, souvent il réside dans une autre ville, étudie, travaille ; quand il a enfin une position, on les marie. Ce jeune homme a retenu de ses livres et de son expérience qu'il faut se défier de la femme, surtout de la sienne ; il la traite avec douceur,

mais la tient à distance. Il ne l'admet ni dans sa confiance ni dans ses affaires ; elle se trouve réduite par là au rôle de première servante. Dans les classes inférieures elle se met de suite au travail et passe au rôle de premier commis ou de garçon de charrue. Au bout d'un an, la voici mère ; elle obtient alors le droit très-prisé de se raser les sourcils et de se laquer les dents, elle nourrit son enfant jusqu'à deux et trois ans, jusqu'à ce qu'il lui en vienne un autre. Elle était flétrie dès le premier ; à vingt-cinq ou vingt-huit ans, c'est une créature usée, vieille, laide, qui ne peut plus prétendre aux joies de la maternité. C'est elle-même alors qui présente à son mari une « mékaké », et successivement une ou deux autres, suivant la fortune et la versatilité de son seigneur et maître. Celles-ci ambitionnent à leur tour la maternité et le droit de se noircir les dents, comme un suprême honneur. Elles sont de toutes les parties, de toutes les fêtes, de toutes les visites, et vivent généralement en bonne intelligence avec l'épouse légitime, sans que d'ailleurs leur présence gêne les déportements du maître qui ne se fait nul scrupule, le cas échéant, d'aller chercher hors de chez lui les satisfactions dont il est si amplement pourvu dans sa maison. Voilà où en sont arrivés les Orientaux. Ils ont voulu supprimer de leur vie les passions et les orages de l'amour, ils l'ont banni du foyer en y appelant à sa place la volupté ; mais, du même coup, ils ont détruit le charme de la vie et chassé le pudique dieu de l'hymen du lit conjugal, où la pâle débauche leur tend ses bras énervés.

Instrument de plaisir ou de travail, obéissante et soumise, objet de honteux marchés, domestique doucement traitée ou jouet dont on rit un moment, quand on est de belle humeur, la femme ne retrouve un peu de dignité que comme ménagère et comme mère. Les serviteurs sont nombreux dans une maison japonaise ; on n'en est

pas pour cela mieux servi. Le « mon-ban » garde la porte du « yaski » sur la rue ; les « koskaï » mâles et femelles font, sans se donner de peine, les offices intérieurs ; les « betto » ou palefreniers soignent les chevaux, à raison d'un homme par bête, et courent devant le cavalier à toutes les allures, sans perdre haleine. Chacun d'eux a une femme et des enfants qui habitent sous le toit du maître, de sorte que le moindre « samurai » entretient ainsi toute une population qui pullule dans les dépendances de sa maison. La domesticité n'est pas ici une déchéance ; le *famulus* est traité et se considère comme faisant partie de la maison ; il s'attache au maître, surtout aux enfants ; il ne craint pas de donner son avis, même sans attendre qu'on l'y invite. Il apporte une tasse de thé en rampant sur ses genoux, reçoit un ordre en balayant la terre de son front ; mais un instant après lance une grosse plaisanterie, très-bien reçue, du reste, ou se mêle à quelque conversation enjouée, sans qu'on le rappelle à l'ordre. Dans toute la hiérarchie, les petits semblent se mouvoir avec plus d'aisance que les grands dans la sphère qui leur est assignée, et d'où ils ne rêvent pas de sortir. On a des égards pour eux ; il le faut, car le supérieur dépend de l'inférieur. Dans un pays où la délation est générale, la réputation, les secrets, la vie du maître sont constamment à la merci de ses gens. La douceur est une nécessité, c'est, de plus, une habitude de bon ton.

« Le Japon est le paradis des enfants », a dit avec bonheur un voyageur anglais, sir Rutherford Alcock. C'est à leur vue que les mines les plus renfrognées se dérident, pour eux que les plus roides fléchissent. Tout est calculé pour leur épargner les premières amertumes de la vie. Le sevrage est inconnu ; on les laisse teter à tout propos, jusqu'à l'âge où, courant et gambadant partout, ils préfèrent une autre nourriture ; la mère est tou-

jours prête à apaiser leurs cris en même temps que leur soif, et rarement appelle une nourrice à son aide. Il en meurt cependant des quantités, faute de soins intelligents, mais non pas faute de dévouement. Vêtus dès le premier jour de la robe qu'ils porteront toute leur vie, ils ignorent le supplice du maillot et trépignent à l'aise sur leur petite couche. On ne sait pas leur refuser une friandise, et les parents ne se préoccupent guère de les rompre dès le bas âge aux dures épreuves de l'avenir. Vers sept ans, ils apprennent l'alphabet en jouant, puis vont à l'école, où leur éducation marche lentement. On leur inculque, en même temps que les rudiments de la langue, les préceptes qui doivent guider leur vie : l'orgueil et le mépris de la mort aux fils de — samurai ; — l'obéissance due aux grands et l'amour de la médiocrité aux fils de prolétaires ; à tous la civilité puérile et honnête, les formules de politesse, tout le catéchisme d'une société polie.

Mais ce qui occupe les enfants, ce sont, avant tout, les jeux de toutes sortes. Les rues sont pleines, surtout aux abords des temples, de joujoux, de colifichets, de sucreries qu'on leur destine, et qui font la joie des jeunes filles presque jusqu'à l'âge nubile. Devant la porte des maisons, on voit ceux du peuple jouer à la raquette, ou manœuvrer des cerfs-volants de toute forme, au grand ennui des cavaliers dont ils effrayent les chevaux. Ils encombrent les rues, où les parents les laissent vaguer en liberté ; à chaque instant, le betto les enlève entre ses bras sous les pas d'un cheval et les dépose délicatement sur le seuil de leur porte.

Deux des grandes fêtes de l'année se célèbrent en leur honneur : celle du 3 du troisième mois en l'honneur des filles « shina matsuri », et celle du 5 du cinquième mois en l'honneur des garçons. Au moment de la première, une foule de boutiques se remplissent de poupées

coquettement habillées; elles sont destinées aux jeunes « musmé » qui les emportent en se mariant dans leur ménage pour les transmettre à leurs enfants. On y joint de petits « ménages », et les « dînettes » font rage tant que joujoux et poupées ne sont pas cassés. Lors de la seconde, chaque citoyen à qui un fils est né dans l'année écoulée hisse devant sa porte, au haut d'une immense perche de bambou, un poisson de papier « nobori ». L'air s'engouffrant dans sa bouche gonfle le corps tout entier et on le voit flotter légèrement au gré du vent. Le poisson figuré est la carpe, qui remonte les torrents d'un vigoureux coup de queue; elle symbolise l'énergie que l'on souhaite au jeune homme pour surmonter les difficultés de la vie.

Outre ces réjouissances spéciales, il en est peu où ne soient convoqués les enfants. Quand le père et la mère se rendent ensemble à un spectacle public, c'est, en général, accompagnés chacun d'un ou de deux bambins, qu'ils portent dans le dos, ou casent dans leur djinriksha. Dès qu'un petit Japonais sait marcher, il apprend à porter ses frères ou sœurs plus jeunes. La mère ouvre légèrement « le kimono » de l'aîné par derrière, y glisse le baby, sangle la ceinture et les laisse aller à la grâce de Dieu. Le devoir de l'aîné, en pareil cas, est de ne tomber que sur ses mains et non sur le dos de son cadet. C'est en cet appareil qu'ils jouent, courent, se promènent, font des commissions. On les prendrait, à les voir, pour de petits bossus à deux têtes. En somme, les enfants, plus gâtés, plus adulés, ne sont ni plus ni moins insupportables que partout ailleurs; ils sont mieux tenus que ceux du peuple chez nous; mais leurs yeux bridés, leurs traits boursoufflés, leur coiffure et le costume étrange qu'on leur impose en font à nos yeux de petits objets assez disgracieux.

§ II

LA DEMEURE ET LES HABITUDES

Issus des peuples germains et scandinaves qui vivaient de longs mois enfermés par la neige dans leurs cabanes enfumées, nous ne comprenons le foyer, le « home », que comme un lieu soigneusement clos, où n'arrivent ni les rafales du vent, ni les bruits du dehors. Descendants ou apprentis dociles des Mongols qui vivaient sous la tente, les Japonais ne demandent à leur maison qu'un abri temporaire contre la pluie et les intempéries. Quelques poteaux soutenant un toit, des cloisons formées par un assemblage de châssis glissant dans des rainures, voilà l'habitation japonaise, depuis le mikado, jusqu'au dernier porte-besace ; refuge éphémère, où il est rare qu'une même existence commence et s'achève, car la maison brûle en moyenne plus d'une fois par génération. Point de réunions autour d'une flamme joyeuse ; on se chauffe au moyen de petits brasiers. Point d'intimité, on s'entend d'un bout à l'autre de la maison ; le maître est pour ainsi dire à l'auberge et se comporte comme un voyageur. Il ne soupçonne pas cette solennité douce, cette grandeur patriarcale que donnent à la vie de famille les vieux murs qui ont abrité les aïeux, les vieux meubles où ils se sont assis. Les ancêtres n'ont rien fondé pour lui, il ne fondera rien pour les descendants. S'il garde autour de lui quelques reliques, quelques souvenirs, c'est comme un touriste emporte un portrait dans sa valise. Rien dans cette installation en camp volant ne provoque aux doux épanchements, à la réaction bienfaisante que la tiède atmosphère du foyer pro-

duit dans l'âme et dans les sens. Tout un ordre de sentiments tendres avorte ainsi chez eux, faute d'un milieu propice pour se développer. On aura peine à croire qu'ils ne connaissent ni la poignée de main, ni le baiser, et qu'ils en sont réduits, pour exprimer ce signe de tendresse, à employer, par une métaphore brutale, le mot qui, dans leur langue, veut dire teter, « nameru. »

Rien de plus régulier que les habitudes japonaises. Levé tard, — huit heures en hiver, sept heures en été, — le citadin se plonge la tête dans l'eau froide, lisse ses cheveux, absorbe une forte portion de riz accompagnée de quelques légumes confits dans la saumure, et vaque à sa besogne non sans s'interrompre de temps à autre pour fumer une petite pipe. Vers midi, il rentre chez lui et s'administre une nouvelle provision de riz cuit à l'eau, qu'il relève de quelques morceaux de poisson salé, de légumes, de diverses pâtes, et qu'il arrose comme le matin d'un thé fort pâle. Enfin le soir à sept heures, on sert le « gozen » — riz — pour la troisième fois. A ces divers repas chacun mange de son côté, assis sur les nattes devant un petit plateau de vingt-cinq centimètres de haut environ, sur lequel on lui apporte une portion préparée à l'avance ; la table est inconnue dans une pure famille japonaise ; on ne connaît pas la douceur d'une réunion devant la nappe blanche, les cristaux brillants, la soupière fumante. Une domestique circule autour des convives, l'écuelle d'une main, la cuiller de l'autre, et remplit à chaque instant leur bol comme on renouvelle le pain à nos tables. Les femmes ne prennent leur repas avec leurs maris que dans la classe populaire, elles mangent d'ailleurs généralement fort peu et boivent encore moins. Dans les jours de gala, on fait circuler le « saki » — bière de riz fort alcoolique — dans de petites coupes de porcelaine minuscules. C'est alors que les femmes et surtout les filles sont invitées à prendre leur « samissen », et à grat-

ter, pour la plus grande satisfaction de leur maître et seigneur, cet instrument ingrat. Un fait tout matériel attriste singulièrement la vie du soir, les seules heures de liberté que l'on ait en commun dans une famille ; l'éclairage japonais est très-défectueux ; de méchantes bougies fumeuses jettent une lumière douteuse et triste sur les objets ; on use maintenant beaucoup de lampes de pétrole, mais leur éclat fatigant et leur odeur sont insupportables.

Vers neuf heures, on vient annoncer que le bain est prêt, c'est-à-dire que la cuve de bois placée dans un petit réduit sur la cour est pleine d'eau à 40 ou 45°. Immédiatement tout le monde se rend à cette salle de bain, et après une toilette consciencieuse, chacun se plonge dans la baignoire jusqu'à ce qu'il y suffoque. Chez les petites gens il faut aller querir son bain au dehors, on s'y rend alors de préférence avant le dîner. Mais nous les étonnons toujours, quand nous exprimons nos craintes d'étouffer en nous plongeant dans l'eau pendant la digestion. Enfin, à dix heures, on remplace les bougies par « l'andon », sorte de veilleuse placée invariablement à côté de tout dormeur ; on étend la moustiquaire en été, on étale par terre les « fûton », deux petits matelas de coton fort minces dont l'un forme lit, l'autre édredon, le « makura », petit billot de bois rembourré d'un rouleau d'étoffe où repose le cou, et toute la maisonnée s'endort d'un profond somme. Vie monotone et sans attrait, comme on le voit, et qui pousse, soit au spleen, soit aux réactions violentes.

Une foule de superstitions bizarres viennent hanter pendant ces longues et tristes soirées sans flamme et sans lumière les imaginations à demi engourdies. Une ménagère ne s'avisera jamais d'acheter du sel à la nuit close ; elle aura soin, chaque fois qu'elle fait sa provision, d'en jeter quelques grains dans le feu, pour écarter toute mauvaise influence. Un Japonais ne consentira jamais à dor-

mir la tête tournée vers le nord et les pieds vers le sud, c'est la posture des cadavres. Dans beaucoup de chambres d'auberge, on trouve indiqués par un tableau les quatre points cardinaux, afin que le voyageur puisse choisir la position de meilleur augure. Si, en s'habillant, un homme ou une femme fait un nœud à « l'obi », longue ceinture qui s'enroule autour du corps, il proposera à quelque autre personne de le défaire pour lui porter bonheur. Il n'y a pas de plus mauvais présage que de casser en mangeant les baguettes dont on se sert en guise de cuiller et de fourchette. Certaines années dans la vie sont particulièrement néfastes ; une femme ne dépasse pas sept, dix-huit, trente-trois, quarante-deux, soixante et un ans, un homme n'atteint pas sept, vingt-cinq et quarante-deux ans, sans qu'il ne lui arrive dans ces années quelque accident fâcheux. Des histoires de fantômes, de revenants, d'esprits malins, alarment continuellement les femmes, tandis qu'elles font pleurer les enfants et rire les hommes. Toutefois plus d'un vieillard croit sérieusement à l'existence des dragons « tatsû » et « kirin », et du « kappa », serpent terrible qui se tient au fond des lacs et happe les nageurs imprudents. Pour eux, les tremblements de terre n'ont d'autre cause que les convulsions d'un monstre souterrain qui occupe une partie de l'empire du Nippon. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer toutes ces légendes populaires qui représentent les débris d'une mythologie aujourd'hui insaisissable. Toutes ont un caractère alarmant ; toutes procèdent de l'idée que les éléments sont conjurés contre l'homme ; je n'en connais pas qui, représentant sous des formes amies les êtres du monde invisible, puissent justifier les vers de Voltaire :

Oh ! l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !

Où donc est pour eux le bonheur ? A voir cette douceur de mœurs et les formules de politesse du langage, on serait tenté de croire qu'ils sont très-sociables et goûtent vivement les plaisirs du monde. Il n'en est rien. Les Japonais ne se voient entre eux que pour traiter d'affaires, d'intérêts politiques ou commerciaux ; ils ont des conciliabules fréquents. Ils se font aussi des visites de cérémonie à certaines époques, notamment au premier janvier. Les inférieurs ont conservé l'habitude féodale de venir faire leur cour aux supérieurs et de leur apporter d'insignifiants cadeaux. Mais rien dans leurs relations ne rappelle ce que nous appelons un bal, une soirée, une réunion du monde. Les grands vivent dans une solitude jalouse et soupçonneuse, entourés de serviteurs, séparés de leurs égaux. Dans le peuple, on se livre volontiers aux cancanes de la rue, de la salle de bain ; c'est tout. On ne se rencontre pas ailleurs, car il n'y a pas de cabarets. Chacun aime à cacher sa vie et ses pensées. Qu'irait-il faire chez son voisin ? Que ferait son voisin chez lui ? Échanger quelques banalités, quelques compliments et quelques formules ? La polygamie ou la quasi-polygamie coupe court à toutes les relations que nous appelons « de société ». Les femmes seules, par leur légèreté d'esprit et une pointe de coquetterie, leur donnent quelque charme ; là où la femme est esclave, cloîtrée, muette, de quoi s'occuperaient des hommes réunis, presque toujours ennemis ou rivaux les uns des autres ? La galanterie n'existe pas ici ; toute notre phraséologie amoureuse leur fait lever les épaules. L'amour n'est qu'un mouvement violent des sens, et même quand il devient passionné et fait le sujet des romans il commence toujours par où nous le faisons finir. Ce ne sont donc pas les plaisirs délicats et discrets de nos salons qui les attirent. Mais il faut néanmoins de temps à autre une secousse à ces natures apathiques. Alors on

se réunit entre jeunes gens, mariés ou non ; on va dans une maison de thé ou dans quelque lieu mal famé ; on fait venir du saki, des musiciennes, des danseuses ; on se grise au milieu d'un tapage infernal, qui dure toute une nuit, quelque fois vingt-quatre heures de suite, et c'est l'orgie dans toute sa brutalité qui sert de dérivatif intermittent à la vie terne et plate du foyer domestique.

En somme, leur vie intime ressemble à leur vie politique, telle qu'on a pu la voir dans leur histoire, et toutes deux ressemblent à leur régime atmosphérique. De longues périodes de calme, de somnolence, puis des réveils subits, des cataclysmes brusques ; une torpeur naturelle interrompue par des secousses ; des fanfares de carnaval résonnant au milieu des brouillards du spleen ; tout atteste en eux un tempérament sans équilibre, des esprits qui flottent comme des navires sans lest, des natures paresseuses qui vont par saccades et par bonds ; l'amour du plaisir et de l'imprévu, le dégoût du travail persévérant, des élans spontanés suivis d'affaissements complets, beaucoup de vivacité, d'intelligence et de talents, peu de principes et pas de caractère. Semblable aux fléaux qui visitent leur climat, leur énergie a de longs sommeils et des réveils désordonnés.

CHAPITRE IV

LES FLÉAUX

§ 1^{er}

TYPHONS. — « DJIANIN ». — INCENDIES

Il ne faut pas entreprendre de décrire les effets du typhon « tai-fu », si l'on ne veut soulever un murmure d'incrédulité ; les lourdes assises de granit du quai de Yokohama, soulevées et lancées à plusieurs mètres par les vagues dans une baie fermée de tous côtés, le palais du gouverneur jeté à terre par la seule violence du vent à Nagasaki, les jonques du port franchissant le quai et venant tomber par-dessus les murs de clôture, au beau milieu d'un jardin, les cordages non goudronnés s'effritant brin à brin sous le frottement du vent comme au contact d'une râpe, sont autant de fables pour qui n'a pas vu ces phénomènes que le spectateur lui-même est tenté de prendre pour un violent cauchemar. Presque à chaque équinoxe, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, ce terrible météore exerce ses ravages sur terre et sur mer, entraînant souvent à sa suite des inondations, et la crue subite des rivières torrentueuses.

Le tremblement de terre « djishin » est encore plus redouté des habitants qui, presque tous, se souviennent d'avoir vu périr par centaines de mille leurs compatriotes en 1854 et vingt ans avant. Les éruptions de volcan, plus rares, n'excitent pas moins de terreur, quoique leurs dévastations soient plus limitées. Mais de tous ces fléaux, celui qui fait le plus de victimes, cause le plus de pertes et met le plus souvent en émoi la population des villes, c'est l'incendie, l'irrésistible incendie qui fait rage dans des cités de sapin, et réveille en sursaut tout un quartier. Durant l'hiver, quand il est d'usage de laisser un brasier allumé dans la maison endormie, il n'est pour ainsi dire pas de nuit où l'on n'entende résonner la cloche d'alarme qui indique par son tintement plus ou moins intense la proximité ou l'éloignement du danger, et appelle les pompiers à leur devoir. Que de monuments et de richesses j'ai vus s'anéantir ainsi durant mon séjour ! Le palais du mikado, le temple de Shiba, un collège, des casernes tout récemment édifiées, des « yashki », des dépôts de marchandises et jusqu'à des quartiers entiers. Les journaux nous apprenaient tout récemment que 10,000 maisons venaient d'être consumées ; en quatre ans j'ai vu se renouveler plus d'un tiers de Yédo. Quelques jours à peine après mon arrivée, le 3 avril 1872, j'assistais à l'incendie le plus considérable qui ait visité la capitale dans les dix dernières années ; qu'on me permette d'en reproduire le récit :

« Tout se réunissait pour donner au fléau une intensité peu commune : on sait que les constructions sont toutes faites en bois afin de résister plus facilement au danger des tremblements de terre ; le sol était sec depuis plusieurs jours ; enfin le vent soufflait avec cette violence qui ne surprend personne en cette saison, car elle signale le changement de mousson, c'est-à-dire le passage régulier qui s'opère à chaque équinoxe des vents du

nord-est à ceux du sud-ouest. C'est dans la seconde enceinte du Siro que le feu s'est déclaré tout d'abord. Les brandons emportés par le vent franchissaient le talus et le canal qui la séparent de la première et venaient tomber dans celle-ci au milieu d'un chantier en construction. Là, le mal prit bientôt des proportions énormes. Traçant sa route en s'élargissant à mesure, il gagne le ministère de la guerre, le yashiki de Nagato, celui de Tosa, les casernes, et s'étend en un clin d'œil d'une enceinte à l'autre. Déjà, c'est sur une étendue de plus d'un kilomètre carré qu'on voit des flammes s'élever de toutes parts et la fumée obscurcir l'éclat du soleil d'avril. Mais les monuments qui brûlent appartiennent au gouvernement, et personne ne s'occupe de les sauver, à l'exception des pompiers.

« Les Japonais, groupés sur les remparts du Siro d'où l'on domine ce spectacle, échangent des plaisanteries sur la violence et les progrès de l'incendie et regardent travailler les pompiers. Ceux-ci offrent le coup d'œil le plus pittoresque. Bien alignés, vêtus d'un uniforme destiné à matelasser l'homme des pieds à la tête, coiffés d'un casque de laine, armés du pic ou traînant la pompe, ils accourent au grand trot sur le terrain, en poussant, pour écarter la foule, des cris épouvantables ; chaque compagnie porte en guise d'étendard une sorte de pique surmontée d'une boule de métal brillant, autour de laquelle flottent de petites banderoles de papier. Aussitôt l'échelle appliquée, le porte-étendard monte sur le toit de la maison et plante cette boule à l'endroit où l'on veut couper le feu ; c'est un point de repère au milieu de la fumée et de la confusion pour ceux qui, restés en bas, lancent l'eau sur la partie conservée et sur les travailleurs pour les rafraîchir. Quant aux banderoles, elles sont le criterium du courage de la compagnie ; on ne doit en effet quitter la sape qu'au moment où toutes

les banderoles étant brûlées, il devient évident que la place n'est plus tenable.

« Cependant, tant de courage est déployé en pure perte. Le feu gagne toujours. Tout à coup le bruit court qu'il a franchi la première enceinte et envahi la ville marchande, la cité ramassée entre le Siro et la mer. La nouvelle n'est que trop vraie. De la porte du Siro, on entend le crépitement subit et l'embrasement irrésistible. Là, le spectacle change d'aspect ; ce ne sont plus les pompiers qui travaillent, mais chaque particulier chez lui ; ce ne sont plus les maisons qu'il s'agit de sauver, — on n'y pense plus, — mais le mobilier. Il faut voir alors, à l'approche du fléau, chaque famille vider précipitamment la maison, soulever les nattes, les cloisons mobiles en papier, entasser dans des paniers la porcelaine, les vêtements, les marchandises et le « chibatchi », ce brasier portatif indispensable à tout intérieur japonais. Les uns les emportent suspendus à un long bambou, dans des rues qui paraissent à l'abri ou dans les jonques qui, par les canaux, pénètrent dans toute la ville. Les autres les enferment dans leur « kura » incombustible. Quand le propriétaire a enfoui toutes ses richesses dans ce magasin, il ferme la porte qui est aussi épaisse que la muraille, maçonne les joints et laisse tranquillement brûler sa maison. Si les Japonais ne savent ni prévenir l'incendie ni l'arrêter, c'est de tous les peuples celui qui sait le mieux le subir. Aussi, à part la confusion et les clameurs inévitables dans une population d'un million d'âmes qui s'agite, se presse, se bouscule, vous ne voyez chez eux rien de la panique qu'un désastre si immense exciterait ailleurs. Ils rient, plaisantent, font des cabrioles et se saluent jusqu'à terre tout en portant leurs précieux fardeaux.

« On n'a pas même songé à se rendre maître du feu dans la cité : arrivé à ces proportions, aucune force hu-

maine ne pouvait le dompter. Il fallait se contenter d'attendre que le vent cessât, ou que la terre manquât. L'incendie se dirigeait vers la mer et c'est là seulement qu'il s'est arrêté. La nuit, en tombant, a fait mieux comprendre l'étendue du fléau qui s'était déployé en éventail, sur une étendue de cinq kilomètres carrés. Dans cet immense périmètre embrasé, on voyait se dessiner çà et là quelques formes plus élevées, une construction européenne, un temple, un édifice contre lesquels la flamme s'acharnait plus longtemps et d'où elle s'élançait en gerbes plus hautes. Un surtout, appelé Monzeki, élevé sur un tertre factice, léché par les flammes et devenu un brasier ardent, s'est effondré d'un seul coup en projetant une lueur d'aurore boréale jusqu'à Yokohama, à quatre lieues de là. Quel spectacle ! une mer de feu s'étendant aussi loin que l'œil peut voir et dont les vagues semblaient monter à l'assaut du ciel. A côté de ce tableau lugubre et grandiose, c'en était un autre non moins étrange de voir dans les champs vagues, dans les rues et les carrefours transformés en monceaux de ruines, les malheureux exilés camper, former une petite cabane avec leurs nattes, essayer un commencement de cuisine et fumer leur inséparable pipe.

« Le lendemain, le vent s'était calmé ; l'incendie, sans être éteint, avait cessé de s'étendre. On pouvait calculer les pertes. Trente personnes ont péri dans les flammes, cent mille sont sans abri ; cinq mille maisons ont disparu ; une valeur de trois millions de piastres est anéantie ; tout un quartier d'Yédo offre le spectacle d'une immense plaine fumante, au milieu de laquelle seuls les « kura » intacts servent de points de repère. Chacun revient visiter l'emplacement de ce qui fut sa maison, pour y chercher la trace informe de quelque objet oublié dans le déménagement. Quelques-uns apportent déjà sur le terrain les poutres qui vont servir à construire une nou-

velle maison, et commencent à déblayer des décombres qui fument encore. L'incendie même le plus terrible ne démoralise personne au Japon ; c'est dans les mœurs et presque dans les prévisions. Tout homme au Japon doit brûler au moins une fois, mon initiation est faite. »

§ II

LE CRIME. — LES SUPPLICES. — LA MISÈRE. — L'INSURRECTION

Nous ne possédons pas encore de tableaux statistiques de la justice criminelle ; mais il est permis de croire que le nombre des crimes est infiniment moins grand au Japon qu'en Europe. D'après le dernier recensement, sur une population de 33 millions d'âmes—chiffre sans doute exagéré — on n'avait trouvé dans les différentes prisons que 6000 hommes et 465 femmes, auxquels il faut ajouter, il est vrai, tous les criminels qui, ayant été exécutés immédiatement après leur condamnation, ont échappé aux recenseurs. Les délits les plus communs sont chez les hommes le vol, les actes de violence exercés sur des femmes, l'incendie volontaire ; l'adultère, l'empoisonnement du mari chez les épouses. Rarement ils sont le résultat d'un premier mouvement de passion et de colère irrésistible ; le coupable a presque toujours médité longuement et mûri sourdement son projet. Puis, il a tué froidement, sans pitié, comme un carnassier à l'affût. Une fois pris, il sait qu'il ne doit attendre à son tour ni pitié, ni humanité. Ce n'est plus à des hommes qu'il a désormais affaire, c'est à des statues impassibles que n'émeuvent ni les larmes du repentir ni les cris déchirants de la douleur physique. La loi pénale est implacable, barbare,

atroce ; le juge l'applique sans discernement ni mesure¹. Le prévenu, garrotté, est amené et mis à genoux devant le magistrat instructeur qui essaye de qualifier le délit ; jusqu'à ces derniers temps, il s'aidait, pour lui délier la langue, de coups de bambou et de divers moyens de *question préparatoire* qui ont été récemment supprimés. Coupable ou non, l'accusé conserve généralement une attitude assez ferme, une résignation fataliste. Il ne se repent pas, comme on le voit parfois chez nous, sous les paroles émouvantes d'un président lui montrant l'atrocité de son crime ; il se dit qu'il n'a pas réussi et qu'il faut prendre son parti de cette mauvaise chance. La sensibilité semble paralysée chez le coupable comme chez le juge ; ils font l'effet d'automates de porcelaine. Est-ce faiblesse chez nous ou dureté chez eux ? Toujours est-il que leur cœur ne bat pas, quand le nôtre éclaterait.

Ce n'est pas sans peine que nous avons fait pénétrer dans les mœurs judiciaires l'idée que le prévenu est réputé innocent, tant que sa condamnation n'est pas prononcée. La construction récente d'une prison cellulaire à Yédo marque un sensible progrès dans cette voie. Celle qui servait jusque-là aux détentions préventives ne remplissait aucune des conditions qu'exige le criminaliste européen. Enfermés par escouades de huit dans des cages de bois, où l'on grille en été, où l'on grelotte en décembre, sans distinction d'âges, ni de crimes, les prévenus pouvaient communiquer entre eux, contrairement à la règle du secret si nécessaire en cas de complicité. Des enfants de dix ou douze ans se trouvaient en contact avec des récidivistes endurcis, et l'on juge quels exemples et quelles leçons ils recueillaient pendant les journées oisives et les longues nuits sans lumière. Les femmes seules étaient gardées à part ; ainsi que les nobles, isolés

¹ Voir chap. XIII.

du vulgaire. On rencontre souvent dans les rues des bandes de malheureux liés de cordes et attachés ensemble, qui se rendent au tribunal pour y subir d'interminables examens qui durent plusieurs mois de suite. On a vu des journalistes poursuivis pour délits de presse subir cet irrémédiable affront.

La grande prison du Tokei-fu contient des condamnés. Ils sont parqués au nombre de soixante dans chaque cage, réduits, par l'exiguïté du lieu, à une promiscuité dégoûtante. Quelquefois, sans condamnation formelle, on y retient des gens suspects ou dangereux. L'amiral qui résista dans Hakodaté jusqu'au 1^{er} juillet 1868, en faveur du shogun, ne sortit de cette détention qu'en 1872 pour être envoyé, par un singulier retour de fortune, comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Il est rare que la santé la plus solide résiste aussi longtemps à la misère et au mauvais régime qu'il y faut endurer.

Dans l'îlot de Skuda-sima, placé à l'embouchure de l'Ogawa, sont enfermés les condamnés aux travaux forcés, peine qui correspond à peu près à celle de la reclu-sion chez nous. Le visiteur pénètre en premier lieu dans une grande cour quadrangulaire entourée de tous côtés de bâtiments en bois, dominée par un petit poste, d'où quelques surveillants peuvent examiner tout ce qui se passe dans l'intérieur. Le premier objet qui frappe ses yeux est une salle de bain, où une quarantaine de forçats se livrent aux soins de la propreté avec cette ardeur qui caractérise le Japonais mis en présence de l'eau chaude. Ils se baignent ainsi par escouades, tous les jours, à cause de la nature salissante de leurs travaux. Autour de cette cour sont rangés les différents ateliers, dans chacun desquels s'exerce un métier différent, proportionné à la force, à l'âge, ainsi qu'à la culpabilité plus ou moins grande des détenus, approprié autant que possible à leurs connaissances préalables.

Dans un premier atelier, une quarantaine d'enfants ou d'adolescents entre quatorze et vingt ans découpent des branches de bambou en petites baguettes très-minces destinées à faire les éventails ; plus loin des hommes faits, d'aspect assez farouche, condamnés plus gravement, broient, avec un fort pilon à bascule très-pénible à manier, du riz, destiné en partie à la consommation de l'établissement. La tâche de chacun est de 200 livres par jour. A côté, des condamnés roulent et découpent des feuilles de tabac avec un œil d'envie, car ils ne peuvent de toute la journée allumer cette délicieuse pipette sans laquelle la vie n'a plus de charme. Voici maintenant des tailleurs qui confectionnent des vêtements pour leurs camarades. Ce vêtement consiste en un pantalon flottant, qui, en été, disparaît pour faire place à une simple ceinture et une veste, le tout en toile de coton rougeâtre et peu salissante. C'est en cet équipage qu'on les voit souvent travailler à l'empierrement des rues, liés deux à deux par une chaîne cadenassée à la ceinture. La nuit, ils sont enfermés à clef dans des dortoirs où ils couchent au nombre de cinquante. Ces dortoirs sont de grandes salles parquetées, dont les quatre parois se composent de claires-voies en bois. C'est là que chacun s'étend le soir sous la surveillance d'un gardien. Outre le surveillant libre, il y a dans chaque dortoir, comme dans chaque atelier, un chef pris parmi les détenus les plus méritants, qui dirige les travaux et répond de son escouade. Les évasions sont rares, parce qu'elles réussissent rarement ; les séditions ne sont même pas prévues. Le travail dure de sept heures du matin à cinq heures du soir, sauf l'interruption des deux repas qui consistent en riz à discrétion. Les condamnés ne peuvent rien acheter au dehors, mais leurs parents peuvent leur apporter des fruits, des assaisonnements pour relever cette nourriture fade et monotone. Le travail est rémunéré, quoique très-

faiblement, et les salaires accumulés forment une masse qui est employée à procurer un état au libéré, à l'expiration de sa peine. Chacun en sortant sait un métier, condition très-supérieure à celle de nos détenus, dont les entrepreneurs exploitent le travail, sans souci de former des ouvriers, et qui, au sortir des maisons centrales, ne possèdent aucune industrie. Quant à la réforme morale du coupable, on étonnerait singulièrement le directeur de ce pénitencier si on lui disait qu'elle doit être un des buts de la pénalité.

Il ne faut pas quitter Skuda-sima sans entrer dans le quartier des femmes. Elles dévident le coton au rouet, ou travaillent au métier, vêtues d'une longue robe de cette même toile japonaise qui couvre les hommes. Leur coiffure ne laisse pas que de surprendre. On sait qu'il faut au moins une femme et une heure, pour disposer l'échafaudage que les Japonaises construisent sur leur tête. Toutes, cependant, sont irréprochablement lissées ; elles emploient évidemment à cette besogne tous leurs instants de loisir, ou se lèvent avant l'heure réglementaire pour se rendre mutuellement ce petit service. La coquetterie ne perd jamais ses droits : celles-ci devraient cependant en bien connaître les dangers, car beaucoup ont été amenées par l'adultère dans cette pénible retraite. Elles en profitent pour laisser repousser leurs sourcils et blanchir leurs dents !

Quatre cents hommes et quarante femmes sont enfermés dans cette prison. La durée de la peine ne dépasse pas trois ans ; passé ce temps, les condamnés sont déportés dans les îles. Ce régime semble plus doux que celui de nos bagnes et même de nos maisons de reclusion ; mais il ne faut pas oublier qu'il s'applique à des infractions beaucoup plus légères, comme le vol simple, l'abus de confiance, l'adultère, qui ne donnent lieu chez nous qu'à l'emprisonnement.

Après les châtimens viennent les supplices. Je ne parle pas des raffinements de cruauté aujourd'hui inusités ; la peine de mort ne s'applique plus guère que de deux manières : la décollation et l'étranglement. Entrons d'abord au tribunal où se prononce la sentence. Dans une salle pavée, quatre juges sont assis sur une estrade ; on amène les accusés un à un, liés de cordes ; on les fait mettre à genoux, et tandis que deux hommes les tiennent courbés, le front contre terre, un magistrat lit à chacun sa sentence ; l'un d'eux veut-il protester, les appariteurs lui ferment la bouche en lui faisant baiser la poussière. Puis, tous ensemble, solidement garrottés, sont menés dans des « kango » à la grande prison de Tokei-fu. Peu de minutes après, nous sommes introduits dans la cour des exécutions. A quelques pas de nous, une fosse peu profonde, et dans l'angle deux hommes, en costume de hauts dignitaires, armés de sabres. Sept condamnés attendent dans une salle voisine. Songez qu'à midi ces hommes, amenés au tribunal pour y entendre leur sentence, ignoraient encore quelle condamnation les attendait, et il n'est pas une heure. Tous sont des voleurs dont le plus coupable, en France, subirait la reclusion. Leur toilette dernière n'a pas été longue, car la coiffure des Japonais laisse le cou à découvert ; il n'y a pas de vêtement spécial pour les suppliciés, et la seule formalité consiste à leur bander les yeux et à leur cacher le visage avec une simple feuille de papier, serrée sur le front par une corde de paille.

A peine entrés dans cette cour sinistre, nous entendons s'élever un chant rythmé, plaintif et guttural, comme s'il sortait de gorges desséchées par l'épouvante ; c'est l'« Uta », la dernière chanson qu'on leur permet d'entonner avant de marcher à la mort et pour s'y encourager. Puis, le premier de ces malheureux paraît, toujours lié de cordes et soutenu plutôt que conduit par

deux aide-bourreaux. On le fait agenouiller au bord de la fosse, un sabre brille; mais ce n'est encore que l'aide qui coupe les liens et lui fait un peu relever la tête pour que le défaut des vertèbres se présente bien horizontalement. Tandis qu'il répète : « Mada! mada! Pas encore! Pas encore! » l'un des hommes retirés dans l'angle s'est avancé, le sabre au poing, et lève déjà son arme. Un éclair... un coup sec... un flot de sang qui jaillit... un tronc qui tombe, avant que l'aide ait cessé de répéter : « Pas encore. » On jette cette masse sanglante à côté de la fosse, tandis qu'un autre condamné se laisse porter ou avance défaillant vers ce trou qu'il ne voit pas sous son bandeau, mais où il sent — chose horrible à dire — l'odeur du sang qui vient de couler. Cinq fois j'ai vu briller l'éclair terrible, cinq fois j'ai vu d'un seul coup tomber une tête, et la même main sans trembler, la même arme, sans s'émousser, accomplir cette monstrueuse besogne. Cinq cadavres se sont alignés le long de la fosse sans qu'un cri, une plainte, un gémissement soit venu interrompre ce morne silence, sans qu'on ait entendu d'autre bruit que celui d'une vertèbre rompue et d'une tête qui roule.

Non moins silencieuses, mais plus poignantes, vont être cependant les deux dernières exécutions. Frappés d'une condamnation plus légère, les deux derniers doivent être étranglés. L'étranglement, quoique plus douloureux, à ce qu'il semble, est une peine moins grave que la décollation, parce que, n'affectant pas l'intégrité du corps, il permet au bouddhiste de retrouver un jour sa nature tout entière sous une forme nouvelle.

A deux pas de la fosse encore fumante se dressent deux poteaux, percés, sur la face antérieure, d'un trou dans lequel passe une corde faisant nœud coulant, et supportant sur la face postérieure un énorme poids de fer. On amène successivement les deux patients, qui sont hissés sur des

billots de bois et retenus au poteau par des liens trop lâches pour pouvoir servir de point d'appui à leur corps. On leur passe autour du cou la corde fatale; le poids de fer tombe; une horrible secousse agite le corps; on enlève les billots sur lesquels reposaient les pieds; une nouvelle convulsion secoue le patient, mais pas une plainte ne peut sortir de cette gorge comprimée. On peut suivre les tortures de cette agonie, non sur le visage qui est voilé, mais sur la poitrine, que découvrent les vêtements entr'ouverts. On voit le diaphragme se soulever avec des contractions désespérées pour essayer une aspiration; des spasmes ébranlent toute la machine. Il serait temps encore peut-être de les rendre à la vie... L'immobilité succède aux pandiculations... C'est la fin!... Non, pas encore! Et pourtant voilà six minutes, montre en main, que le supplice dure. Mais les têtes s'inclinent enfin; on découvre ces faces bleuies et contorsionnées... Tout est fini. Et pour la septième fois, en un quart d'heure, l'œuvre de Dieu vient d'être anéantie par la main des hommes! Je regarde alors les assistants; pas un muscle n'a bougé sur leur face; il n'y a ni pâleur, ni émotion sur leur visage. L'homme au sabre essuie placidement son arme et la remet au fourreau, et rien ne reste là que sept cadavres sur lesquels planent déjà les vautours.

Le préjugé européen, que l'infamie du supplice ajoute à l'infamie du crime, est plus répandu encore chez les Japonais que chez nous; aussi recourent-ils volontiers au suicide, pour éviter une flétrissure à leur postérité. Le mépris de la mort est une des vertus les plus prisées chez eux; bien mourir est pour ainsi dire plus important que bien vivre, et leurs annales enregistrent avec complaisance, leurs romans célèbrent à l'envi ceux qui ont bravement marché au-devant du trépas trop lent à venir. Les femmes tiennent une place honorable

dans ce martyrologe ; elles vont se jeter à la rivière ou dans un puits, après avoir rempli de pierres les manches flottantes de leurs robes ; ou bien elles se pendent ; ou encore se coupent la gorge avec le rasoir qui leur sert d'ordinaire à se raser les sourcils ou le duvet du front. Les hommes du peuple se noient de préférence.

Mais le genre de suicide le plus célèbre, celui que se réservent les nobles, consiste à s'ouvrir les intestins, c'est le « hara-kiri » ou « seppuku ». Souvent il est purement volontaire : un chef d'armée, vaincu et désespérant de ramener la victoire, un vassal offensé par son supérieur et incapable d'en tirer une vengeance suffisante, un chef de clan, qui veut que son sang retombe sur ses ennemis et confie à ses fidèles le soin de la *vendetta*, un donneur d'avis, froissé de voir ses conseils négligés, se donnent ainsi la mort. Quels exemples ne cite-t-on pas ? Un « samuraï » en heurte un autre en courant dans le palais du shogun ; le second, indigné de ne pas recevoir d'excuses, court s'ouvrir le ventre ; le premier, son service fini auprès du maître, revient faire amende honorable ; il trouve son collègue gisant dans son sang, et, désespéré d'avoir causé, par sa faute, la mort d'un si galant homme, il s'ouvre le flanc à son tour. Les quarante-sept fidèles d'Asano ont juré de venger la mort de leur maître ; les voyant tarder, un « samuraï » d'un clan voisin les taxe de lâcheté ; cependant, le retard n'était qu'une feinte, les quarante-sept « ronin » accomplissent leur projet et se suicident immédiatement après, tous ensemble. L'insulteur repentant, ne pouvant offrir d'autre réparation à ces vaillants hommes, vient sans retard s'ouvrir l'abdomen sur leur tombeau ; — on voit encore à Yédo les tombes de ces héros populaires et parfaitement historiques. — Quelquefois, au contraire, le suicide est ordonné par le gouvernement, comme châtiment d'un crime politique. Par égard pour le rang et

la valeur du coupable, on lui permet de mourir de la mort des braves. C'est une coutume qui ne remonte pas plus loin que les Tokungawa — dix-septième siècle — et qui se perd aujourd'hui ; cependant, c'est ainsi qu'ont péri cette année même les chefs de la dernière insurrection. C'était un moyen pour le père de transmettre à ses enfants ses titres, honneurs et pensions, qui eussent été retirés aux fils d'un supplicié. La disgrâce ne frappait ainsi que la personne du criminel.

Judiciaire ou spontané, « le hara-kiri » s'accomplissait toujours avec un grand appareil, et les formalités de cette cérémonie tenaient la première place dans le code de l'honneur enseigné aux « samuraï ». On y trace les devoirs d'un second, assistant son ami à cet instant fatal. Il va sans dire qu'un des éléments de son éducation a été de faire voler une tête sans broncher. Le jour venu, on dresse une estrade au fond du jardin, dans « le yashiki » même du condamné ; on le couvre de tout ce que la maison contient de plus riche en tapis ; le noble patient y monte, s'accroupit sur ses talons, et, au milieu de tous les serviteurs rassemblés, on lit la sentence de mort, puis on lui passe l'éventail, dernier présent du prince ; ou, s'il se délivre volontairement de la vie, il explique ses motifs dans un discours d'adieu à ses « kéraï ». Sur une petite table, à côté de lui, est déposé son sabre, non pas le long sabre de combat, mais le « waki-zashi », qu'on porte toujours à la ceinture ; la lame est en partie entourée de papier, de manière à ne faire que du bout une entaille peu profonde. Il le saisit de la main droite et se fait de gauche à droite une légère blessure au-dessous du nombril, puis il courbe la tête en l'inclinant légèrement du côté droit. Le second est à sa gauche et lui tranche immédiatement le cou. La délicatesse de sa mission consiste à ne pas laisser au moribond le temps de faire paraître le moindre signe de défaillance.

L'honneur est à ce prix ; aussi n'est-il rien au monde qui importe plus qu'une exécution soignée de ce grand drame.

On n'en finirait pas, si on voulait citer toutes les anecdotes qui se racontaient jadis et se racontent de moins en moins aujourd'hui sur cet intarissable sujet. Une entre mille : un grand daïmio ayant envoyé à l'un de ses vassaux l'ordre de s'ouvrir le ventre , celui-ci, après la lecture de la sentence, s'étant aperçu que son seigneur était présent, et suivait le supplice caché derrière un paravent, allait récriminer, se plaindre et peut-être lâchement demander grâce. L'ami qui l'assistait, s'en apercevant, murmure derrière lui une grossière injure ; le condamné se retourne indigné pour répliquer, et fait ainsi le geste du patient qui tend sa tête. Aussitôt, le second la fait voler d'un seul coup. Interrogé sur sa conduite par le daïmio qui surveillait tout, il n'hésita pas à déclarer que, voyant son ami sur le point de faiblir, il n'avait pas craint de lui faire tourner la tête et de précipiter le dénouement, pour lui épargner le déshonneur. Il fut comblé de félicitations pour sa présence d'esprit. Cette coutume semble reposer sur une idée superstitieuse : c'est que l'âme une fois dégagée par une blessure volontaire, le sabre ne frappe plus qu'une matière inerte ; la partie noble échappe au fer de la justice. Une idée morale s'y attache : c'est que le courage rachète toutes les fautes.

De même que le « hara-kiri » est le plus noble des genres de mort, le plus infamant est l'exposition publique de la tête. Cette coutume barbare n'est point abandonnée. Le malheureux Eyto, ministre de la justice, entraîné par l'excès d'un patriotisme téméraire dans une insurrection en 1874, subit ce suprême outrage, et des photographies, vendues dans les rues d'Yédo, représentaient sur son lugubre poteau d'infamie ce masque dont cha-

cun pouvait reconnaître les traits contractés par la mort. L'insurrection est une des maladies chroniques qui méritent de prendre place parmi les fléaux imposés au Japon. Tantôt c'est une révolte de paysans accablés d'impôts, tantôt, un pronunciamiento de troupes, ou une levée de « samuraï » mécontents. La victoire est restée jusqu'à présent au parti qui a fait le coup d'État de 1867 ; mais il est obligé de la disputer sans cesse. La chute du shogunat a rouvert l'ère des discordes civiles fermée depuis Yéyas.

Un tableau de la misère devrait clore cette longue liste de maux ; mais c'est à peine si l'on peut donner ce nom à la condition de quelques rares mendiants vaguant le long des chemins. Dans un pays où la vie est facile et simple, presque tout le monde est pauvre et personne n'est misérable ; peu de gens ayant le superflu, personne ne connaissant le confortable, il n'y a pas entre les fortunes et les conditions de la vie ces disproportions qu'on voit ailleurs. Le riche marchand ne se nourrit pas autrement que le dernier coulie ; le luxe proprement dit n'existant pas, nul ne peut écraser son voisin de l'étalage de son bien-être. A moins d'être impotent, chacun trouve aisément à gagner le nécessaire ; et le nécessaire, c'est assez pour mettre à l'abri de l'envie des gens qui ont à leur disposition les fêtes publiques, les pèlerinages aux frais des bonzerics, sans parler de la fête éternelle du soleil. Des hôpitaux recueillent les malades, et quant aux infirmes, ils sont nombreux — 100 000 —, d'après le dernier recensement, mais presque tous à la charge d'un frère ou d'un fils qui ne les laisse manquer de rien ; trop souvent aussi, à la charge d'une fille, qui ne soutient sa famille qu'en se soumettant à la honteuse servitude du « yoshivara ». Mais ces tristes institutions sont assez connues par des récits antérieurs, pour que nous nous dispensions d'entrer dans aucun détail à ce sujet.

CHAPITRE V

PREMIÈRES COURSES HORS DU « TREATY LIMIT »

LES ENVIRONS DU FUSI-YAMA

Août 1872.

Lorsqu'on a, pendant quelque temps, vécu au Japon, forcé de se mouvoir dans les bornes étroites assignées aux étrangers autour de chaque port ouvert, on se sent pris d'un irrésistible désir de franchir ces barrières artificielles fixées par le *treaty limit*, de pénétrer plus avant et de visiter à l'aise les mystérieuses contrées du Dai-Nippon. On se dit instinctivement que les habitants des villes ouvertes ont perdu, au contact des étrangers, quelque chose de leur originalité, et on voudrait voir de près ces populations primitives, que n'a pas encore atteintes le mouvement de réforme qui se prépare autour d'elles ; mais l'absence complète de moyens de transport publics, l'impossibilité de trouver sur tout le parcours un lit, une chaise, une nourriture qui puisse être digérée par d'autres estomacs que ceux des naturels du pays¹,

¹ Voici le menu invariable qu'on trouve dans toutes les tchaïa (auberges) : tranches de poisson cru accompagnées de *shoyu*, morceau de poisson bouilli avec des légumes cuits à l'eau, — omelette à l'huile de poisson, le tout servi dans le même plat, — radis blancs (daikon) pourris dans la

et par-dessus tout la difficulté d'obtenir du gouvernement l'autorisation nécessaire pour franchir les limites, voilà des obstacles sérieux faits pour ébranler des touristes même intrépides.

Cependant, c'est assez étudier le Japon à Yédo et dans la banlieue; il faut l'aller chercher dans son asile inviolable, au delà des limites imposées aux étrangers dans leurs promenades, c'est-à-dire à plus de quatre lieues au nord d'Yédo et plus de dix lieues au sud de Yokohama. D'ailleurs, l'été dans la plaine est insupportable; il faut trouver quelque séjour plus hospitalier. Je vais avec quelques amis le demander au Fusi-yama. En selle tous les cinq au point du jour, pour éviter la trop grande chaleur, nous quittons Yokohama par une belle matinée d'août, en suivant une jolie vallée, où les rizières commencent à « tourner » au jaune. Ce délicieux paysage a été décrit si souvent que je n'ose y revenir, et cependant je crains d'être ingrat en ne lui adressant pas à mon tour un souvenir reconnaissant. Comment oublier le magnifique panorama que l'on découvre tout à coup au moment de redescendre du haut des collines environnantes sur le ravissant village de Kanasawa, endormi près de sa baie fermée, comme un cygne au bord d'un lac!

A cette heure matinale, la route est très-animée; je me vois déjà contraint d'ouvrir une parenthèse; j'aurai souvent à répéter ce mot de *route*; il ne faut pas qu'il fasse illusion au lecteur: ici, comme ailleurs, le luxe des mots sert souvent à dissimuler la pauvreté des choses; ce qu'on appelle route est plutôt un sentier plus ou moins large, rarement praticable aux voitures, sauf en quelques parties du pays, quelquefois même interdit aux djinriksha, ne portant guère que des chevaux,

saumure; — en guise de pain, du riz cuit à l'eau, et comme boisson du *saki* (eau-de-vie de riz) coupé d'eau, ou du thé faiblement coloré.

coupé d'ornières transversales énormes, circulant capricieusement au flanc des coteaux, au bord des rizières ou sous bois, attaquant volontiers à l'escalade les pentes les plus roides, en un mot, une série de casse-cou, où le cavalier le plus habile ne saurait lancer un cheval au trot sans se rompre les os. Aussi faut-il voir avancer le cheval de bât, vieux routier de ces parages, posant méthodiquement un pied devant l'autre, se calant avant d'avancer et se roidissant des quatre jambes, quand il se sent glisser malgré lui. Le « mango » qui le conduit se contente de pousser de temps en temps un cri guttural pour l'avertir. Quant au piéton, souple et peu chargé, il gravit lentement, ou descend en trotinant ces pentes souvent boueuses, où il patauge jusqu'à la cheville dans d'inévitables flaques de fange. Il en est quitte, il est vrai, pour renouveler de temps à autre sa chaussure de paille qui s'use en moins d'une journée, mais il n'en a pas moins le pied dans l'humidité tant qu'il chemine.

Les gens que nous croisons sont surtout des pèlerins, vêtus de blanc, coiffés de larges chapeaux de jonc, munis de longs bâtons et de la clochette des montagnes. Ils reviennent en effet de la montagne sainte vers laquelle nous nous dirigeons; c'est l'époque du pèlerinage au sommet du Fusi, accessible seulement en juillet et en août. Ils ont vu le cratère éteint et béant; ils ont contemplé sous leurs pieds, à trente lieues à la ronde, les chaînes de montagnes et les mers. Ils rentrent chez eux, l'œil encore ébloui de ces spectacles que nous allons chercher.

De Kanasawa où nous descendons, abandonnant à regret le beau point de vue qui domine le village, on s'embarque aisément dans des canots non pontés pour Iokoska, résidence de quelques compatriotes. Laissant donc nos chevaux à l'auberge, nous affrétons un de ces

sampangs identiques de forme et de construction sur toutes les côtes du Dai-Nippon, et nous mettons à la voile, confiants dans un temps superbe. Rien de plus charmant que de glisser le long de ces côtes accidentées, qui sont la terreur des marins et la joie des promeneurs. Les pentes verdoyantes viennent plonger jusque dans la mer leurs feuillages luxuriants. Par intervalles, un rocher nu, à pic, fait un appel de lumière sur ce fond sombre, tandis que sous la quille, à quelques brasses, les bateliers nous signalent un récif. Profitant de la marée haute, nous prenons un petit canal coupé à travers l'étroite langue de terre qui ferme la baie de Iokoska, évitant ainsi un détour considérable, et en moins d'une heure nous nous trouvons au milieu d'un bassin non moins fermé que celui de Kanasawa. Notre bateau en a croisé, durant le trajet, plusieurs autres chargés aussi de passagers ou de pêcheurs allant poser leurs filets. Les chemins sont si longs et si mauvais, la navigation de cap en cap est au contraire si aisée, qu'à moins d'un mauvais temps déclaré chacun préfère ce dernier mode de transport.

Iokoska est le siège d'un arsenal maritime, fondé pour le gouvernement japonais, dans un site ravissant, par M. L. Verny, ingénieur des constructions navales. Nous y reviendrons un jour faire une visite détaillée; nous aurons l'occasion de parcourir ses ateliers, d'y voir lancer une frégate, en présence de Sa Majesté le Tenno réellement émue; pour aujourd'hui, nous ne faisons qu'y passer. Nous parcourons le village japonais, assez pauvre, mais coquettement posé au point de jonction de trois petites anses longues, étroites, aux minces parois de calcaire, formant ensemble comme un trident. Dans toute cette portion, les côtes du Hondo sont découpées, déchiquetées en mille petites déchirures qui offrent à chaque instant aux yeux de nouvelles surprises. Puis

vient la visite aux diverses résidences bâties pour les ingénieurs, contre-mâîtres et ouvriers européens, au nombre de trente, attachés à l'arsenal; on dirait une colonie française. Aussi nul ne doit songer, quand il vient à Iokoska, à querir un gîte ailleurs que chez un compatriote, toujours empressé de lui ouvrir sa porte.

Aussitôt après le déjeuner, nos hôtes nous entraînent sur leurs propres chevaux jusqu'à Uraga et Kawasaki. Uraga est une petite crique si bien séparée de la mer, qu'on croit en y arrivant être devant une retenue artificielle. Pour compléter l'illusion, les maisons de pêcheurs et de commerçants sont construites tout au bord de cette nappe d'eau toujours tranquille. Cependant on finit par trouver un long et étroit goulet qui, à travers mille circonvolutions, communique avec la mer. C'est là qu'en 1853 le commodore Perry vint jeter l'ancre, en attendant la réponse du « Bakufu, » qui devait entr'ouvrir la porte du Japon aux étrangers. Une petite île, en face de la baie, porte aujourd'hui son nom.

A Kawasaki un promontoire s'avance dans la baie d'Yédo, au point de réduire à trois « ri » l'intervalle des deux côtes. Au sommet de la plus haute falaise est placé un phare, de construction européenne, surveillé par un Anglais, qui nous en fait les honneurs, trop heureux de voir quelques figures blanches dans sa solitude. De cet observatoire, nous pouvons distinguer les autres phares qui signalent l'entrée si délicate de la baie, et compter les petits golfes taillés par les vagues dans cette vaste ceinture de calcaire. Nous rentrons ensuite aussi vite que le permet le sentier qu'il faut suivre sur la crête de la colline, où nos chevaux, si habitués qu'ils soient à ce genre de chemin, ne pourraient trotter. Nous croisons, à cette heure avancée du jour, les lourds chevaux de bât qui ont amené le matin des provisions au marché du bourg voisin et rentrent portant leur « mango », qui fume sa

petite pipe, et les laisse aller philosophiquement à leur guise. Le cheval est, comme le maître, un être d'habitudes routinières, ne connaissant à l'heure du souper que le chemin du gîte. Nous gagnons le nôtre,... celui que nous offrent nos aimables hôtes. Les différents habitants d'Iokoska se disputent et se partagent les invités. Le lendemain, nous repartons en sampang, par le même chemin, pour Kanasawa, où nous retrouvons nos chevaux, tout un personnel de domestiques, de « bété », — hommes d'escorte sans lesquels, encore à cette époque, aucun étranger ne sortait dans les rues d'Yédo ou dans la campagne, — et tout un attirail énorme de bagages entassé sur des djinriksha.

C'est là, en effet, l'une des particularités du voyage au Japon : les mœurs du pays sont si différentes des nôtres qu'un Européen n'y saurait changer de place sans emporter à sa suite, comme s'il traversait le désert, toutes sortes de provisions et d'ustensiles, dont il ne sait pas toujours se passer : viandes conservées en boîte, beurre conservé, lait conservé, légumes conservés, épices, café, sucre, biscuits, à défaut de pain, vin, cognac, etc., j'en passe et des plus indispensables. Ajoutez à cela des ustensiles de table et de cuisine, car il ne faut pas compter sur ceux qu'on trouve dans les maisons, en outre une valise de linge; ajoutez encore, pour les sybarites qui ne veulent pas coucher sur les « tatami », un petit lit de camp, et en tout cas des draps nécessaires pour s'isoler du « fūton » banal qu'on vous apporte dans les auberges; songez en outre que pour faire la cuisine, pour servir à table, pour charger et décharger les chevaux de bât, pour préparer à chacun son couvert, sa toilette, etc.,... il faut au moins un cuisinier pour toute la bande et un valet pour deux voyageurs; comptez enfin « le betto » qui soigne le cheval de chaque cavalier, le « mango » qui mène chaque cheval de bât, et vous aurez une idée de l'appar-

reil que comporte le déplacement de cinq Européens en excursion au Japon. Cette nécessité de tout emporter à sa suite rend d'ailleurs le voyage très-coûteux, et la question des *impedimenta* vient souvent troubler les plus agréables promenades. Le bagage arrivera-t-il? Pourra-t-on trouver assez de chevaux? iront-ils assez vite? Autant de questions que n'a pas à se poser le piéton japonais qui porte dans un mouchoir, au bout d'un bâton, toute sa fortune.

Nous au contraire, nous ne cheminons qu'en caravane. Quand on arrive au gîte, nos cinq chevaux, nos cinq « betto, » leurs cinq maîtres, nos quatre domestiques, les quatre chevaux qui les portent, les quatre autres qui portent les provisions, les huit « mango » qui conduisent ces malheureuses bêtes, les deux « bété » à cheval qui nous escortent, tout cela, — en tout trente-neuf vertébrés — vient s'abattre sur une auberge, où, du premier coup, tout le monde perd la tête, excepté la servante, qui vous apporte paisiblement la première tasse de thé et répond à tous vos ordres par l'impassible et désespérant : « Tada-ima » — tout de suite. — Enfin, un peu d'ordre se rétablit; sur les deux ou trois chambres séparées par de simples cloisons de papier mises à votre disposition, vous en choisissez une pour salle à manger, les « koskai » dressent une table généralement faite d'un paravent posé sur quatre petits barils, tandis que le « kook san » déballe ses provisions, sa poêle, ses casseroles, s'installe sur le fourneau commun, met toute la maison sens dessus dessous et tout le village à contribution pour vous préparer un repas, impatientement attendu et lestement absorbé. En attendant, les voyageurs fourbus se sont étendus sur les nattes, à défaut de siège, se sont rafraîchis, et ceux qui n'ont pas de préjugés ont été se plonger dans la piscine commune, où l'eau commence à chauffer pour les voyageurs japonais, qui ne prendront leur bain que

dans la soirée. Toute la bande dîne à la lumière des bougies qu'elle a eu soin de porter, car le « rosoku » japonais ne donne qu'une pâle lumière et attristerait la réunion. On discute alors l'itinéraire du lendemain. L'intendant de semaine, — on a eu soin d'en choisir un, — s'occupe d'assurer les moyens de transport; on étend les moustiquaires sur les « fûtons » surmontés du « makura », on couche généralement par chambrées, faute de place, et, après quelques propos de circonstance, chacun ne tarde pas à s'endormir. Mais il faut un apprentissage pour dormir sur cette surface dure, et le novice ne doit guère compter sur le sommeil pour ses débuts. D'ailleurs le vacarme ne cesse guère de toute la nuit dans la maison; le bain dure jusqu'à minuit; puis viennent les bonnes histoires et les gros éclats de rire parmi les gens de votre service et ceux de l'auberge, les bons mots, l'interminable tabagie.

Dulcesque sub nocte susurri
Composita repetuntur hora.

Le jour paraît enfin, la maison s'éveille, on s'arrache de toutes parts les « kane-tarai » — bassins de cuivre — contenant l'eau froide; les mieux inspirés en cette saison brûlante se font jeter deux immenses seaux d'eau sur le corps. Maîtres et valets précipitent le paquetage, le chargement, tout en absorbant à la hâte un premier repas. Les chevaux piaffent devant la porte, les gens du voisinage s'assemblent pour assister au départ; le « nanushi » — chef de village — vient s'enquérir si vous avez été satisfait; l'addition est réglée et généralement ne rappelle point l'hospitalité écossaise; on se met en selle et le cortège s'ébranle laissant comme trace de son passage pas mal d'argent, et beaucoup de bouteilles vides.

Nous suivons d'abord un chemin encaissé, creusé à même le roc, par les pieds plus que par la main des

hommes, dans une gorge profonde où, pour la première fois depuis notre départ, cesse d'apparaître toute trace d'habitation. Il gravit audacieusement les collines escarpées et, parvenu au sommet, s'ouvre un passage entre deux parois de granit taillées à pic. Là, dans l'endroit le plus sauvage, nous trouvons un hangar rustique, où un pauvre diable nous offre du thé pour nous et de l'eau pour abreuver nos bêtes qui en ont bon besoin. De loin en loin, sur tous les chemins fréquentés, on trouve ces petits débits, où le voyageur peut faire halte un instant et se rafraîchir à peu de frais. Dans un pays où l'eau des ruisseaux traverse des rizières fangeuses, il est malsain de la boire pure, et le plus pauvre préfère s'ingurgiter, moyennant quelques sapèques, plusieurs tasses d'un thé inoffensif.

Nous redescendons sur Kamakura. Après avoir fait desseller les chevaux et surveillé le pansage, nous sentons les avertissements secrets d'une faim indomptable; il est midi. Cette course matinale nous a ouvert l'appétit; mais les provisions restées en arrière n'arrivent pas, et la perspective d'un déjeuner pris à l'auberge, composé d'œufs et de riz, semble sourire médiocrement aux estomacs exigeants. Tout à coup, du premier étage de la maison où nous sommes installés, on voit arriver à fond de train un petit véhicule; nous nous croyons sauvés; non! c'est un sixième touriste qui vient de Yokohama se joindre à nous. Il a compté sur nos vivres et n'apporte pour son écot qu'un panier de champagne. Décidé en conséquence que le repas va commencer avec du riz et du champagne étendu d'eau fraîche! Singulier hasard qui rapproche la nourriture la plus primitive de la boisson la plus raffinée. Nous nous mettons cependant en devoir de déguster ce repas fantaisiste, quand derechef on signale à l'horizon un nouvel arrivant. C'est mon fidèle « koskai » qui, voyant la lenteur de la colonne qu'il

dirige et désespérant d'arriver à l'heure, a chargé l'essentiel sur les épaules de deux « ninsogo » et arrive avec eux au pas de course, l'éventail d'une main et l'ombrelle de l'autre. On l'accueille en triomphe, et ce repas s'accomplit au milieu d'un confortable d'autant plus apprécié qu'il a été plus hypothétique.

Kamakura est un des sites historiques les plus intéressants du vieux Japon. Au milieu de ces gorges abruptes, de ces collines couronnées de cyprès et de pins, vous rencontrez à chaque pas le portique resté debout d'un temple disparu, le « tori » en bois vermoulu d'un « mya » shintoïste, la petite niche creusée dans un mur pour y loger un dieu protecteur des voyageurs, la pierre tumulaire cachée sous les arbres, qui abrite les cendres de quelque héros ; et vous entendez encore de loin en loin les cloches gigantesques retentir sous les campaniles au toit recourbé, ou le bourdonnement monotone des bonzeries en prière, entrecoupé de coups de tam-tam et des roulements stridents du petit tambour sacerdotal. Car la vallée de Kamakura est à la fois le palladium religieux et politique du Japon. Rien n'est plus saisissant que d'en parcourir les détours par une belle journée de printemps, sous un ciel lumineux, en rêvant à l'animation qui la remplissait autrefois, tandis que la nature éternellement jeune se réveille et semble rappeler à la vie les fantômes d'une époque disparue.

C'est là que s'élevait le temple fameux d'Hatchiman, dont le culte se rattache à la plus glorieuse tradition de l'empire, à la première conquête de la Corée par Zingu-Kogo¹. C'est là qu'au douzième siècle Yoritomo, après avoir soumis, au nom du mikado, plusieurs princes rebelles, établit sa capitale, confisquant à son profit l'exercice du pouvoir qu'il avait défendu. Jaloux de ses deux

¹ Voir introduction, p. 48.

frères, qui l'avaient aidé à vaincre, le soupçonneux usurpateur ordonna à l'un de s'ouvrir le ventre et contraignit l'autre à s'exiler à Yézo. Pendant une longue période, Kamakura fut le siège du gouvernement ; mais à la suite des longues discordes que l'on sait, le shogunat fut transporté à Yédo. De ce jour, Kamakura perdit son importance politique, sans perdre toutefois son prestige religieux, grâce aux « shogun » qui entretenirent ses temples avec une pieuse magnificence. Aujourd'hui, la plupart des monuments consacrés à la gloire des descendants d'Yoritomo sont détruits ; il ne reste que le temple réédifié d'Hatchiman. Élevé au penchant d'une colline d'où l'on domine la mer, il est précédé d'une avenue de deux kilomètres qui aboutit au rivage. On y voit encore sous la garde des prêtres, qui vous les montrent avec une religieuse précaution, le sabre de cérémonie de Yoritomo, son armure, sa lance, ses flèches et tous ces débris que la grandeur laisse derrière elle. Nous y rencontrons plusieurs jeunes soldats, qui ont quitté leur campement voisin pour venir faire leurs dévotions au Mars japonais, au génie qui donne le courage et sans doute aussi l'avancement.

A quelque distance, au flanc d'un coteau, les gens du pays vous montrent un enfoncement où s'élève, au milieu d'un enclos quadrangulaire de granit, une colonne taillée dans la forme des pagodes, sans inscription. La mousse et le lichen qui rongent la pierre en attestent la vétusté, et les trois cyprès qui l'ombragent semblent se courber de vieillesse et de fatigue. C'est le tombeau du premier « shogun ». Non loin de cette tombe ignorée s'élève le temple récemment consacré à la mémoire d'Oho-no-Mya, un fils de mikado, qui dut prendre la tonsure à la suite d'une révolte avortée. Mais combien le recueillement mélancolique du premier contraste avec le moderne appareil du second !

Au surplus, l'ancien culte bouddhiste est découronné à Kamakura. Les couvents de femmes ont disparu. Les bonzeries se taisent au bruit des trompettes. Les nouveaux bataillons confiés aux instructeurs français cantonnent en ce moment dans les temples abandonnés, et font l'exercice sous les ombrages sacrés. C'est plaisir de voir ces jeunes troupes s'habituer aux rudes labeurs de la vie en campagne, se livrer aux manœuvres les plus compliquées avec une intelligence qui surprend leurs chefs. L'empereur, voulant les encourager par sa présence, est venu lui-même assister à une petite guerre, et, malgré une pluie battante, est resté toute une matinée à cheval, entouré des plus intrépides parmi les Européens, ne voulant pas quitter le terrain que le mamelon d'Hatchiman n'ait été pris au milieu d'une immense fusillade. Kamakura semble retrouver son ancienne animation guerrière, et le grand prêtre lui-même oublie ses pieuses méditations, pour venir admirer ces uniformes inconnus et ces armes sans nom pour lui, en pesant sans doute dans son esprit les mérites du passé qui tombe et de l'avenir qui surgit.

Il ne faut pas quitter cette vallée sans faire au *Dai-buts* la visite classique que lui doit tout étranger. C'est une statue colossale de Buddha, en bronze, dans les proportions de la Vierge du Puy, élevée sur un socle de granit, au milieu d'un vallon solitaire. Le Dieu est assis les jambes croisées, dans l'attitude de la méditation ; sa belle figure offre un type évidemment emprunté à la race hindoue ; elle est du reste popularisée aujourd'hui en Europe, et c'est peine perdue que de s'arrêter à la décrire. Un bonze nous fait pénétrer à l'intérieur, dans une petite chapelle où nous voyons une foule d'*ex-voto*, de cierges, de fleurs, tout un appareil auquel il ne faudrait guère ôter ni ajouter pour en faire celui d'une église catholique. C'est du reste un rappro-

chement qui s'offre à chaque instant à l'esprit en parcourant les sanctuaires bouddhistes.

Nous débouchons enfin sur le rivage de sable fin, étincelant au soleil. La mer est calme et, pour trouver un sol moins poudreux et moins mouvant, nous poussons nos chevaux sur les franges mêmes des vagues, aspirant avec délices sous ce soleil implacable l'écume que leurs pieds nous font jaillir au visage. Après une heure de cette marche fatigante, nous arrivons au village de Katashé où nous devons coucher. Mais la journée n'est pas finie. Il nous reste à voir Inosima, petit îlot relié à la terre par une langue de sable que recouvrent les grandes marées. Laissant nos chevaux au pied de ce pain de sucre à pic de tous côtés, nous montons l'escalier bordé de maisons qui conduit au sommet de l'île. Cet escalier, après avoir traversé plusieurs temples où nous rencontrons force pèlerins en prière, atteint enfin le sommet où, assis sur les nattes d'une petite case et buvant l'inévitable tasse de thé, nous admirons la vue étendue des deux baies, celle de Kamakura au nord, celle d'Odowara au sud. On nous montre l'emplacement d'un ancien couvent de bonzesses. Inosima était consacré à la piété féminine. Plus anciennement encore ce fut le refuge des daïmios rebelles, des empereurs détrônés, bref une citadelle monastique. Elle en a conservé une certaine originalité d'aspect, et se distingue des villages environnants, comme ces petites cités de Bretagne ou d'Auvergne ramassées sur elles-mêmes, juchées sur un pic inaccessible, qui semblent encore, tapies derrière des remparts disparus, défier la puissance de leurs ennemis. La population de pêcheurs qui vient nous offrir des coquillages, des algues, de bizarres végétations marines, a je ne sais quoi de plus énergique dans ses allures et de plus fier dans ses attitudes que l'humble paysan qui descend de cheval pour

nous livrer passage et dénoue respectueusement le « te-nui » dont il s'entoure la tête.

Un bain de mer précède le souper à Katashé. Le lendemain, en selle à six heures, nous gagnons Fusi-Sawa où notre itinéraire rejoint le To-Kaïdo. Nous ne le quitterons plus jusqu'à Odowara; il ne cessera pas d'être large, sablonneux, bordé de pins aux formes tourmentées, et, presque sans interruption, garni des deux côtés de maisons basses, aux toits de chaume, d'assez pauvre apparence, dont l'aspect monotone finit bientôt par lasser les yeux. A Oysio, halte pour déjeuner et laisser passer la grosse chaleur; le temps est à l'orage, la température humide est accablante. Nous nous faisons nommer au passage plus d'un village et mainte rivière que nous traversons à gué ou en bac, et dont nous espérons bientôt retrouver la source dans les montagnes qui se dessinent à l'horizon. Hâtons-nous de regarder ces sommets : voici que leurs arêtes s'affaiblissent et se dégradent au milieu des vapeurs; les nuages se rapprochent, et la pluie, cette maussade compagne du voyageur, nous surprend bien avant l'étape indiquée. Il faut déployer les manteaux de caoutchouc que, sur le conseil de notre doyen, nous avons soigneusement arrimés à nos selles, et cheminer mélancoliquement sous la pluie, dans la boue, en dépit de nos montures, dont cette ondée calme l'ardeur, de nos gens qui ne sont pas éloignés de nous croire absolument fous. S'obstiner à patauger sur la route pour arriver à une étape, quand on pourrait aussi bien s'arrêter à une des auberges qui ne manquent pas, faire apporter du saki, faire venir des danseuses et des joueuses de guitare, et passer gaîment son temps jusqu'au lendemain, jusqu'au surlendemain, jusqu'au retour du soleil, — n'est-ce pas le comble de la démence ?

A chaque instant, on voit cette idée se faire jour dans l'attitude des gens du peuple à notre égard. On leur a

tellement répété jadis que nous sommes des *barbares*, qu'ils n'attendent de nous aucune action raisonnable ; il y a entre nos habitudes et les leurs, entre leur tournure d'esprit et nos manières de voir, un abîme si profond, un divorce si irrémédiable, que le contraste, en frappant des gens peu cultivés, soulève tantôt une hilarité, tantôt une indignation sans bornes, et que, de part et d'autre, on se traite intérieurement ou ostensiblement de sauvages. Nous sommes à leurs yeux des êtres inexplicables et saugrenus ; nos façons d'agir, nos penchants, nos allures les choquent à tel point qu'ils ne font guère de distinction entre les individus et que la conduite la plus excentrique ne les surprendra pas plus que la plus correcte ; ce qui les confond réellement chez nous, c'est le sens commun. Ils obéissent cependant par habitude et par crainte, comme on cède à une force aveugle mais supérieure, sans protestation inutile ; et c'est ainsi que mouillés, trempés de sueur sous nos manteaux, harassés, nous gagnons Odowara, où cette fois le cuisinier s'est porté en avant-garde et nous a choisi une auberge.

A Odowara, nous sommes au delà du *Treaty limit* ; ainsi l'indique un écriteau placé sur le bord du Bunio-gawa qui sert de limite de ce côté aux courses des Européens, à moins d'autorisations spéciales. Un gros bourg au Japon ne se distingue d'un petit village que par la longueur de sa rue unique. Ces constructions de bois peuvent avoir quelque charme aux yeux du paysagiste quand le soleil y fait jouer la lumière sur une série de plans successifs, elles le perdent quand, noyées dans la pluie et les vapeurs, elles n'évoquent plus que l'idée d'un abri insuffisant contre les intempéries. La matinée du lendemain se passe à regarder ces trombes d'eau tomber avec la régularité désespérante d'une pluie bien établie. Impossible de monter à cheval ; on nous avertit d'ailleurs que le To-Kaïdo devient impraticable

à des cavaliers. Nous prenons le parti de renvoyer nos bêtes à Yédo par petites étapes et de monter en « kango ».

Kango veut dire proprement panier. C'en est un en effet. Qu'on se représente une manne oblongue à deux anses, assez vaste pour contenir un corps humain plié en trois ; un long et solide bâton est passé dans les deux anses, et le tout est recouvert d'un petit toit d'osier. On se glisse par côté, les genoux à la hauteur de la tête qu'il faut pencher à droite ou à gauche pour éviter le contact du bâton auquel est suspendu l'appareil. A moins d'avoir étudié, dès son jeune âge, les assouplissements les plus variés, on se trouve ainsi dans une posture horriblement gênante et fort peu noble ; deux robustes gaillards saisissant chacun une des extrémités du bâton, la posent sur leur épaule, l'un devant vous, l'autre derrière et se mettent en marche en se dandinant et s'aidant d'une longue canne de bambou. De plus, ils abaissent sur vous, quand il pleut, une sorte de bâche en papier huilé, et passant à l'état de colis vous ne vous rendez plus compte des accidents de la route qu'en vous sentant tomber à la renverse lors des montées et en avant aux descentes. Au bout d'un instant, chacun étouffe dans cette cage fermée et fait rouvrir, au risque de se mouiller un peu, les stores imperméables. La route est faite de blocs de granit, jetés au hasard, lisses et glissants, sur lesquels nos malheureux chevaux ferrés se seraient cassé les jambes, tandis que nous voyons les chevaux de bât des environs, grâce à leur pied montagnard, gravir et descendre ces chemins impraticables, chargés de lourds fardeaux, sans autre ferrure qu'un sabot de paille, renouvelé d'heure en heure. Les kangistes aussi sont chaussés d'espadrilles de paille « waradji » qu'ils renouvellent souvent. A cet effet, chacun en a plusieurs paires en réserve sur le toit du kango.

C'est en cet équipage que, par une belle pluie d'août, six étrangers grimpaient péniblement les pentes du To-Kaïdo, route impériale de première classe.

Un torrent murmure sur notre gauche, nous le passons sur un pont dont toutes les poutres soigneusement numérotées et fixées au rivage par des cordes de paille peuvent aisément se retrouver et se replacer dans le cas où une crue emporterait le tablier, comme il arrive souvent. Nous voici au délicieux village d'Atta, où nous faisons halte pour dégourdir nos membres endoloris ; puis nous montons encore à travers des gorges semblables à celle qui mène à la Grande-Chartreuse, noyées dans des nuages qui leur donnent une poésie mélancolique. Une crête ardue se dresse devant nous ; nos kangistes redoublent de cris, de rage et de sueur. Les pauvres diables nous font prendre les positions les plus acrobatiques, les pieds en l'air, la tête en bas, et nous hissent enfin avec un hurrah triomphant au dernier sommet. Nous n'avons plus qu'à descendre doucement ; une vaste avenue de pins gigantesques nous conduit à la porte d'Hakoné. La pluie cesse, le baromètre indique une altitude de 400 mètres et promet un beau fixe pour le lendemain. Voté à l'unanimité une bouteille de saki à chaque porteur. Quelle est notre surprise de les voir en employer la moitié à s'asperger et à se frictionner les membres, tandis qu'ils engloutissent pieusement la seconde ! C'est, paraît-il, un excellent moyen d'éviter les courbatures.

Un spectacle merveilleux nous attend au réveil : le lac d'Hakoné bleu et limpide étend ses eaux dormantes et profondes au pied des montagnes qui viennent s'y refléter. Le ciel est d'une pureté admirable, comme toujours au lendemain des grandes pluies dans ces montagnes, et le Fusi-yama se dresse sur nos têtes avec une netteté incomparable. L'étape se fera à pied ; nous repassons sous le dôme de l'avenue qui nous a amenés hier, mais cette

fois les sapins sont éclairés par le soleil levant et la nature, fraîche encore de son bain prolongé, semble en frissonnant d'aise se sécher au soleil, comme une baigneuse encore toute pâmée. Notre sentier serpente au sommet d'une croupe aride, puis descend dans une gorge dénudée, où nous trouvons Hashi-no-yu, station thermale célèbre dans tout le Japon. Quelques maisons destinées aux baigneurs sont disposées autour des piscines d'eau sulfureuse à 40 degrés, où les sexes confondus se plongent et s'éternisent, se frottent, se bassinent la tête, le tout aux yeux du public. Un peu plus haut dans les montagnes sont les solfatares et les sources, où l'on entend l'eau mugir ; quelques-uns de nous vont les visiter, tandis que les intrépides se plongent dans la piscine banale, confiants dans la théorie d'après laquelle les maladies de peau ne se communiquent pas à travers l'eau sulfureuse. Ils n'y restent pas longtemps et en sortent suffoqués.

En route de nouveau ! Nous dominons une nouvelle vallée et commençons à deviner dans le fond le village de Mya-no-shita, interdit en ce moment aux étrangers, à cause de la présence auguste des deux impératrices, la mère et l'épouse du mikado, qui y prennent les eaux. A peu de distance est un petit village où nous devons trouver, assure-t-on, un agréable lieu de villégiature. C'est à qui prendra la tête de la colonne pour découvrir le premier cette terre promise. Tout à coup une exclamation d'enthousiasme se fait entendre à un brusque détour du sentier, et chacun la répète en arrivant au même endroit. De cette éminence, l'œil plonge dans un vallon sillonné par un torrent qui bouillonne et s'enfonce entre deux collines verdoyantes ; du flanc de la montagne où nous sommes, un second torrent se détachant va rejoindre le premier, et, à leur confluent, la plus ravissante, la plus coquette maison de thé qu'on puisse imaginer ; enfin, dans la salle haute de cette maison de

thé nos « koskai », partis en avant, occupés à mettre le couvert. Sans l'appétit qui nous talonne, nous ne pourrions nous arracher à cet observatoire ; mais il faut se résoudre à descendre à Kiga, n'emportant de ce cadre merveilleux qu'une saisissante image.

Rude est cette première étape au fond du vallon rocailleux, solitaire, entre deux parois brûlantes. Vers six heures, se dresse devant nous une crête de 500 mètres ; nous l'escaladons par un sentier en zigzag ; arrivés en haut, nous sommes forcés de souffler longuement malgré l'approche de la nuit et la distance encore longue de notre gîte. Mais un spectacle unique nous retient encore sur ce sommet. Le soleil se couche dans un vaste océan de feu ; du fond de la vallée étendue sous nos pieds montent déjà des vapeurs d'un gris clair qui flottent sous les nuages rouges, et devant nous, masquant le disque du soleil, se dresse le volcan tout-puissant, comme un gigantesque saint d'église, drapé d'un manteau de pourpre et la tête ceinte d'une auréole lumineuse. Dans l'extase de cette apparition inattendue, nous sentons un vertige païen nous monter au cerveau, et peu s'en faut que nous ne tombions en adoration devant ce déploiement féerique des forces de la nature. Comment l'homme des premiers jours pouvait-il refuser l'intelligence, la volonté, la divinité à l'astre tout-puissant qui donnait à ses yeux ces fêtes magnifiques ! Brusquement l'occident se voile et s'éteint, et voici au zénith la pleine lune brillant dans un ciel de lapis-lazuli

Nous redescendons, grâce à cette lumière protectrice, la colline que nous venons de monter et nous nous enfonçons sous bois dans des sentiers pierreux et sombres, où nos « bété » sont obligés d'allumer des torches d'herbe sèche pour nous montrer le chemin. Nous frappons à une maison qu'on dit être une auberge ; mais il est dix heures, toute la province de Suruga est endormie, l'a-

boiement des chiens nous répond seul. Enfin, à onze heures, nous parvenons à Goten, où une hôtellerie consent à nous recevoir. Il faut se contenter du souper de riz et de poisson, et, le lendemain, faire notre café nous-mêmes. Comme le moins avancé en grade, c'est moi qui suis le premier de « café ». Jamais caporal ne se tira avec plus d'honneur de cette corvée délicate. Nous ne sommes plus séparés du *géant* que par une plaine légèrement inclinée ; les habitations sont rares ; la campagne prend un aspect sévère ; nous montons en « kango » jusqu'à Subashiri, pour économiser nos forces, car nous allons bientôt en avoir besoin. Ce village a une animation particulière, due à la présence des nombreux pèlerins qui vont à la montagne. Nous y laissons encore un compagnon, à qui l'état de ses forces ne permet pas d'aller plus loin. Nous jetons encore du lest ; plus de valise, plus de vin, plus rien qu'une gourde et trois couvertures portées par un montagnard qui nous sert de guide.

Au sortir de Subashiri, une avenue majestueuse, bordée de sapins, s'élève en ligne droite pendant deux lieues, suivant une pente assez douce ; on y marche cependant avec difficulté sur un sol noir formé de débris de scories qui crient et grincent sous les pieds. Nous y rencontrons des quantités de pèlerins qui redescendent à Subashiri, avec l'air joyeux de gens qui viennent d'achever une pénible entreprise. Notre guide les interroge sur l'état du ciel, des chemins, et leurs réponses ne me paraissent pas très-rassurantes. A Mangaïtchi, se trouve un petit débit de thé en plein vent, d'où l'on compte cinq « ri » jusqu'à la cabane qui doit nous servir d'abri et qui se trouve encore elle-même à six « ri » du sommet. Nous voici donc partis tous trois emboitant le pas derrière notre guide par un sentier de chèvres, ... non ! de sauterelles ! coupé par des racines d'arbre qu'il faut enjamber avec des efforts incessants de gymnastique. Plus d'une fois il faut poser le genou

avant le pied, s'aider des mains, choisir son point d'appui; on s'élève vite par de tels procédés et nous sentons à la fraîcheur relative de l'air que nous devons déjà être haut, mais, hélas! nous ne pouvons le voir; la forêt nous cacherait la vue, si la pluie, une de ces pluies de typhon, comme on n'en voit qu'au Japon, ne venait nous faire un pénible cortège. Par une cruelle ironie, il nous semble toujours distinguer le disque solaire à travers les nuages; nous sentons ses rayons tamiser et chauffer nos épaules, prêts à percer leur voile. Nous nous laissons enflammer par ces promesses de beau temps, mais le guide secoue la tête d'un air incrédule.

Il faut donc poursuivre, le caoutchouc sur le dos, la barbe ruisselante, les pieds dans l'eau. Nous passons ainsi devant plusieurs cabanes habitées pendant le pèlerinage; une vieille femme nous y offre la tasse de thé réparatrice, renforcée d'une goutte de rhum tirée de nos gourdes. De temps à autre, de petits temples sont placés à cheval sur le sentier, et l'on ne peut éviter de traverser le sanctuaire; sur un autel brûle une bougie de cire à mèche de papier; le pèlerin est invité à déposer son offrande, en passant, dans une sèbile que lui tend un vieux bonze armé d'un goupillon. Enfin nous voici parvenus à une cabane un tant soit peu plus fermée que les autres, quoiqu'il pleuve dedans; le plancher est couvert de nattes d'une paille grossière; on n'y voit pas trace de préparatifs culinaires. Cela s'appelle O-yama-Sakaï. C'est dans cette aimable retraite que nous prenons nos quartiers de nuit. Un vieillard borgne et quin-teux attise un semblant de feu, près duquel il nous fait, en maugréant, une petite place, pour nous sécher. Ce bienveillant ermite déclare n'avoir ni riz, ni thé à nous offrir et, vérification faite, ses provisions se réduisent à quelques patates douces, dont il est difficile de manger plus d'une par tête, sans le réduire lui-même à la fa-

mine. Il entre des rafales d'un vent froid, la pluie suinte à travers le toit de chaume; le bois vert fume et nous irrite les yeux; au dehors, l'ouragan gronde plus lugubre que jamais. Nous sommes réduits à nous faire un oreiller commun d'une longue poutre que nous disposons dans la partie la moins inondée de la case et chacun, roulé dans sa couverture, essaye de dormir en rêvant aux deux sages qui sont restés à Capoue,... c'est-à-dire à Kiga. Qui nous eût dit, il y a deux ans, qu'un jour nous regretterions la tente de toile bien bouclée et la litière de paille fraîche!

Nous nous réveillons à moitié perclus. Alors s'ouvre une délibération solennelle où chacun voudrait bien laisser à son voisin la responsabilité des conseils pusillanimes; mais devant l'obstination des éléments il faut céder et renoncer à moitié chemin, la rage dans le cœur, à une ascension qui ne nous promet plus, au bout de nos fatigues, qu'un temps gris, des nuages et pas la moindre vue. Vite, vite donc nous faisons route sur Kiga. O dérision! quand nous y arrivons, quarante-huit heures après, le temps est magnifique et le Fusi-yama brille dans toute sa gloire au milieu d'un ciel radieux!

Nous passons au bord du torrent, dans la pittoresque maisonnette du sieur Kaméa, quelques journées d'un repos délicieux et bien gagné, avant de nous remettre en excursions. On peut, suivant les goûts, prendre en se levant son bain alcalin à 55 degrés, ou se mettre sous la chute glacée du torrent; Kiga possède, comme presque tous les hameaux de ces montagnes, sa source d'eaux chaudes et sa maison de santé, où les malades mènent joyeuse vie à leur manière, en se régaland de truites et d'airs de danse. Un brave marchand d'Yédo nous fait des avances qui sont fort bien accueillies; il amène sa femme et sa fille manger nos biscuits et boire notre champagne. — N'est-ce pas un peu comme chez nous le laisser aller des

viles d'eaux? On ne craint pas les relations compromettantes qui se briseront d'elles-mêmes à la fin de la saison.— Toute la famille s'extasie à l'envi sur les moindres détails de notre installation volante. Puis on nous amène bientôt des amis qui amènent eux-mêmes leurs connaissances, et, si cela durait encore, notre provision de tabac français passerait tout entière à confectionner des cigarettes pour les curieux et les curieuses. L'étranger n'ayant pas un rang déterminé dans leur hiérarchie sociale, ils ne savent où doit s'arrêter le respect, où commence l'indiscrétion à son égard, et tombent tantôt dans une obséquiosité qui nous gêne, tantôt dans une familiarité qui nous choquerait, si elle ne nous amusait avant tout.

Il nous reste à explorer encore bien des points ravissants de ce massif montagneux. Traversant dans sa longueur en bateau le lac d'Hakoné, nous escaladons les montagnes qui le bornent à l'est, et gagnons Atami par une série de collines formant la presqu'île d'Idzu, d'où l'on découvre, arrivé au point culminant du Zikokutogé, une des plus belles vues du Japon : le Fusi-yama, le lac, la baie de Suruga, celle de Yédo avec toutes ses anses, les montagnes intérieures du Mi-také, en tout treize provinces. Au bout de cette presqu'île est l'île de Rock-island, et le récif de Mitsu-ishi¹, toujours battu de vagues furieuses. Le temps nous presse, nous ne faisons que passer à Atami, pour rejoindre de nouveau le Tokaïdo à Odawara et reprendre en djinriksha la voie du retour.

Un instant avant d'y arriver nous rencontrons deux femmes en costume de cour, cheminant à pied, à côté de

¹ C'est là que devait sombrer, dans la nuit du 20 mars 1874, *le Nil*, paquebot des messageries, dont quatre passagers seulement purent gagner le bord à la nage.

leur « kango » ; elles vont en avant préparer la réception de leurs impératrices, qui doivent, en effet, rentrer le jour même à Yédo. C'est merveille de voir ces teints presque blancs, à force de soins, ces lèvres passées au carmin, ces beaux cheveux noirs, cette coiffure de Kioto largement évasée, ces deux sourcils postiches reportés à un pouce au-dessus des sourcils naturels, ces jarrets solides sur lesquels se relèvent de beaux « kimono » clairs, tout cela encadré par les sapins et illuminé par une lumière superbe. Nous débouchons à Odawara entre deux haies de « yakunin » armés du sabre, au milieu d'un concours de peuple qui attend sa souveraine. Placés dans une maison de thé, où nous sommes invisibles, nous voyons s'avancer au milieu d'un silence religieux, entre les deux rangs d'une population à genoux, le norimon de l'impératrice couvert de crêpe violet, constellé d'or, superbe, mais, hélas ! les stores en sont baissés, viennent ensuite d'autres norimon escortés de chaque côté d'officiers sur deux files. Les porteurs ont le manteau violet ; quelques-uns des officiers ont le costume de cérémonie ; mais — *proh pudor !* — en voici qui arrivent en vestons de la Belle Jardinière, du plus misérable aspect.

Notre dernière étape de retour est à Totska, joli bourg situé au milieu des rizières, où notre soirée serait fort agréable sans le voisinage de quelques gentlemen du cru, qui s'offrent une petite fête à côté de nous. Ils boivent du « saki », chantent à tue-tête en se faisant accompagner d'une musique furieuse, mangent un plat, puis se remettent à boire, hurler, fumer, ricaner surtout, sans fin ni trêve. J'ai vu quelquefois ces orgies se prolonger pendant vingt-quatre heures sans désemparer. Mais celle-ci touche à sa fin ; nous allons faire un tour de promenade, espérant que nous les retrouverons ivres morts, ce qui ne manque pas. Tout en baguenaudant par les rues obscures, nous passons devant un bain dont les lumières

nous attirent. Invités par des dames en costume de Diane au bain, qui ne semblent nullement nous souhaiter le rôle d'Actéon, nous prenons place sur de petits escabeaux; la conversation s'engage avec les maris et les frères dans le même équipage, tout le monde se frottant et s'aspergeant à qui mieux mieux. En voyant ce laisser aller, cette insouciance de la nudité : « Gens sans pudeur ! » ne manquent pas de s'écrier une foule de voyageurs, et, certes, si la pudeur consiste dans une certaine ignorance, dans une inexpérience qui veut demeurer intacte, on peut dire qu'elle ne se rencontre guère au Japon. Est-ce à dire pour cela que l'impudicité règne ? Nullement. Mais la décence n'y a pas le même sens que chez nous. La chasteté ne prend pas les allures timides et effarouchées qu'elle présente ailleurs, et ne laisse pas que d'y perdre à nos yeux un de ses charmes. La pêche dépouillée de son velouté peut être savoureuse encore ; mais elle n'éveillera plus en nous cette image de pureté suprême et de délicatesse qui nous arrête sur le point d'y mordre. Les Japonais, pas plus que les autres Asiatiques, ne connaissent cet instinct secret de retenue qui, dans les jeunes années surtout, préserve l'âme encore tendre d'impressions trop fortes et l'enveloppe, comme le calice d'une rose la protège jusqu'à son éclosion. Aussi ne faut-il chercher ni dans leurs pensées, ni dans leurs habitudes, cette fraîcheur exquise d'une fleur longtemps enfermée dans un tégument inextricable. Leur esprit ne s'habitue pas, dans l'enfance, à considérer les objets à travers un voile poétique, dont il reste, même dans l'âge mûr, une gaze transparente, qui en atténue la rudesse et la nudité, de même qu'aux brumes matinales succèdent les vapeurs lumineuses du plein midi qui font reculer les lointains et en font palpiter les contours. Ils voient dès le principe le monde extérieur dans sa brutale sincérité, comme le soleil de leur climat en

dessine nettement les arêtes de ses rayons inflexibles. Les mirages de l'imagination ne fascinent pas ces intelligences blasées par la leçon des yeux. Toutes nos évocations spiritualistes sont autant de fantasmagories baroques pour ces êtres élevés et nourris dans l'observation positive des faits sensibles. Réalisme au delà, idéalisme en deçà du trente-deuxième cercle de latitude ! En vérité, l'on se demande avec stupeur — et c'est pour moi l'impression dominante qui résulte de ces quelques semaines d'excursion, — s'il y a un vrai, un beau, un bien pour les gens du Nord, un autre pour les gens du Sud, et si chaque race, en se proclamant dépositaire de la vérité vraie, ne ressemble pas à cette île de bossus où les hommes droits étaient envoyés chez les orthopédistes.

CHAPITRE VI

DOUZE JOURS A CHEVAL

LE PLATEAU DE SAKURA. — LE POLYGONE. — L'ARMÉE. — KADEUSA

Avril 1873.

Voici plus d'un an que, chaque jour de beau temps, je vois de mon belvédère luire dans le lointain les crêtes de la province de Kadzusa, qui ferme à l'orient la baie d'Yédo. Les sommets de ses hautes collines pelées se profilent en lignes gracieuses sur l'horizon, et, dans leurs replis, des masses sombres annoncent la végétation imposante des cyprès. L'attraction est devenue fascination ; il faut à tout prix explorer cette contrée sur laquelle nul ne peut me donner de renseignements précis. L'excursion ne tente personne autour de moi. Elle est moins attrayante, sans doute, dans ces conditions, mais d'une certaine manière plus instructive ; quand on voyage en troupe, on s'occupe les uns des autres plus que du pays qu'on parcourt, l'œil et l'esprit sont distraits et n'ont pas cette sensibilité photographique nécessaire pour retenir les impressions. Puis, on est par sa présence un événement ; l'arrivée d'une bande d'Européens, de domestiques, de gens d'escorte émeut un petit

village, renverse ses habitudes ; vous donnez le spectacle au lieu d'en jouir. Seul, — vous n'êtes que spectateur, et, sûr d'étonner moins vos hôtes, vous avez plus de chances de pénétrer dans leur vie intime. J'entreprends, pour la première fois, le voyage de mes rêves, c'est-à-dire à cheval, sans équipage ni embarras, à la découverte, muni pour toute donnée d'une carte et d'une boussole. Trafalgar, un pacifique et courageux animal que je prends la liberté de présenter au lecteur, porte dans ses sacs une livre de biscuits, une livre de chocolat, un saucisson, pour les cas imprévus, un peu de linge et un revolver bien superflu. Son « betto », moins chargé encore, ne porte que ma canne, qu'il s'amuse à faire voltiger tout en courant derrière moi.

En jetant les yeux sur une carte du Japon, on voit, à douze « ri » au nord-est d'Yédo, le cours du Tonégawa se diviser en deux branches, dont l'une continue à l'est et va se jeter dans le Pacifique, tandis que l'autre, de création artificielle, forme, vers le sud, un angle presque droit avec la première, et vient, sous le nom de Sumidagawa, se jeter dans la baie d'Yédo, un peu à l'orient de cette ville. La vaste région comprise entre la fourche du fleuve et l'Océan est donc une sorte d'île, et comprend les trois provinces de Shimosa, Kadzusa et Awa, que je me propose de parcourir. Lorsqu'on a franchi en bac le Sumidagawa, le Nakagawa, — limite des étrangers, — reliés entre eux par des canaux innombrables, animés par une navigation incessante ; dépassé la région intermédiaire, où se pressent les innombrables cases à thé, abritées par un auvent qui laisse la pluie et le soleil entrer à volonté, la route fait un coude et va longer une immense plage de sable, où sont établies les salines qui approvisionnent la capitale et ses environs. Les fours établis dans des huttes assez misérables lancent au loin leurs nuages de fumée.

Funabashi se présente bientôt. Cette bourgade, jadis une sorte de Monaco du Japon, où l'on venait d'Yédo en partie fine, est bien déchue de son ancienne splendeur, dépourvue qu'elle est maintenant de la population féminine qui y attirait un grand concours de joyeux visiteurs. Elle n'offre plus rien de particulier qu'un « mya » consacré à Hatchiman, dominant la mer que va rejoindre une magnifique enfilade de « tori ». Je me tire avec honneur du souper japonais servi par une fille d'auberge qui, à genoux devant moi, me tend chaque soucoupe pleine d'un mets différent, remplit, dès qu'elles sont vides, ma tasse de thé et ma tasse de riz, faisant les plus grands efforts pour garder son sérieux en me voyant user assez maladroitement des baguettes. Dans la chambre voisine, séparé de moi par un « karami », — cloison de papier, — mon betto jouit de la même pitance et d'une compagnie analogue. La conversation ne tarit pas et roule naturellement sur le maître. « Que fait-il ? Quel âge a-t-il ? Est-il marié ? Où réside-t-il ? » et cent autres questions posées sans autre but que de satisfaire cet instinct inquisiteur et policier, par suite duquel une moitié du Japon passe son temps à espionner l'autre. Les étrangers surtout sont l'objet d'une curiosité insatiable ; toutes les classes se rapprochent et fraternisent pour se liguier contre eux. Avec la même familiarité que les « musmé » de Funabashi, les « yakunin » et même les gouverneurs de province viendront s'entretenir avec mon « betto », qui leur répondra toujours avec la même complaisance.

Le bourg de Funabashi est au pied des hauteurs qu'il faut franchir pour atteindre le grand plateau de Sakura, dont l'altitude générale est d'une centaine de mètres. La route ne manque pas d'animation. On croise à chaque instant des chevaux de bât se rendant à Yédo, — l'immense ventricule par lequel se fait tout le commerce des pro-

vinces environnantes, — faute de routes du deuxième réseau pour mettre les centres provinciaux en communication entre eux. Quels jolis tableaux pour un peintre que ces femmes à califourchon sur le bât, la tête enveloppée d'un morceau d'étoffe blanche, portant le plus jeune marmot dans le dos, les autres blottis dans des paniers sur les flancs du cheval, tandis que le mari, à pied, tire sa bête par la bride. Le plateau est couvert de forêts, de broussailles, peu défriché dans cette partie, coupé de loin en loin de petites crevasses au fond desquelles on a réussi à amasser l'eau pour les rizières, seule culture estimée du paysan japonais.

Je dois, à cinq « ri » de Funabashi, au village d'Ushui, retrouver des amis qui m'attendent ; mais quelle que soit mon impatience d'arriver, je ne puis m'empêcher de m'arrêter et de me retourner pour voir un merveilleux spectacle, le soleil se couchant derrière le Fusi-yama et brodant de pourpre son manteau de neige, tandis qu'au nord, le dos arrondi de l'Asama-yama se profile en noir sur l'horizon. Si l'on songe que j'étais à plus de trente lieues des deux volcans, on se fera une idée de la pureté de l'atmosphère à certains jours dans ces climats. Ushui est un délicieux village au bord d'un lac, ou plutôt d'un étang encadré de collines, qui communique au nord avec la grande branche du Tonégawa. Deux capitaines de la mission militaire, résidant momentanément au polygone voisin où nous irons bientôt ensemble, me consacrent une de leurs journées de liberté, et nous l'employons à visiter la ville de Sakura et le temple de Narita.

Sakura est une forteresse féodale, célèbre dans l'histoire, par la fierté de ses maîtres, et dans la littérature, par les drames dont ses murs furent témoins ¹. De son Siro il ne reste aujourd'hui que de solides murailles et

¹ Voir chap. xiii.

des fossés pleins d'une eau croupissante où s'ébattent pacifiquement des canards sauvages protégés par l'immunité du lieu. Sans y songer, nous armons nos fusils ; trois oiseaux sont atteints, mais comment aller les chercher ? Avant qu'on ait eu le temps de le demander un des « ninsogo » qui nous accompagnent s'est jeté à la nage, et nous rapporte les victimes de ce massacre qui eût peut-être, sous l'ancien seigneur, trente ans auparavant, coûté la tête à ses auteurs. Narita est fameux par un temple consacré à Fudo-sama, Kami guerrier, tueur de monstres et pourfendeur de brigands, dont la légende tient une grande place dans la mythologie japonaise. Ce demi-dieu vient tous les ans passer quarante jours à Yédo, pendant les mois de printemps, et nous avons vu sa puissance célébrée avec une grande pompe dans son temple de ville, mais son temple de campagne mérite une mention spéciale.

Suivant la disposition chère aux artistes japonais, il s'élève en étages superposés, le long d'une colline escarpée. Le portique est gardé par deux statues géantes de guerriers fantastiques, sculptures en bois peint ; une allée bordée de « toro », — lanternes de pierre, — conduit à un premier escalier, au haut duquel une plate-forme où se dresse une sorte d'obélisque effilé, en granit, représentant le « ken » — épée droite — du dieu ; sur les pentes latérales, des tombeaux, de larges stèles de basalte recouvertes d'inscriptions, des statues disparaissant sous les *ex-voto*. Sur la plate-forme supérieure se trouve le sanctuaire proprement dit, véritable merveille de sculpture. Il a fallu entourer ses bas-reliefs d'un immense grillage pour les mettre à l'abri... des pigeons. Ces jolis animaux sont sacrés et familiers dans les temples ; ils font leurs nids dans les corniches, dans les mille cavités de toute construction en bois. Or, tout sacrés qu'ils sont, leur présence ne laisse pas que de se révéler par beau-

coup d'immondices ; aussi tout temple bien tenu est-il enveloppé d'une sorte de cage protectrice. Les sculptures très-remarquables de celui-ci représentent cinquante des principaux génies. On les voit, créant successivement les animaux, enseignant les arts, apportant le riz, comme Triptolème apporta le blé en Grèce. La présence de l'éléphant indien signale l'intervention bouddhique dans ces traditions ; on ne se lasse pas d'admirer l'art exquis du sculpteur, le mouvement et l'animation de tous ces personnages.

Au delà du sanctuaire, à quelques pas plus haut, la porte grillée d'un souterrain laisse voir une lumière mystérieuse qui vient on ne sait d'où. Nous demandons à un bonze de nous permettre d'entrer ; il nous répond d'un air malin qu'à notre âge nous n'en avons pas besoin. Ceci, on le comprend, pique notre curiosité et nous apprenons qu'une idole spéciale, placée au fond de la grotte, Daï-Nitsi-Guraï, jouit de la propriété de rendre fécond le mariage des vieillards, qui ont songé trop tard à se donner des héritiers. Introduits, moyennant une modeste offrande, nous ne trouvons qu'une statue de bronze assez ordinaire, près de laquelle brûle une lanterne fumeuse. Autour de cette idole, comme autour de nos sources miraculeuses, s'est groupé tout l'édifice de Narita. Il arrive ainsi bien souvent qu'à propos d'une superstition absurde la crédulité bâtit un chef-d'œuvre : on oublie la cause initiale, et le monument seul traverse les âges.

Narita est un lieu de pèlerinage très-fréquenté ; nous y rencontrons un grand nombre de fidèles qui nous regardent de travers ; nous approchons ici de la province de Mito, qui se fit remarquer, il y a une vingtaine d'années, par sa haine des étrangers et dirigea le parti de l'expulsion : il est resté des traces de cet esprit dans la population ; plus de saluts, plus d'accueil bienveillant dans les « tchaya ». On nous laisse entrer, sortir, nous

asseoir sans dire mot, et ce n'est qu'à une interpellation directe qu'on répond d'un air boudeur. De même, en repassant à Sakura quelques murmures arrivent jusqu'à nous; et le cri qu'on n'entend plus à Yédo : « Tojin pégé », — arrière l'étranger ! — nous poursuit sans autre manifestation hostile.

Malgré mon désir de séjourner au bord du lac d'Us-hui, mes deux amis m'entraînent, dès le lendemain, au camp où les rappellent leurs devoirs militaires. C'est une véritable surprise en arrivant à Roppo-no-Hara, — la plaine des six côtés —, où est installée une sorte de camp de Châlons, d'y trouver des hangars construits, des magasins à poudre, des salles d'artifice, des tentes nombreuses, une maison destinée aux instructeurs français et à leurs hôtes, et d'y voir, au bout d'un polygone de quatre kilomètres, surgir une butte artificielle de quinze mètres de hauteur. Tout cela s'est élevé en quelques mois, sous la direction du capitaine Lebon pour l'artillerie, des capitaines Jourdan et Vieillard pour le génie. Un chariot d'artillerie nous emporte et nous fait faire le tour du polygone. Quiconque ne s'est pas assis sur un chariot d'artillerie ignore jusqu'où peut aller la violence d'une secousse, sans disloquer le patient. Le lourd véhicule traîné par six chevaux s'élance à travers champs; les chevaux ruent, la ferraille crie, la machine bondit, et le voyageur infortuné sent à chaque cahot son individu s'aplatir sur le siège comme un fruit mûr en tombant à terre.

L'attrait d'une revue me retient encore le lendemain au polygone; elle est passée par le prince Arisungawano-Mya, oncle du mikado, qui vient du camp d'infanterie distant de deux « ri ». A huit heures, son arrivée est signalée par vingt et un coups de canon; je voudrais avoir à énumérer les splendeurs de son costume; mais la sincérité historique me force de confesser qu'il était

vêtu en ex-sénateur, avec le pantalon de casimir blanc sans sous-pieds, et son entourage dans le même style. A peine le canon s'est-il tu et les présentations officielles ont-elles eu lieu, que les manœuvres de batteries attelées commencent. Tandis qu'elles se poursuivent, notons l'idée générale de l'organisation militaire nouvelle.

Les six batteries que nous avons sous les yeux comprennent deux éléments bien distincts, que l'on espère fusionner et absorber l'un dans l'autre, sous le joug de la discipline, et mieux encore sous l'influence de l'éducation militaire reçue en commun. Ce sont en premier lieu les « samurāi », ayant composé jadis les armées des différents clans, formant la garde impériale, imbus de l'esprit provincial et aristocratique et généralement difficiles à mener; c'est parmi eux qu'à plusieurs reprises des bataillons et des batteries entières se sont débandés et sont rentrés avec armes et bagages dans leur province en posant leurs conditions. Le second élément comprend les « shin-taï », — fournis depuis un an par la loi de recrutement, — pris dans le peuple, sans distinction de classe ou de rang. Ceux-ci forment d'excellentes recrues qui, grâce à la discipline naturelle à leur caste, et à leur bonne volonté, atteignent en peu de temps le niveau des vétérans. Ils apprennent plus vite leur métier que nos paysans, et l'on a peine à croire, en voyant les manœuvres qui s'accomplissent sous nos yeux, que la plupart de ces cavaliers et conducteurs n'ont qu'un an d'apprentissage. Enfin, en dehors de ces troupes qui seront l'armée, il faut mentionner deux batteries d'élèves de l'école destinées à former des cadres.

Donner de la cohésion à ces éléments disparates, plier à la discipline ces natures rebelles, transformer les vieilles rivalités féodales en une émulation patriotique, remplacer l'amour du clan par l'amour du pays et l'orgueil du « mon » seigneurial par l'orgueil du dra-

peau ; d'une multitude de petites troupes faire une armée nationale, voilà, envisagée sous son aspect politique, l'œuvre que s'est imposée le gouvernement et pour laquelle la mission militaire française lui apporte un puissant secours.

La poussière du camp n'est pas encore tombée que le prince repart déjà pour assister à des expériences sur la vitesse des projectiles. Évidemment l'oncle du Tenno, quoiqu'il ait passé trois ans en Angleterre, ne soupçonnait pas l'existence du chronographe ou pendule électro-balistique, destiné à enregistrer automatiquement les vitesses. Cet appareil ingénieux fait une impression très-vive sur son esprit. Vient ensuite le carrousel ; puis le tir de guerre sur une lunette de campagne, ou sur des panneaux représentant l'infanterie ennemie. Les obus chargés de fusées percutantes éclatent avec fracas sur le terre-plein de la lunette. La nuit arrive enfin, c'est le signal d'un tir de nuit sur la butte avec obus chargés. Les projectiles éclatent en l'air et soulèvent d'échos en échos, à perte d'ouïe, dans le silence des rizières, une rumeur formidable. Tel est le malheur des temps, que tout le monde aujourd'hui est familier avec le bruit de la bombe ; mais ce n'est ni derrière un rempart, ni sur un champ de bataille, c'est dans cette vaste plaine, où tout dort, qu'il faut l'avoir entendu pour savoir tout ce que son rugissement proclame de la grandeur, et, s'il faut tout dire, de la barbarie des races humaines. Avec la dernière salve éclate le magasin à poudre, afin que rien ne manque à cette image de la guerre.

Nous n'étions cependant pas au bout de nos émotions, elle n'était pas au bout des siennes, cette foule grossissante qui depuis le matin débordait de tous côtés sur les flancs du polygone, et qui, pour quelques profanes comme moi, formait elle-même un des principaux attraits du tableau. Ce qui avait fait sortir de leurs re-

traites ces milliers de paysans, c'était la promesse d'un feu d'artifice, non plus le vulgaire « hanabi » aux maigres fusées, qu'on donne annuellement à Yédo, mais un vrai spectacle préparé par les soins du chef artificier de la mission. Aussi, depuis le matin, la plaine se remplissait de monde. On arrivait par familles, par escouades, par bandes, par communes, de Narita, d'Ushui, de Funabashi, d'Yédo, de dix, quinze, vingt lieues à la ronde et de la province de Mito. Sur la lisière du polygone s'étaient installées de petites boutiques en plein vent, où l'on vendait quelques gâteaux, quelques boulettes de riz; beaucoup de ces braves gens, gaiement installés sur l'herbe, y dévoraient leurs provisions.

Les fusées et les soleils, les vingt-cinq pièces basses, représentant différents sujets, ne laissèrent pas que de faire sensation sur cette foule inculte et même parmi les dignitaires généralement très-réservés dans ces sortes de fêtes. Ils perdirent tout à fait contenance quand le grand bâtiment gothique, s'illuminant soudain d'un éclat éblouissant, étala ses chrysanthèmes impériales et les deux gigantesques caractères « Oki Nippon » — Grand Japon —; ce fut alors une immense clameur poussée à la fois par quinze mille poitrines; la majesté de l'Auguste en fut compromise, l'enthousiasme devint du délire. Mais ni le spectacle lui-même ni la vue du prince émerveillé, ouvrant son journal pour lire à distance, ne nous réjouirent autant que l'escouade des artificiers japonais, tombant à genoux en pâmoison, devant l'œuvre qu'ils avaient accomplie sans en soupçonner le résultat jusqu'à l'instant du boute-feu.

Quittant le polygone, m'avançant à l'est, je reprends ma course solitaire, au milieu d'un plateau dénudé et triste, coupé çà et là par des contrevallations qui indiquent d'anciens haras; on rencontre encore quelques bandes de chevaux à demi sauvages, galopant dans cette

vaste plaine et s'enfuyant à l'approche d'un cavalier. Je vois quelques muletiers, venus de la côte du Pacifique, qui transportent leur chargement de poisson à Yédo ; c'est le manguro, dont la chair rouge et délicate ne se mange que crue. Des habitations singulières, entourées d'un retranchement et d'aspect peu rustique, disséminées dans un vaste terrain nu, précèdent un village misérable. C'est ce qu'on appelle Tokio Shindé, — le nouveau Yédo.

Le gouvernement ayant voulu faire défricher cette immense plaine qui produira, quand on voudra, de l'orge, du blé, du sarrasin, y a placé d'abord, aux quatre extrémités, quatre « yakunin » dans les maisons fortifiées dont j'ai parlé ; puis il a amené là de gré ou de force, avec leurs enfants et leurs femmes, tous les vagabonds, les vendeurs en plein vent d'amulettes et de bimbeloterie, les mendiants, en un mot, tous les meurt-de-faim ramassés à Yédo, en leur donnant de quoi bâtir une cabane et des terres à cultiver. Mais on ne fait pas en un jour un campagnard d'un citadin endurci, et d'un lazzarone japonais. Tous ces malheureux, qui sortent du bague ou l'ont côtoyé, aiment mieux, au risque d'y retomber, reprendre leur flânerie urbaine que de s'astreindre à un travail continu ; aussi la ville administrative est-elle presque déserte, et la plupart des cases abandonnées : la tentative a avorté.

Dès que le plateau s'abaisse, les rizières reparaissent, et avec elles la gaieté du paysage, des haies bordées de camélias en fleur, taillées en berceau sur le chemin, une chaumière au fond d'un pli de terrain, puis un petit renflement du sol, un autre pli, une autre chaumière, et cela indéfiniment. Enfin, conduit dans l'obscurité par un guide qu'il a fallu prendre, je dégringole par un sentier vertigineux jusqu'à Togané ; onze « ri » depuis le matin ; j'ai bien gagné mon bol de riz. Togané est un

bourg très-pittoresque, qui n'a pas moins de quatre kilomètres de long; de son temple on domine la mer, distante de deux « ri ». Les habitants se livrent à l'industrie de la broderie sur soie, c'est de là que viennent en partie les « fuksa » neufs, — ces grands carrés de soie, brodés d'or, — qu'on vend à Yédo et qu'on se dispute à Paris. Un brodeur, avec qui j'entre en conversation et en affaires, m'apprend qu'il vient chaque mois apporter à une grande maison de soie les produits de son travail. Il est obligé de faire trente-quatre lieues à pied et de s'absenter trois jours, pour vendre quelques pièces d'étoffe.

Comme je rentrais à l'auberge, suivi par un nombreux groupe de curieux, voici un « yakunin » qui, très-obligeamment, vient m'inviter à visiter la fabrique de thé modèle qu'il dirige pour le compte du gouvernement. Après avoir parcouru à sa suite les séchoirs, les fours, les magasins, je suis enfin conduit dans un véritable salon de dégustation et appelé à goûter du thé de premier choix, en présence de deux cents personnes juchées sur les toits, sur les rebords des portes, sur les corniches, blotties dans les coins, envahissant la cour et encombrant la rue pour assister à cette scène. Les préparatifs de ce thé prirent une bonne demi-heure, pendant laquelle j'eus tout loisir d'écouter les propos que le public échangeait à mon égard. L'idée ne leur vient pas qu'un étranger puisse entendre un mot de leur langue, aussi ne se gênent-ils pas, et vous détaillent consciencieusement des pieds à la tête. A quelles leçons de modestie ne peut-on pas s'attendre!

Mon hôte n'aurait pas consenti à laisser à d'autres mains le soin de préparer la précieuse liqueur. Le voilà donc à genoux devant un foyer, où bout l'eau dans une bouilloire de fer, lavant les tasses à l'eau chaude, les passant à l'eau froide, et encore une fois à l'eau chaude, répétant la même cérémonie pour la théière toute petite,

en faïence de Satsuma, puis, versant sur les feuilles de thé soigneusement complées, un peu d'eau bouillante, et un instant après remplissant la théière qu'il laisse reposer une minute à peine. Rapprochant enfin les quatre tasses, de manière à pouvoir promener le bec de la théière de l'une à l'autre sans interruption, il verse un filet dans chacune, en décrivant un mouvement circulaire jusqu'au moment où la théière est vide. Ce ne fut pas sans une profonde révérence et une dose convenable d'onction que je saisis ma tasse et, la tenant à deux mains comme un prêtre tient le calice à l'offertoire, la portai d'abord à mon front suivant l'usage et ensuite à mes lèvres. Le thé était excellent ; il avait cette amertume particulière dont raffolent les amateurs. Il fallut en absorber trois tasses avec la même componction ; mon enthousiasme était si bien joué que l'officier m'en offrit incontinent un petit sac, non sans provoquer dans la foule des « mouvements en sens contraires, » ainsi qu'il arrive même dans les plus hautes assemblées.

En sortant de Togané, je suis un chemin plat entre la mer qui miroite sur ma gauche et les pentes abruptes du plateau de Sakura. Voulant, après la halte du déjeuner, explorer le rivage et donner quelque repos à mon cheval, j'en demande un nouveau et lui fais mettre ma selle sur le dos. Il se laisse seller sans trop de résistance ; mais quand je saisis la crinière pour l'enfourcher, il est pris de peur à la vue étrange d'un Européen, se défend, se cabre, tire sur le mors ; je lâche prise, mon betto s'obstine ; mais il se suspend en vain à la bride, l'animal part entraînant le betto qui roule dans une rizière ; il s'emballe à fond de train, excité par le choc inusité des étriers qui lui battent les flancs, et emportant ma selle. Heureusement, il avait des habitudes connues ; deux hommes partent et le trouvent en effet

à une demi-lieue, broutant tranquillement des pousses de bambou.

A Itchi-no-mya, mon arrivée est déjà signalée dans le bourg par des piétons qui m'ont dépassé en route et les gens sont sur le seuil de leurs maisons. Le maire vient au-devant de moi, me tient compagnie à l'hôtellerie, me donne mille renseignements sur les environs et noircit tout un rouleau de papier à consigner tous les détails qu'il me demande sur ma résidence, les motifs de mon voyage, etc., etc. A Nariyama, le lendemain, j'étais en pleine Bretagne, au pied des rochers de Roscoff ou de Penmarch. La falaise s'avance à pic dans la mer où elle forme un cap; une petite chapelle consacrée aux divinités protectrices des marins domine le littoral, qui, depuis là jusqu'à l'embouchure du Tonégawa, n'est qu'une immense plage de sable sans accident, de quatre-vingt-dix-neuf « ri » de longueur, d'où son nom de Ku-djiu-kuri. J'assiste à l'atterrissage de quelques barques de pêcheurs. Dans une petite anse, à l'abri des rochers à pic, les grandes vagues du Pacifique écument sur le sable luisant au soleil; entraînés par le courant, les « sindo » font effort de tous leurs avirons pour aborder droit au rivage, mais la lame les prend en flanc et roule bord sur bord leur esquif, qu'elle emporte et ramène alternativement; peu à peu cependant ils se rapprochent, l'un d'eux saute à l'eau et va lier l'amarre à une corde qu'on lui jette du bord, puis le cabestan se met à tourner et le bateau touche le sable, où il dépose rapidement sa provision de congres et de taï, tandis que dans le lointain on voit une seconde barque plier sa voile pour rentrer à son tour. L'homme de la mer, l'homme de la glèbe, sont décidément les mêmes en tous pays. La nature rapproche et confond tous ceux qui vivent à son contact immédiat; la civilisation seule les disperse et les désunit; c'est là peut-être le sens du mythe de la tour de Babel.

Quittant la côte du Pacifique, je traverse de l'est à l'ouest toute la province de Kadzusa, pour gagner Kisaradzu, au bord de la baie d'Yédo, en parcourant un pays mamelonné et fertile, mais peu peuplé, et trop sec. Quelques serins verts, des rouges-gorges, des chardonnerets, des grives de marais égayent le paysage de leurs cris; les faisans se promènent dans les basses-cours, au milieu des poulets, et une quantité de serpents inoffensifs glissent au soleil le long de mon chemin. Je m'élève péniblement jusqu'à Kasamuri Kwannousama, le plus singulièrement placé des temples que j'aie vus au Japon. On parvient par des rampes rapides, taillées dans l'argile, à une plate-forme très-élevée, d'une centaine de mètres de côté, isolée de toutes parts et couverte de sapins gigantesques. Sur ce pic se dresse un rocher plus haut que les arbres, et sur ce sommet est niché, comme un nid d'aigle, un petit temple entouré d'une dévotion particulière, vieux souvenir du temps où Yoritomo guerroyait dans cette contrée; on y arrive par un escalier de quatre-vingt-onze marches. Du haut de cet observatoire l'œil embrasse une vue immense; les crêtes succèdent aux crêtes, les villages aux villages, les forêts aux bouquets de bois, et vers le sud se dressent les hauteurs que j'ai tant de fois contemplées de mon belvédère. Ces deux journées de course se passent au milieu de la population la plus primitive du monde; il me semble que je voyage vers l'an 1100, dans le centre de la France. La peur, la défiance, puis la curiosité, et enfin la bonhomie naturelle reprenant le dessus, telles sont les transitions auxquelles j'assiste à chaque halte, chaque fois que je demande mon chemin. Quelquefois j'ai peine à me faire entendre; mon betto n'est pas plus heureux, la prononciation et les formes changeant très-sensiblement d'une province à l'autre.

Mais c'est bien pis lorsqu'arrivé à Kisaradzu, capi-

tale de la province, le gouverneur vient me présenter ses devoirs au débotté. La langue des fonctionnaires, essentiellement différente de la langue populaire, compliquée dans ses formes, précieuse dans le choix des mots, était pour moi un arcane, de sorte qu'il s'engagea entre nous un dialogue assez semblable à celui de deux sourds, dont l'un parlerait d'astronomie à l'autre, qui lui répondrait par le cours de la rente. Voici à peu près ce que cela dut être : « *Lui* : C'est la première fois que je tombe devant vos nobles prunelles. — *Moi* : Je suis un officier français du Shi-Ho-Sho — ministère de la justice. — *Lui* : Vous avez daigné porter vos respectables orteils dans l'infeste province de l'ignorant. — *Moi* : Je suis arrivé tout à l'heure et désire repartir demain. — *Lui* : Je porte cette chose creuse — une tasse de thé — jusqu'à mon front, en buvant à votre noble santé. — *Moi* : Y aura-t-il moyen de trouver un cheval ? — *Lui* : Si la lumière qui est à ma gauche — c'est ainsi que l'on désigne son interlocuteur — retourne bientôt à Yédo, qu'elle prosterne ma chétive personne au pied des fonctionnaires du Shi-Ho-Sho. »

Parvenu à rassurer cet estimable administrateur sur ses chances d'avancement, je me dispose à partir pour Kanosan, cime distante de cinq « ri », vers le sud, qu'on gagne par des pentes accessibles à un cavalier. A mesure qu'on avance, la montagne se pèle, jusqu'au moment où l'on entre dans un grand bois de cyprès, sombre, recucilli, séculaire, où pénètrent à peine les rayons du soleil à son déclin. Me voici entre deux talus, et quoique le sommet soit proche, au dire de mon jeune guide, je ne vois rien encore autour de moi, sinon la fumée d'un hameau voisin, quand tout à coup, un pas de plus, un détour brusque, et... — le paysage japonais, avec ses déchirures, ses escarpements, ses bois opaques, a de ces surprises et de ces coups de théâtre —

j'eus sous les yeux douze provinces ! Au sud, Awa et son chaos de roches volcaniques, Idzu, avancée en sentinelle dans la mer, Kadzusa, Sagami, etc..., et sous mes pieds la baie d'Yédo, avec ses deux gardiens majestueux, le Fusi et l'Asamayama. Je restai ébloui, fasciné, incapable au premier abord de détailler cette immense ceinture de terre et d'eau, et promenant mes yeux sur tout l'ensemble avec une avidité tantalesque. La nuit était tombée, et on n'apercevait plus que le phare de Kwanon-Saki et les torches des pêcheurs dans la rade d'Uraga, quand mon petit guide, me tirant par la manche, m'amena le patron d'une modeste « tchaya » qui venait me faire ses offres de service.

Je comptais m'embarquer à Kisaradzu, sur un petit vapeur qui fait la traversée de la baie en deux heures ; mais il ne partait que trois jours après et le temps pressait ; d'ailleurs la pluie était menaçante, et la perspective d'errer pendant trois jours dans les rues de cette préfecture me séduisant médiocrement, je frétai un grand canot non ponté, pour faire le trajet à la voile. Mon pauvre Trafalgar était si fatigué que je ne me sentis pas le courage de le renvoyer par terre, en trois fortes étapes, et que je le fis, non sans peine, embarquer sur mon esquif. Le temps semblait calme et les « sindo » m'assuraient qu'en deux heures nous serions à Yédo. Mais à peine étions-nous hors des bas-fonds qui bordent le rivage, qu'un vent frais commença à s'élever, la mer à grisonner sous une pluie fine, et mon cheval à piétiner d'une façon inquiétante. Le « betto » s'épuisait en remontrances du plus haut comique pour le calmer ; par bonheur, la mer devenant plus grosse, cheval et « betto » tombèrent bientôt dans cette morne apathie qu'engendre le mal de mer. Mais, rassuré de ce côté, je l'étais moins d'un autre ; les deux heures étaient passées, la nuit était venue, une nuit noire et lugubre ; nous plongions dans

les lames comme une mouette, trempés jusqu'aux os, obligés de veiller constamment à la barre pour nous redresser contre les vagues, et pour toute consolation, à ma question : « Est-ce que ça va mal ? » les trois marins me répétaient tour à tour : « Le bateau est un peu triste ! » Que n'aurais-je pas fait en pareil moment pour consoler ce bateau, pour apaiser le vent qui soufflait par rafales furieuses ! Mais qu'y avait-il de plus à faire que d'attendre, en réfléchissant à l'instabilité des choses humaines en général et des barques non pontées en particulier ? Enfin le feu d'Yédo apparut devant nous, nous entrâmes dans la ceinture des forts jetés en avant de la rade pour la protéger contre des ennemis imaginaires ; le flot se calma subitement, et nous n'eûmes plus d'autre danger à craindre qu'un abordage avec les innombrables sampang, dépourvus de lumière, qui filaient près du nôtre vers l'embouchure de l'Ogawa ; après avoir remonté le fleuve pendant un mille, nous débarquions à minuit au pont de Yédo-Bashi. Avec quel plaisir, après cette traversée émouvante et ce carême prolongé, je refis connaissance avec la terre ferme, la nourriture animale et la langue française !



CHAPITRE VII

ITINÉRAIRE DE YÉDO A OSAKA

§ 1^{er}

LE NAKA-SENDO ET L'ASAMA-YAMA

Août 1873.

Le charme des premières excursions faites autour de Yédo, pendant les débuts de mon séjour, m'avaient inspiré, ainsi qu'à trois de mes amis, le désir de les pousser plus loin et de pénétrer plus avant, et, s'il se pouvait, jusqu'au cœur du Japon. Nous étions désormais agueris aux fatigues et aux difficultés de ce genre de voyage ; c'était un jeu pour nos « koskai » d'en diriger les préparatifs et de transporter à notre suite l'attirail indispensable à l'étranger au milieu des habitudes primitives des provinces japonaises. Le gouvernement nous avait pourvus des autorisations nécessaires ; notre plan était de nous rendre d'Yédo à Kioto, par la route dite du Naka-Sendo, — route du milieu, — en visitant au passage le fameux volcan : l'Asama-yama, le lac Suwa, le lac Biwa, Kioto, Osaka, et rentrant à Yokohama par mer, après une chevauchée de cent cinquante lieues environ.

Ce fut le 1^{er} août 1873, à trois heures du soir, que nous quittâmes Yédo, par 35 degrés de chaleur. Le Nakasendo, large et praticable aux voitures à sa sortie de la capitale, traverse d'abord ce que j'appellerai la banlieue, et n'offre d'autre attrait que l'aspect lointain des montagnes plein de promesses qui allaient bientôt se réaliser. Les longs villages qui bordent la route nous rappelaient les nôtres : même flegme des habitants, mêmes occupations paisibles, même curiosité indiscreète. Peu à peu la route pénètre dans les bois, abandonne les rizières, et à mesure que l'on avance les sommets des montagnes commencent à se découvrir ; là-bas, dans le lointain, se dresse l'Asama-yama au nord, tandis que le Fusi-yama, la montagne sainte, élève en face sa tête vénérée. Rien de beau et de majestueux comme ces deux pics superbes, ces deux volcans jumeaux, qui semblent se saluer de loin comme deux empereurs. Ce n'est qu'à Omya — le grand temple — que l'on commence à saisir la vie provinciale sur le fait.

Une des particularités des mœurs japonaises, c'est le « mura-no-kotcho », ou chef de village. C'est un officier pris parmi les habitants, installé au centre, dans une sorte de loge de théâtre dominant un peu la rue, entouré de registres, muni d'un « soroban », — sorte de règle à calcul sans laquelle un Japonais ne peut dire : deux et deux font quatre, — et toujours la plume à la main. Cet individu est le chef de la police, rédige des rapports sur tous les événements de la journée, tient les clefs du « hondjin », auberge confortable réservée aux voyageurs de distinction, remplit un peu les fonctions d'officier de l'état civil, — enfin une sorte de maire en boutique. C'est chez lui que nous nous arrêtons. Prévenu par les dépêches que le gouvernement a bien voulu envoyer sur toute la route, le « kotcho » nous reçoit avec déférence, nous conduit au « hondjin » et nous fournit un nouveau

relais de « ninsogo ». Ces malheureux, dans un état de nudité complet, traînent péniblement le voyageur avec une rapidité moyenne de deux lieues à l'heure, au prix de 60 centimes l'heure. Si jamais la question des salaires vient à se poser dans ces contrées lointaines, la première grève sera certainement celle des « ninsogo » ; mais nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci !

Tous ces détails et la réception qui nous attend se répètent à chaque village où nous nous arrêtons. C'est à Hondjo que nous passons notre première soirée et voyons pour la première fois les lucioles, jolies mouches luisantes qui voltigent pendant les nuits d'été ; mais un spectacle autrement étrange vint bientôt attirer notre attention. Sur une terrasse dépendant d'un temple s'élevaient deux estrades circulaires à plusieurs étages, assez semblables à ces gâteaux montés qui ornent les devantures de nos pâtisseries. A chaque étage de cette gigantesque machine, des prêtres, des bonzesses, faisaient, au milieu d'une illumination *a giorno*, un vacarme infernal auquel répondaient les cris d'une multitude affolée. Cette nuit de Walpurgis, au milieu des ténèbres et de la plantureuse campagne japonaise, était d'un pittoresque inexprimable.

Le lendemain, nous quittons Hondjo au moment où le soleil se levait. Quelle merveille ! pas un nuage au ciel, pas de vapeur sur les montagnes ; une atmosphère transparente, et, tandis que le soleil monte peu à peu au-dessus des crêtes orientales, les sommets placés à l'opposé se colorent d'une teinte rose tendre qui, un instant après, fait place aux tons sombres de la végétation forestière ; puis, au sommet de l'angle formé par la chaîne centrale du Japon et le contre-fort du Maybashi, un grand cône aplati d'où s'échappe un flocon blanchâtre : l'Asama-yama, le but de notre voyage. On regrette en de tels moments de ne pouvoir rendre autrement qu'avec la plume des

tableaux si grandioses, c'est avec le pinceau qu'il faudrait pouvoir les fixer sur la toile. Nous avançons sur un plateau de plusieurs lieues d'étendue, borné au nord et à l'est par des crêtes gigantesques, derrière lesquelles on voyait apparaître de temps en temps les sommets de quelque contre-fort plus éloigné et plus élevé. A ces distances, les lointains semblent inaccessibles. La mer, c'est l'infini qui vous attire ; la montagne, c'est le fini qui vous repousse.

Nous voici à Tomyoka. La plus aimable hospitalité nous y attendait chez M. Brunat, un de nos compatriotes, qui dirige une filature modèle de soie, établie pour le compte du gouvernement japonais au milieu d'un centre séréricole des plus riches et des plus réputés. Cet établissement est un des plus beaux présents de la France au Japon. L'œuvre de M. Brunat a été non pas seulement d'élever une filature réalisant les dernières améliorations européennes, mais d'appliquer à la fabrication japonaise des modifications tout à fait originales, fondées sur la différence des conditions climatériques, du talent des ouvriers et de la nature de la matière première. Le périmètre total de l'établissement est de 56 hectares, la surface couverte de 8,000 mètres ; la construction a coûté 200,000 piastres, — plus de 1 million de francs, — l'outillage 50,000 piastres ; 500 ouvrières y sont occupées sous la direction de gouvernantes tant japonaises qu'européennes. Ce sont des jeunes filles très-intelligentes, pourvues de petits doigts agiles et menus qui fileraient un fil d'araignée sans le casser. Cette armée *silencieuse* demeure dans un corps de bâtiment attenant à la filature, et vit sous la férule d'une vieille gouvernante qui mériterait un portrait spécial, s'il n'y avait tant d'omissions nécessaires dans un rapide récit. Nous nous rappellerons longtemps cette halte, ces souvenirs de la patrie, qui fut pendant notre court séjour l'objet de nos entretiens, et,

comme pour nous faire mieux regretter de quitter nos hôtes, les chefs-d'œuvre des grands maîtres interprétés par M^{me} Brunat avec le talent traditionnel dans sa famille.

Le lendemain, nous quitions Tomyoka à six heures du soir. M. Brunat et son premier contre-maître se joignirent à nous, ce qui portait le nombre des voyageurs à six. Nous avançons lentement, jouissant des premiers instants de fraîcheur et des dernières clartés d'une journée écrasante de chaleur, nous dirigeant vers le défilé de Wagi-Togé, — *togé* veut dire col, — qui devait nous donner accès sur le plateau au milieu duquel se dresse le majestueux volcan. La lune ne tarda pas à se lever et à creuser encore par ses ombres les gorges boisées que nous laissons à nos pieds en nous élevant vers le col de Shimmonita. Nous commençons cette série de montées et de descentes qui désespère au premier moment le voyageur inexpérimenté, toujours impatient du sommet. Nous n'arrivâmes qu'à dix heures du soir à Shimmonita, joli village situé au pied du col auquel il a donné son nom. Je ne ferai pas une querelle à M. Brunat de nous avoir annoncé trois « ri¹ », quand il y en avait bien cinq; à quoi bon arriver plus tôt, puisque l'on était si bien en route, et qu'il était écrit que personne ne pourrait dormir? Il faut quelques mauvaises nuits chaque fois qu'on se remet en voyage pour se faire aux « tatami ».

A cinq heures du matin, nous étions en selle, ayant Oïvaké comme objectif et huit « ri » à franchir. Nous suivîmes d'abord le cours d'un torrent que le sentier traverse à chaque instant pour aller chercher un passage entre le lit de gravier et la colline escarpée qui surplombe. Au sommet se trouve une énorme roche d'aimant naturel, à laquelle un marteau de carrier s'attache comme une aiguille à nos jouets d'enfants. Le chemin que nous sui-

¹ Le « ri » équivaut à notre lieue.

vions, tantôt en pente, tantôt en escaliers, et où deux personnes ne peuvent se croiser sans s'arrêter, passe à chaque instant sur des ponts larges de 80 centimètres. Notre caravane le suivait péniblement, serpentant sur le flanc des pentes touffues, un « koskai » en tête, chargé des provisions du déjeuner, — un autre en queue, chargé de presser la race indolente des « mango », qui conduisaient dix chevaux portant les vivres et les bagages.

Bientôt la montée devient plus ardue; nous nous élevons bien au-dessus des torrents que nous suivions tout à l'heure, et après un rude coup de collier nous arrivons au Wagi-Togé. Favorisé par un beau temps comme nous l'étions, le voyageur jouit d'un spectacle magnifique. Au sud, se dressent les cimes enchevêtrées des montagnes qui servent de réservoir à tous les tributaires de la baie de Yédo; l'œil cherche vainement à s'orienter dans ce labyrinthe, et celui-là même qui vient d'en sortir se demande comment il a été possible d'y trouver un passage. Au nord, s'étend le plateau qui sert de base à l'Asama-yama, entouré d'un cercle de montagnes presque régulier. Enfin, au centre de ce vaste panorama la masse imposante du volcan se détache sur un ciel bleu, vers lequel il envoie sa fumée en flocons blancs bientôt condensés en nuages.

Jusqu'à Oïvaké nous descendons une pente presque insensible qui nous conduit au pied même de l'Asama-yama, à travers un plateau sans culture, où rien ne rappelle ces belles vaches, ces troupeaux de moutons qui animent nos campagnes françaises. Oïvaké est un assez pauvre village; nous y dînons gaiement. On se couche sans moustiquaire sur la foi des traités; mais les habitants se sont vantés en se déclarant exempts du fléau, et il faut, au milieu de la nuit, allumer des herbes dans les chambres pour assoupir nos cruels ennemis.

Le 5, à cinq heures et demie, nous nous mîmes en

route à cheval pour faire l'ascension du volcan, précédés d'un guide et suivis de plusieurs « ninsogo » portant les provisions du déjeuner que nous comptions manger au sommet, un hypsomètre et des vêtements de rechange, car on nous avait annoncé qu'il y avait de la neige. J'avais oublié de remettre ma gourde aux porteurs ; la trouvant sous ma main, je la passai machinalement à mon cou ; elle allait bientôt jouer un rôle mémorable. Au bout d'une demi-heure de route, le soleil se leva au-dessus des hauteurs circulaires que nous avions embrassées la veille du regard : le disque brilla quelques instants, puis s'éclipsa dans les vapeurs du matin qu'il faisait surgir. De temps en temps une rafale, secouant le voile étendu sur nos têtes, nous montrait la cime que nous gravissions et son panache de fumée. Au bout d'une heure de marche pénible à travers des herbes sèches et des conifères rabougris, nous fûmes surpris par les sons de la conque de guerre résonnant dans cette solitude sauvage, et nous arrivâmes à un étang ferrugineux dont les eaux, rouge d'ocre, étaient habitées par des nageurs des deux sexes. Ils accomplissaient une dévotion ayant pour objet de demander de la pluie au génie de la montagne.

C'est là qu'il fallut quitter nos chevaux et prendre les bâtons. A ce moment, nous commençâmes à nous inquiéter de l'absence des porteurs de vivres ; mais le guide, une sorte d'inspiré à moitié fou, nous rassura. Fatale confiance ! nous voilà lancés. Les premiers détours du sentier escaladent un cône touffu où la verdure se rassemble dans un dernier effort avant d'expirer. Au delà ne poussent plus que des plantes rampantes ou de noirs mélèzes desséchés par les cendres, qui leur font un linceul gris. Malgré la brume qui voilait le soleil, malgré l'altitude, la sueur coulait de tous les fronts. Dans notre poitrine essoufflée par la roideur des pentes, qu'il

fallait escalader des quatre membres à la fois, s'engouffrait l'air chargé de cendres légères; la bouche se desséchait, et à chaque halte nous regardions avec anxiété l'horizon d'en haut, si loin, celui d'en bas, où ne paraissaient pas nos provisions, et aussi la modeste gourde, devenue notre unique ressource. Il fallut bien y recourir à la fin, Dieu sait avec quelle parcimonie! Ces gourdes sont fermées par un petit couvercle qui, renversé, contient à peu près un centimètre cube de liquide; c'est cette ration que chacun prenait à la ronde, de peur de précipiter le mouvement d'une manière inégale en buvant au goulot.

Cependant nous gravissions toujours, et les heures passaient plus vite que les kilomètres qui nous séparaient du but. Les coulées de lave ancienne, les pierres énormes jetées çà et là nous indiquaient à mesure l'activité encore toute récente du cratère. A chaque pas, la cime découverte nous semblait plus près, et elle reculait toujours. Nous n'avions plus qu'une idée lucide, boire, boire à notre soif, n'importe quoi, et ce qui nous soutenait, c'est que le guide nous avait annoncé, loin encore, mais avant le sommet, une source! Je ne l'oublierai jamais, cette source, ni la cuiller de bois avec laquelle on y puisait. Quant à notre déjeuner, il était clair qu'il fallait y renoncer; les porteurs nous avaient volontairement abandonnés. Le guide et un « ninsogo » chargé des manteaux avaient emporté leur repas, composé de quelques boulettes de riz amalgamées de poussière; nous nous partageâmes cette exécration pitance, accompagnée de l'eau heureusement délicieuse de la source. On remplit d'eau la gourde vide de cognac, et de nouveau on se remit en marche, légèrement restauré.

A quelques centaines de mètres plus loin, nous atteignîmes la limite où cesse absolument toute végétation, nous entrâmes dans la pouzzolane, ou plutôt les scories :

c'est là que le supplice commence. Rouler de deux pas en arrière pour un pas en avant, manger et respirer de la poussière et de la cendre mêlées, s'essouffler pour gravir une inexorable pente uniforme, s'asseoir de loin en loin sur des blocs rocailleux qui vous déchirent, tout cela sur un sol brûlant, par une température de 28 degrés, il fallait vraiment pour persister toute l'énergie morale dont la caravane disposait. Enfin nous aperçûmes une pierre qui nous parut un indice du sommet; encore un effort, nous y touchons. Quelle ironie! Audessous de nous s'étend une petite dépression et au delà une nouvelle montée. Nous ne sommes qu'à la première enceinte d'un ancien cratère plus vaste, concentrique au nouveau. C'est un phénomène très-fréquent dont les montagnes de la Lune présentent le caractère très-remarquable, et peut-être l'Asama-yama lui-même n'est-il tout entier, au milieu de son grand cercle de montagnes, qu'un bouillonnement gigantesque survenu dans une cuve refroidie de deux cents lieues de circonférence. Heureusement la nouvelle ascension, qui se révèle au moment où nous croyions tout fini, est plus douce; heureusement aussi la fumée ne chasse pas de notre côté, car nous serions aveuglés et à demi asphyxiés par ces vapeurs sulfureuses. Déjà l'on entend le bruit qui s'échappe de la montagne. Que faut-il de plus pour ranimer notre ardeur? C'est à qui arrivera le premier. Enfin nous y voilà; quel spectacle! C'est peu que la vue environnante voilée par les nuages; ce qui attire, ce qui écrase, ce qui fascine, c'est cette cuve formidable de 500 mètres de diamètre, au fond de laquelle on entend bouillonner la lave, trop profondément pour qu'on l'aperçoive, et d'où sort avec un fracas assourdissant l'éternel murmure des forces souterraines. Sur les parois de ce puits immense s'ouvrent intérieurement des fissures par où s'échappe, au milieu de flocons de fumée, la

lave incandescente, qui tombe au fond, puis remonte avec la coulée comme les vagues le long d'une falaise.

Une terreur singulière s'empare de vous ; il semble à chaque instant que la vague audacieuse va monter plus haut et vous happer sur le bord du gouffre. C'est l'attraction poignante et lugubre de l'abîme ; on se sent pénétré de l'esprit d'Empédocle, et on s'arrache avec peine à ce sommet grondant. Hélas ! c'est triste à dire, mais cette poétique frayeur n'est pas la seule raison pour donner le signal du départ ; il est trois heures de l'après-midi, et nous sommes talonnés par une faim qui devient une souffrance. Il faut dire adieu à cette belle croupe arrondie, plonger un dernier regard dans la cuve infernale et descendre. Descendre, non ! cela ne peut s'appeler ainsi, car ce fut pendant toute la distance du sommet à la source une dégringolade vertigineuse sur les talons, sur les bâtons, sur les fonds de pantalons, dont plusieurs y restèrent, et j'en suis encore à comprendre comment nous n'avons pas fait plus d'une culbute. C'est avec bonheur que nous retrouvons au passage cette bienfaisante petite source ; nous découvrons aussi quelques maigres aîrelles non mûres que nous nous partageons. Enfin, à cinq heures, nous parvenons à l'étang où nous avons laissé nos chevaux. C'est la fin de nos fatigues ; mais voici mieux encore : les porteurs de vivres, après avoir fait semblant, de s'être égarés dans les ravins, sortent de leur cachette au moment où ils nous voient descendre ; on se jette sur le précieux chargement. Ah ! que les canards sont vite dépecés, les bouteilles vite débouchées, et comme la gaieté succède bientôt au marasme de la faim ! Jamais l'eau ferrugineuse de l'étang n'arrosera une plus joyeuse collation. Avant la fin, chacun a déjà oublié ses fatigues en racontant les prouesses de la journée et les merveilles du vieux géant grondeur.

.

L'Asama-yama fume constamment, il lance une pluie de cendres dont nous avons un spécimen ; parfois d'énormes pierres viennent tomber sur ses flancs. Souvent, par suite de ses secousses intérieures, des tremblements de terre se font sentir jusqu'à huit ou dix lieues ; on voit alors dans la nuit une flamme au sommet. Les petites éruptions de lave sont fréquentes, mais s'arrêtent avant la plaine inférieure ; quant aux grandes, elles ont détruit trois fois le village d'Oïvaké. La dernière a eu lieu en 1788. Le baromètre, consulté par MM. Jourdan et Vieillard, donnait une altitude de 2 500 mètres. La paresse des porteurs n'avait pas permis de faire des observations au moyen de l'hypsomètre au sommet même du volcan. Rentrés à cheval, nous goûtons bientôt un repos dont le besoin se faisait impérieusement sentir. En somme, la seule déception avait été de trouver au sommet non pas la neige, mais 25 degrés de chaleur. Nous venions d'accomplir la plus rude journée de notre voyage, — celle qui en même temps nous donnait la clef de tout le reste ; — nous pouvions maintenant nous rendre un compte exact du spectacle qui allait s'offrir à nos regards.

Du sommet de l'Asama-yama, on voit au nord-est et à l'est couler vers la baie de Yédo et le Pacifique les rivières qui concourent pour la plupart à former le grand courant du Toné-gawa. Vers le sud, se détache une chaîne de montagnes de quarante lieues de longueur, qui se prolonge jusque dans la péninsule d'Atami en s'inclinant vers l'est aux environs du Fusi-yama. Tout ce qui coule à l'est de ce massif vient se jeter dans la baie de Yédo. Depuis ces montagnes, jusqu'à la côte occidentale, la grande île de Hondo — vulgairement Nippon — est tailladée du nord au sud par une série de chaînes longitudinales qu'on pourrait comparer à un immense gril que la main d'un géant aurait fait tomber à la latitude du Wada-Togé, un peu au nord du lac Suwa. Tout ce qui est au

sud de cette éminence coule dans le Pacifique, tout ce qui est au nord coule dans la mer du Japon. Or, le Nakasendo traversant en diagonale tous ces grillages, nous devions, en le suivant, changer plusieurs fois de bassin avant de gagner la mer à Nagoya. C'était donc bien un vrai voyage de montagnes et d'exploration, car nous allions suivre la ligne de partage des eaux du Japon.

Ce fut le 6, à Oïvaké, que nous nous séparâmes de M. Brunat, lui retournant à Tomyoka, et nous continuant notre route. Pendant quelques heures, il fut possible d'avancer en « djinriksha », et nous usâmes de ce moyen de locomotion jusqu'à Shivonada, où il fallut nous munir de parasols de papier pour nous garantir du soleil. Nous fîmes une visite au « siro », château-fort de l'ancien seigneur dépossédé qui avait jadis un revenu de 25 000 « koku » de riz et maintenant sollicite peut-être un petit emploi dans un ministère, car les premières réformes au Japon ont atteint cette féodalité puissante et séculaire qui trouvait dans sa situation exceptionnelle des moyens énergiques de résistance et avec laquelle le gouvernement eut trop souvent à compter.

Shivonada est élevé sur le bord du Chikumagawa, qu'il fallut passer en barque au milieu d'une bande de petits sauvages qui se baignaient dans le courant rapide. Cette rivière, après avoir traversé la province de Shin-Shiu, gagne au nord celle d'Echigo et se jette à Niagata dans la mer du Japon. C'est là que nous dûmes reprendre de nouveau et pour longtemps les chevaux de bât. Nous commençâmes à nous élever graduellement dans une contrée pittoresque, traversant les vallées où coulent les affluents de la rive gauche du Chikumagawa, gravissant les crêtes qui les séparent, et trouvant au pied de chaque col un joli village coquettement assis, Yawata, Ashita. C'est après Nagakubo, où nous arrivâmes à la nuit noire, que nous

allions le lendemain entrer dans la Suisse japonaise, après avoir dépassé le rude défilé de Wada-Togé, le plus pénible et le plus long de tout le voyage. C'est une gorge qui va se resserrant toujours de plus en plus au milieu d'une végétation luxuriante, encaissant un torrent qui coule du sommet de la montagne. Une « tchaya » hospitalière nous offre un abri de quelques heures, et après un déjeuner sur le gazon nous commençons à franchir le col. Un kilomètre avant d'arriver au sommet, toute végétation cesse ; le site prend un aspect de plus en plus sauvage, et, lorsque après de pénibles efforts nous l'eûmes atteint, une vue splendide s'ouvrit devant nous. Au nord apparaît encore la fumée de l'Asama-yama ; on découvre d'un seul coup d'œil les montagnes que nous parcourons depuis plusieurs jours. Au sud-est, dans un lointain prodigieux, on distingue, grâce à un temps clair, le Fusi-yama, un peu plus près le Fuji, droit au sud enfin la vallée supérieure où miroitent le lac Suwa et le courant du Tenriugawa, qui s'en échappe.

En redescendant à pied, car il est impossible de se tenir à cheval, tant la pente est roide, nous entrons dans le bassin du Pacifique. Les crêtes sont nues et dépouillées, couvertes seulement d'un gazon ras, et le sol présente des débris de kaolin mêlés à la craie, tandis que de grosses roches de pyrite de fer menacent le ciel. Peu à peu cependant le paysage s'adoucit, se boise ; nous retrouvons ces ruisseaux et ces torrents qui nous font la conduite depuis Tomyoka avec leur murmure éclatant, et où nous puisons à chaque pas. La route passe devant un monument de pierre fort simple élevé à la mémoire de six hommes de Mito qui tombèrent là, en 1863, dans une lutte contre les troupes régulières ; ils sont l'objet d'un certain respect, et le gouvernement vainqueur ne songe pas à troubler leur cendre. C'est une tolérance rétrospective dont les exemples sont nombreux dans ce

pays. La mort est un asile dont nul n'ose franchir le seuil. Je pensais à ce mot de Montaigne : « Tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté. » On traverse ensuite Toyobashi, et c'est en suivant une route délicieuse qu'on arrive au lac Suwa.

Voyageurs naïfs, nous cherchions une auberge au bord du lac. Or, le Japonais, qui aime les belles vues, ne veut pas se laisser envahir par les auberges ; il bâtit un reposoir près d'un lac, mais pas une habitation. Force fut donc de coucher dans le village le plus rapproché, Shimonono. Je vois encore ce joli lac Suwa ; nous descendions depuis plus de trois heures, et cependant il est à plus de 900 mètres au-dessus de la mer. Quand nous y arrivâmes au soleil couchant, une légère buée cachait les bords marécageux ; les crêtes des montagnes se reflétaient dans ce miroir, une impression de calme et de béatitude pénétrait l'âme. Que de fois nous avons éprouvé ce sentiment pendant notre voyage ! Il y a dans la campagne japonaise une harmonie de tons, de couleurs, de formes, qui fait répéter sans cesse au voyageur : Qu'on serait bien ici !

Notre itinéraire portait une journée de repos au lac Suwa ; mais la pureté de l'air à ces altitudes, l'entraînement du voyage, la bonne humeur née du bon appétit, nous avaient si bien mis en train que le 8, au lieu de suivre notre programme, après une visite aux piscines sulfureuses à 40 degrés centigrades, où personne de nous ne put se plonger, et au temple principal, dédié à Kwannon-Sama, nous nous embarquâmes sur un esquif de forme bizarre pour Takasima, situé de l'autre côté du lac. Nous avions compté sur une eau profonde et froide comme celle du Lac-Majeur. Déception ! on navigue à la perche, et l'eau est à la même température que l'air. Notre projet était de déjeuner à Takasima, et cette fois du moins nos provisions nous suivaient ; mais Ta-

kasima est loin du lac, et nous nous rabattîmes sur une petite « tchaya » voisine dont la salle haute dominait le lac, et d'où l'œil pouvait embrasser le panorama tout entier.

Rien n'est agréable comme la « tchaya » japonaise. Vous arrivez, vous vous déchaussez, on vous offre un bain de pieds; vous trouvez des nattes bien propres, une salle d'où les meubles sont complètement absents. On s'étend, une servante proprette vous apporte un « makura » — l'oreiller japonais, — vous évente au besoin; mais ne soyez pas entreprenant : à la moindre apparence de galanterie, elle s'enfuirait avec un petit cri pour ne plus revenir. Il n'y a que les nouveaux débarqués qui s'y laissent prendre.

C'est là que nous déjeunâmes, et pour la solennité de la circonstance on ouvrit la conserve de perdrix aux choux, on déboucha le champagne. On but aux parents, aux amis, qui pendant ce temps s'apitoyaient peut-être sur notre compte. Malgré tous les charmes de ce site ravissant, il fallait songer à continuer notre route, et le soir nous repartions à cheval pour Shivojiri. Le Nakasendo, que nous suivons toujours, longe un instant le lac, puis remonte vers les cimes pour escalader par des zigzags très-rudes le col qui a pris le nom du village inférieur. En nous retournant en arrière, nous contemplons un spectacle grandiose. Au delà du lac, que nous enfilons dans toute sa longueur, les montagnes s'évasent, et dans l'intervalle qu'elles laissent entre elles, comme un pistil géant au milieu de sa corolle, se dresse rose et vapoureux le tout-puissant, divin, éternel Fusi-yama. Pour détailler ses impressions, pour dire les beautés incessamment variées de la montagne, que la plume seule ne peut peindre, il faudrait des volumes et des mois; mais la mémoire conserve le charme de ces souvenirs, comme un vase celui du parfum qu'on y a mis. C'est bien

d'un tel voyage qu'on peut dire avec le poète latin : *Olim meminisse juvabit.*

Encore un terrible col que celui de Shivojiri. Nous redescendons par un beau clair de lune, et cette fois, en arrivant au gîte, nous nous trouvons dans le bassin de la mer du Japon. Nous voici dans une partie entièrement inexplorée du Naka-sendo ; à peine trois Européens de la légation anglaise y ont pénétré. Aussi la curiosité des populations est à son comble, et notre excursion prend de plus en plus les allures d'un cortège. Les chefs de village nous attendent à l'entrée, prévenus par le gouvernement ; le « hondjin » est ouvert pour nous, les chevaux réquisitionnés pour les relais ; nous nous laissons tirer nos bottes par les notables de l'endroit, et peu s'en faut qu'ils ne disputent à nos « koskai » l'honneur de nous servir.

Après avoir passé le Torii-Togé, moins haut que le Wada, mais plus rude à franchir, bien que le chemin serpente au milieu de grands sapins dont les massifs, agités par le vent, nous abritent contre le soleil, nous voyons courir à nos pieds le Kisogawa et s'élever devant nous les groupes imposants du Mitaké et du Komagataké, qui s'étendent à l'est et au nord-ouest dans d'immenses solitudes inhabitées, livrées aux ours, aux chamois et à leurs habiles chasseurs. Au pied du col, on aperçoit le joli village d'Iagahara, notre gîte de ce soir, où nos hôtes nous régalent d'un chœur japonais en échange du chœur des soldats de *Faust*. On ne peut s'empêcher de rendre hommage à la simplicité de mœurs de ces montagnards ni d'admirer l'air de joie et de bonheur que respirent ces populations. Pour la propreté, ils rendraient des points aux Européens.

Le 10, nous allons coucher à Amagatsu ; c'est une des journées les plus intéressantes. Le Kisogawa, que nous suivons depuis quelque temps, prend peu à peu les al-

lures d'un fleuve, quoique torrentiel en beaucoup d'endroits : il se fraye un chemin à travers des rochers, s'élargit en vastes demi-cercles, s'engouffre entre des murailles de basalte hautes de deux cents pieds, comme à Myanokoski, ou s'étale complaisamment sous de puissants ombrages, comme à Fukusima. La nature prend un aspect de plus en plus grandiose, tout en restant jolie, et l'on se croirait transporté dans une de nos belles vallées de l'Auvergne. En passant le Torii-Togé, nous avons quitté les calcaires pour les terrains granitiques, et des aiguilles de roches noires rivalisent de hauteur avec les cimes des « sugni » et des « matsu » (espèces de cryptomerias).

Le 11, notre deuxième journée sur le Kisogawa est non moins intéressante que la première. Tout s'élargit, fleuve et vallée. Suwara, Mitono, où nous sommes pris par la pluie, sont des noms attachés à autant de souvenirs charmants. Par instants, la route surplombe au-dessus du torrent, à des centaines de pieds, soutenue par des pilotis en bois vermoulu, mais elle tient par la force de l'habitude. Hélas ! elle descend toujours, cette belle rivière de Kisogawa, elle nous ramène à la plaine, à l'air lourd ; à Fumago, où nous couchons, on ne peut se passer de moustiquaire. Le lendemain, nous avons la consolation de remonter pour franchir le Sikkokutogé ; mais nous redescendons bientôt à Oï, où nous rentrons définitivement dans la plaine. Le paysage devient assez triste : des collines de sable jaune ou rouge encadrent à perte de vue d'assez maigres cultures ; plus de soie, plus de cocons, plus de ces bivoltins qui, dans la province de Shinano, encombraient les devantures et le chemin même. Nous sommes dans le pays du kaolin et des porcelaineries. Il faut dire adieu aux jolis villages propres, en sapin jauni par le temps, au milieu desquels coule un ruisseau clair dans un lit assez

large pour recevoir un torrent les jours d'orage sans déborder. Conformément au plan arrêté avant le départ, nous quitions à Oï le Naka-sendo, et nous prenions à gauche une traverse qui devait nous conduire à Nagoya.

Il y a seize lieues d'Oï à Nagoya. Le paysage est assez monotone, attristé par les collines de sable ; il présente cependant par instants de charmants recoins. Nous retrouvons le bambou, qui n'habite pas les montagnes et qui réjouit tant l'œil habitué à sa courbe gracieuse. C'est le pays où se fabrique la porcelaine bleue, dite d'Owari, la plus commune au Japon. Le matin du second jour, nous quitions la province de Mino pour entrer dans celle d'Owari, et nous retrouvions les « djinrikskas », qui signalent l'approche d'un grand centre.

La vraie originalité de ces deux dernières journées, ce fut l'attitude des populations. J'ai dit que du lac Suwa à Oï la tradition se conservait de trois Européens qui avaient paru dans la contrée ; mais de Oï à Nagoya il n'était jamais venu à l'idée de personne de prendre la traverse ; aussi c'était un délire pour nous voir. Prévenus sur toute la ligne, les maires venaient à une lieue en avant de leur village pour nous recevoir ; les femmes, les enfants, les vieillards, s'entassaient dans les maisons ouvertes ; les hommes s'agenouillaient devant les portes, et, dans les plaines, on voyait de deux kilomètres les gens courir, traverser les rivières à gué, et suer sang et eau pour voir passer ces quatre Européens. Le maire nous accompagnait jusqu'au village suivant, où il nous remettait entre les mains de son collègue. Le plus comique fut qu'en arrivant à deux lieues de Nagoya nos traîneurs partirent au grand trot, le malheureux « yakounin » était à pied, il fut obligé pour nous suivre de courir pendant trois quarts d'heure sous un soleil ardent ; il arriva ruisselant. O revers de la médaille ! à Nagoya,

nous voyons des vêtements européens, des stores européens, des gens qui nous regardent à peine; des soldats déguisés en *pioupious* se dispensent de saluer les officiers qui font partie de notre bande. On se faisait tout doucement à ces allures de daïmios en voyage!

§ II

LE TOKAIDO ET KIOTO

Notre voyage de montagnes était terminé. C'en était fait des vastes horizons, de l'air pur et vivifiant, de tous ces grands spectacles de la nature qui nous avaient si vivement émus. C'en était fait aussi de ces populations primitives, type éternel et immuable de l'homme sous tous les climats. Nous allions maintenant visiter quelques centres très-importants, le pur Japon encore, mais le Japon industriel et commercial à Nagoya et Osaka, le Japon antique à Kioto.

Nagoya est, après Yédo, Osaka et Kioto, la quatrième ville du Japon. C'est la cité industrielle par excellence. Là se fabriquent les porcelaines d'Owari à grands ramage bleus, et des cloisonnés qui, sans atteindre à l'éclat de couleur des Chinois, font encore cependant la joie des collectionneurs. En franchissant les faubourgs, on voit à droite et à gauche s'élever de beaux bouquets d'arbres séculaires et des murs d'enceinte : ce sont les débris des « *yashki* » inhabités des anciens tenanciers du prince d'Owari. Le « *siro* » lui-même ne nous montre plus que sa tourelle d'entrée, haute pagode à trois étages tombant en ruine. Le prince d'Owari était jadis un puissant seigneur : quelques années encore, et son

nom sera oublié ; la féodalité elle-même, submergée par le flot de la démocratie impériale, ne sera plus qu'un souvenir.

Il est difficile d'imaginer une régularité de construction pareille à celle de Nagoya. Qu'on se figure un vaste échiquier coupé à angles droits, traversé de grandes artères et bordé uniformément de maisons en bois à un étage, avec grillage au rez-de-chaussée, grillage au premier étage. Les toitures en tuiles débordent de tous les côtés, caractère particulier à toutes les habitations de ce pays. Ces toitures ne manquent pas d'une certaine élégance, mais elles interceptent singulièrement le jour ; aussi, règle générale, toute maison japonaise est-elle très-mal éclairée. On chercherait vainement à Nagoya un rond-point, une place. C'est, du reste, un trait commun à toutes les villes japonaises. La vie publique y est si complètement nulle que rien de ce qui ressemble à l'Agora et au Forum ou à nos places publiques n'est jamais venu à la pensée des constructeurs. Ce peuple, habitué à une obéissance passive, s'en remet entièrement à ses maîtres du soin de la chose publique. C'est dans l'intérieur de la maison que chacun reprend ses droits, ou plutôt c'est là que l'autorité du père de famille s'exerce dans toute sa plénitude, car la famille antique se retrouve ici dans toute sa pureté.

Nagoya présente le tableau d'une activité commerciale qui tend à s'éteindre au profit des ports ouverts. Elle a près de 200,000 habitants, et s'étend à une lieue du fond de la baie d'Owari. A ce premier inconvénient de n'être pas en communication directe avec la mer s'en joint un autre : la baie, perpétuellement comblée par des terrains d'alluvion qu'amènent les torrents, ne peut porter dans cette partie que de petites jonques ; les gros navires marchands, les vapeurs japonais, ne peuvent y pénétrer. Il faut donc que les marchandises de Nagoya

aillent gagner le port de Yoka-itchi, de l'autre côté de la baie. Tant que les Japonais ne faisaient que du petit cabotage côtier avec de frêles embarcations, tout alla bien pour notre capitale provinciale; aujourd'hui que le commerce entre les divers ports du Japon se fait en grande partie par steamers achetés, — Dieu sait à quel prix, des Européens, — Nagoya se meurt.

Le maire de la ville nous reçut avec une politesse de bon ton, se mit entièrement à notre disposition, et nous indiqua comme le meilleur un hôtel japonais sur la porte duquel nous ne fûmes pas peu surpris de voir écrits en caractères européens ces mots : *Hôtel du Progrès*. Un seul Européen jusqu'ici avait pénétré à Nagoya; c'était un professeur français qui, après avoir résidé dans cette maison, lui a laissé ce titre, presque justifié d'ailleurs, car on y trouve une table, quelques chaises, et un service de table à peu près complet. C'était la première fois depuis notre départ de Tomyoka qu'il nous était donné de jouir d'un tel luxe; mais, ce qui valait mieux encore, nous trouvâmes un blanchisseur, un boulanger et un semblant de vin. Il était temps de nous l'avouer, maintenant que le mal allait être réparé, ces trois éléments faisaient terriblement sentir leur absence. Le linge que contenaient nos valises était épuisé; notre provision de pain s'était moisie, et nous voyions avec une anxiété poignante notre stock de biscuits toucher à sa dernière limite. Quant au vin, nous avions dû nous rationner, sans aucun espoir toutefois d'en réserver jusqu'à Kioto, où l'on devait en trouver à coup sûr. Ce fut donc une joie pour la caravane de trouver, sous le nom de Saint-Estèphe, une caisse de liquide rouge fortement alcoolisé qui pouvait avec quelque complaisance passer pour du vin.

La première occupation du voyageur dans toutes les villes du Japon, c'est de *bibeloter*. Cette manie devient ici un besoin irrésistible, et nous subîmes la loi com-

mune. La boutique de l'Alphonse Giroux de l'endroit, magasin par excellence de tous les beaux cloisonnés, reçut plusieurs fois notre visite, et, quand vint le quart d'heure de Rabelais, nous nous aperçûmes que notre escarcelle s'y était bien allégée. C'est qu'on est ici sur la terre classique du bibelot, je ne dis pas de l'art. Si on trouve en effet en toutes choses une sobriété et un goût parfaits, le fini des détails, la patience de l'invention, on ne tarde pas à s'apercevoir de l'absence d'idéal et à constater que l'extrême Orient, ne sentant pas le beau simple et naturel, cherche ses effets dans l'énorme, le bizarre, l'inattendu, le monstrueux même. On reste étonné, confondu, devant ces statues colossales, ces temples chargés d'or, ces prodiges de patience et de fini matériel qu'on rencontre à chaque pas dans tout l'Orient, mais il ne se dégage de tout cela aucun de ces élans dont on se sent transporté quand on regarde Notre-Dame ou qu'on entend une symphonie de Beethoven. Au Japon en particulier, on voit des danses gracieuses, ravissantes même, dont les poses molles et décentes l'emportent de beaucoup, à mon avis, sur les contorsions risquées de nos danseuses de l'Opéra; on trouve des laques merveilleux de richesse, de travail, des armes superbes, des bronzes surtout, ciselés délicieusement à froid, mais on y chercherait vainement une romance ou un poëme vraiment digne de ce nom. Quelques madrigaux échangés entre les grands de la cour et conservés dans les annales du pays, voilà le bilan de la poésie; encore ce ne sont point

De petits vers doux, tendres et langoureux,

comme ceux d'Oronte, car tout se réduit à de simples jeux de mots. La peinture sur soie, si généralement prisée, offre toujours la même perfection matérielle, mais

sans souffle, sans âme : des fleurs, des oiseaux, admirablement dessinés, quelquefois en trois coups de pinceau, et, pour la nature humaine, des types uniformes de dieux, de mikados, de guerriers, de princesses, dont les figures de convention rappellent, en les exagérant, les défauts de l'école byzantine. Parfois cependant l'artiste s'émancipe, sort de la tradition et cherche une nouvelle voie. C'est surtout dans le genre grotesque et satirique que l'invention se donne carrière et arrive alors à des effets où l'imagination a sa place, mais inconsciente et inexpérimentée, comme dans ces dessins que les écoliers tracent au charbon sur les murs. On ne saurait croire à quel degré de comique atteint ainsi ce peuple, qui a inventé, bien avant nous, le genre grivois, et dont l'esprit de saillie, la gaieté communicative, dénotent un génie finement satirique.

C'est le 14 que nous quittâmes l'hôtel du Progrès pour venir au bord de la mer attendre un vent favorable qui nous permît de franchir la baie. Tout en gagnant Mya, le point d'embarquement, nous visitons un temple magnifique perdu dans un parc, et nous en laissons à gauche et à droite plusieurs qui nous attireraient, si nous n'étions pressés par la nuit qui approche. A notre arrivée, le vent rendait la traversée impossible ; force fut d'attendre dans ce petit port. Le Tokaïdo — la grande route qui longe tout le Japon — s'interrompt pour recommencer à Kuwano, de l'autre côté de la baie, de sorte que les voyageurs qui, craignant le mal de mer, prennent la route de terre de Yédo à Kioto, afin de l'éviter, en sont pour leurs frais. Ceci facilite peu les transports. Le 15 au matin, temps splendide, bon vent, mer calme, et nous voilà bientôt hors du chenal de Mya. La vue est ravissante : à droite l'embranchement du Kisogawa, à gauche les collines d'Owari, et devant nous les montagnes d'Isjé. On ne peut quitter le pont, tant cette vue est at-

trayante. Une ombre au tableau : l'eau sur laquelle nous naviguons est sale et vaseuse, — pas même l'illusion de la navigation. A un moment, le vent tombe, la voile s'affaisse, les « *sindo* » empoignent la perche, et nous nous apercevons bientôt, à trois lieues du rivage, qu'on aurait facilement pied. Le vent souffle de nouveau, et nous voici à Kuwano, débarqués sans naufrage.

Après le déjeuner, départ en *djinriksha* ; trois lieues jusqu'à Yoka-itchi. C'est là que, sur un étendard gigantesque, nous lisons : *milk* ; ce mot magique nous fait arrêter court devant la maison où se débite une si précieuse liqueur. Nous entrons, bien entendu, et trouvons en effet, — chose rare, — des vaches, que l'on s'empresse de traire pour nous. Yoka-itchi est un port éloigné de la mer, avec laquelle il communique par une rivière : le mouvement du commerce y est considérable, s'il faut en juger par l'énorme quantités d'articles européens qui remplissent les bazars. Que nous sommes loin de nos braves sériciculteurs des montagnes ! De grands villages sales et tristes, l'éternelle rizière, le monotone Tokaïdo, voilà ce qui nous attend et ce que nous attendions. C'est ici qu'un chemin de fer serait d'une grande utilité.

Nous arrivons de nuit à Kaméyama, petite ville fortifiée, dressée avec son « *siro* » sur une éminence baignée par une jolie rivière. Le lever du soleil sur cette nature fleurie nous réconcilie avec la plaine. La plaine ! je me trompe, c'est au contraire le voisinage de la montagne qui se fait sentir ; bientôt en effet nous sommes au pied d'une muraille menaçante qui barre la route, c'est le Kogayama. Il n'est plus question de « *djinriksha* », il nous faut reprendre les chevaux de bât et raviver de vieilles écorchures qui commençaient à se cicatriser. Nos bêtes grimpent avec fureur une route qu'à peu de frais on

rendrait facile pour nos grandes diligences ; mais voici le haut du col atteint, et la vue s'étend au loin, jusque sur la baie d'Owari, dont les eaux miroitantes reflètent un soleil de feu. La descente est très-douce, mais lente. Faute d'autre véhicule, on se met en « kango ».

Minakutchi, d'où nous repartîmes à cinq heures du soir, Zézé, Otsu, que nous allions voir, possèdent chacun un « siro » formidable. C'étaient autant de sentinelles que les shogun avaient placées là pour empêcher les hommes du Sud venus de Kioto de porter la main sur le Nord. Voici la nuit, voici un ciel bien sombre, et nous sommes loin de l'étape fixée. Bientôt l'orage éclate : foudre, éclairs, tonnerre, trombes d'eau. Que devenir ? Un abri se présente ; nous attendons. Vers dix heures, l'orage cesse, les chemins sablonneux sont aussitôt secs ; nous nous mettons de nouveau en marche, et c'est bien l'heure la plus agréable pour voyager sur ces routes uniformes, par une température si élevée. Cependant un arrêt subit dans la colonne indique un obstacle. On se réveille d'une demi-somnolence ; on aperçoit des hommes vêtus d'un manteau de paille, « mino », excellent contre la pluie, armés de torches et formant au milieu du feuillage un tableau à la Rembrandt. C'étaient des paysans qui endiguaient à la hâte le ruisseau débordé et menaçant d'envahir les habitations voisines en contre-bas. On peut étudier là en petit un phénomène constant dans les terrains sablonneux et qui a modifié en plus d'un lieu la forme du relief terrestre. Un cours d'eau grossi et chargé de matières en suspension tend à les rejeter sur ses rives, le mouvement d'écoulement étant plus rapide au milieu que sur les bords. Il se forme ainsi à la longue deux bourrelets ; mais comme, par suite des dépôts qu'il fait au fond même de son lit, celui-ci s'exhausse constamment, les bourrelets à leur tour vont en s'élevant, et le ruisseau finit par se construire

à lui-même un aqueduc au-dessus des terres environnantes. Celui qui nous arrêta avait au moins huit pieds de haut. Les pauvres gens qui ont de père en fils bâti leur maison au bord du ruisseau chantant et murmurant le voient pénétrer un jour chez eux avec une grosse voix furieuse. Il fallut descendre, passer à gué à dos d'homme, transporter par le même moyen véhicules et bagages pour se remettre en route. Un quart d'heure après, nouvel arrêt dans la colonne et même procédé pour nous tirer d'embarras. Cela se renouvela cinq fois avant d'arriver au gîte, et chaque fois le pittoresque nous consola de nos mécomptes.

Le 17, nous traversons K'sats, la ville où les cortèges des daïmios s'arrêtaient autrefois et se reformaient avant d'entrer à Kioto, résidence des mikados, et nous atteignons le pont de Shéka, jeté à l'extrémité du lac Biwa, sur la belle rivière limpide qui en sort pour se rendre à la mer. Cette première vue du lac a quelque chose d'enchantement. Entouré de montagnes de tous côtés, calme, resplendissant, le lac Biwa nous sembla digne des admirations dont il est l'objet dans les chants indigènes. En y arrivant, nous nous détournâmes de notre route pour aller à Ishiyama déjeuner sur le bord de la rivière, qui viendra plus tard, sous le nom d'Ujigawa, rejoindre le Yodoyvara, au-dessus d'Osaka. Cette petite ville tire son nom — montagne de la pierre — de certaines roches noires, de formes bizarres et d'un volume considérable. Ces roches ont l'apparence d'un marbre poli et s'élèvent jusqu'au sommet d'une petite colline que surmonte un temple. Nous entrons dès à présent dans le périmètre de la ville sainte et dévote par excellence, et nous n'allons plus faire un pas sans rencontrer un souvenir ou un monument religieux. Une avenue d'érables mène au portique, gardé par deux dragons, objets d'une grande vénération. Après avoir monté un roide escalier de pierre,

nous atteignîmes le « hondo », — chapelle, — renfermant l'idole vénérée de la déesse Kwannon, mais dans une telle obscurité qu'on peut à peine en distinguer les formes; elle remonte à la plus haute antiquité. C'est tout près de là, dans l'enceinte du temple, que se trouve la petite pagode où la célèbre poétesse Murasaki composa le *Genji Monogatari*, l'*Iliade* du Japon. Simple était l'ameublement, car il se compose d'un encrier. A quelques pas, un pavillon s'élève sur une plate-forme d'où on découvre une vue ravissante du lac, qui va s'élargissant dans le lointain, tandis que la rivière coule limpide à vos pieds, continuant la nappe d'eau comme le manche d'une guitare, d'où le lac a tiré son nom, « Biwa », — guitare à quatre cordes. — Menacés une fois encore par l'orage, nous gagnons au plus vite Otsu, où nos bagages étaient déjà arrivés, et nous nous dirigeons vers l'hôtel où nous étions attendus.

Cet hôtel est une de ces constructions que les Japonais appellent européennes, parce qu'il y a des apparences de portes et de fenêtres, mais qui ne méritent de nom dans aucune langue. Carton et papier mâché ! Quand on s'assoit sur une chaise, elle s'écroule; veut-on fermer une fenêtre, elle reste entre-bâillée malgré tous les efforts, ouvrir une porte, elle ne cède jamais; mais ce soi-disant hôtel est près du lac, on aura une belle vue et cela console de tout le reste. Pendant que nous faisons connaissance avec notre demeure, l'orage s'était calmé. Le soleil se montra bientôt, l'horizon s'éclaira, les sommets se dégagèrent, nous aperçûmes la fumée des bateaux à vapeur qui sillonnaient le lac. Otsu est une très-ancienne capitale des mikados au deuxième siècle, alors qu'on n'avait pas relégué ces monarques dans la souricière de Kioto. Les rues larges, dallées de blocs de granit, l'étendue de la ville, la régularité de ses maisons basses, l'encadrement des collines qui la dominant, lui donnent

une physionomie remarquable. Ce qui est plus caractéristique encore, c'est, en approchant du lac, la série des « kurayaski » — palais-magasins — qui plongent leurs assises dans l'eau. C'étaient des docks princiers, concédés jadis aux seigneurs riverains pour emmagasiner les denrées qui constituaient leurs revenus, et qui venaient s'y entasser avant de gagner en bateau les provinces de l'autre rive.

Le lendemain fut consacré à une excursion à Hirasaki en bateau à vapeur. Après un bain délicieux dans les eaux du lac, par une température de 54 degrés, nous déjeunâmes sous un très-vieux « matsù » qui a plus de trois siècles et qui appuie ses branches tortues sur des étais chancelants. J'avoue que j'aime autant regarder un beau chêne de cinquante ans, dans son libre développement, que ces victimes de la végétation dont les horticulteurs japonais sont les Procustes ; mais c'est la mode ici, — cela répond à tout. Malgré une chaleur accablante, nous ne pûmes résister à la tentation de gravir les premières assises de la montagne de Heizan, qui domine à la fois le lac Biwa et Kioto. Du haut du temple, bâti sur son flanc, nous eûmes la vue la plus complète du lac. Cette grande nappe d'eau, de vingt-cinq lieues de long et dix de large, admirablement encadrée, attire et retient le regard. On voudrait traverser le lac dans tous les sens, gagner l'ouest, pousser jusqu'à la mer du Japon, mais il faut commencer par regagner notre « tchaya » de Hirasaki. Rentrés à Otsu, nous fîmes une ascension au temple de Midéra : la vue est également belle, et le temple lui-même offre des beautés d'un ordre supérieur. C'est ici le moment d'ouvrir une parenthèse et d'expliquer ce que représente le mot *temple*, qu'il faut employer pour abrégé, mais qui serait plus exactement remplacé par « cité religieuse ». Cette explication me paraît indispensable au moment où nous approchons de la ville

qui contient les monuments les plus célèbres dans ce genre.

Pour avoir une idée du temple de Midéra, qu'on se figure un espace comme le parc Monceaux par exemple, souvent beaucoup plus grand, planté d'arbres gigantesques et très-accidenté, généralement au flanc d'une colline. Sur une plate-forme, où l'on arrive par des escaliers, il y a trois chapelles, une principale au fond, deux accessoires un peu en avant ; puis on remonte ou on redescend, suivant la disposition du terrain, le long d'une autre avenue ; de nouveaux escaliers mènent à une bonzerie, au delà encore un autre groupe de trois chapelles, d'autres pagodes ; l'œil s'y perd, les jambes se lassent, et toujours de nouvelles avenues, de nouveaux portiques, de nouveaux étonnements !

Le temple de Midéra est shintoïste, donc très-simple et très-vieux, puisqu'il aurait été reconstruit par l'arrière-petit-fils du fondateur, qui vivait en 675. Outre la cloche de tous les jours, on en voit une en bronze de dimension plus grande, — cinq pieds et demi de haut. C'est toute une légende. Elle fut apportée là, après la mort de Bouddha, d'une pagode de l'Inde. Le célèbre Bunkei, une sorte d'Hercule, personnage *sui generis* de la légende japonaise, la prit un jour sous son bras et alla cacher son larcin sur la montagne d'Heizan, à trois lieues de là, puis, fou de joie, il se mit à frapper dessus pendant un jour et une nuit, si bien que pas un habitant ne put dormir. Les prêtres, mis sur la piste par le son, allèrent le supplier de leur rendre leur cloche ; il y consentit à la condition de recevoir la ration de soupe qu'il voudrait. Il rapporta donc ce léger bibelot, et reçut en revanche une marmite de soupe que les bonzes nous montrèrent. C'est un chaudron en fer de un mètre cinquante de diamètre et un mètre de profondeur, qui en tout cas porte bien la date qu'on lui assigne. J'ai cité

tout au long cette petite histoire pour donner la note de la légende japonaise. Il y en a beaucoup sur le même ton ; rien d'élevé, rien d'allégorique. Si quelque lueur brille dans la littérature japonaise, on en retrouve toujours, en cherchant un peu, l'origine chez les Chinois, infiniment moins sociables, moins fins, moins ingénieux, mais décidément plus forts.

En redescendant de Midéra, nous nous mîmes en route pour Kioto, dont nous n'étions qu'à trois lieues. La grande route — toujours le Tokaïdo — est, dans la moitié de sa largeur, dallée d'une ville à l'autre, et sur ces larges dalles de pierre deux ornières parallèles ont été creusées avec le temps par les roues des chars à bœufs. C'est un curieux spectacle à voir que ces lourds animaux — la race de Kioto est très-grande — attelés en flèche et traînant lentement, sans jamais dévier des deux ornières étroites, des chars sur lesquels sont empilés les produits de la campagne ou ceux de la ville. Les roues de ces chars sont en bois plein. Que de siècles il a fallu pour que ce bois mou creusât dans le granit un sillon de sept ou huit centimètres de profondeur !

Nous entrons enfin dans Kioto. Aucune surprise, aucune déception ; je m'attendais à cette enfilade de maisons basses, de rues régulières et mornes. C'est Yédo plus propre et plus correct, mais plein de merveilles qui devaient se révéler le lendemain. Installés chez Nakamura, aubergiste officiel, nous commençons par une soirée de repos. Le 9 à six heures, en route ; la chaleur promet d'être accablante, et nous avons un rude programme à remplir. C'est alors que se déroule devant nos yeux éblouis la série des magnificences de Kioto. Comment conduire le lecteur dans chacun de ces temples, qui sont des villes, ou plutôt des nécropoles ? Essayons d'en donner une idée générale.

Kioto est bâti dans une plaine, entouré d'une ceinture

ronde et complète de collines peu élevées, qui ne s'ouvrent au sud et au nord que pour laisser passer le Kamogawa, ruisseau large comme la Bièvre, mais qui coule dans un lit de galets plus large que la Seine à Paris. Si on se place à l'orifice sud, on voit s'élever à l'est la série des hauteurs de Higashiyama, à l'ouest celle de Nishiyama. Le Kamogawa coule en décrivant une courbe convexe au pied de l'Higashiyama, tandis que son affluent, le Katarugawa, décrit en sens opposé une autre courbe au pied du Nishiyama, de sorte que la ville est enfermée dans la circonférence formée par ces deux rivières et par le cercle de collines concentriques. Ce sont les collines de l'ouest que nous visitâmes d'abord. C'est là que nous vîmes Ghion, — célèbre par son antiquité, — Chioin, que ses proportions colossales ont fait surnommer le Saint-Pierre du Japon, — Nanjienji, dont le jardin fait oublier les chapelles, — Miakoji, célèbre par ses érables séculaires, — Kurodani, avec son cimetière plein de statues et sa pagode élégante d'où l'on domine toute la cité, — Yeikando, perdu dans les bois, où l'on remarque de belles vasques de bronze, — Shiniodo avec ses bas reliefs, — Yoshida, juché comme un belvédère, — autant de merveilles de goût, de simplicité, qui font impression par leur antiquité, leur encadrement et d'heureuses proportions. L'âge moyen de ces temples est le douzième siècle, époque où les premiers shogun surent utiliser les ressources jusque-là languissantes du pays. Ils sont aujourd'hui solitaires ; quelques bonzes restent encore là pour les desservir et les entretenir, mais c'est tout : les fidèles ne s'y pressent plus en foule comme jadis, et cette solitude même ne contribue pas peu à les poétiser aux yeux du voyageur. Ginkakudji — le pavillon d'argent — était une petite maison de plaisance d'un mikado du quinzième siècle, toute garnie d'argent ; aujourd'hui l'argent a disparu.

Nous voici au Gosho, l'ancien palais du mikado. Chose remarquable, le Gosho est entouré de simples murailles, comme tous les « yashiki », un peu plus hautes seulement, et non pas ceint de fossés comme le siro taïcounal ou le moindre castel de province. On peut y enfermer un monarque comme dans une prison, mais il ne peut s'y défendre comme dans un château fort. Il y a plusieurs enceintes remplies de petits palais, jadis habités par les « kugé », aujourd'hui déserts. Les portes du palais sont des merveilles d'ornementation; elles ont à Kioto cette forme particulière qui rappelle un peu les manteaux de cheminée de Blois ou de Chambord. Le toit, au premier coup d'œil, semble fait de chaume; avec plus d'attention, on s'aperçoit qu'il est composé d'une foule de petites lamelles de bois, d'une régularité parfaite, formant une couche d'environ trente centimètres d'épaisseur. Au-dessous, des sculptures, des dragons découpés, mille sujets variés, et les battants garnis d'or et de bronze à profusion. Tout cela, avec les pendentifs et les chapiteaux, fait de chaque porte une œuvre remarquable et bien digne d'être admirée. Le Nidjo, frère du Gosho, est l'ancienne résidence du shogun, quand il venait à Kioto.

Kioto est un grand Versailles de bois, régulier, triste, mourant, abandonné par la vie, qui s'est réfugiée à Yédo. On y trouve partout les traces du plaisir, nulle part celles du travail : commerce de luxe, soieries, bibelots, maisons de thé, concerts de guitares, tout l'attirail d'une Babylone défraîchie et démodée.

Dans la direction du sud, c'est encore une série de temples dont les enceintes de verdure se touchent : Higashiotani avec ses escaliers gigantesques, Yasaka, Kio-midzu, à moitié suspendu sur pilotis, au-dessus d'une gorge abrupte, — Nishiotani, remarquable par un pont de pierre d'une courbure si exagérée qu'on ne peut la

gravir qu'à quatre pattes (au lieu d'arches, ce pont est percé de deux orifices qui lui ont valu le nom de *pont des lunettes*), — le Daibuts, idole en bois, la plus grande du Japon, — Ringioin, si grand qu'on avait organisé un tir à l'arc sous ses vastes galeries, — Mimidzuka (le tombeau des nez et des oreilles). Il paraît que c'était l'habitude des vieux guerriers japonais de rapporter les têtes des vaincus aux pieds de leur empereur ; il y en eut tant lors de la conquête de la Corée, qu'on leur permit de rapporter seulement le nez et les oreilles ; encore, dit la légende, fallut-il creuser, pour contenir tous ces trophées, une fosse de sept cent vingt pieds de circonférence et de trente de profondeur, sur laquelle s'élève la pyramide que l'on voit aujourd'hui.

Notre soirée fut consacrée à un ballet de « guéscha » dansant au son du tambourin et du samissen. Pour la première fois nous entendîmes là quelque chose qui de loin ressemble à la musique ; les danses sont très-originales. Le type des femmes de Kioto a une réputation générale au Japon ; je me hâte d'ajouter qu'elle est bien méritée. Le nez aquilin, les yeux bien fendus et expressifs, la bouche fine et de belles dents, malheureusement laquées, même chez les jeunes filles, l'ovale régulier, se rencontrent là beaucoup plus souvent que partout ailleurs. Que de jolis minois qui ne jureraient nullement sous un chapeau d'amazone ! Quant à la vertu, on la dit farouche. Un type qu'on ne trouve qu'à Kioto, c'est celui des femmes portefaix. Nous avons rencontré des escouades de ces vigoureuses créatures, fort proprement vêtues, la taille serrée, les jambes enfermées dans des molletières de soie grise, le poing droit sur la hanche et soutenant de la main gauche une grande jatte, un panier de légumes, qu'elles posent sur leur tête avec un coussinet. Parfois elles cheminent à côté de leur mari, qui, les mains libres, conduit son

taureau attelé à un char, non par les cornes, mais par les épaules, et retenu par un anneau dans le muflle.

Le 20, l'après-midi fut consacrée au théâtre, où l'on jouait une pasquinade sinistre, la parodie du « harakiri ». Le héros, après mille péripéties, se perce de son sabre ; le sang couvre sa poitrine ; il veut l'arrêter, il s'en met plein les mains. Un ami s'avance, il le barbouille en voulant lui saisir le bras ; le daïmio s'approche, il est inondé. Une jeune fille, cause première de toute l'affaire, — toujours la femme ! — vient se jeter dans les bras du malheureux ; en un instant, elle est rouge comme une pivoine. Dans la salle, c'est un fou rire général : alors tous les acteurs, y compris le mourant, se dressent et entament un *cancan* furibond sur lequel la toile tombe.

Un spectacle bien autrement intéressant le soir est celui de la rivière. J'ai dit que c'était un modeste ruisseau ; l'orgueil des habitants de Kioto, leur folie, c'est de prétendre avoir un fleuve. Ils lui ont fait des ponts magnifiques, jetés sur un large fossé presque à sec ; mais ils ne s'arrêtent pas là, et pour que l'illusion soit plus complète, le soir venu, les riverains établissent de petits barrages au moyen desquels ils réussissent à étaler en une grande nappe le modeste filet d'eau. Dans ce fleuve, large de deux cents mètres et profond de dix centimètres, on pose des tables basses sur lesquelles la population vient s'asseoir les pieds pendants dans l'eau. Si les places se payent cher, c'est ce que j'ignore, mais j'aurais bien volontiers payé la mienne sur le pont de Godjio, d'où l'on voyait cette population fourmillant parmi des myriades de grosses lanternes dont les reflets scintillaient dans l'eau. N'est-elle pas admirable, la ténacité de ces braves gens qui jouent pour eux-mêmes trente fois par mois le simulacre d'une rivière ?

Notre troisième matinée fut bien employée malgré la

pluie. Nous transportant du côté ouest, nous visitâmes une villa au milieu d'un jardin, où habita jadis le grand Hidéyoshi ou Taïko-Sama, l'une des plus grandes personnalités du Japon. Saluons ces souvenirs historiques, et passons. Non loin se trouve Honkokudji, le plus vaste de tous les temples, le plus riche par l'ornementation, — Hongandji, où l'on a recueilli les restes d'une exposition close, et qui sera peut-être pour nous le souvenir le plus frappant de la ville sainte. C'est un vaste palais d'un luxe inouï. Les plafonds sont ornés de caissons sculptés et peints, d'une conservation extraordinaire. Les murailles sont tendues de grands panneaux dessinés à l'encre de Chine sur fond d'or et remarquables par une science de la perspective bien rare dans la peinture japonaise. Les portes peuvent lutter avec celles du Goshô. Je ne dirai rien des objets exposés; mais comment passer sous silence une tapisserie de soie, or en relief, représentant la mort de Bouddha, vraiment digne des Gobelins, et vendue, nous a-t-on dit, à un amateur français 25 000 « rio » (140 000 francs)?

Le 22 au matin, escortés par les cadeaux de notre hôte, nous gagnons, sous une pluie tenace, Fushimi, où une bataille célèbre décida du sort du taïcounat en 1868. C'est là que nous nous embarquons dans un grand « yanéfuné », — bateau couvert, — sur lequel nous descendons le Yodogawa au fil de l'eau grossie par les pluies récentes. La seule distraction pendant six heures de descente entre deux rives monotones, c'est de voir tourner les roues qui montent l'eau destinée aux rizières du voisinage. C'est aussi simple qu'ingénieux. De loin, on aperçoit une roue à palettes; en approchant, on voit que de trois en trois palettes est placé un tube de bambou creux, fermé à l'extrémité qui regarde la rivière, ouvert du côté de la terre. La roue tourne, le tube plonge, se remplit, s'élève, puis, arrivé

au sommet, se vide, grâce à une faible pente très-bien calculée, dans une rigole d'où l'eau se répand dans les rizières. Ces grandes aubes sont innombrables et tournent très-vite, ce qui fait ressembler le fleuve, quand on l'enfile du regard, à un large train de chemin de fer déraillé et couché sur le dos, dont les roues continueraient à tourner sur elles-mêmes.

Mais voici que le fleuve s'élargit ; l'horizon s'éclaircit et nous montre les collines voisines. Je songe au cours du Rhône au-dessous de Lyon, et, comme pour compléter la comparaison, un petit village semblable aux Roches de Condrieux vient se mirer dans l'eau. Souvenirs, beaux souvenirs de France, que venez-vous faire ici ? Fuyez, charmeurs ; — pour jouir du Japon, il ne faut pas le comparer ! Le temps passe, le fleuve coule ; nous rencontrons des bateliers qui nous interpellent familièrement ; plus de doute, nous approchons d'un *settlement* européen. Sur la rive droite s'élève une vaste bâtisse en pierres de taille, à gauche se dresse un « siro » monumental comme celui de Yédo ; nous sommes à Osaka.

Nous naviguons au milieu des maisons de thé penchant leur balcon sur l'eau, des « kura » dégorgeant leurs marchandises dans les jonques, longeant par moments des quais réguliers d'où descendent de grands escaliers. C'est en bateau qu'il faut arriver à Osaka, c'est en bateau qu'il faut s'y promener. Coupée d'autant de canaux que de rues, traversée par un fleuve et par plusieurs rivières, la cité du sud a une vie plus aquatique que terrestre. Osaka a été appelé la Venise de l'Orient ; c'est en effet l'épithète réservée à toute ville qui possède plus de trois canaux, surtout lorsque, comme celle-ci, elle communique avec la mer ; mais, Venise ou non, Osaka est la reine des cités japonaises, infiniment supérieure comme ville à Kioto, qui n'a que ses temples. Elle a

5,500 ponts en dos d'âne d'un effet très-pittoresque, des rues propres, nettes, bien aérées, pavées de tuiles posées de champ sur lesquelles on roule comme sur du marbre poli. On voit bien que c'était ici la résidence de prédilection du shogun.

Le 23, l'une de nos premières courses fut pour le donjon central du « siro » d'où l'on découvre toute la ville. Il y a quelques années à peine, ce « siro » renfermait un palais d'une grande beauté. Il fut brûlé en 1868 par les derniers défenseurs du taïcounat, qui, après s'être défendus jusqu'à la dernière extrémité, couronnèrent leur résistance par cet acte de vandalisme. Il ne reste aujourd'hui que quelques tours carrées et des murailles que ni l'incendie ni le canon ne pourraient entamer. Je mesurai une pierre qui avait douze fois la longueur de ma canne, 6 mètres de haut et épaisse en proportion ; le reste de cette construction cyclopéenne est à l'avenant.

Un pont à traverser, et du « siro » nous passons à la Monnaie. Vieux Japon au delà, *new Japan* en deçà ; tout est anglais à la Monnaie, sauf quelques systèmes perfectionnés empruntés à la France. Le directeur nous reçoit avec beaucoup de grâce et nous donne en français les explications les plus précises. Cet établissement est largement conçu et exécuté : il est, on peut le dire, absolument complet. Depuis les briques pour les constructions jusqu'à l'acide sulfurique, tout se fait dans l'établissement même. Si les Japonais comptaient bien, ils veraient qu'un « rio » ainsi frappé leur coûte cher avant d'être mis en circulation.

Après plusieurs journées employées en courses et en promenades à travers les rues, les canaux d'Osaka et les boutiques fatales à notre bourse, nous montons en bateau à vapeur, pour nous rendre à Kobé et y prendre la malle américaine qui doit nous ramener à Yédo. Le 25, nous descendions la rivière, passant devant les batteries de Teppo-

san, qui sont censées en défendre l'entrée. Dans la brume se montrait l'île d'Awadsi, — Awadsi, l'île enchantresse, le berceau du Japon, le séjour des dieux, — Awadsi, qui ferme l'entrée de la mer intérieure peuplée d'îlots ravissants, qui défient toute description.

Au bout de deux heures de navigation, nous abordions au quai de Hiogo. Kobé, Hiogo, c'est tout un. Le premier est la concession européenne, le second le village japonais. Nous trouvons à l'hôtel américain des boissons glacées si agréables ! sur ces quais poudreux, entre la baie miroitante et les collines de sable voisines, où à midi il ferait 38 degrés à l'ombre, si l'ombre n'était complètement absente. Aussi ce fut à quatre heures et demie seulement que nous eûmes la force de gravir la montagne de la Lune où nous attendait une vue splendide, toute la baie, toute la plaine d'Osaka, la mer à nos pieds, à droite Awadsi, et par-dessus le promontoire qui garde Kobé les flots étincelants de la mer intérieure ! Salut, dernier sommet, dernier panorama ! Demain nous serons en voie de retour.

Le lendemain, nous étions prosaïquement et médiocrement installés à bord de l'*Oreganian*, qui fumait dans la rade. Bientôt les roues s'ébranlent, le balancier oscille, et cette grosse masse se met en mouvement comme un cétacé gigantesque. Enfin le 28, à cinq heures du matin, dans les trente-six heures réglementaires, nous amarriions à la bouée, et en quelques instants nous débarquions à Yédo, à la gare de Simbashi. Notre voyage était fini.

Résumons ces impressions si fugitives, si hâtivement racontées. Commençons par des actions de grâces. On ne saurait imaginer une si longue tournée dans un pays inconnu, qui se soit accomplie dans des conditions plus agréables : pas le moindre accident, car nous avons déjà oublié le jeûne forcé de l'Asamayana, et dans un par-

cours de 200 lieues, arrivée, à jour nommé, à toutes les étapes que nous nous étions fixées. Nous avons pu étudier sur place l'industrie primitive de la soie dans toutes ses phases, car nous avons traversé les plus riches provinces séricicoles du Japon, voir de près ces populations vierges des montagnes, où résident les forces vitales du pays, ces solides paysans, ces fortes commères, ces gens simples qui sont des fourmis patientes, toujours à l'œuvre,

Gaudentem patrios findere sarculo
Agros.

Les révolutions passent sur leurs têtes sans les toucher, et il faut qu'ils soient bien maltraités par l'impôt pour se révolter. Quant à savoir s'ils vivent sous le régime du mikado ou du taikoun, sous les daïmios ou sous des préfets, que leur importe ? Ils envoient à Yokohama leurs soies, qui se vendent fort cher, et l'on peut dire qu'à ceux-là du moins l'introduction des étrangers a donné la prospérité. Le paysan japonais, incapable de grands efforts, mais patient et laborieux, recommence la vie de ses pères de génération en génération ; le gouvernement, obéi sans peine dans ces provinces du centre, nomme des fonctionnaires locaux, pris parmi les anciens « keraï ». Leur administration est paternelle, et, sans force armée, par le prestige seul de l'investiture, ils font marcher une bourgade. Aussi faut-il rendre justice au caractère éminemment pacifique des administrés.

Le gouvernement ne saurait trop faciliter le développement des campagnes. Elles sont si belles, ces vallées, si pleines de beaux pâturages, qui, avec quelques amendements, deviendraient excellents ! Qu'on y répande à profusion des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres ; voilà ce qui est urgent. Qu'une réglementation

éclairée vienne au plus tôt arrêter le déboisement, soumettre les forêts à des coupes réglées, et enfin donner au pays ce qui lui manque le plus, des routes ! Des routes dans tous les sens, non des routes stratégiques, mais des routes commerciales, — de grandes routes, des routes moyennes, bien entretenues, bien dirigées, tout l'avenir est là.

.

CHAPITRE VIII

L'HIVER AU JAPON

UNE EXCURSION A NIKKO

« Nikko mi nakereba kekko toyu na. »

S'il faut en croire ce dicton japonais, « qui n'a pas vu Nikko ne peut dire : merveilleux ». Désirant depuis longtemps m'assurer de la véracité du proverbe et étudier les mœurs hivernales de l'extrême Orient, je résolus de consacrer à une excursion à Nikko les loisirs que le renouvellement de l'année apporte ici, comme partout, à tous les fonctionnaires. J'avais assisté l'an passé aux réceptions officielles dans le palais du Tenno, et vu de près le descendant des dieux, celui qu'on ne pouvait jadis regarder en face sans crime de lèse-majesté; j'allais cette année contempler les monuments superbes élevés aux anciens shogun, car Nikko est le Saint-Denis ou le Panthéon du Japon. C'est là que les efforts de l'art unis aux merveilles de la nature ont fait aux grands hommes des tombeaux dignes d'abriter leurs dépouilles.

Une route directe y conduit, belle, il est vrai, mais triste et monotone; je choisis de préférence un chemin

infiniment plus long, qui, suivant les contours du bassin du Tonégawa, traverse une contrée accidentée, très-variée, et très-peu connue. C'était bien l'hiver que j'allais rencontrer dans les montagnes, car le 24 décembre, jour de mon départ de Yédo, le thermomètre marquait — 2 degrés. La route jusqu'à Tomyoka est celle que j'avais suivie au mois d'août pour me rendre à l'Asama-yama¹. A partir de Tomyoka, le paysage offre un aspect assez vulgaire, des champs bordés de mûriers, taillés court et entourés de torons de paille. De temps en temps, sur le bord du chemin, une petite statuette de granit grossièrement sculptée, au pied de laquelle pendent des sandales de paille, — seule chaussure du pays, — offertes en *ex-oto* à quelque dieu protecteur des voyageurs.

Après avoir franchi un des nombreux cours d'eau qui vont former plus loin le Tonégawa, on arrive à Takasaki. C'est jour de marché, les rues sont pleines de paysans qui viennent apporter légumes, cocons, flottes de soie filée, charbon, bois de construction et de chauffage. Leurs lourds chevaux de bât tirent de toutes leurs forces sur les cordes auxquelles leurs maîtres les ont attachés pour aller boire du « saki » avec les amis et les acquéreurs. Tout à l'heure ils vont regagner leurs chaumières, emportant les produits qu'on débite sur le marché : thé, porcelaines, ustensiles de fer et de bois, lampes à pétrole, marchandises européennes, depuis des bouteilles de vermouth qui les griseraient, s'ils pouvaient en boire, jusqu'à des chaussures qui les meurtriraient, s'ils les pouvaient mettre. Chez Shikaya, un marchand fort aimable, qui a fait fortune dans l'industrie de la soie, je retrouve mon « koskai », venu par un chemin plus court avec un cheval portant mes bagages.

Takasaki a 10,000 maisons; on peut donc supposer

¹ Voir chapitre VII.

25,000 habitants. Il faut nous contenter de cette évaluation approximative, l'état civil au Japon étant tenu très-irrégulièrement. Il n'en sera plus ainsi désormais ; l'une des premières réformes récemment adoptées dotera le pays d'un état civil semblable en tous points à celui que nous avons en France. Il y avait autrefois un « siro », démantelé maintenant et encore habité par une garnison de 500 hommes. On les rencontre dans les rues ; c'est aujourd'hui dimanche, et toute l'armée japonaise fête maintenant le dimanche. J'aperçois dans une de mes promenades une école ouverte ; je suis frappé de la tenue des enfants. L'air et la lumière circulent partout. Croirait-on que dans ce pays il n'y a pas un homme, pas une femme, pas un enfant au-dessus de douze ans qui ne sache lire et écrire le syllabaire vulgaire !

J'avais fait huit « ri » jusqu'à Takasaki, il m'en restait trois pour arriver à Maybashi. Un nouveau cheval pour les bagages, et je fais mes adieux à mon hôte Shikaya. Jusqu'à Maybashi, la campagne n'est qu'une plaine de mûriers, coupée de quelques rizières dans les fonds, et l'aspect en serait plat et monotone, sans les sommets neigeux des montagnes qu'on aperçoit tout autour. Le soleil couchant irise les nuages gris qui ont plané toute la journée et dore les cimes de teintes délicieuses. Un peu avant d'arriver, on traverse un cours d'eau assez large et profondément encaissé. Toute la course que je me propose de faire n'étant qu'un vaste circuit du bassin du Tonégawa, que je ne verrai que plus tard dans toute sa largeur, je vais en traverser les affluents de tous côtés.

A Maybashi, je suis reçu par le « mura-no-kotcho » ou maire de l'endroit, qui entame une conversation politique, me demande mon opinion sur les questions du moment, sur les ministres, etc. La veille, deux ingénieurs anglais étaient passés par là pour étudier le tracé d'un chemin de fer. Un chemin de fer ! Et pour aller de Ta-

kasaki à Maybashi il a fallu descendre trois fois de « djinriksha », parce que les ponts étaient trop étroits ! Qu'on fasse donc des routes ! A peine installé, je suis réveillé par le vacarme d'une bonzerie en prière. Les litanies bouddhistes se chantent très-haut sur un ton nasillard avec grand renfort de clochettes et de gong. Je me trouvais, sans le savoir, dans le voisinage d'un temple.

Je me mets en route pour Kiriû sur un cheval prétendu de selle, car les « djinriksha » ne passent plus. La nuit a été froide, la matinée l'est encore ; la campagne est couverte de gelée blanche. C'est par les temps sereins d'hiver qu'on voit ici ce phénomène, beaucoup plus commun chez nous au printemps. On commence à monter insensiblement au milieu d'un pays désert. Devant le voyageur se dressent les sommets dénudés qu'il faut franchir pour arriver à Nikko ; derrière lui, l'Asama-yama, qui fume à gros flocons blancs, et pour éclairer tout cela un magnifique lever de soleil. Les mûriers se mêlent encore aux rizières, mais ils sont plus hauts, moins nombreux, et n'ont plus la ceinture de paille. On rencontre quelques chevaux de bât qui portent à Maybashi des fagots ou des bois découpés en planches. Les paysans usent d'une sorte de droit d'affouage et peuvent couper pour leur usage du bois dans les communaux. Ils en fabriquent divers ustensiles de ménage, surtout ces « guetta » — chaussures — dont il se fait au Japon une consommation inouïe.

Kiriû est une ville manufacturière par excellence : elle représente dans cette contrée à peu près ce qu'est Lyon en France, toute proportion gardée. Ma première visite est pour le « mya » de Tenjin-Sama, situé à une des extrémités de la ville : c'est un temple shintoïste précédé d'une belle avenue de « sŭgni », auquel on a récemment appliqué une construction bouddhiste d'une grande richesse d'ornementation. Les mu-

raillies, si l'on peut donner ce nom à des pans de bois, sont couvertes de bas-reliefs sculptés sur bois et coloriés en vermillon et or, représentant des fleurs, des oiseaux, des animaux fabuleux, si nombreux dans la mythologie japonaise. En sortant du temple, je me trouve entouré d'une troupe de deux cents enfants ébaubis et passablement crasseux, qui me font une escorte respectueuse d'ailleurs, mais singulièrement gênante. J'ai remarqué ainsi que, dans tous les centres un peu considérables, la curiosité était plus vive et plus indiscreète à l'endroit du voyageur étranger que dans les petits hameaux perdus ; par quelle raison ? c'est ce qu'il est difficile de dire.

Si j'appelle Kiriū une ville manufacturière, on comprend bien qu'il ne faut pas y chercher des cheminées de 15 mètres répandant la fumée, ni des usines vomissant, à un coup de cloche, quatre ou cinq cents ouvriers ou ouvrières. Une roue de bois à palettes plongée dans le ruisseau qui court sur chaque bord de la rue centrale et tournant paresseusement au cours de l'eau vous signale un atelier ; voilà le moteur. Le premier établissement que je vois est dirigé par une femme. Au rez-de-chaussée, un atelier de dévidage dont il est inutile de décrire le mécanisme primitif et surtout fort lent ; au premier, un atelier de moulinage pour la fabrication de la trame et de l'organ-sin. Diverses bobines disposées autour d'un cercle de bois horizontal contiennent la soie grège déjà teinte ; les fils vont se réunir au centre et se tordent ensemble au moyen d'un mouvement de va-et-vient que l'ouvrier imprime au cercle en pressant du pied une pédale. La patronne, une grosse commère toute ronde, essaye de m'expliquer tout cela d'une voix qui domine le bruit des ateliers ; mais je m'enfuis ahuri par le vacarme et asphyxié par la chaleur entretenue à dessein dans la pièce. Dans d'autres ateliers, c'est exactement le même mécanisme.

J'entre ensuite chez des teinturiers aux mains bleues, qui sont en train de plonger dans des bassines remplies d'indigo les flottes de soie apportées par les fileuses des environs. Devant la porte, sèchent au soleil des tas d'indigo qui vont fournir la matière de ces bleus foncés, couleur ordinaire et presque unique des vêtements de ville japonais. Enfin, mon cortège et moi, nous arrivons chez un gros industriel de Kiriû, un tisserand. « J'allai dernièrement à Tomyoka, me dit-il. — En effet, j'ai vu là des pièces de soie tissées chez vous, et c'est le désir de voir vos ateliers qui m'amène ici. » Très-flatté, il rappelle ses ouvrières, qui venaient de finir leur journée, pour faire tisser devant moi diverses pièces commencées précisément avec de la soie filée à Tomyoka. On ignore ici l'emploi des cartons qui permettent à nos ouvrières de faire à l'envers un dessin fort compliqué : aussi faut-il deux personnes pour une pièce à rames, l'une faisant courir la navette destinée au fond, l'autre celle du dessin. Pour l'uni, c'est exactement le métier à la Jacquard, si commun dans nos campagnes normandes et dans nos chaumières. De tous côtés, on entend le *clac-clac* qui rappelle les bords de l'Orne et de la Sarthe. Sous mes yeux, la navette court dans une belle pièce de satin violet qui me fait fort envie ; malheureusement ces étoffes, moins parfaites que les nôtres, reviennent beaucoup plus cher. En somme, l'impression que l'on rapporte de Kiriû, c'est que ce peuple est laborieux, industriel, mais peu inventif, et que, malgré le bas prix de la main-d'œuvre, il ne peut lutter contre la concurrence européenne, pourvue d'engins supérieurs et économiques.

En quittant Kiriû, on repasse, sur un pont légèrement échafaudé, le Watashingawa, une jolie rivière encaissée, bien tranquille et bien modeste en cette saison, mais qui ne se gênera nullement, viennent le mois de mars et la fonte des neiges, pour emporter ponts et moulins, et

charrier tout cela jusqu'au Tonégawa, dans lequel elle se jette. Il était presque nuit quand j'arrivai à Omama, où j'avais envoyé mes bagages en quittant Maybashi. Encore jour de marché ! Éclairés par de grosses bougies de cire, à mèche de papier, les marchands s'efforçaient d'attirer les derniers chalands vers leurs étalages en désordre, les uns récitant une petite litanie monotone, les autres ajoutant le geste à la parole et lançant des boniments à la foule distraite. Un marchand, me reconnaissant pour un « todjin » — étranger — à la lueur de sa chandelle, m'interpelle : « Eh ! monsieur l'étranger, n'avez vous pas besoin d'une paire de « guetta ? » Et la foule de rire aux éclats. « Non ; mais si tu as des bottes, j'en achèterais bien une paire. » Et la foule de rire plus fort, seulement les rieurs cette fois étaient de mon côté. Il n'en faut pas davantage pour amener, j'allais dire sur les lèvres, mais il est plus exact de dire entre les oreilles de ces braves gens, ces rictus gigantesques qui se propagent de proche en proche, si bien que le dernier ne sait pas le moins du monde de quoi on rit, et n'en rit que plus fort.

Omama est la dernière étape de la plaine et la première de la montagne. C'est là que les deux zones se donnent rendez-vous pour échanger leurs produits. La route a été longue, il faut y coucher, et les « yadoya » sont encombrées. Je trouve mon « koskai » bien installé, le dîner prêt et la natte disposée pour passer la nuit. Omama, avec sa grande rue large, son ruisseau central encaissé en vue du débordement, ses chaumières couvertes de pierres, ses lanternes de pierre dressées au milieu du chemin, a déjà une tout autre physionomie que les bourgs de la plaine. Je me sens transporté à Subachiri, au pied du Fusiyama, ou sur les bords du Kisogawa. Salut, mes braves montagnards ! vous voilà donc une fois encore avec le calme grandiose de vos montagnes et la tranquillité de vos rues, où l'on n'entend

que le cri rauque des aveugles et la cloche des temples.

Le 30, réveillé par une température de zéro degré, je quitte Omama à pied, suivi du cheval qui porte mes bagages, et de mon « koskai », qui a passé mon fusil en bandoulière. Le temps est magnifique, et, après avoir franchi le col d'Ognivara, je redescends à Hanawa. Rien de brusque comme le changement de température et d'aspect, suivant que l'on passe d'un versant à l'autre de cette vallée. Le versant placé au nord, exposé par conséquent au midi, est boueux de dégel et planté de mûriers qui se risquent jusque sur ses pentes, tandis que le versant du sud, qui ne reçoit que quelques rayons obliques du soleil couchant ou levant, est au contraire entièrement gelé. Le chemin craque sous les pas, les cristaux en aiguilles se brisent sous les chaussures, on retrouve la neige tombée il y a quinze jours. Les châtaigniers et les cyprès sont les seuls arbres de cette contrée où je ne rencontre que des chevaux de bât portant à la ville des planches découpées sur place.

Non loin de là est un petit cimetière, remarquable par son isolement, plus remarquable encore par la terre fraîchement remuée sur une grande longueur. Aurait-on commencé déjà d'appliquer un décret récent du gouvernement? Il faut savoir qu'un tiers environ des bouddhistes, composant la secte de Monto, très-répandue au Japon, brûlent leurs morts, suivant un rite qu'il a été question d'introduire en Europe, et qui en tout cas est excellent en lui-même, et respectable partout où les mœurs l'admettent. Or, le « daid jokan » — conseil suprême — ayant ordonné que les morts seraient désormais enterrés sans crémation par toutes les sectes, ces braves gens sont aujourd'hui contraints de creuser des fosses, sans savoir ni la profondeur ni la forme qu'il faut leur donner. Ce n'est pas en effet dans la position horizontale que les

sectes qui ensevelissent leurs morts les placent dans la terre ; le plus généralement, le mort est accroupi, ramassé sur lui-même dans la position d'un homme à genoux, assis sur ses talons et courbant son front jusqu'à terre. C'est dans cette posture, qui ne demande pour bière qu'un coffre carré, que les pauvres gens, les marchands, les paysans, vont, après s'être courbés toute leur vie durant, se prosterner après leur mort. Les hommes de haut rang se font souvent enterrer assis. La famille de Mito enterrait ses morts couchés.

Hanawa est un petit village de sapin, tout pareil aux villages du Kisogawa que nous avons visités au mois d'août 1873. Des toits de chaume, le plus grand nombre en planchettes de sapin, couverts de pierres, une modeste auberge, où je m'arrête pour changer de cheval, quelques habitants qui, outre une petite boutique mal garnie, possèdent quelques arpents de bois, des poules et ces fidèles chevaux de bât, sauvages comme leurs maîtres, mais comme eux toujours prêts pour le travail, voilà ce qui frappe tout d'abord dans un village de montagne au Japon. En possession d'un nouveau cheval et d'un nouveau « mango » — conducteur, — je poursuis jusqu'à Godo, pauvre petit village où, dans l'unique « tchaya », on me reçoit avec force excuses sur la pauvreté du logement et de l'approvisionnement. Heureusement la seule chose dont j'aie besoin, — un endroit propre où m'étendre, — ne manque jamais en ce pays. Dans le plus misérable village se trouve une « tchaya », et dans cette « tchaya » une pièce qu'on appelle « zashiki ». Arrive-t-il un voyageur de distinction, vite on ouvre, on chasse la poussière à la hâte, et le voilà installé. Il est vrai que le mobilier brille par une absence complète ; du moins trouve-t-on une natte pour se coucher.

De Godo à Sawairi, 2 « ri », toujours en montant au milieu d'un paysage charmant. On remonte le cours du

Watashingawa, tantôt séparé par un bouquet d'arbres, tantôt rasant le bord ; ici, le chemin est au niveau du torrent ; là, forcé d'enjamber un contre-fort, il serpente à pic, suspendu au-dessus de l'eau au moyen de poutres fichées dans le rocher, comme un échafaudage de bâtisse, et d'une façon fort peu rassurante. Au-dessous, on entend le bruissement des feuilles mortes agitées par le vent et le fracas du torrent, qui coule entre ses parois de granit. Un peu après Sawaïri, à un détour du chemin, une échappée de vue entre deux montagnes laisse apercevoir le pic majestueux de Nikkosan tout couvert de neige sur un fond de végétation noirâtre. Le sentier va se perdre ensuite au milieu d'une gorge sombre, solitaire et presque solennelle. Du fond de cet encaissement du torrent sortait un chant cadencé, un peu plaintif, d'un effet fort pittoresque et qui me fit songer, je ne sais pourquoi, aux milliers de travailleurs des pyramides gémissant sous le joug. Je ne pouvais voir encore d'où cela venait, mais je ne me hâtais pas, m'attendant bien à quelque découverte prosaïque. C'étaient des bûcherons qui, armés de longues gaffes, dirigeaient dans le sens du courant de belles poutres équarries que d'autres faisaient glisser du haut de la montagne. Ils s'accompagnaient d'un chant monotone, suivant l'habitude si chère aux Japonais, et ce chant, à travers des parois de granit, montait jusqu'à moi avec une sonorité superbe. Il n'y a pas en ce moment assez d'eau dans le Watashingawa pour emporter cet immense radeau, mais on prépare les trains, — comme à Tien-sin en attendant la débâcle du Peïho, — et, vienne la fonte des neiges, tout cela descendra vers Sékiado ou Yédo.

A 1 kilomètre au delà de Sawaïri, on rencontre un bloc de granit gigantesque au milieu du torrent. On l'appelle le « Ban-do-taro », et au-dessus la rivière en prend le nom et s'appelle Bandotarogawa. A force de monter,

nous avons trouvé un froid intense, les chemins, non plus gelés, comme le matin, mais glacés ; la neige piétinée formait une couche glissante sur laquelle on se tenait péniblement à la montée, mais bien plus difficilement à la descente. Par quel miracle un cheval peut-il avancer là-dessus sans ferrure, sans même les sandales de paille ordinaires, la corne à nu ? Enfin dernier coup de collier avant Hachivo : il fallut descendre et remonter un sentier presque à pic dans le genre de ceux d'Étretat. Quels efforts pour le pauvre cheval, que le « mango » se contente d'encourager de temps en temps sans le rudoyer jamais ! Il avait fallu pour franchir ce passage diviser les bagages entre deux chevaux, et cependant ils formaient à peine la charge de trois hommes. Fort heureusement le passage était court, car la nuit nous prenait, et la lune était levée, quand, à six heures et demie, je frappai à l'hôtellerie d'Hachivo.

Ah ! cette fois j'étais bien en pleine montagne et pouvais observer à fond les mœurs hivernales. Devant nous, la rue large, couverte de neige ; de chaque côté, les maisons, également neigeuses, laissant de temps en temps percer par une fente de volet un rayon de lumière ; pas une âme dans les rues, pas une lanterne, et pour toute compagnie les aboiements lugubres de chiens qu'on ne voit pas, mais qui, flairant le mien, lui font un accueil peu sympathique. Avec leurs formes lourdes et leur taille énorme, leur poil long et fauve, leur museau allongé, leurs yeux petits et enfoncés, leurs crocs proéminents, ces molosses se rapprochent beaucoup plus du loup, dont ils ont les instincts chasseurs, que du paisible épagneul qui vient se réfugier entre mes jambes, et que notre petite caravane a été plus d'une fois, depuis le commencement du voyage, obligée de défendre à coups de pierres contre leurs agressions.

A notre appel, une petite porte basse glisse sur sa cou-

lisse, et nous voici dans l'intérieur de l'« yadoya ». Aussitôt débotté, j'ai ma place au feu. Ce n'est plus ce modeste « chibatchi » qu'on vous apporte dans les maisons de thé ; ce n'est pas non plus, hélas ! le grand âtre de nos campagnes. Au milieu de la salle est creusé un large foyer, de 1 mètre carré, rempli de bois de sapin. On s'assoit autour, les pieds dans la braise, ou accroupi sur ses talons, en ayant soin de se placer de manière à ne pas être aveuglé par la fumée poussée par le vent qui souffle toujours un peu, même à l'intérieur ; si ces montagnards en effet font des feux homériques, ils ne savent guère ce que c'est qu'une clôture. Au-dessus de l'âtre pend à une crémaillère un chaudron plein d'eau bouillante, où l'on puise à tout instant avec une cuiller de bois pour faire le thé, humecter le riz, laver la vaisselle de laque ; c'est le fond de l'existence domestique.

Donner une idée de la curiosité qu'excite le voyageur étranger dans ces pays qui n'en ont jamais vu serait bien difficile. Chaque geste, chaque détail de costume, chaque mot prononcé est l'objet d'exclamations contenues et de remarques échangées à voix basse ; on n'ose pas me questionner, parce que c'est contraire à la politesse ; mais on s'adresse à mon « koskai », qui ne se lasse pas de raconter à toutes les étapes la même histoire : d'où je viens, où je vais, — voyage de plaisir, — ce que je fais, où je loge, mon état civil, ma nationalité, mes fonctions auprès du gouvernement, etc.

Nous avons fait nos 9 « ri », et 9 « ri » de montagne, cela compte, surtout après 7 qu'on a faits la veille, et 6 en perspective pour le lendemain. J'avais bien envie d'un bain pour me délasser ; mais prendre un bain à 35 ou 40 degrés, comme le préparent les Japonais, pour en sortir dans une salle ouverte au grand air, alors que l'air est à 4 degrés au-dessous de zéro, était-ce bien prudent ? Je cédaï cependant à la tentation, en songeant qu'on ne

s'enrhume généralement que dans une chambre bien close et bien chauffée, et que, si on doit sortir du bain dans une atmosphère froide, il faut le prendre excessivement chaud. C'est là en effet le principe japonais, et j'en comprends maintenant la logique ; on est sec et déjà vêtu, avant que l'équilibre ne s'établisse avec la couche d'air ambiante.

Le 31, à huit heures, nous quittons Hachivo¹ par un beau froid de — 4 degrés, et je me lançai à l'escalade du col qui me séparait de Kosowo et de Nikko. Comment rendre le charme de ces courses matinales, le fusil sur l'épaule, tiraillant les grives et les pigeons, bien plus farouches en ces contrées que dans les environs de Yédo, glissant de temps en temps sur la neige glacée, perdu avec ma petite caravane dans cette grande et majestueuse solitude boisée où l'on n'entend que le *piou* des moineaux et le roulement du torrent ! Au-dessus du fourré impénétrable de ronces, d'épines, d'églantiers, de sorbiers, se dressent de hautes futaies de « *sūgni* » dont la verdure sombre donne au paysage un aspect singulièrement triste. De temps en temps, le sentier serpente sous les branchages plus gais des hauts châtaigniers ; puis voici qu'il se met à gravir une espèce de muraille qui semble nous barrer le passage, sautant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du torrent, ici décrivant une courbe interminable, là festonnant le précipice, heureusement pourvu d'un garde-fou, toujours franchissant des ponts problématiques où mon brave *Star* a soin de ne s'engager que le dernier. Enfin, après de rudes efforts, nous voilà au sommet. Dans une petite chaumière à moitié cachée par les arbres, la neige et la brume, on se sèche un instant, car on est inondé de sueur après cette rude ascension.

¹ C'est à Hachivo que je vis des échantillons de cuivre en lingot provenant de mines voisines. Quelles magnifiques exploitations on pourrait établir, s'il existait des routes !

Le temps, un peu brumeux depuis le matin, bornait la vue; mais une éclaircie de courte durée permet d'apercevoir au sud, d'où je viens, toutes les crêtes qui dominent la vallée de Bandotarogawa, au nord, où nous allons, le pic de Tsiusendji, le Nikkosan, et à nos pieds, au loin, le massif de cyprès qui indique les temples de Nikko. Quittant à regret le sommet, d'où le vent du nord nous déloge, nous faisons route en compagnie d'un joli petit ruisseau qui nous montre le chemin de Kosowo. Au bout d'une demi-heure de descente, on ne voit plus le cheval, qui va moins vite que les piétons. Or, j'ai juré de ne plus me séparer de mes bagages, trop bien averti par l'aventure de l'Asama-yama. Force est donc de s'arrêter; mais dans la neige où s'asseoir? Un bout de tronc d'arbre est bien vite apporté. Ce n'est pas tout, il faut se chauffer les pieds; en un instant, un bûcher de branches mortes ou cassées est allumé. Le pauvre cheval arrive clopin-clopant, et on se remet en route.

A Kosowo, toutes les maisons sont fermées en plein midi, comme hier à Hachivo. Les « shogi » — carreaux de papier — étant lacérés, ces pauvres gens, n'ayant pas le moyen de les remplacer, — le papier est relativement cher, — préférèrent fermer leurs volets de bois du côté d'où souffle le vent. Le thermomètre marque zéro dans l'air, un demi-degré dans l'eau. Je m'arrête dans une misérable hutte où la fumée s'enguirlande au plafond en longues tresses noires. Pendant que nous préparons notre repas, voici qu'arrive un pauvre diable de bûcheron qui n'est qu'à la moitié de sa journée; il a ses deux haches à fin tranchant liées sur le dos, enfermées dans un fourreau de paille pour éviter d'être blessé, à sa main le bâton montagnard, nécessaire pour atteindre les pentes inaccessibles d'où il fait tomber et rouler les troncs d'arbres dans la vallée. Il s'attable à son tour, c'est-à-dire s'accroupit, et, pour la valeur de 20 centimes, absorbe deux tasses

de riz et trois de thé, puis fume quatre ou cinq pipettes, et repart pour son travail. Son père a mené cette vie, ses fils la mèneront à leur tour, il envisage cette perspective sans terreur et sans envie, comme pouvait le faire un homme de sa condition sous Charlemagne ou Othon le Grand. Il a tout ce qui est nécessaire à ses besoins, et peut se donner les joies du mariage et de la paternité avec le fruit de son travail.

En rêvant à mon bûcheron, je reprends ma route vers Nikko. Nous voici au fond d'une vallée où coule un affluent de la rivière de Nikko. On n'a plus qu'à suivre un chemin de plain-pied pour y arriver. Quelques petites chapelles isolées, quelques bouddhas le long du chemin, indiquent que l'on entre dans la région sacrée. Au bout d'un « ri » et demi, on gravit des escaliers, puis on s'avance sous un dôme splendide de « sŭgni ». A gauche, on aperçoit un vaste enclos ; c'est le temple de Yéyas ; quelques instants après, nous sommes à la tête du pont public qui conduit au village. Non loin est le pont en laque rouge sur lequel passaient seuls les shogun quand ils allaient rendre visite à leurs ancêtres ; il est barré maintenant. Nous gagnons l'« yadoya » de Kamya qui m'a été indiquée, on s'y installe comme pour six mois et comme pour y soutenir un siège.

La précaution n'était pas inutile, car la neige qui n'avait cessé de tomber toute la nuit tombait encore le lendemain 1^{er} janvier. Allongé sur ma natte, enveloppé dans le « fŭton » japonais, je me transporte par la pensée vers la France. Il me semble un instant que ma bonne mère me serre sur son cœur, je me vois assis au banquet de famille ; mais l'illusion est courte. La nécessité de parler japonais toutes les fois que j'ouvre la bouche, le zéphyr qui m'arrive de tous côtés, l'ameublement absent, le « chibatchi » qui sent le carbone à plein nez, tout me rappelle à la réalité. Je pars bravement sous la neige qui persiste pour visiter

les temples. En l'honneur du 1^{er} janvier, tout le village est pavoisé, c'est-à-dire que devant chaque habitation sont plantées des branches de « matsû » ou de « sùgni » et que d'un côté à l'autre de chaque maison s'étend une guirlande formée d'un toron de paille de riz qui laisse pendre quelques brindilles. Le même ornement simple décore l'entrée de tous les temples que je vais visiter.

Un mot sur l'origine de Nikko avant de commencer le pèlerinage si cher à tous les Japonais et accompli jadis par les princes et les pontifes qui venaient des points les plus éloignés de l'empire prier sur les tombes vénérées. Nikko date de la fin du quinzième siècle. Fondé par l'un des plus grands princes du Japon, il était destiné à perpétuer le souvenir de la soumission de la Corée. Donner une idée de la profusion des ornements, de la finesse des détails, de la richesse de l'œuvre tout entière, serait impossible. Ce n'est pas d'ailleurs par les détails, c'est par l'ensemble que les beautés de Nikko peuvent faire impression sur l'étranger. Dans une grande solitude montagnaise, escarpée, une avenue grandiose bordée d'arbres plusieurs fois séculaires gravit les basaltes des sommets neigeux ; de toutes parts le murmure des ruisseaux et le grondement des cascades. C'est là que la puissance veut reposer, c'est là que le plus grand homme du Japon veut dormir quand il sera un dieu. Allons, fourmis, abeilles, toute la ruche humaine, à l'ouvrage ! Il s'agit de faire grand ! Qu'on entasse le granit et l'or, toutes les richesses de la couleur, toutes les merveilles de la sculpture, au fond de cette gorge écartée, où le maître en jouira seul !

Les mausolées de Nikko l'emportent sur tous les autres temples du Japon comme magnificence et conservation ; à Kioto même, malgré la richesse de cette grande cité sacrée, rien ne leur est comparable ; mais ce qui fait la réelle supériorité de Nikko, c'est l'impression de gran-

deur que produit ce spectacle. Au pied du temple de Gongen-Sama, comme devant Notre-Dame, comme à Bourges, comme à Rome et à Athènes, l'âme humaine se sent à la fois élevée et écrasée. On reste stupéfait devant ces accumulations de pierres, ces toitures colossales et cet encadrement merveilleux d'arbres éternellement en deuil. Après cela, qu'importe que le grand « tori » en pierre de l'entrée ait été donné par le prince de Chikuzen, que les lanternes en bronze aient été offertes, celle-ci par la Corée subjuguée, celle-là par le prince de Liu-Kiu soumis, une autre par les Hollandais alliés, qui n'ont pas fait preuve de goût? Qu'importe que ce pavillon, le vingt-troisième dans la même enceinte, ait servi d'écurie aux chevaux des shogun quand ils venaient honorer leurs ancêtres, que cette fontaine rende la fécondité aux femmes stériles, que chaque lanterne de bronze ou de pierre ait son histoire, que les inscriptions rapportent les noms des donateurs et la date de leur soumission? Qu'importe qu'ici soit la pierre où Yéyas lança un jour son encrier, qui, en se répandant, forma une lettre, que là soit un sabre qu'il a tiré du fourreau, là un parchemin qu'il a couvert de son écriture? Tout en écoutant le cicerone, on songe aux peuples qui, sous le fouet d'un despote, ont bâti ces monuments et qui dorment aujourd'hui comme lui dans la poussière.

Outre le temple de Gongen-Sama, il y en a une foule d'autres, bâtis également en étage le long de la montagne : les deux principaux sont les tombeaux des deux shogun successeurs de Yéyas ; ils sont aussi de toute beauté et admirablement entretenus. Tous sont l'objet d'une grande vénération. C'est bien avant le sanctuaire que le visiteur japonais doit quitter ses chaussures et son manteau, et le visiteur européen est obligé lui-même d'ôter ses bottes pour pénétrer dans le *sanctum sanctorum*. Toute une ville sainte de temples, de chapelles, de

bonzeries, s'élevait autrefois ; tout a été dévoré par un incendie qui n'a laissé qu'un dédale de fondations de pierre désertes, au milieu duquel serpentent des escaliers inutiles. Par endroits, la neige laisse voir la mousse qui recouvre les murailles, et ces vastes enclos abandonnés sont pleins de broussailles, triste image du sort qui attend quelque jour le grand temple lui-même.

Je monte en « kango » pour aller voir dans la montagne la belle cascade de Kirifuritaki. Après avoir cheminé quelque temps sous les sapins, le sentier gravit des pentes arides et nues qui ne laissent pas que d'être inquiétantes pour le maintien de l'équilibre, car il faut tantôt monter, tantôt redescendre de petites arêtes qui séparent les lits de divers torrents. Bien souvent le pied de mes porteurs glisse ; mais ils se rattrapent sur leurs bâtons, et de rire ! A la montée, on échange des plaisanteries sur la lourdeur du « bourgeois ». Voici sur un torrent un pont composé de deux troncs de sapin de dix centimètres de diamètre, placés à côté l'un de l'autre sans que rien les réunisse, séparés même par un petit interstice. C'est ici le cas de se rappeler l'exercice de la poutre familier aux gymnastes de collège. Je juge à propos de descendre, car deux pieds ont moins de chance de glisser que quatre : me voilà de l'autre côté. Un peu plus loin, c'est, au lieu d'un pont, un chapelet de pierres sur le torrent : les roches sont rondes ou pointues à distances inégales, à moitié submergées. Cette fois il faut rester plié en deux dans mon panier de bambou, à la grâce de Dieu. Tout va bien ; je ne regrette que l'absence d'un peintre.

Au sommet d'une croupe inaccessible de deux côtés se creuse un vaste entonnoir de 300 mètres de diamètre, couvert de châtaigniers, sans issue, au fond duquel on peut descendre par un sentier comme dans le cratère d'un volcan. C'est là que va se perdre sous terre

le Kirifuritaki, tombant d'environ 100 mètres. La neige du sentier m'empêche de descendre au pied de la cascade, sous laquelle, paraît-il, on peut passer ; elle est fort belle, vue de loin ; mais ce qui est encore plus beau et ce qui surprend davantage, c'est la vue dont on jouit du haut de ce sommet, et qui, grâce à la sérénité du ciel d'hiver du Japon, n'est guère bornée que par les montagnes au delà de Yédo. Ce sont d'abord, à nos pieds, les pentes du massif de Nikko, à l'est les pics d'Aïdzu, puis un vaste plateau où circule un large fleuve, le Kinugawa, tributaire du Tonégawa, et grossi par le Kirifuritaki lui-même quand il sort des flancs de la montagne. Dans toute la largeur de ce plateau, on distingue une longue bande noire, c'est la grande avenue de « sūgni » qui de Nikko descend pendant 22 lieues jusqu'au Tonégawa. Au delà sont les pics de Kabasan et de Tskubasan, puis plus loin, au sud, une ligne indécise qui doit être le massif du Fusi-yama ; c'est vraiment une merveille. Le retour s'effectue plus vite que l'aller, et on retrouve avec bonheur, après une journée de « kango » et de piétinement dans la neige, le bain torride, un bon dîner et la natte japonaise.

Le 5 janvier, ascension à Tsiusendji ; c'est le nom d'un des pics voisins du Nikkosan, plus élevé et plus dénudé que lui, ainsi que d'un lac situé à 1100 mètres au-dessus de la mer. C'est l'excursion obligatoire de Nikko. On m'avait exagéré les difficultés du trajet ; rassuré par les habitants, je partais à six heures du matin avec les premières lueurs de l'aube, ce qui me valut un splendide lever de soleil empourprant la cime des montagnes devant moi. Je pus, sans me geler les pieds, rester dans mon « kango », grâce à la précaution que j'avais prise de mettre par-dessus mes chaussures des bottes de paille fabriquées la veille à ma mesure, à l'imitation de celles que portent les montagnards de Nikko.

On suit d'abord la vallée qui nous a amenés de Kosoï il y a quelques jours. En passant, je remarque un chantier que l'obscurité m'avait dissimulé. Ce ne sont cette fois ni des planches, ni des poutres, ce sont de véritables obélisques couchés, d'énormes troncs équarris, dont plusieurs mesurent jusqu'à 18 mètres. Le déboisement fait de terribles progrès dans ce pays ; on se garde de reboiser et on marche peut-être à de véritables catastrophes. Il n'en faut pas moins admirer ces magnifiques « matsû » et le travail primitif et ingénieux dont ils sont l'objet. Il s'agit de les conduire de la montagne au torrent qui doit les emporter au printemps. Pour cela, on a formé avec quelques-uns de ces troncs un plan incliné sur lequel on fait glisser les autres pendant un trajet de 500 mètres. Grâce à la neige, ces lourdes masses sont entraînées par six hommes armés de gaffes, qui courent à toutes jambes, puis les abandonnent, sûrs qu'elles ne s'arrêteront plus qu'au torrent. Léger inconvénient, — ce plan incliné traverse le chemin : les poutres, une fois lancées, passent avec la rapidité de la flèche, et, si le voyageur prend mal son temps, il risque d'être emporté. On interrompt le travail à notre passage ; puis, aussitôt après, reprend le chant sauvage et monotone dont tout manœuvre japonais se croit obligé de s'aider. Un peu plus loin, voici le jardin de Dainitchido, jardin, comme tous les jardins japonais, taillé, coupé, peigné, — contre-sens au milieu de cette belle nature ; un peu plus loin, je visite un temple de Kwannon-Sama tout plein d'*ex-voto*. Ce temple renferme une idole vénérée, surtout par les femmes frappées de stérilité ; c'est un des nombreux exemplaires du culte phallique, très-répandu au Japon et notamment aux environs de Nikko. De là on se rend à la cascade de Kiutaki. De cascade, il n'y en a point ; on trouve à la place un magnifique glaçon de 50 mètres de haut, étincelant au soleil et se multi-

pliant en milliers d'aiguilles. Ceux qui ont vu Nikko en été seulement n'ont qu'une faible idée du charme inexprimable de l'hiver, qui nous donne partout la glace et la neige sous le soleil.

Au bout de 2 « ri », le sentier abandonne la vallée de Kosowo, dont on voit dans le lointain blanchir les chaumières, et, faisant un coude à droite, longe le lit même du torrent qu'il faut remonter. Le pays est tellement désert, qu'une simple maison de thé, halte ordinaire des « kango », a mérité une dénomination et une place sur la carte : c'est Momangaë. Là mes « kangokaki » se reposent, prennent une forte lippée de riz, se sèchent les pieds, tandis que je brûle mes bottes dans le foyer, tout en recevant un courant d'air froid dans le dos. Ce qui remplace ici le poêle mérite une mention spéciale. J'avais remarqué depuis longtemps, et notamment sur le Nakasendo, un meuble dont je ne m'expliquais pas bien l'usage ; c'est un tabouret carré dont le siège est quadrillé au lieu d'être plein. En hiver, ce tabouret se place au-dessus d'un petit récipient en pierre, creusé dans le plancher et rempli de charbon incandescent. On étend une couverture par-dessus cet appareil ; il s'en dégage une forte chaleur. A-t-on froid, on soulève la couverture et on présente à l'orifice ainsi pratiqué la partie du corps que l'on veut réchauffer, les pieds, les mains, le ventre, les reins. C'est, comme on voit, extrêmement commode. Une grosse fille mal peignée, qui se chauffait au moyen du tabouret-calorifère, quitte sa posture de sphinx pour m'apporter une tasse de thé. On a vu plus d'un étranger dans ces parages ; mais dans cette saison, c'est une aubaine inespérée.

A partir de Momangaë, le chemin longe le lit du torrent, lit vide ou à peu près en ce moment, mais qui se remplit au printemps. Le paysage prend un aspect tout nouveau : les collines se resserrent, la pente devient de

plus en plus roide, et bientôt on avance entre deux gigantesques murailles de basalte, sur un sol de galets dont le moindre a un demi-mètre cube. Tantôt le cours d'eau se divise en mille filets sur cette plage montante, tantôt il se rétrécit en une seule nappe au-dessus de laquelle le sentier passe et repasse sur des ponts assez peu rassurants. A un détour, plus rien qu'un vaste entonnoir, une échappée de ciel et un immense fracas. Si ces roches qui surplombent de 50 mètres allaient tomber tout à coup, si l'eau gonflée subitement vous obligeait de chercher un asile sur ces parois lisses ! Mais non ; on peut s'arrêter pour compter les stalactites qui pendent aux roches comme des larmes figées, et deviendront au soleil de mars les sources murmurantes destinées à grossir le Nikkogawa. Encore un coude à droite, et nous quittons le torrent pour entrer dans un petit ravin latéral, où une passerelle, heureusement solide, permet d'admirer à la fois trois cascades merveilleusement groupées.

Maintenant courage, les hommes ! c'est la grande montée qui commence. Un roidillon indescriptible, plus escalier que sentier, plus échelle qu'escalier, monte à force de zigzags le long de la muraille que nous avons devant nous. Je sens encore les coups de reins de mes porteurs s'arc-boutant sur leur bâton et cherchant à poser leur pied dans la neige, haute d'un pied. C'est que nous sommes parvenus à la montée du pic de Tsiusendji, et, sans arriver jusqu'au haut, il nous reste encore quelques centaines de mètres à gravir pour atteindre le lac. « *Ahin, ahan, io ! kurasho !* » Le dernier mot de l'interjection est dit ! Le plus dur est fait ; nous montons encore le long d'une gorge effrayante, où roule le torrent, qu'on ne voit plus, mais la pente devient praticable. Une dernière halte avant d'arriver dans une maison close qui ouvre un volet pour nous, et se trouve par extraor-

dinaire habitée par le propriétaire. Nous sommes au bord du lac. Le sentiment de terreur qui planait sur cette sombre vallée fait place à l'épanouissement que cause l'aspect de la végétation autour de cette belle nappe d'eau encaissée dans les montagnes et ridée en ce moment par un affreux vent du nord qui coupe la respiration et fait voler la neige à la figure. Le lac est bordé d'un village, mais pas une trace humaine sur la neige ; tout est fermé, pas un habitant. Comme les burons des monts d'Auvergne, Tsiusendji est abandonné du mois de décembre au mois de mars. Ma foi, tant pis ! il faut déjeuner : enfoncer le volet d'une maison, déballer les provisions, faire du feu avec quelques bouts de bois traînant de côté et d'autre, des branches de châtaignier et de bouleau, puiser de l'eau au lac pour le café, c'est l'affaire d'un instant ; mais déjà un des porteurs, poussé par la faim, a trouvé, à force de battre les murs, une maison habitée aujourd'hui, où l'on donne du riz et du thé. Pendant que l'on prend possession de la cabane hospitalière, je fais un tour dans les environs jusqu'au temple de Gongen-Sama, situé sur la pente de la montagne et dominant le lac. Rien d'imposant comme cette solitude muette, à peine troublée par le cri du rouge-gorge. Pas le moindre canard ; c'est le vent, paraît-il, qui les éloigne du lac. Le « koskai » a préparé le déjeuner ; on mange à la hâte, et nous repartons. Il était temps de nous remettre en route, car nous avons à descendre un petit sentier qui demande bon pied, bon œil, pour aller voir la cascade de Kongentakî, c'est-à-dire la chute du lac dans le torrent de Nikkogawa, chute dont je n'ai pu mesurer toute la hauteur, parce que l'eau se précipite au fond d'un gouffre inaccessible ; mon guide me fait coucher à plat ventre pour voir aussi loin que possible. En retournant par le même chemin, on goûte mieux encore les beautés de la route, mesurant de l'œil ces murs natu-

rels, ces ravins où le fer semble affleurer, où l'on peut accrocher son couteau à plus d'un aimant. Partout où l'on peut courir, les porteurs prennent le pas accéléré, et cependant voici le jour qui baisse, et une énorme lune rouge qui s'allume à l'horizon. En entrant dans Nikko, nous rencontrons mon hôte Kamya, venu au-devant de nous avec une lanterne. On n'est pas plus aimable que ces braves gens-là.

Quels hommes, par exemple, que ces porteurs de « kango ! » Les miens étaient trois, l'un d'eux se reposant et relayant les autres tour à tour. Ils ont fait dix lieues par un affreux chemin, risquant de tomber sur le front à la montée, de se briser les reins à la descente, les pieds chaussés de sandales et nus dans la neige, tantôt suant, tantôt grelottant, et pour tant de peine ils me demandent pour eux trois la valeur de dix francs. Je leur en donne quinze, à leur grande stupéfaction ; voilà de quoi vivre pendant un mois. Ayant peu de besoins, pouvant y suffire, contents, joyeux même, d'humeur égale, ils représentent certainement, sous une enveloppe un peu rude, la partie la plus saine de la population. Jusque dans cette classe du peuple, la politesse est exquise. Je n'ai pas entendu une seule discussion sur le moment de relayer ; le remplaçant se trompait-il, allant s'offrir devant quand c'était le tour de l'arrière, un simple « ce n'est pas mon tour » le prévenait, accompagné d'un éclat de rire, car le rire est l'état habituel du Japonais. En route, on ne rencontre pas un individu qui ne vous salue d'un mot aimable et ne soit prêt à vous rendre mille petits services. On entre, bon accueil ; on part, salut amical : jamais une rixe, jamais un geste violent.

Une battue avait été organisée en mon honneur. Il était convenu avec mes amis les chasseurs que, si je tuais la bête, je la leur donnerais ou la leur payerais, si je voulais

la garder, moyennant quoi ils m'emmèneraient comme un des leurs. Mais pendant mon excursion à Tsiusendji, on avait été aux renseignements; les cerfs, que l'on croyait à 2 « ri », se trouvaient malheureusement beaucoup plus loin. Il fallait coucher une nuit à la belle étoile;... j'avoue, à ma honte, que je reculai. Il fallut se contenter d'une chasse au faisan.

Pendant que je parcours les deux coteaux voisins, un mot sur les chasseurs japonais. C'est l'ours, le sanglier et le cerf qu'ils poursuivent de préférence. Ils sont armés de ces carabines semblables à nos vieilles arquebuses dont j'ai ri quelquefois, mais qui, entre les mains de ces habiles tireurs, n'en font pas moins d'excellente besogne. Leur vêtement n'est plus la robe flottante aux manches traînantes, qui les gênerait dans les broussailles, c'est une jaquette sanglée au moyen de cordes de paille et un pantalon collant. Ils se couronnent la tête d'une espèce de mouchoir tordu, comme tout Japonais au travail, et portent, suspendue à leur cou, une petite besace qui retombe sur le dos et contient une paire de sandales. Quant à leur chaussure de chasse, c'est la partie la plus originale du costume : elle consiste en une paire de bottines grossières, faites d'une peau de daim retournée qui conserve tous ses poils à l'intérieur. Il est impossible de mettre cette chaussure lorsqu'elle est sèche, mais trempée dans l'eau, elle se ramollit : on entre, puis on la laisse sécher et prendre la forme du pied; même procédé pour l'ôter. En outre, pour se maintenir sur les pentes glacées et glissantes où il faut relancer le cerf, les Japonais adaptent à leurs bottines des patins en fer à quatre pointes. C'est dans cet attirail qu'on se rend sur le terrain désigné comme le repaire des fauves. Les chasseurs, environ cinq ou six, partent de bon matin. Les rabatteurs, sans armes, se sont répandus, dès la veille, dans les environs de la remise. Faute de chiens,

on ne chasse qu'en battue. Les chasseurs s'embusquent sur une ligne connue comme passage habituel du gibier traqué. Dans les endroits trop découverts, ils se construisent de petites huttes de paille où un homme ne peut se tenir qu'à genoux.

Avant de quitter Nikko, je fis une nouvelle visite aux temples. Le dégel et le vent avaient balayé la neige des arbres, — le feuillage du « sügni » la retient mal, — et je pus voir sous un nouvel aspect les tombeaux des Tokun-gawa. Ah ! c'est ici, dans la profondeur de ces solitudes, devant ces monuments « qui semblent, comme dit Bossuet, porter au ciel le magnifique témoignage de notre néant, » qu'on s'incline et réfléchit en songeant à la fragilité des destinées humaines ! Mais le moment est venu de faire mes adieux à cette population de chasseurs et de bûcherons dont je garderai un si charmant souvenir, et le 6 janvier ma petite caravane se met en route accompagnée de souhaits, puis s'engage sous la grande avenue de « sügni » qui, pendant 22 lieues, ne s'interrompt que pour faire place à quelque village. Ces arbres gigantesques se rejoignant et entre-laçant leurs branches au sommet, forment un dôme de verdure continu. Je ne crois pas qu'il y ait rien de comparable au monde. C'est sous ce dôme magnifique que les anciens shogun allaient à Nikko rendre leurs devoirs aux mânes de leurs ancêtres. C'est la route que suivent les pèlerins qui se rendent en foule pendant la saison d'été aux sépultures de Nikko. Une pente insensible vous amène d'une altitude de 700 à 800 mètres à la plaine.

La route est très-fréquentée et offre au touriste un spectacle très-varié. La grande distraction, ce sont les voyageurs à pied. C'est le mode de voyage le plus usité, le moins coûteux et, vu l'état des chemins, le plus commode. Les Japonais sont grands marcheurs : un vieillard,

une femme, font à peu près indéfiniment dix « ri » par jour. Il n'est pas rare de rencontrer toute une petite escouade, chacun un paquet sur l'épaule, le bâton à la main, un enfant sur le dos de chaque femme, et celle-ci guètrée de jambières de soie, qui indiquent la voyageuse. Ils s'en vont gaiement, faisant leurs quatre repas par jour et une grande halte, avançant de dix « ri » chaque soir et entreprenant des courses de plusieurs centaines de lieues. C'est long, mais ce n'est pas cher; de plus le voyage est un plaisir : on voit du pays, on est partout reçu cordialement, et on trouve partout des usages identiques. A Ishibashi, je rencontre une famille qui va ainsi en Sendaï, à quatre-vingts lieues de Yédo; elle mettra huit ou dix jours et reviendra de même. J'arrive pendant que la jeune mère, un vieux grand-père, son fils marié et une bonne femme grisonnante sont au bain tous ensemble dans une salle ouverte à tous venants : ma présence ne les gêne nullement, cela va sans dire. Nous nous donnons des renseignements sur la route que nous aurons à faire le lendemain en sens inverse. Au moment du départ, on se souhaite bon voyage, et la jeune femme, chargée de son enfant qu'elle porte sur le dos, reçoit le reste de mes dragées, qu'elle trouve excellentes.

La route descend jusqu'au Tonégawa. On se rend bien compte, par cette interminable descente, de la hauteur où on était à Tsiusendji. Pendant tout ce temps, la route conserve je ne sais quel caractère féodal; elle est fermée de temps en temps par une ville fortifiée, comme Utsunomia par exemple. Tout rappelle l'ancien régime, jusqu'à ces villages à moitié ruinés qui vivaient d'une vie autrement prospère quand les daïmios et leurs petites armées passaient et repassaient sans cesse.

Une commodité du voyage qui nous est inconnue, c'est

le « rikun-kaisha ». Dans tous les gros bourgs, d'étape en étape de cinq « ri » en moyenne, est un bureau où un officier se charge, à première réquisition, de procurer au voyageur tous les moyens de transport dont dispose le pays, et cela par corvées obligatoires, d'ailleurs suffisamment rémunératoires pour l'habitant. « Djinriksha », « kango », cheval, « ninsogo », demandez et vous êtes servi à la condition de payer d'avance entre les mains de l'officier, d'après un tarif invariable. C'est un service très-bien fait. On peut lui confier des paquets, car le « rikun-kaisha » fait fonctions de messagerie, et un colis expédié ainsi de Yédo peut arriver à Nangasaki : c'est une question de temps. Au Japon, tout arrive, ... mais tard.

A Kuriachi, on passe le Tonégawa. Ce fleuve n'est en ce moment qu'un cours d'eau assez maigre, se cherchant lui-même au milieu d'une plage de sable; mais comme l'indiquent la nudité de ses bords, sur une largeur de cinq cents mètres, et les fortes estacades de bois qui garnissent et soutiennent les chaussées protectrices, il se réveille à ses jours. Il en est de même de tous les fleuves du Japon, qui, décrivant de courts circuits, des montagnes à la mer, sont à sec en été et en hiver, mais grossissent démesurément au printemps et à l'automne, faute d'avoir un parcours suffisamment long pour établir un régime compensateur, ou un lit assez creusé pour s'y maintenir en tout cas.

A partir de cette traversée qui s'opère en bac, la route change d'aspect. Ce n'est plus qu'une chaussée à travers des rizières. En se retournant, on voit les montagnes de Nikko s'enfoncer dans les clartés du soleil couchant, tandis qu'au sud le Fusi-yama et à l'est l'Asama-yama dressent leurs têtes chargées de brumes lumineuses. On sent l'approche de Yédo, non-seulement au fétide engrais dont les champs sont empoisonnés, mais aux airs nar-

quois des allants et venants, aux criailleries des enfants.
Déjà mon chien

Par tous les habitants est appelé *Comir* ¹.

La civilisation a envahi Saté; on y trouve des bazars, des *stores*, comme on dit à Yokohama, des lampes à pétrole, des bretelles, des cravates de soie rouge et des caleçons en coton blanc. L'hôtesse me salue d'un *morning* auquel je réponds, indigné, que je n'entends que le japonais. Quelle différence avec les bons montagnards de Nikko! Aux derniers rayons du soleil, nous rencontrons une procession qui suit en ricanant un coffre de bois blanc carré, porté sur les épaules de deux « ninso-go » avec des gâteaux de farine de riz et des vases pleins d'huile; c'est un mort qu'on porte en terre.

Le 8 janvier, je rentrais à Yédo par le faubourg de Sengi. La ville était encore toute pavoisée en l'honneur du jour de l'an. Les jeunes filles et les enfants jouaient à la raquette, d'autres empêtraient les jambes des passants dans leurs cerfs-volants. L'impression que je rapporte de ce petit tour de cent cinquante lieues est sensiblement la même que celle que m'ont laissée mes précédents voyages. Ce peuple a une civilisation à lui, fort loin de la nôtre assurément, fort inférieure, si l'on veut, mais en tout cas très-complète et très-logique. Il est heureux. Notre contact, nos mœurs, nos engins industriels, excitant chez lui des besoins et des désirs dont il est préservé par son ignorance, lui apporteront-ils quelque élément de bonheur de plus? Grande question que l'avenir seul peut résoudre. Le vœu sincère et désintéressé de tous les vrais amis du Japon, de ceux qui n'ont ni étoffes

¹ *Come here* (viens ici). A force d'entendre les Anglais appeler ainsi leurs chiens, les Japonais à 30 lieues de Yédo sont persuadés que c'est le mot européen qui veut dire chien.

ni machines à lui vendre, c'est de le voir, sans se soumettre à l'imitation servile de la civilisation occidentale, et prenant pour base les faits indigènes, améliorer sans transformer, faire des routes, des canaux, des ponts, perfectionner son agriculture, compléter sa législation, mais conserver avant tout son autonomie et son indépendance d'action. — J'ai pu étudier d'un peu plus près la femme dans la famille japonaise. Elle y est beaucoup moins abaissée que dans les villes. Ses travaux sont ceux d'une villageoise en Europe ; son conseil est pris en toute chose ; elle ne partage point avec une autre femme le toit conjugal ; elle élève les enfants, est traitée comme une fille aînée, avec autorité et douceur. En somme, sous un certain vernis de politesse, que de nations ne lui donnent pas une place plus élevée dans la hiérarchie sociale !

CHAPITRE IX

UNE EXCURSION DANS LE NORD DU JAPON

§ 1^{er}

LA BAIE DE SENDAI

A bord du *Kanzu-maru*, 2 août 1874.

Me voici encore une fois loin de Yédo, profitant de mes dernières vacances pour vivre quelques semaines au milieu de ces populations incultes auxquelles il faut demander le secret des mœurs primitives et de la civilisation originelle du Japon. Après avoir salué à Kioto l'antique capitale des mikados, le berceau de l'empire, le foyer d'où rayonnèrent jadis la science, la politesse, les arts importés de la Chine, après avoir parcouru les provinces du centre, où prospère la vie agricole et industrielle, je me propose de visiter les contrées reculées où vient mourir le flot de l'ancienne civilisation, et dans lesquelles la nouvelle ne s'est pas encore répandue. Il a fallu pour cette fois partir seul. De mes compagnons de voyage de l'année dernière, les uns sont retenus par leur service, les autres découragés par l'inclémence de la température ou les difficultés et l'étendue du programme. Quelques caisses de biscuits et de conserves

forment, sur le pont du *Kanzu-maru*, le petit retranchement où le maître, le serviteur et le chien essayent tant bien que mal de se caser, chacun suivant son goût. C'est là qu'il faudra dresser la table, improviser un lit et organiser une tente pour se garantir d'un soleil d'août, dangereux même à travers le casque de feutre. J'ai fait une tentative pour descendre dans l'unique petite cabine où dorment d'un œil quelques passagers japonais ; mais l'odeur et la chaleur y sont tellement suffocantes, que j'ai bien juré de n'y plus rentrer, quoi qu'il arrive. Le beau temps m'aïda fort à propos à tenir mon serment.

Ce n'est pas, comme on le voit, un lieu de délices qu'un *steamer* japonais, et le pis est que, dans cette navigation primitive, la sécurité ne compense guère le confortable complètement absent. Quelques-uns de ces navires, destinés au service des côtes, sont conduits par des ingénieurs ou plus exactement par des mécaniciens anglais ou américains ; mais, la date forcée de mon départ ne m'ayant pas permis de choisir, je suis très-mal tombé. De mécanicien, je n'en vois pas, et quant au capitaine, — après m'être demandé pendant deux jours à qui pouvait bien appartenir cette fonction entre quatre individus qui semblent commander aux autres, parlent tous à la fois et prennent part aux manœuvres qu'ils ordonnent, — je me suis rendu compte, seulement vers le soir du troisième jour, que ce titre revenait à un *gentleman* orné de bottes trop neuves et d'une chemise trop ancienne, qui parut alors pour examiner le temps qui s'assombrissait. J'ai pu méditer à loisir le proverbe populaire : « trop de pilotes font chavirer le navire. » Le voyageur ne peut se plaindre au surplus d'être abusé par de fausses promesses ; quand j'ai demandé à l'agent de la compagnie en combien de temps on allait à Sendaï, il m'a répondu en lançant négligemment sa bouffée de

fumée : « Si le temps est beau, vous pouvez y arriver en quarante-huit heures. — Mais s'il ne l'est pas ? — Oh ! alors je n'en sais rien, » a-t-il répliqué, de l'air ennuyé d'un homme forcé de répondre à une question impertinente.

Comment en effet pourrait-on savoir quand on arrive, puisqu'on ne sait même pas quand on part ? Nous devons lever l'ancre le 27 juillet, le départ, remis au 29, a été fixé au 30 à neuf heures du matin ; mais, lorsqu'à neuf heures je saute sur le pont, la moitié de l'équipage est encore à terre, et le chauffeur ne songe pas à allumer ses feux. J'ai même l'air de surprendre tout le monde en demandant quand on va dérapper. Vers deux heures, nous sommes rejoints par plusieurs passagers mieux avisés que moi ; à trois heures, l'équipage se fait ramener dans des sampangs chargés de provisions ; la cheminée commence à vomir sa fumée noire, et vers quatre heures le *Kanzu-maru* prend un petit élan modéré de 7 milles à l'heure. La rade de Shinagawa, que nous quittons, est une des plus incommodes que l'on puisse voir. Trop ouverte et trop plate, elle ne peut donner accès aux gros navires, ni protéger les petits contre les typhons. La chaloupe à vapeur, qui faisait le service de Yokohama à Yédo avant la construction du chemin de fer, s'y est plus d'une fois embourbée ; le moindre coup de vent empêche les chalands de circuler et les chargements de se faire : aussi tout le commerce européen s'est-il concentré à Yokohama, tandis que les jonques plates qui font le cabotage indigène préfèrent entrer dans les canaux de Yédo, où elles viennent se charger aux pieds mêmes des « godowns ». En ce moment même, elles arrivent du large vent arrière, innombrables, rapides, élégantes, mêlées aux bateaux de pêche et profitant comme eux de la marée montante.

Nous voyons de loin en passant Yokohama, Treaty-

Point, et, doublant vers neuf heures le cap Méla, nous entrons dans le Pacifique. Il nous reste à faire 100 lieues au nord pour gagner la baie de Sendaï. Par bonheur, le grand Océan, si fertile en naufrages sur ces côtes, justifie cette fois le nom qu'il a reçu de Magellan. La navigation n'offre d'autres émotions que la vue des marsouins et des mouettes, qui jouent en grand nombre autour de nous, et le spectacle de la côte que nous ne perdons guère de vue. Nous longeons la province d'Awa, celles de Kadzusa et d'Oshiu; des falaises de moyenne hauteur bordent le rivage; au delà on distingue de hautes montagnes, Tsukuba-san, Nikkô-san, ces grands jalons qui marquent la route du nord. Voici Inaboye-saki, la pointe inhospitalière où vient déboucher le Tonégawa. Il a fallu y construire un phare pour éloigner les navigateurs de ces parages semés d'écueils.

Décidément l'agent a eu raison de ne pas me donner une réponse compromettante : voici notre troisième jour de navigation, il est cinq heures, on ne distingue pas encore le port d'arrivée, et le temps, couvert depuis le matin, devient tout à coup menaçant. L'horizon disparaît sous de gros nuages noirs qui ne tardent pas à éclater; la nuit nous prend, tandis que l'on cherche à l'aventure la côte, que rien n'éclaire. C'est alors que le capitaine paraît, regarde autour de lui d'un air capable, interroge la boussole et nous mène piquer une tête droit sur l'île de Tashiro, à 15 lieues du port où nous devions entrer. Il se trouve là fort à propos une petite anse où nous jetons l'ancre en attendant le jour et le calme. A travers des rafales de pluie et de vent, on voit l'océan moutonner au large et se briser sur les îlots qui nous entourent. Un hameau de pêcheurs sommeille, portes closes, à quelques encablures de notre navire. Combien de temps cela va-t-il durer? C'est la question que je me pose en arpentant le pont, dont je suis devenu

l'unique occupant, tout l'équipage étant plongé dans le sommeil à l'entre-pont, et mes deux compagnons du premier jour étant abattus par ce mal stupéfiant auquel les Japonais sont si généralement sujets. Vers deux heures, le *Kanzu-maru* semble se réveiller : un mousse paraît, bâille, s'étire les bras et redescend ; un autre survient, même pantomime. Enfin on rallume les feux éteints, et nous reprenons le large, non pour entrer dans le port de débarquement, ce qui est devenu impossible par la violence du vent, mais pour gagner un autre abri plus sûr.

C'est dans une jolie petite crique entourée de hautes collines verdoyantes que nous jetons l'ancre vers cinq heures ; la pluie a cessé, une barque se détache du petit village de Také et vient prendre quelques passagers fort heureux de toucher terre. J'escalade les hauteurs voisines pour jouir d'un spectacle qui serait beau par un ciel plus clair. Les îles environnantes baignent dans le canal leur verdure luxuriante ; on distingue vaguement vers l'ouest le pic de Kin-kwa-san, tandis que notre petit *steamer*, lavé à grande eau, se balance à quelques brasses du bord. Peu ou point de culture ; c'est à la pêche que les habitants de cette côte demandent leur subsistance. Ce premier aperçu des types du nord ne donne pas une idée flatteuse de la race. Les hommes, bronzés par le hâle marin, sont laids ; quant aux êtres farouches, à demi nus, qui étalent une poitrine noire et desséchée, on me dit que ce sont des femmes. Les gens de l'équipage traitent ces indigènes avec le plus parfait mépris. A propos de je ne sais quelle querelle sur du poisson promis et non livré, ils s'arment de triques et déclarent qu'ils vont faire un mauvais parti au délinquant ; celui-ci s'esquive à temps, mais on lui prend son bateau, qu'on emmène au large et qu'on hisse à bord. Il a fallu ce matin même une heure de pourparlers entre

le chef du village, notre capitaine et les héros de ce bel exploit pour que la barque fût rendue. Cette grande douceur, qu'on admire chez les Japonais, ne serait-elle que le vernis dont se couvre leur rudesse primitive, une seconde nature artificielle sous laquelle reparaît facilement la première quand la surveillance est loin et quand on se croit à l'abri d'une loi draconienne? Ce qui est certain, c'est que leur politesse, toute de formules plutôt que de sentiments, se traduit plus volontiers par des phrases banales que par des actes.

Aujourd'hui nous avons quitté à neuf heures la *Baie des Cigales*, — c'est ainsi que j'ai baptisé sur mes notes ce petit coin de terre, en l'honneur des myriades d'insectes qui n'ont cessé, pendant toute la nuit, de faire entendre leur mélodie glapissante. En ce moment, nous traversons la baie de Sendaï par un fort roulis, mais par un beau soleil et une légère brise qui font oublier la bourrasque des deux derniers jours. Cette baie, large d'une quinzaine de « ri », présente la forme générale d'un demi-cercle ouvert au sud, dont nous franchissons le diamètre de l'est à l'ouest. Au fond du golfe, on aperçoit les montagnes de la province de Mutsu et le port d'Ishino-maki. Devant nous se dessinent déjà les premières îles détachées d'un archipel. On dirait moins des îles que des bateaux chargés de verdure, tant elles sont petites, tant leur feuillage les recouvre jusqu'au pied. Presque toutes sont inhabitées; mais en voici de plus grandes, derrière lesquelles nous glissons; la haute mer disparaît, et nous avons franchi désormais la ceinture de rochers qui enclave les eaux paisibles de la baie où dort, comme au bord d'un lac suisse, le joli village de Matsusima. Ces eaux peu profondes ne nous permettent pas d'avancer, et le *Kanzu-maru* termine sa course dans une île voisine, à la douane de Sabusawa. Il est midi, nous avons mis cinq jours à franchir cent lieues.

13 août. A bord du *Kwai-djin-maru*.

Après dix jours de courses à cheval ou de promenades en canot, il a fallu encore une fois camper sur le pont d'un nouveau *steamer* japonais, en tout semblable au premier comme installation, comme discipline et comme vitesse, pour gagner le but de mon voyage, Hakodaté et l'île de Yézo. Je profite des loisirs d'une bonne traversée pour résumer mes impressions de ces dernières journées.

Sabusawa est un port d'accès difficile, où les produits des riches provinces environnantes s'échangent contre les articles manufacturés d'importation indigène ou étrangère, venus soit en jonques, soit par de petits bateaux à vapeur comme celui qui m'a amené. De grandes jonques, des magasins, des agences de transport, donnent à ce petit bourg une animation commerciale qui attire et ne retient pas. Deux heures après mon arrivée, je montais en « sampang », et à travers les méandres des îles et des îlots je gagnais Matsusima à trois « ri » plus loin.

De la maison de thé à trois étages où je suis descendu, on domine une grande partie de ce lac formé par le hasard, et les yeux reposent avec délices sur les accidents de cette nature enchanteresse. Le paysage japonais produit l'impression d'une miniature ; tout y est harmonieux, coquet, presque artificiel. Rien de heurté, ni dans les tons, ni dans les formes ; la lumière semble caresser les contours qu'elle baigne. Sur un îlot, à gauche de la plage, s'élève un petit temple ; sur un autre, à droite, une rangée de pierres funéraires indique le cimetière. Les pêcheurs qui dorment là semblent encore

bercés dans leur barque indolente, comme ceux qu'on voit glisser le long de leur dernière demeure. Derrière le village s'élève une bonzerie, entourée de nombreuses chapelles ; autrefois florissante, elle est aujourd'hui abandonnée. Les magnifiques « sūgni » qui en formaient l'avenue tombent un à un sous la hache des bûcherons ; l'œuvre de destruction se poursuit ici comme partout, et n'aboutit jusqu'à présent qu'à découronner le passé sans grandir le présent ni fonder l'avenir. Un de ces arbres se cramponne, avec ses racines mises à nu, comme avec des mains crispées, au rocher sur lequel il meurt, — image fidèle de l'antique tradition qui essaye de vivre sur ce sol aride et s'apprête à y périr faute de racines assez profondes dans les consciences et dans les volontés d'un peuple trop longtemps asservi.

En rentrant à l'auberge, j'y trouve installée une bande de lutteurs qui fait halte. Chacun d'eux voyage le paquet sur l'épaule, le sabre au côté, la robe retroussée jusqu'aux hanches et rabattue jusqu'à la ceinture. On s'arrête dans les grandes villes, dans les lieux de pèlerinage en renom, partout où il y a foule ; on fait le reste du chemin à grandes étapes. Ces marcheurs infatigables font de dix-huit à vingt lieues par jour sans broncher, à la seule condition d'absorber un nombre suffisant de tasses de riz et de trouver au gîte un bain torride. Les lutteurs japonais n'ont rien de la grâce athlétique ; leur genre d'escrime, qui consiste simplement à renverser l'adversaire par la poussée, demande moins d'adresse ou de force que de pesanteur. Aussi ne sont-ce que de lourdes masses de chair difformes.

Sept lieues séparent de la mer la ville de Sendaï, l'une des plus importantes du Japon. Comme toutes les grandes cités, elle s'annonce au loin par le prolongement excessif de ses faubourgs dans toutes les directions ; mais tant s'en faut qu'elle offre en toutes ses parties le

spectacle animé de certains marchés. Au milieu de la ville est un carrefour dont les quatre angles affectent une construction monumentale et pittoresque. C'est là que la route venant de la baie croise celle qui vient de Yédo, le « Oshiu-kaïdo », — là que se concentre l'activité commerciale; c'est aux environs que sont groupés la poste, l'hôpital, le télégraphe, qui ne marche pas encore, et des *stores* remplis de marchandises européennes, contenant principalement des vêtements, des chaussures, de la parfumerie et des boissons. Sendaï se pique en effet de suivre le mouvement des idées à la mode. J'y ai vu flotter une banderole portant en français ces mots : *école de compagnie*; malheureusement, la maison étant vide, cette annonce est restée pour moi un mystère. En revanche, on y voit un joli collège où des professeurs japonais enseignent l'anglais à leurs compatriotes; la culture des langues y est en honneur. Un soldat des « shintai » — troupes de ligne, — coiffé, comme ils le sont tous, du béret prussien, m'a salué d'un *goddam you* plein d'aménité, dans l'intention manifeste de faire valoir ses études philologiques. Une jeune fille s'est installée d'autorité à côté de moi pendant que je déjeunais, et m'a assailli en anglais de questions plus indiscretes les unes que les autres. Par un singulier contraste avec ses allures modernes, la ville a conservé des anciens jours une trace qu'on ne retrouve plus guère aujourd'hui. J'aurai à parler bientôt de ces étranges lieux de repos préparés jadis le long des routes pour faire oublier au voyageur, au milieu de distractions équivoques, les ennuis d'une longue tournée : encore aujourd'hui il n'y a pas à Sendaï d'autre auberge, et c'est au milieu des tambourins et des défis que se lancent deux jeunes libertins déjà ivres qu'il faut songer à dormir après une nuit passée à cheval.

A mesure qu'on s'éloigne du carrefour, la vie semble

se retirer; les maisons tombent en ruine, les clôtures gisent à terre; l'herbe pousse dans les chemins, et les longues rues de l'ancien quartier officiel semblent dépourvues d'habitants et de propriétaires. Sendaï est comme une ville déchue dont la population aurait brusquement émigré; cette déchéance date de la guerre civile de 1868 qui a sévi dans cette province : les partisans du shogun y furent vaincus par les réguliers, et le gouvernement vainqueur ne s'est pas hâté de panser les plaies de la cité rebelle. Il y a envoyé un bataillon d'infanterie, et, tandis que la vieille forteresse féodale tombait en ruine, on a bâti à sa porte deux vastes casernes. Au demeurant, ce riche marché des soies d'Oshiu, bâti dans une plaine à quelque distance des montagnes, sans industrie locale, sans physionomie propre, mérite qu'on y passe et non qu'on y séjourne.

Revenu au bord de la mer, j'ai voulu gagner le fond de la baie en canot. La fragilité de l'esquif sur lequel il faut s'embarquer provoque bien quelques observations de ma part : les bateliers, ne voulant pas laisser échapper leur proie, m'assurent que la traversée ne se fait jamais autrement, et deux heures de navigation charmante à travers les îles semblent leur donner raison; mais à peine avons-nous doublé la dernière que le vent se met à souffler, la mer à grossir; la voile de paille tombe à l'eau, et mes hommes se déclarent incapables d'atteindre Ishi-no-maki à la godille. Ils n'ont pas beaucoup de peine à me persuader de gagner l'île la plus voisine et le petit port de Sabusawa.

Guéri par l'expérience, je me flattais d'affréter une de ces grandes jonques qui étaient à l'ancre attendant un chargement de riz pour le sud, — l'occasion de gagner en quelques heures le prix d'un voyage devait être un appât séduisant; — mais je comptais sans l'esprit de routine professionnelle. Consacrer à une partie de pro-

menade une jonque de commerce paraît tout simplement au patron une plaisanterie déplacée ; j'ai beau appuyer ma proposition des offres les plus brillantes, je ne réussis même pas à la faire prendre au sérieux. Y a-t-il du moins une raison, une objection quelconque ? Non, seulement ce serait insolite, et cela suffit. C'est donc dans un grand canot de pêche, à quatre avirons, que je m'embarquai bien avant le jour pour visiter l'île sacrée de Kin-kwa-san — la « Montagne-d'Or, » — située à dix-huit lieues de là, vers l'est, en dehors de la baie. Au bout de sept heures de trajet, par un beau temps et sous un soleil terrible, nous entrions dans le groupe d'îles qui la précèdent : elles sont plus grandes, d'aspect plus sévère que celles de la côte occidentale du golfe ; les falaises de basalte, couvertes de fucus et de mollusques, s'enfoncent à pic dans une eau profonde et transparente. C'est dans ce lieu inhospitalier, à Tashiro, qu'était autrefois établi le pénitencier où les daimios de Sendai envoyaient en exil leurs « keraï » coupables de quelque délit ou soupçonnés de quelque mauvais dessein. Cette sorte d'exil était jadis et reste encore l'une des peines les plus cruelles pour des hommes si épris de plaisir et de bruit, incapables de remplacer par l'activité de l'esprit le vide de l'oisiveté forcée. Quelques-uns d'ailleurs étaient astreints au travail ; on voit en passant les défrichements qu'ils ont légués aux habitants d'aujourd'hui, pêcheurs insouciantes qui ne songent guère à les continuer ni à les mettre à profit. Dans toute cette région, à part quelques plants de haricots devant la porte des cabanes, on n'aperçoit aucune trace de culture. Les insulaires n'ont pas l'air de soupçonner qu'il y ait d'autre nourricier que l'océan. On en voit quelques-uns voguer à côté de nous dans des canots qui pourraient passer pour des pirogues et qu'on dirait à chaque instant prêts à chavirer sous le poids de la natte de paille qui leur sert de voile.

Il n'est pas donné à tout le monde d'aborder à Kin-kwa-san ; c'est d'ailleurs le seul rapport qu'ait cette terre mystérieuse avec la riche Corinthe. Favorisés par la marée, nous jetons l'ancre au milieu de rochers aigus, tout hérissés d'échinodermes, dont les épines restent dans les pieds nus, car il faut faire quelques bonds dans l'eau pour gagner la plage. J'aurai toujours devant les yeux le spectacle qui s'offrait là : une quinzaine de pêcheurs japonais, surveillant leurs barques à l'ancre, se tenaient accroupis ou couchés entièrement nus sur le sable sous un soleil mortel. Muets, immobiles, la face congestionnée par la chaleur, bouche béante à la vue d'un étranger, ils semblaient plongés dans je ne sais quelle torpeur stupéfiante commune avec la brute, ruminant, comme les bœufs dont parle un poète,

Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

A la vue de ces corps inertes, aux muscles arrondis, à la peau cuivrée, aux longs cheveux pendants sur les épaules, on a la révélation de la vie sauvage primitive. Telle dut être l'impression des premiers navigateurs portugais qui furent jetés sur un rocher de la mer de Chine ; cela devait se voir il y a mille ans, et les siècles en se succédant n'ont apporté aucun changement à ces existences.

L'île de Kin-kwa-san serait absolument déserte, si la religion shintoïste, habile, au temps de sa prospérité, à consacrer par ses manifestations toutes les beautés naturelles, n'y avait bâti un temple devenu un lieu de pèlerinage. Le temple n'a plus son grand prêtre, mais l'habitude des pèlerins a survécu au culte, et le desservant laïque chargé d'entretenir l'autel offre un gîte aux nombreux visiteurs dans les dépendances du monastère abandonné. Il y avait foule quand j'arrivai. Je ne cesse

d'admirer cette humeur voyageuse du Japonais. Sans être poussés par un intérêt mercantile, ni par un zèle religieux qui leur fait absolument défaut, ils entreprennent souvent de longs voyages à pied, presque sans ressources, pour visiter un lieu célèbre, un temple, une montagne, un tombeau. Grâce à la simplicité de leur appareil, grâce à la facilité de la vie, les plus humbles peuvent partir le bâton à la main, le pied lesté, le cœur léger, sûrs de rentrer riches de souvenirs, sans être beaucoup plus pauvres d'argent. Tandis que mon « koskaï », à grand renfort de paravents, s'ingénie à élever à mon profit le mur de la vie privée dans une vaste salle où se tiennent une trentaine d'hommes et de femmes, je gagne la forêt sous la conduite d'un jeune garçon pour qui le monde finit là. Une cascade roule sur un lit de sable mêlé de mica, dont les reflets dorés ont valu à l'île son nom et la réputation, bien usurpée d'ailleurs, de recéler de l'or. Un petit sentier grimpe sous les magnifiques « sügni », au milieu de quartiers de granit, dans une solitude qui rappelle la Gorge-aux-Loups de la forêt de Fontainebleau. On parvient enfin, après une ascension facile, à un plateau découvert d'où l'œil émerveillé embrasse un horizon sans limites. Kin-kwa-san est un cône à peu près régulier couvert d'une haute futaie, sillonné de ruisseaux, dont le développement total à la base est de 20 kilomètres. A l'ouest sont les îles que nous avons dépassées pour arriver ; au nord, on en voit une autre toute petite, véritable écueil qui servait jadis de pénitencier ; au sud, on distingue la côte ferme, qui se perd dans le lointain ; à l'est, on n'aperçoit que l'océan Pacifique roulant ses grandes lames régulières que rien n'arrête depuis San-Francisco. On sent là qu'on est au bout du vieux monde et séparé du nouveau par l'immensité. C'est pour ainsi dire le Ouessant du Japon.

Une émotion toute nouvelle, c'est la vue des daims

familiers qui peuplent cette terre, où d'anciennes lois ordonnent de les respecter sous peine de mort. On les voit s'enfuir sous les arbres ; ils viennent, paraît-il, paisiblement manger dans la main, comme l'indiquent des débris de papier, leur suprême friandise, à demi lacérés et jonchant la terre ; mais la vérité m'oblige à confesser que je les ai vainement appelés. J'avais du reste un compagnon peu fait pour les attirer ; mon chien leur courait sus en jappant.

De retour dans la baie de Matsusima, j'y passe quelques jours en excursions, qui se résument dans la dernière faite à Miura. C'est une haute colline boisée, située au milieu même de la baie et consacrée, comme toujours, par un temple. C'est de là qu'on aperçoit d'un seul coup d'œil les huit cents îles qui font de ce paysage l'un des plus beaux panoramas du Japon. En entendant répéter ce chiffre fantastique, j'avais cru à une de ces exagérations de la vanité locale dont les voyageurs se font souvent les complices, mais il a fallu se rendre à l'évidence. Si dans le nombre beaucoup ne sont que des rochers, il en est bien peu que ne surmonte un bouquet d'arbres ou une touffe de verdure. On dirait que du haut de Miura quelque semeur divin a d'un geste unique jeté autour de lui cette poussière gigantesque. C'est en vain que j'ai sollicité des habitants une explication mythologique du phénomène. Il n'entre pas dans la tournure d'esprit des Japonais d'encadrer les merveilles naturelles dans aucune de ces fables dont le génie grec et âryen est si libéral. Ce n'est point ici d'ailleurs, comme dans le sud, l'ancien séjour des dieux ; jamais ils n'ont honoré de leur présence ces contrées redoutables du nord où vivait la race détestée des Aïnos. Le vieux prêtre qui me dresse une table dans son temple, sous le regard pacifique de Kwannon-sama, répond donc à mes questions, dont la naïveté l'étonne, qu'il en a toujours été ainsi de

mémoire d'homme. Je m'attendais à cette réponse. Je ne suis pas plus heureux dans mon interrogatoire scientifique ; les théories sur les transformations du sol n'intéressent pas mon homme, et je suis forcé de m'en tenir à l'hypothèse que suggère l'aspect partout semblable des roches de calcaire mou et le peu de profondeur des eaux, celle d'une lente érosion pratiquée par les flots dans un conglomérat jadis compacte.

En revanche, mon hôte m'entretient de questions politiques ; il a vu la dernière guerre civile en 1868, il parle en homme qui sans doute a dû faire des vœux pour le parti du nord quand il était debout, et l'accompagner de ses regrets dans la défaite. Partout ici, dans les choses et dans les hommes, on retrouve vivace ce souvenir, qui disparaît à Yédo sous le fracas des nouveautés. Là, le gouvernement éblouit le peuple et l'accable d'une onéreuse sollicitude : il compte ainsi rallier les tièdes et décourager ses ennemis ; mais dans ces provinces, qui ont pris part à la guerre, qui en ont souffert, qui n'ont jamais eu d'attache directe avec le pouvoir, les anciennes influences demeurent, les vieilles rancunes subsistent, inertes peut-être pour longtemps, mais non pas adoucies, et se traduisant par une mauvaise volonté invincible à l'égard de toutes les réformes entreprises par le gouvernement central. Celui-ci du reste ne se pique pas de les faire adopter du premier coup, et se préoccupe beaucoup plus de se donner les dehors de la civilisation dans quelques ports ouverts que d'en répandre uniformément les réels bienfaits.

Il a fallu passer trois jours à Sabusawa, attendant d'heure en heure le départ toujours annoncé, toujours retardé, du *Kwai-djin-maru* ; mais je n'ai pas manqué de distractions dans la maisonnette où ma bonne étoile m'avait conduit, faute de place à l'auberge. Le propriétaire tient un établissement de bains, où j'ai eu le plaisir

de voir, en quarante-huit heures, défilér par deux fois toute la population. Vers deux heures, au moment où l'eau commence à être suffisamment chaude, c'est-à-dire quand il est impossible à un Européen d'y tenir la main, les jeunes filles bien posées arrivent les premières, procèdent sans aucun embarras à tous les détails d'une toilette intime et consciencieuse, se plongent pour terminer pendant quelques minutes dans la piscine, se rajustent sans trop de hâte, puis viennent s'accroupir autour du feu entretenu par mon hôtesse, et là elles entament, en fumant la pipe, un interminable babillage, car la maison de bains est en même temps un casino. Un peu plus tard viennent les vieillards des deux sexes, dont la journée est terminée avant la nuit à cause de leur âge ; le soir, il y a foule ; ce sont les pêcheurs, les hommes de peine, les artisans, les servantes, les femmes occupées le reste du jour chez elles ou aux champs. Tout ce monde se connaît, cause, rit, se jette de l'eau bouillante en manière de plaisanterie.

Ce que nous appelons confort n'a au Japon d'équivalent ni dans la langue ni dans les mœurs ; on y rencontre le luxe chez les grands, la prodigalité presque chez tout le monde, mais ni petits ni grands ne font le moindre effort pour s'entourer de ces mille commodités sans lesquelles il n'y a pour nous ni bien-être physique ni véritable liberté d'esprit. Dans le petit port où je suis resté quelques jours, il était impossible de trouver un seul des mets, je dis des plus communs, qui composent la cuisine japonaise. L'idée ne vient à personne de les joindre de temps en temps au riz traditionnel, pas plus que de fermer passage en hiver à un courant d'air glacial ou de chasser dans un âtre la fumée qui offusque les yeux. En revanche, une grande ville, comme Sendaï, est toujours pleine de gens qui s'amusent, festoient, font tapage. Ce sont les modestes habitants des environs qui

viennent y manger en un jour l'épargne de plusieurs mois. Quelques amis, ayant loué pour une excursion les services de quinze ou vingt porteurs, eurent à leur payer au retour une somme d'environ 1200 francs; le soir même, les « ninsogo » se rendirent au Yoshiwara, et quarante-huit heures après tout était dépensé. « Autour de nous, tout s'évanouit, la vie est un songe; sur la terre, qu'est-il de durable? » répète depuis des siècles la sagesse désolante du bouddhisme. Dès lors pourquoi accumuler sur cette terre des biens trompeurs? Pourquoi nous attacher à une vie qu'il faut quitter, étreindre des ombres? A quoi bon fonder sur le sable? De là l'indifférence ascétique de quelques-uns et l'imprévoyance épicurienne du plus grand nombre.

Si l'on ne se soucie pas de bien vivre, on ne se met guère en peine de la mort. Depuis deux jours, un bruit de clochettes dans le voisinage annonçait l'agonie d'un malade; le troisième jour, je vis passer le convoi, qui allait le conduire à sa dernière demeure. En tête marchait le clergé, puis quatre hommes portant sur leurs épaules une boîte de sapin exactement semblable au véhicule appelé norimon, dans laquelle le mort était accroupi, puis des pleureuses qui ne pleuraient pas, coiffées d'un capuchon blanc. Personne n'avait l'air affligé, ce qui m'engagea à me mêler à un groupe d'hommes qui suivaient. Quoiqu'il n'y ait qu'un village dans cette île, j'y ai compté cinq cimetières; chaque famille pour ainsi dire a le sien. Le cortège s'engage d'abord dans un sentier dont l'entrée est gardée par trois figures de pierre sculptées en bas-relief, représentant un tombeau. Là, le prêtre murmura une litanie, puis on se remit en marche pour s'arrêter de nouveau au premier cimetière, où l'on dit une prière; puis au second, où l'on fit de même, et ainsi de suite jusqu'au point d'arrivée. C'est un usage tout local et fort touchant qui veut que chaque défunt aille

rendre une dernière visite à ses anciens amis avant de gagner lui-même le champ de repos. Là, on le glisse au fond d'un trou, et chacun s'en retourne prestement, laissant le fossoyeur terminer seul sa triste besogne.

On ne se lasse pas d'étudier ces mœurs ; parmi les sentiments qui se traduisent aux yeux de l'observateur, il est curieux de retrouver ceux qui forment par tous pays l'apanage et l'essence de l'humanité, de compter ceux qui prennent leur source dans les conventions locales, et de noter les uns et les autres sous les formes particulières qu'ils empruntent. Voici dans cet ordre d'idées une petite scène caractéristique. Mes hôtes étaient un jeune mari et sa femme sans enfant ; le père et la mère de la femme logeaient non loin de là, et le père, qui m'avait pris en affection, était sous un prétexte ou sous un autre toujours en visite chez sa fille. Trop vieux pour exercer une profession, ce bonhomme faisait un peu tous les métiers, même les pires, s'il en faut juger par quelques propositions non équivoques qu'il me chuchota à l'oreille un jour qu'il était un peu plus ivre que d'habitude. Voyant qu'il m'obsédait, sa fille lui dit tout doucement de ne pas molester l'étranger. Ce reproche à peine murmuré, le père se redresse et commence contre sa fille une philippique sanglante. Elle baisse la tête sans mot dire. Le gendre, fort décontenancé, semble par son silence donner raison au père irrité, et celui-ci se retire avec les honneurs de la guerre. Il fallut que le jour même la jeune femme allât, presque en cérémonie, implorer l'intercession de sa mère et son pardon. L'autorité paternelle est ici toute-puissante. Cependant deux jeunes gens suivaient hier un cortège funèbre l'œil sec et le front calme ; la voix du devoir parle plus haut dans les relations de famille que la tendresse ou la sensibilité.

De cette première escale à moitié chemin du nord, voici l'impression générale qui me reste : sans rien

préjuger sur l'unité de la race ou la fusion des éléments primitifs, la civilisation est uniforme dans ses origines et ses moyens de développement. Du nord au sud, il n'y a qu'un peuple, chez lequel on trouve de très-sensibles dégradations de culture intellectuelle ou morale, des dissonances historiques, des antipathies politiques, des coutumes diverses, quelquefois des préjugés opposés, mais qui révèle néanmoins son unité première par ses qualités, ses aptitudes et ses tendances. C'est bien partout le même Japonais insouciant, point méchant et point bon, paresseux avec délices, industriel au besoin, esclave de la règle établie. La seule différence qui m'ait frappé, c'est chez les gens du nord plus de rudesse d'allures et l'absence de cette politesse banale et formaliste qui n'est du reste elle-même qu'un masque destiné à remplacer la véritable urbanité.

Pendant que j'écrivais ces notes, installé sur une table de fortune, le bateau s'est brusquement arrêté, frémissant de la proue à la poupe, comme une flèche dans un bouclier d'airain. Avions-nous touché ? une des baleines qu'on voit se prélasser à quelques centaines de brasses nous avait-elle donné un coup de queue en passant ? Non ; c'est simplement une pièce de la machine qui, faute d'huile, s'était échauffée jusqu'au rouge. On réveille le mécanicien négligent, on jette de l'eau sur la bielle, on verse de l'huile dans les réservoirs, et nous reprenons notre marche. Quant au coupable, il en pousse de rire pendant une heure avec le capitaine. Décidément, si je reviens par mer, ce ne sera pas sur un bateau japonais. Heureusement nous doublons en ce moment le cap Syria, le seul passage difficile de la traversée ; nous allons entrer dans le détroit de Tsungar, et demain au point du jour nous serons à Hakodaté.

§ II

YÉZO ET LES AÏNOS

Située entre le 41° et le 45° degré de latitude Nord, entre le 137° et le 141° degré de longitude Est, l'île d'Yézo pourrait se comparer grossièrement à une tête d'éléphant recourbant sa trompe vers le sud ; Hakodaté est au bout de la trompe. On se ferait une idée très-inexacte du climat, si l'on n'avait égard qu'à la latitude, c'est surtout une question de vents et de courants. Placée dans le voisinage de la Sibérie, la dernière des îles japonaises en reçoit les vents glacés, tandis que le Kuro-siwo — torrent noir, — grand courant venu de l'équateur, qui baigne et réchauffe les côtes du Nippon¹, tourne brusquement à l'est dans le Pacifique et se dirige vers l'Amérique, abandonnant Yézo aux courants polaires. Aussi l'été y est-il plus court et plus frais — mon thermomètre n'a pas dépassé 25 degrés pendant la deuxième quinzaine d'août — et l'hiver extrêmement rigoureux. La neige couvre les montagnes dès le mois d'octobre.

C'est seulement au xvii^e siècle que les Européens découvrirent cette contrée ; mais les Japonais les avaient devancés, et dès le xii^e siècle les chroniques rapportent que Yoshitsuné, frère du shogun Yoritomo, s'y réfugia pour échapper à la jalousie et aux soupçons du monarque qu'il avait aidé à saisir le pouvoir. Il n'y avait alors d'autre population que celle des Aïnos, appelés aussi Yessos, qui lui ont donné son nom. Il paraît bien pro-

¹ Nippon ou Ni-hon signifie plus exactement l'empire japonais ; c'est pour déférer à un usage établi qu'on désignera ainsi parfois la grande île, dont le véritable nom est Hondo.

bable que ces aborigènes occupaient aussi jadis la grande île de Hondo, qu'ils évacuèrent pour faire place aux conquérants venus du sud ; ils s'établirent également dans l'île plus septentrionale de Saghalien (ou Karafto), par où l'archipel japonais touche au continent russe. Plus tard, les vainqueurs pénétrèrent à la suite des vaincus dans ces deux îles et s'y établirent en maîtres sans rencontrer de résistance. Ils fondèrent aussi à Itorup, autre île au sud de Saghalien, un établissement fortifié où résidaient des officiers du shogun, surveillant et protégeant les Aïnos, à la tête de quelques soldats, ou plutôt, attestant par leur présence le fait de l'occupation japonaise. En 1806, les Russes, établis dans le nord de Saghalien, tandis que les Japonais possédaient le sud, vinrent avec deux vaisseaux demander à ces derniers la permission de nouer commerce avec eux dans cette partie de leur empire, sous la menace de ravager le pays en cas de refus. Grande fut l'alarme du gouvernement, qui ne négligea rien pour se mettre en état de défense. Malgré ses efforts, les Russes, revenus l'année suivante, n'eurent pas grand'peine à réaliser leurs menaces. Ils chassèrent la garnison d'Itorup et pillèrent tout ce que contenait la forteresse. On sait comment les Japonais se vengèrent en détenant captif pendant trois ans l'amiral Golowine ; mais ils sentaient qu'il y avait de ce côté un danger persistant pour leur sécurité : aussi, lorsque plus tard l'expédition du commodore Perry les eut contraints d'entrer en relations avec les Européens, leur première ambassade fut-elle envoyée à Saint-Pétersbourg pour régler la délimitation des possessions respectives des deux pays dans Saghalien. On proposait alors de s'arrêter de part et d'autre au 50° parallèle, mais le gouvernement russe sut gagner du temps. Il sut, ce qui est mieux, le mettre à profit ; quand la question fut reprise plus tard, son occupation s'étendait au delà, et,

quand on la reprendra désormais, on s'apercevra qu'il est le seul occupant¹.

Au début des relations ouvertes par les traités, on put croire que la Russie nourrissait sur l'île même de Yézo des projets de conquête ; ses navires de guerre paraissaient souvent dans le port d'Hakodaté, poursuivant activement leurs travaux hydrographiques dans toutes les eaux environnantes ; au lieu d'envoyer à Yédo, comme les autres puissances, un ministre résident, elle s'était contentée de nommer un consul à Hakodaté, comme si elle eût voulu tout à la fois éviter l'occasion de se jeter dans les querelles de l'Europe avec le Japon, et celle de traiter avec lui sur le pied d'égalité ; mais il faut reconnaître que ces symptômes inquiétants ont, quant à présent du moins, disparu. M. de Budshow a quitté le poste de consul à Hakodaté pour venir prendre à Yédo celui de ministre, auquel il était naturellement appelé ; le commerce avec la Sibérie n'a pris aucun développement et, sans la présence insolite des missionnaires russes à Hakodaté, on pourrait dire que rien n'accuse plus les projets prêtés au gouvernement de Saint-Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Yédo a senti qu'il ne devait pas laisser périliter son droit incontestable, et n'a rien négligé pour l'affermir.

Autrefois les terres incultes avaient été divisées entre quelques grands daïmios déjà nantis d'autres fiefs ; mais ces souverains absents et tout entiers à leurs intrigues de cour ne s'occupaient de leurs possessions d'outre-mer que pour en tirer quelques impôts sans les administrer. De là l'état misérable du pays. La révolution de 1868, quand elle eut vaincu les partisans du taïkoun dans leur

¹ En effet, depuis que ces lignes ont été écrites le Japon a cédé à la Russie la possession entière de Saghalien en échange des Kuriles septentrionales.

dernier refuge, précisément à Hakodaté, remplaça les daïmios absents par des gouverneurs de « ken » ou provinces forcés de résider, mais dépourvus de moyens d'action pour ramener à la vie normale une population de chasseurs et de pêcheurs, et la contrée semblait vouée pour longtemps encore à l'oubli, lorsque, il y a quelques années, l'idée vint au gouvernement d'en confier la colonisation à un général américain.

Il semble que nous avons changé de climat quand le matin du 14 notre *steamer* entre dans l'étroit goulet au fond duquel est situé Hakodaté. Au lieu des hautes montagnes du Nambu, qu'hier on apercevait dominant les falaises de la côte, nous voguons entre des collines basses, aux croupes arrondies et dénudées qui donnent aux environs du port un aspect singulièrement triste. Au loin dans l'intérieur, on voit se dessiner la crête aiguë d'un volcan que le soleil levant dore d'un reflet pourpre ; tout près de nous, un faubourg serpente le long de la côte ; enfin, au détour d'un promontoire gardé par une batterie, voici la ville. L'œil est péniblement surpris quand, au lieu de voir un *settlement* bâti comme Yokohama ou Hiogo, dans ce style interlope qu'on appelle européen en Asie, et qui pourrait sans peine passer pour asiatique en Europe, il n'aperçoit qu'un grand village de bois, aux toitures basses, où s'élèvent de loin en loin quelques habitations un peu plus grandes, peintes de bariolages de mauvais goût. Ici, point de murailles imitant la pierre, point de terrasses descendant sur une pelouse. Les maisons les moins laides sont surmontées de toits couverts de terre et plantés d'herbe, afin de remplacer les tuiles qui manquent. La ville est bâtie sur le penchant d'une colline escarpée, de sorte que, si les rues parallèles percées à mi-côte sont larges et bien ouvertes, les rues transversales qui les rejoignent sont autant d'escaliers. Aussi n'y voit-on pas une voiture, et ne se sert-on guère

du petit véhicule roulant connu de nos lecteurs, le « djin-riksha ».

Une triste nouvelle ne tarda pas à m'arracher à ces premières impressions : deux jours auparavant, un « samouraï, » venu d'Akita, résolu à tuer le premier Européen qu'il rencontrerait, a, en plein jour, assassiné le consul allemand, M. Haber. On conçoit quelle consternation un pareil attentat jette parmi un groupe de quinze ou vingt Européens dont chacun ne peut s'empêcher de calculer mentalement combien il avait de chances pour être lui-même victime¹. La population japonaise elle-même n'est guère moins émue ; les aubergistes ne veulent plus recevoir personne, de peur de donner l'hospitalité à un complice. Les deux premiers à qui je m'adresse me supplient très-poliment de leur éviter ce désagrément. Je prends le parti d'aller me faire reconnaître par le gouverneur ; mais je tombe de Charybde en Scylla : à peine a-t-il appris mes fonctions auprès du gouvernement, qu'il veut m'utiliser comme juge d'instruction, et mes vacances sont sur le point de se transformer en une session de cour d'assises. J'esquive ce fâcheux honneur par une allusion aux termes de mon passe-port, qui déclare ma santé fortement atteinte. Il est bon de savoir que le gouvernement s'est plu cette année à refuser aux étrangers les passe-ports qu'ils obtenaient autrefois ; quant à ses fonctionnaires européens, qu'il n'a pas voulu molester, il leur a délivré des passes de complaisance, mais dans une forme déterminée et commune à tous, et, pour ma part, il a fallu qu'un médecin signât et qu'un ministre contre-signât, en dépit de

¹ On se flattait que l'ère des violences fanatiques était close depuis longtemps. Une enquête faite en présence du secrétaire-interprète de la légation allemande a montré du reste que le coupable avait agi sans aucune excitation étrangère et sous l'empire d'une sorte de folie. Condamné à mort, il a été décapité le 27 septembre 1874.

l'évidence, que j'étais atteint d'une anémie générale, ou, pour traduire exactement l'expression japonaise, que mon sang s'était changé en eau; les officiers à qui je suis obligé de montrer en route cet invraisemblable certificat me regardent de travers en se demandant s'ils n'ont pas affaire à quelque faussaire.

Me voici présenté au capitaine Blakistone, et, à mes embarras du premier moment, succède le charme de cette large et facile hospitalité qu'on ne connaît que dans ces lointains climats. Il existe à Hakodaté, comme dans tous les ports ouverts, une autorité étrangère, celle des consuls, et une autorité indigène, celle du gouverneur, mais on n'y reconnaît qu'une royauté, c'est celle qu'exerce le capitaine Blakistone, *on her majesty's service*. Marcheur infatigable, voyageur intrépide, il est le seul qui ait bien exploré cette île, que les Japonais eux-mêmes connaissent fort médiocrement; c'est donc une rare fortune que mon arrivée concorde précisément avec une excursion qu'il se propose de faire et me permette ainsi de débiter sous les auspices d'un guide éclairé et d'un aimable compagnon.

Le 15 de bon matin, nous nous mettions en route, montés sur de petits chevaux ardents, solides, trapus, qui se reposent du trot en galopant. C'est une race particulière à Hakodaté, qu'on ne retrouve presque plus nulle part dans l'intérieur de l'île: aussi, cette première journée préparait-elle des illusions qui durent s'envoler au second relais. La route nouvelle, tracée par les soins du « kayétakushi », c'est ainsi qu'on appelle le département chargé de la colonisation de Yézo, présente la largeur de nos routes de première classe, c'est plus qu'il n'en faut dans un pays où ne circulent que des chevaux et des piétons; en revanche, les nombreux cours d'eau qui la traversent, devenus à chaque grande pluie autant de torrents, emportent les ponts, et les ca-

valiers sont obligés de passer à gué dans le lit même des ruisseaux. De plus, les chevaux du pays, habitués à se suivre par longues files et à placer le pied dans la trace laissée par leurs devanciers, ont creusé dans le terrain argileux ces ornières transversales qui donnent à tout chemin japonais l'aspect d'un champ couvert de sillons réguliers. Il faut toute la confiance qu'inspirent les jambes courtes de nos montures pour les lancer au trot sur cette surface inégale. Malheur à l'imprudent qui, ayant négligé de se munir d'une selle européenne, affronterait ces secousses sur un bât ou sur une selle de bois !

Après avoir parcouru une plaine inculte qui s'étend au bord de la baie, nous traversons Nanaï, où le « kayétakushi » a installé une ferme modèle. Nous apercevons des Japonais qui essayent de manier un lourd hoyau traîné par un cheval ; tout cela dépend « du kayétakushi ». A qui ces chevaux américains ? Au « kayétakushi ». Qui a mis là ces pores à l'engrais ? qui a planté cette pépinière de sapins ? qui a posé ce fil télégraphique le long de cette route où ne peuvent circuler les voitures ? Toujours le « kayétakushi ». On ne tarde pas à se dire qu'il joue ici le même rôle que le marquis de Carabas dans le conte populaire. Je réserve mon appréciation sur les mérites de cette institution jusqu'au moment où j'aurai vu la capitale nouvelle qu'elle a érigée presque au centre de cette contrée, à 185 milles d'Hakodaté.

Tôgé-no-shita ou le « Pied du col » est la sentinelle qui garde le premier défilé des montagnes. On pénètre dans une gorge boisée dont l'aspect diffère sensiblement du paysage de Nippon. On n'y voit plus le « matsû » et le « sùgni », ni les conifères, hôtes ordinaires des montagnes ; on rencontre encore le hêtre, le bouleau, le tremble, le châtaignier et surtout une abondance considérable de mûriers sauvages qui courent le long de la route, et dont

les baies rouges font venir l'eau à la bouche. Les montagnes sont généralement peu élevées. En moins d'une heure, on peut en gagner le sommet, d'où la vue embrasse vers le sud Hakodaté, tapi au pied de sa colline baignée de trois côtés par la mer, comme un crustacé sur son rocher, la rade, peuplée de voiles, et le promontoire qui précède Matsumai, l'ancienne capitale. Devant soi, au nord, on voit, à droite et à gauche de la route, deux lacs couverts d'îlots verdoyants dont le plus grand, Genzainoumma, communique avec la mer par un petit cours d'eau débouchant sur la Baie du Volcan — ainsi la nomment les géographes. — Au delà se dresse le volcan de Komaga-také, que j'avais admiré la veille et qu'aujourd'hui je laisse derrière moi, comptant bien le voir au retour. La forêt s'étend de toutes parts, sombre et ondoyante. La route, faite de lave et de pierre ponce pilée, se prête aux rapides allures; pas un village; à peine quelques maisons de thé peu confortables, quoique propres, et de loin en loin un « mango », trotinant sur sa bête et suivi de deux ou trois autres, attachées par leur longe au bât les unes des autres. Avant midi, nous sommes à Mori, à onze « ri » et demi d'Hakodaté.

Mori est un village de médiocre importance, assis dans les débris du volcan, sur le bord du large golfe auquel la montagne a donné son nom. C'est là que s'arrête brusquement la route nouvelle; elle se termine dans la mer par une estacade qui sert d'embarcadère pour regagner, après 15 lieues de mer, l'autre tronçon de route à Shin-morran; mais ce sera ma route de retour, car mon objectif, c'est de remonter tout d'abord le long de la côte. Après un déjeuner de poisson et de riz arrosé d'excellent « saki », on nous amène de nouveaux coursiers. Le mien engage une lutte dont j'ai grand'peine à sortir vainqueur. N'espérez rien obtenir de ces chevaux par les

procédés ordinaires; le mors ne fait que les gêner sans les diriger, la cravache vole en pièces inutilement sur ce cuir épais couvert d'un poil vierge, et quant à l'épé-ron, ceux qui le sentent le prennent pour un taon et donnent de grands coups de pied ou de tête pour chasser l'importun. Si, après bien des efforts, vous obtenez une certaine rapidité, ce ne sera qu'en vous soumettant au roulis d'un trot déhanché ou aux secousses désordonnées d'un lourd galop de charge. Tel est le seul mode de transport connu dans le pays.

A Mori seulement commençait pour moi le vrai voyage. Jusque-là rien ne différait du Japon connu. Nous suivons maintenant l'unique voie de communication entre Mori et la côte ouest. C'est un sentier vague qui erre à travers la lande inculte; toutes les fois que la forme du rivage le permet, il gagne le sable de la plage et circule entre les rochers et les vagues le long de la baie. De ponts sur les cours d'eau, il n'en existe pas. Les gués ne sont pas très-profonds dans cette saison; néanmoins l'eau nous monterait aux genoux, si nous ne posions les pieds sur le cou des chevaux, très-familiers du reste avec cet exercice. De leurs sabots nus, ils trébuchent sur le gravier. Il paraît qu'en hiver et au printemps chevaux et cavaliers sont obligés de se mettre à la nage; le passage est même quelquefois complètement impossible. Du reste, point de chance de s'égarer: d'un côté la forêt inaccessible, de l'autre la mer; pas un sentier qui vienne croiser celui que nous devons suivre. Et c'est là une route, la seule route de terre ouverte jusqu'au centre de Yézo. Il n'y a pas à s'y tromper: les bornes placées de « ri » en « ri » prouvent assez que cette sente est regardée comme un chemin. Par une étrange ironie, on voit de loin en loin les poteaux d'un futur télégraphe.

Voici un premier groupe d'habitations; ce sont des cabanes de roseaux liés en gerbe et amoncelés avec tout

leur feuillage ; la porte est représentée par une natte suspendue ou par une sorte de volet de bois. Presque toujours ouverte, elle tient lieu de fenêtre. A l'intérieur, quelques nattes grossières traînent par terre ; une bouilloire de fer est suspendue par une crémaillère au-dessus d'un âtre où fume le bois vert. Une femme est accroupie auprès ; devant la porte, des enfants nus et des hommes aux cheveux incultes. C'est là un hameau de pêcheurs. Pour la première fois j'ai été offusqué par la malpropreté, et nous sommes cependant encore chez les Japonais, parmi ceux qui, comparés aux aborigènes, se considèrent comme la race supérieure ; que sera-ce demain ?

Ce qu'on appelle un village est la réunion de plusieurs de ces cabanes autour de quelques baraques en planches de peuplier, que domine une grande maison au toit lourd, au portique surbaissé, aux boiseries noirâtres. Cette vaste construction sert à la fois de magasin, de poste aux chevaux, d'auberge et de maison de ville. Il n'est pas rare de rencontrer à l'entrée de ces villages une petite guérite où sont placées quelques statuettes de pierre grossièrement taillées, ébauche informe de quelque divinité ; elles sont couronnées de fleurs, enguirlandées d'oripeaux rouges ou blancs. C'est à peu près le seul vestige extérieur du culte qu'on rencontre ; que pourrait-on voir de plus chez une population si misérable ?

Au moment où nous arrivons à Toshibé, une réunion des fortes têtes de l'endroit discute vivement sur une instruction du gouverneur que vient de lire un vieux barbon à lunettes de cornes. On se passe le grimoire de main en main, car on ne s'entend pas sur le texte.

Jusqu'ici nous sommes restés au milieu des Japonais, et si l'œil est frappé de leur taille plus élevée que celle des habitants du Nippon, de leur face moins expressive, de leur teint moins foncé, de la laideur inusitée des

femmes, il retrouve cependant les caractères généraux de la race modifiés légèrement par l'influence du climat et du régime. Quelque temps après avoir dépassé la borne indiquant le 19^e « ri », nous entrons au crépuscule à Urap, au milieu d'un village d'Aïnos. Il est trop tard pour pénétrer dans leurs huttes, que rien n'éclaire, et dont la construction ne diffère pas sensiblement de celle des cabanes de pêcheurs japonais. La seule chose qui frappe, c'est l'appentis qu'ils désignent du nom pompeux de « kura », — magasin. — C'est un simple toit de chaume fort bas, supporté par huit piliers de bois, qu'on peut entourer de nattes. Sous ce hangar, on place les filets, les provisions, les ustensiles superflus ; le tout est confié à la garde de chiens semblables à des ours, qui font un accueil fort maussade à l'étranger ; mais nous ne faisons que traverser les huttes éparses sans ordre sur les dunes du rivage pour nous rendre au village voisin, où nous trouvons dans un nouveau phalanstère japonais, en tout semblable à celui de Toshibé, un repos bien mérité après 80 kilomètres parcourus à cheval.

Le lendemain, de bonne heure, je retourne au village aïno, avide d'observer cette existence sauvage qui se continue obstinément à travers les siècles. Les cabanes sont divisées en deux pièces, dont l'une sert d'entrée, tandis que l'autre représente à la fois la chambre à coucher, le réfectoire, la cuisine et l'atelier ; elles semblent un peu moins misérables à l'intérieur qu'au dehors, mais on a peine à comprendre que des êtres humains bravent un hiver rigoureux sous de pareils abris. Je renonce à faire l'inventaire de tous les ustensiles qui peuplent ces sombres réduits ; mes yeux s'arrêtent plus volontiers sur les habitants. Leur accueil bienveillant contraste agréablement avec la morgue et l'attitude de plus en plus maussade de leurs voisins les Japonais. Ils nous saluent d'un geste compliqué qui consiste à se

passer les deux mains sur le visage et la barbe, puis à les relever en décrivant un oméga (ω) et à les présenter renversées verticalement la paume en dedans. Quelques-uns murmurent en même temps le mot « kami-sama », — Dieu, génie bienfaisant. — Ils aiment beaucoup les Européens, dont ils sont, disent-ils, des frères éloignés, tandis qu'ils ne reconnaissent aucune parenté avec leurs anciens vainqueurs. Leur couleur proteste cependant contre cette assimilation : ils sont franchement rouges, d'une teinte cuivrée, aussi différente de celle du Malais que de celle du Japonais ou du blanc. Ils ont les cheveux légèrement crépus, très-longs et incultes, et laissent pousser toute leur barbe ; j'ai entendu des gens compétents les comparer aux *moujicks* de Russie et aussi aux Peaux-Rouges d'Amérique, dont ils se rapprocheraient par bien d'autres côtés.

Les hommes sont généralement bien faits, vigoureux ; leurs grands yeux francs, leur physionomie douce, leurs traits réguliers, leurs lèvres épaisses, en feraient une très-belle race sans le front bas et les cheveux pendants sur le visage qui révèlent l'infériorité du sang. Quant aux femmes, elles sont, jusqu'à la puberté, remarquablement jolies. Leur regard, voilé derrière de longs cils, a quelque chose d'interrogateur et d'effarouché comme celui des gazelles. Pieds nus, vêtues comme les hommes d'une robe unique d'écorce d'arbre, les bras tatoués, les oreilles ornées de pendants d'étoffe rouge, elles croient ajouter beaucoup à leur beauté en remplaçant la moustache, qui leur manque, par une enluminure de même forme peinte au-dessus de la lèvre avec une sorte d'ocre. Plus beaux encore sont les enfants, tête rasée, courant tout nus sur le sable et vous regardant de leurs grands yeux étonnés, un doigt sur les lèvres. L'enfance a partout les mêmes grâces, et la naïveté de ces petits sauvages muets n'a pas moins de charme que le babil précoce de

nos *babies*. Qui sait d'ailleurs ce que l'éducation pourrait en faire ?

Il faut à Urap quitter mon aimable compagnon de route, retenu par les charmes de la pêche ou plutôt de la chasse au saumon dans les rivières. La grosse espèce n'arrive guère que vers la fin de septembre, mais dès le milieu d'août on en rencontre déjà une plus petite qui se laisse facilement harponner. Les huit « ri » qui me séparent d'Oshamembé se font tout d'une traite sur le sable humide que laisse la marée basse. Placé à l'arrière de ma petite caravane, je réussis à lui faire prendre une allure assez vive à grands coups d'un fouet fabriqué pour la circonstance. Nous longeons toujours la baie éclairée par un soleil ardent, tandis qu'à gauche se déroulent une lande inculte de peu de largeur et au delà des montagnes boisées. Une troupe de chevaux à demi sauvages erre entre le rivage et la forêt, cherchant une maigre pâture au milieu des ronces. Deux ou trois huttes abandonnées, autant d'habitations, peuplent ce désert. De l'une d'elles sort une jeune fille aïno chargée d'un petit fardeau qu'elle porte comme un havre-sac, et qui suit nos chevaux à toutes les allures, pendant plusieurs lieues. Voici une famille complète d'Aïnos qui retire la senne; l'aïeul à barbe blanche, les fils, les femmes, les enfants, tout le monde prend part à la pêche, qui n'a produit que quelques carrelets.

Un peu plus loin se présente un enclos encombré d'ossements de chevaux que je prends pour un simple charnier, mais on me dit bientôt que c'est un lieu de sacrifices. C'est là qu'on immole les vieux chevaux hors de service, les daims, quelquefois les ours pris vivants, avec des libations de riz et de saki, à un dieu ou à des dieux innomés. Encore un des rares vestiges de culte qu'on trouve parmi eux. Il faut ajouter que, si on leur offre une coupe de saki, pour lequel ils ont une déplorable

prédilection, ils ne manquent pas, avant de l'absorber, de porter les mains au visage et de faire mille gestes d'adoration en murmurant une sorte de prière propitiatoire à un être inconnu.

A Oshamembé coule une rivière assez profonde pour y prendre un bain. Je ne peux résister à la tentation de m'y plonger, mais je ne tarde pas à m'apercevoir de mon imprudence. Une jeune fille m'a vu, elle a appelé sa mère ; toute la famille est accourue, les voisins se sont attroupés, et me voilà exposé aux regards d'une quarantaine de spectateurs et de spectatrices curieux de constater si vraiment les étrangers ont le corps blanc de la tête aux pieds, ou s'ils se bornent à se farder le visage et les mains. Cette dernière hypothèse a beaucoup de partisans, non-seulement chez les Aïnos, mais même chez les Japonais du peuple, dont un grand nombre payerait cher ce procédé caché par nous, croient-ils, avec un soin jaloux.

Les Aïnos ne vivent que du produit de la pêche et de la chasse ; aussi ne les trouve-t-on qu'au bord de la mer ou dans les forêts solitaires du centre. C'est là que je pourrai les étudier et que mes impressions se préciseront. Quant à présent, changeant ma direction, qui était du sud au nord, j'oblique à l'ouest et j'abandonne la baie du Volcan, baignée encore par les eaux du Pacifique, pour gagner la mer du Japon, en traversant les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux. Nous suivons d'abord une plaine marécageuse où le sentier passe et repasse à gué la rivière dont j'ai parlé plus haut ; on voit les bois coupés dans la montagne flotter à cru et des Aïnos montés sur des pirogues étroites les pousser dans le courant ; puis le marécage envahit le chemin même, ou ce qu'en l'absence d'un terme plus exact il faut bien désigner sous ce nom.

On avance au milieu de fondrières où les chevaux manquent à chaque instant de s'abattre dans trois pieds

de boue. Le cavalier lui-même en a jusqu'à la cheville, et les éclaboussures lui souillent le visage. J'ai vu de bien mauvaises routes au Japon, mais celle-ci l'emporte sur toutes; deux cavaliers ne peuvent s'y croiser, et à chaque rencontre il faut que l'un des deux prenne le parti d'entrer dans l'impénétrable taillis qui borde la voie. Par intervalles, quelques madriers ont été jetés dans les ornières trop profondes; mais, détériorés par les pieds des chevaux, à demi rompus, épars sur le chemin, ces tronçons gênent plus qu'ils ne servent. Un énorme tronc d'arbre s'est abattu en travers du passage, nul n'a songé à le retirer, et pour pouvoir passer je suis forcé, après être descendu, de faire sauter mon cheval. Pendant cette difficile opération, un des chevaux portant les bagages a trouvé bon de se décharger de son fardeau, et tout a roulé avec lui dans la fange. Il y a cependant plusieurs semaines qu'il n'a plu; aussi en hiver et à la fonte des neiges le passage est impraticable. Et voilà la seule route qui unisse les deux mers à travers l'île; encore est-on heureux d'en trouver de semblables. Pour aller visiter une mine qui est à six lieues du rivage, il n'a pas fallu moins de trois jours. Il était impossible de marcher autrement que la hache à la main, ou dans le lit des rivières trop basses et trop rapides pour porter une embarcation.

On conçoit quelles richesses inconnues restent ainsi enfouies faute de communications. Les arbres de la forêt pourrissent et meurent sur place sans être coupés; comment les emporter? D'ailleurs la végétation s'épuise par ses propres excès; les hautes futaies de chênes et de peupliers disputent le soleil aux lianes, aux ciguës gigantesques, aux ombellifères, qui elles-mêmes leur disputent la sève. C'est la forêt vierge; à qui l'oublierait, une population d'insectes se chargerait de le rappeler. Des mouches de toutes couleurs et de toutes formes, rouges, jaunes, vertes, noires, s'attaquent aux chevaux, dont le

cou dégoutte de sang; plus d'une vient se poser sur les mains ou pique à travers les vêtements en laissant sa trace sanglante.

Parti à une heure, j'arrive à la nuit à Karamatsumai, seule halte dans la forêt, où est établie une petite maison de thé. Les maîtres sont Japonais et les domestiques Aïnos. Il en est presque partout ainsi. Les Japonais de Yézo se servent de cette race inférieure comme de porte-faix. Aussi les Aïnos évitent-ils le plus qu'ils peuvent de se mêler à la population qui les méprise, et vivent-ils isolés dans leurs forêts, se livrant à leurs seules occupations favorites, la chasse et la pêche.

Qu'il serait à plaindre, le voyageur qui se mettrait en route sans moustiquaire! A Yézo, comme dans plusieurs contrées du Japon, on prétend n'avoir pas de moustiques, et en conséquence on n'a pas de moustiquaires; mais la moindre expérience suffit à dissiper toute illusion à ce sujet, et même à travers la gaze ce n'est pas sans frémir qu'on entend le bourdonnement de ces légions conjurées contre votre sommeil. J'avais demandé des chevaux pour le point du jour afin d'éviter la chaleur, on me répond qu'il est impossible d'en avoir avant six heures, et, comme je me récrie, on m'apprend qu'il faut aller les querir dans la forêt. En effet, il n'y a dans les villages ni écuries, ni fourrage. Les chevaux appartiennent non pas à un propriétaire, mais à une commune; le soir, on les débarrasse de leur bât, qui est déposé sur des chevalets préparés à cette fin, puis on les lâche en les poussant à coups de gaule vers la forêt, où ils s'élancent au galop; ils errent au hasard, broutent ce qu'ils trouvent, et dorment comme ils peuvent, sous la pluie, le vent, la neige en hiver, les piqûres de moustiques en été.

Le matin, un Aïno monté sur un cheval de garde resté au village se rend dans la forêt, fait un choix des moins éclopés, en nombre suffisant pour le service de la journée,

les chasse devant lui jusqu'à un grand parc établi près de l'auberge. Là, on prend le nombre nécessaire pour monter les voyageurs ; quelques-uns sont mis en réserve pour les relais probables de la journée, tandis que le reste regagne la forêt.

On se figure ce que valent, comme monture, des animaux traités de la sorte, nourris de quelques pousses d'arbres et d'une herbe trop dure, dont le fer n'a jamais tondu le poil ni rogné la corne. En revanche, rien n'est plus étrange que d'en voir une troupe se ruer vers un village, chassés par quelques Aïnos galopant à cru sur des chevaux qu'ils conduisent à la voix et que seuls ils savent faire obéir. Les juments sont escortées de leurs poulains, et comme on ne veut ni priver ceux-ci de leur nourrice, ni se priver du service de la mère, on les laisse suivre les caravanes. Il m'est arrivé d'en traîner ainsi à la suite un ou deux, qui parfois se trompent, accompagnent une autre file, puis rejoignent à toutes jambes. Souvent ils perdent tout à fait la trace, ou tombent épuisés de fatigue. Plus d'une fois, le long des chemins, j'en ai rencontré sur le point de mourir ; qu'importe ? la forêt n'est-elle pas l'inépuisable haras ? L'une des richesses de cette contrée, celle sans laquelle toutes les autres resteraient inutiles, c'est la grande abondance de ces animaux, soumis du reste à une sobriété forcée ; c'est aussi la multiplicité des cours d'eau, qui offrent un moyen de transport ou du moins de flottage jusqu'à la mer.

Le 17, je sors enfin pour un instant du maquis, et me retrouve au bord de la mer du Japon qui miroite au soleil dans la jolie baie d'Otashuts.

D'Otashuts à Ishikari, on côtoie pendant 200 kilomètres la mer du Japon. On m'avait fait espérer quelques traversées de baies en bateau ; mais au premier essai, abandonné par mes « sindo » au milieu du chemin sous prétexte de mauvais temps, et forcé de revenir au

point de départ, j'ai renoncé à ce mode de transport, décidément peu commode, et repris les chevaux. Le service se fait du reste assez régulièrement sur toute cette côte, où l'on ne rencontre que des Japonais. On relaye en arrivant au « hondjin » installé dans chaque gros village ; il faut quelquefois attendre longtemps, car il n'y a pas d'autre écurie que le maquis ; mais ne serait-ce pas folie de se mettre en route, si, entre autres viatiques, on n'emportait une énorme provision de patience ? L'état des chemins en exige plus que tout le reste ; ici ce sont des escarpements qu'il faut escalader et redescendre par des sentiers à décourager les chamois, là des fondrières de plusieurs milles de longueur où le passage des chevaux a marqué de profondes tranchées, des étapes de treize lieues sans un village ni un hameau, et partout des pentes vertigineuses à faire le désespoir des ingénieurs les plus habiles.

Dans les cas extrêmes, quand on est las d'entendre le « mango » encourager d'une voix dolente ses bêtes paresseuses, on fait mettre pied à terre, et, fouaillant à tour de bras, on pousse devant soi tout l'équipage, qui roule, culbute, se relève, rue, et tant bien que mal arrive en bas. C'est ainsi qu'au milieu de la montagne de Raïdenzan j'ai fait mon entrée dans une gorge sauvage où, pris par la pluie et la nuit, je fus heureux de trouver une petite maison dont le propriétaire, de guerre lasse, me reçut après avoir cherché une série de prétextes pour me laisser à la porte. Une source d'eau sulfureuse à 45 degrés centigrades tombe dans une piscine où les malades du pays viennent prendre des bains. Le torrent froid qui coule à côté dépose sur ses parois basaltiques du soufre et du fer.

Quand même on ne verrait pas se dresser les têtes coniques de plusieurs volcans, la configuration du sol annoncerait assez, ici, le soulèvement lent, là, les convulsions violentes, partout l'activité très-récente encore des cou-

ches souterraines. Si on longe la côte en bateau, on voit de hautes falaises formées tantôt d'un conglomérat aux stratifications fortement inclinées, tantôt de roches basaltiques au milieu desquelles sont enclâssées des scories noires. Presque partout les roches du fond se relèvent vers la côte, ou les éboulements encombrant les plages et rendent l'abord très-difficile, même pour les jonques, que doivent desservir des chalands plats. La mer du Japon, généralement mauvaise, comme toutes les manches, devient très-dangereuse quand on s'approche de cette côte inhospitalière. Si l'on s'avance par terre, le chemin se rapproche autant que possible des hameaux de la côte, mais il est interrompu à tout moment par des promontoires que vient battre la mer, et qu'il faut escalader en rentrant sous bois.

Le littoral est la seule partie habitée; les villages s'y suivent d'assez près; qui en a vu un les a vus tous. Un chemin pierreux soutenu par des piquets suit le rivage, où viennent se serrer, adossées à la falaise, quelques maisons de bois, un plus grand nombre en branchages, une ou deux auberges de médiocre apparence, un « hondjin » et de grands chaudrons encastrés dans la maçonnerie, d'où, le soir venu, on voit sortir les baigneurs tout fumants. Quelques jonques ou grands canots de pêche tirés à terre et recouverts d'un toit de chaume, d'autres à l'ancre en dehors des brisants, et tout au bord des bateaux plats, tel est le spectacle en somme peu animé qu'offre chaque bourgade. On en reconnaît l'approche à une forte odeur de poisson sec. Ce poisson, — hareng ou saumon, — trop salé pour nous paraître mangeable, se charge en très-grandes quantités pour les ports du Nippon. Aucun poisson ne pullule autant que le saumon, et nulle part plus qu'à Yézo; on en recueillerait même davantage sans l'impôt exorbitant qui pèse sur cette pêche et qui, dans beaucoup de districts, va jusqu'au

quart du produit. Or, il faut savoir que cet impôt se paye en nature, et qu'il est perçu lorsque le pêcheur a déjà eu la peine de convoier sa marchandise pendant plusieurs jours et plusieurs lieues par d'épouvantables chemins jusqu'au plus proche marché, c'est-à-dire lorsqu'il a doublé les frais généraux de capture. Aussi beaucoup préfèrent-ils ne prendre que ce qui est indispensable à leur consommation annuelle, sans en faire un commerce plus pénible que profitable.

Une autre pêche, ou, pour mieux dire, une récolte plus abondante encore, c'est celle du chou de mer, si répandu dans le commerce de l'extrême Orient, sous son nom anglais de *sea weed*. C'est en Chine surtout qu'il s'en fait une consommation considérable. Celui du Japon, et notamment celui qui pousse sur la côte ouest de Yézo, est préférable à tout autre. Après avoir fait sécher ces longues lanières brunes, on les enveloppe par balles et on les charge sur les jonques, qui les transportent jusqu'aux ports du Tse-kiang ou du Shan-tung. Les Chinois en font une gelée dont ils sont très-friands; mais cette marchandise donne à leurs restaurants en plein vent l'aspect repoussant d'une droguerie mal tenue. Les Japonais mangent de préférence une algue verte dont ils font des sortes de tartes garnies de riz ou de poisson. En passant à Issoya, je vis des femmes préparer dans un mortier une quantité de cette pâte, puis la dépecer par petites boules qu'elles entouraient de farine de haricots; c'est un régal qu'on se proposait d'offrir aux morts, dont la fête approche (septième mois de l'ancien calendrier lunaire, observé encore dans ces contrées).

La pêche est à peu près la seule occupation des habitants, et là, comme partout, on constate avec quelle difficulté l'homme de mer s'arrache à cette oisiveté intermittente. Quand vient la saison, on part pour la pêche du saumon, on le rapporte salé, on l'expédie, et

puis chacun retombe dans sa paresse; le gain sert à faire ample provision de saki, venu de Yedo ou de Kioto, car le pays n'en produit pas; puis on se met en fête jusqu'à ce que le dernier « mommé » d'économie ait disparu. On ne voit d'autre industrie locale que celles qui se rattachent directement à la pêche, comme la construction des canots, la préparation des cordes de chanvre sauvage, des filets, des longues fourches avec lesquelles on charge le *sea weed*.

On ne demande presque rien à la culture : quelques condiments, comme les oignons, les concombres, une sorte de rave appelée « daïkon », quelques plants de haricots ou de sarrasin, sont les seuls végétaux alimentaires que j'aie vus, si j'en excepte toutefois les mûres sauvages et plusieurs pousses d'arbres dont on fait des boissons ou des gélatines. Quant au riz, le fond de la nourriture, il est tout entier dû à l'importation.

Rien dans le caractère ni dans les mœurs ne rappelle cette bonhomie naturelle ou affectée qui nous avait tant réjouis l'an dernier¹ le long du Nakasendo. L'accueil fait à l'étranger prouve qu'il excite encore plus de défiance et de mauvaise humeur que de curiosité : les règles de la plus élémentaire politesse sont mises de côté à son égard; s'il salue en entrant, on ne daigne pas détourner la tête; s'il dit adieu en partant, on feint de ne pas entendre. La tentation de l'examiner de près le cède à la crainte de trop se familiariser avec lui. Il faut user souvent de l'autorité des officiers, qui s'y prêtent d'assez mauvaise grâce, pour obtenir un gîte ou un moyen de transport.

On comprend, du reste, que ces populations incultes voient d'un mauvais œil l'arrivée d'étrangers qui viennent percer des routes, creuser des canaux, bouleverser leur

¹ Voir chapitre VII.

sol et leurs habitudes invétérées, créer des besoins qu'on ne sentait pas et faire renchérir les denrées dont on ne peut se passer.

C'est donc dans leurs relations entre eux qu'il faut juger les mœurs des indigènes ; on les trouve grossiers, brusques, taciturnes et sombres comme les montagnes stériles et les écueils au milieu desquels ils vivent. Leurs chiens, énormes mâtins d'aspect farouche, vous suivent sournoisement en grognant, puis en racolent d'autres le long des rues, et c'est quand leur troupe se sent en force qu'elle fond sur vous en aboyant. Jamais les maîtres ne font un geste ou ne disent un mot pour les calmer ou les retenir.

Au physique, ils sont plus grands et plus robustes que les hommes du sud, mais moins bons marcheurs et moins lestes ; on ne les rencontre qu'à cheval. Moins intelligents et moins industrieux, ils n'ont pas su développer leur bien-être par l'exploitation des richesses naturelles du sol, et ne demandent au travail que tout juste de quoi ne pas mourir de faim et se griser de temps en temps. On ne surprend pas un sourire sur leurs visages, on n'entend pas un son de guitare dans leurs chaumières ; ils semblent se courber avec une résignation fataliste sous le joug d'une pauvreté souffreteuse.

Les « yakounin » envoyés par le gouvernement, à titre de stage ou de pénitence, pour administrer ces provinces lointaines, n'y trouvent ni société à leur goût, ni distractions, ni occupations intéressantes : aussi ne se soucient-ils guère de garder leur place et n'apportent-ils qu'un zèle médiocre dans leurs fonctions. En un mot, la vie semble à charge à tout le monde en ce pays, qui pourrait nourrir une joyeuse population de travailleurs.

En approchant d'Ishikari, l'aspect de la côte change ; les falaises s'abaissent, se dérobent, et la vue s'étend sur

une baie profonde ouverte au nord-ouest et prolongée dans les terres par une large vallée. Le long du rivage, les dunes sont couvertes de broussailles; au loin, la forêt déploie ses vagues infinies; vers le nord, on distingue les montagnes élevées qu'il faut franchir pour gagner Rumo, but primitif de mon voyage; mais l'aspect monotone de cette côte est, paraît-il, toujours le même, et je préfère me lancer tout de suite dans l'intérieur. Je ne fais donc que quelques tours dans le village, perdu au milieu des dunes, et je m'embarque sur le fleuve, car il n'y a plus désormais d'autre moyen de communication.

L'Ishikari-gawa passe pour le plus long cours d'eau du Japon; le bassin de ce fleuve est égal en superficie à celui de la Tamise. Large à son embouchure de 250 mètres, il arrose une vallée aussi vaste que celle de la Seine à Tancarville. Il prend sa source dans une des montagnes centrales de l'île, la plus haute d'un groupe appelé l'Ishikari-yama, par 40 degrés de latitude nord et 159 degrés de longitude orientale, et coule dans une direction générale du nord-ouest au sud-est sur une longueur de 112 lieues.

Le capitaine Bridgeford, à qui j'emprunte ces chiffres, est le premier Européen qui ait surmonté les difficultés de ce parcours; il en a donné la relation à la Société asiatique du Japon. « Pendant 50 milles, le fleuve coule rapidement, dit-il, entre de hautes parois de basalte, souvent perpendiculaires et quelquefois très-hautes. Il franchit des barrages naturels qui en rendent la navigation impossible, même pour un canot d'Aïno. Grossi par le Rubespice, le torrent bondit avec une vitesse de 12 à 18 milles à l'heure à travers 75 rapides, entre dans la plaine supérieure de Kami-kawa, puis s'enfonce dans la gorge inaccessible de Kamoyi-kotan, — le séjour des dieux, — pour retomber dans la plaine inférieure de

Satsporo, 100 milles avant d'arriver à la mer, où il n'est plus qu'un pacifique cours d'eau navigable pour les jonques. »

En face du village d'Ishikari sont établies de grandes pêcheries pour la conservation du saumon, et trois jetées qui malheureusement ne servent à rien, car la barre du fleuve empêche les navires calant plus de sept pieds d'y entrer. C'est dans un esquif infiniment moins lourd qu'il faut prendre place pour remonter un peu loin. Ma pirogue, manœuvrée par deux « sindo » japonais, est faite d'un tronc d'arbre creusé et légèrement relevé aux deux extrémités. Deux Aïnos peuvent en deux jours mettre à flot un de ces canots, larges de 50 à 60 centimètres et longs de 6 ou 7 mètres, qui se manient à la pagaie. Couché au fond, il faut rester immobile pour ne pas chavirer et renoncer absolument à changer de place avec le voisin. Cette embarcation, combinée pour offrir le moins de prise possible au courant, circule avec dextérité au milieu des troncs d'arbres charriés par les eaux et déposés sur le limon.

Les dernières maisons d'Ishikari ont disparu ; nous longeons sur la rive gauche un marais couvert de roseaux, tandis que le fleuve creuse son chenal le long de la bannette élevée sur la rive droite. Nous ne rencontrons d'abord d'autres êtres vivants que des troupes innombrables de mouettes gravement établies en conciliabule sur les débris qui embarrassent notre marche ; mais la solitude ne tarde pas à s'animer : une pirogue descend, rapidement manœuvrée par trois Aïnos dont un vieillard superbe. Plus loin, dans un grand bateau plat, d'autres jettent l'épervier ; une hutte sort des arbres tout au bord du fleuve ; dans de grands bacs accouplés, des Aïnos et des Japonais s'occupent à retirer du lit les arbres déracinés qui l'encombrent et qui gêneraient la pêche du saumon.

On prépare déjà le grand œuvre, qui va commencer dans deux mois sous la direction d'entrepreneurs venus tout exprès. Le fleuve est divisé en plusieurs stations vendues à des concessionnaires qui les exploitent, à charge de payer une redevance de 25 pour 100. Après avoir déblayé le fond, on élague les arbres des rives afin de pouvoir y tirer la senne; on élève des hangars provisoires couverts de chaume, où l'on range des provisions de sel, de riz, des instruments de pêche; à la fin de septembre tout est prêt. Le saumon vient alors frayer : on se hâte de le prendre avant qu'il n'ait perdu ses qualités.

Chaque station emploie deux sennes et deux bateaux qui ne s'arrêtent guère pendant cette période. On attache à la rive l'extrémité supérieure du filet, on lie l'autre extrémité à un bateau qui s'avance dans le fleuve en larguant derrière lui; le courant rabat contre la rive le bateau et le filet, et le saumon se trouve alors enfermé dans une prison d'où on le retire en amenant doucement la senne. A peine l'une est-elle ramenée qu'on lance l'autre du côté opposé, les deux équipages luttant ainsi d'activité. On transporte la prise dans un réservoir construit au bord de l'eau, où d'habiles découpeurs s'en emparent, tranchent les ouïes, ouvrent le ventre tout du long, vident les entrailles et passent le saumon aux saleurs. Les œufs sont mis à part, étalés sur des nattes à l'abri et salés avec soin; les Japonais en sont très-friands. Quant au poisson, il est placé sous le hangar; on remplit l'intérieur de trois poignées de sel, on saupoudre l'extérieur, puis il est empilé en couches qu'on recouvre de sel. Chaque couche de quarante à quarante-cinq saumons exige environ 65 kilogrammes de sel. Une meule comprend environ 10 000 têtes. Quand la salaison est suffisante, on défait les meules, on suspend le pois-

son pour le faire sécher, et, quand il est sec, on l'exporte¹.

La nuit arrive, et la solitude devient de plus en plus grande. Les « sindo » m'ont déjà nommé un ou deux endroits qu'ils décoraient du nom de villages, et qui se sont trouvés en réalité n'être qu'un campement quelquefois abandonné, où l'on voit un résidu de feu, un toit de feuillage, les vestiges d'un passage et rien de plus. Je m'attendais à en trouver autant à Shinoro, que la chute du jour ne me permet pas de dépasser. A ma grande surprise, il y existe une maison, bien modeste sans doute, mais enfin habitée et habitable. Encore un bienfait du « kayetakushi » !

C'est à Shinoro que s'arrête, quand il vient, le bateau à vapeur qui approvisionne cette introuvable et inaccessible capitale qu'on appelle Satsporo. L'unique maison a pour maître le « yakounin », de fort petite condition, qui fait office de garde-magasin et veille au transbordement des produits, dirigés de là en canots sur la ville. Obligé de me présenter moi-même, j'ai la plus grande peine du monde à lui faire comprendre que tout étranger n'est pas forcément Américain ou Anglais; quant à la notion d'un Français, elle dépasse absolument ses connaissances ethnologiques, bornées au bassin de l'Ishikari. Il n'oublie pas de me faire l'énumération de tous les objets qui lui manquent pour m'offrir une hospitalité convenable; mais il finit enfin par se rendre à l'observation évidente que je serais encore plus mal dans la forêt baignée d'humidité qui nous entoure. Les moustiques et d'autres suceurs gigantesques qui envahis-

¹ En 1872, on a récolté à Ishikari 74,628 saumons, pesant en moyenne 4 kilogrammes. Un saumon salé vaut à peu près 30 centimes. Le sel coûte 2 francs 60 c. les 65 kilogrammes. Une station donne à son fermier de 500 à 500 piastres de bénéfice annuel. Un homme d'équipe gagne 30 piastres dans la saison.

sent la chambre ne se hâtent que trop de confirmer cette vérité. Avec quel soin on fait le tour de la moustiquaire avant de s'y glisser d'un bond !

Chacun, le lendemain, reprend sa place dans la pirogue, et nous continuons de remonter. A droite et à gauche, la forêt déploie son immensité et nous enveloppe de son silence. La vie semble retirée de cette solitude, où l'on entend à peine un cri d'oiseau de loin en loin. Les rives se rapprochent, lorsque cinq « ri » au-dessus nous abordons à Tobets.

Tobets — qu'on ne s'y trompe pas — contient deux huttes, dont l'une est une écurie et l'autre un réduit fort humble où, par malheur, toute une famille japonaise, père, fils et bru, types accomplis de dégradation physique et morale, était, quand j'y arrivai, abominablement ivre de saki. Mes bateliers ne tardent pas à se mettre au diapason ; ils refusent de repartir et la situation deviendrait critique sans l'intervention de deux Aïnos qui m'offrent de les remplacer.

Laissant à droite le Tsushikari-gawa, nous remontons encore pendant deux « ri », puis le rideau de chênes, de châtaigniers, d'aulnes et de saules s'ouvre de nouveau, et nous entrons dans le Setoshigawa, un pittoresque affluent, sur les bords duquel nous ne tardons pas à rencontrer Yébets, le seule groupe d'habitations entrevu depuis Ishikari. C'est un pauvre hameau de quelques huttes, habité uniquement par des Aïnos ; il faut naviguer deux jours et camper en pleine forêt pour trouver de nouveau trois autres huttes, qui s'intitulent Kami-kawa, et à 85 milles de la source un nouveau groupe de même importance nommé Upets. Dans ce vaste bassin, si merveilleusement poissonneux, il existe à peine quelques habitants : 93 Aïnos sur le cours supérieur et peut-être 150 dispersés dans la plaine inférieure. Yébets, avec ses six feux et ses 12 ou 15 habitants,

peut donc passer pour la capitale de tout le district.

Je vais à la plus haute de ces cabanes de feuillage, déjà à demi obscures; un homme d'une quarantaine d'années se lève, me salue du geste théâtral que j'ai décrit, et m'invite à m'asseoir; je lui explique que, pris par la nuit qui approche et la pluie qui tombe, je viens lui demander l'hospitalité pour cette nuit. La langue des Aïnos diffère essentiellement du japonais, mais beaucoup comprennent le japonais vulgaire; l'hôte me répond que sa maison est bien humble, mais qu'elle est à ma disposition. On transporte dans la hutte, déjà encombrée, le plus indispensable de mon bagage, et je m'installe sur l'une des quatre banquettes qui servent à s'asseoir le jour, à se coucher la nuit. Elles se composent d'une large planche posée sur quatre pieds à 30 centimètres du sol et recouverte d'une natte de paille. La terre, qui forme seule le plancher de cette pauvre demeure, est couverte des cendres qui voltigent du foyer, établi au centre sur quelques pierres. Deux bûches de bois vert brûlent avec une fumée insupportable, qui offusque les yeux autant que l'odorat.

Tandis que mon « koskaï » se désole de ne pas trouver les mêmes commodités que dans une auberge du Tokaïdo, j'essaye d'inventorier l'inextricable fouillis de choses qui pendent aux parois ou au toit, qui traînent sur les banquettes, roulent sous les pieds ou s'entassent dans les coins. Dans un angle obscur sont de vieilles écuelles de laque, produit, paraît-il, d'une ancienne industrie locale disparue; au mur pendent des harpons d'une forme spéciale pour prendre le saumon dans le filet comme avec une pincette, — des pagaies, des filets, des couteaux de fer éraillé dans une gaine de bois grossièrement sculptée, puis un sabre et un poignard de combat, fabriqués autrefois par les Aïnos, reliques des ancêtres qu'on ne consentira pas à céder à l'étranger,

— des vêtements de peau d'ours et de cerf, des gourdes, un arc de bois de fer, des flèches d'os empennées de plumes de corbeau et munies d'une pointe de bambou, avec lesquelles on tue l'ours. Au-dessus du foyer pendent des saumons salés qui s'enfument, et sur des claies s'étalent des entrailles de cerf qui achèvent de pourrir. Une marmite de fer et quelques sébiles complètent le mobilier.

De tous ces objets, le plus curieux est l'attirail de chasse primitif des Aïnos. Leur arc est simplement fait d'une pièce de bois dur rudement taillée et munie d'une corde de chanvre. Les flèches se composent de trois parties, une tête en os ou en bambou, fine, pointue, aplatie et barbelée, de 3 à 4 centimètres de long, solidement fixée par un fil d'écorce végétale à un morceau de corne de cerf d'environ 4 centimètres, qui lui-même surmonte une tige de bois dur d'un pied, garnie de trois plumes. La tête de la flèche est trempée dans un poison mortel dont la composition a pour base l'aconit. Cette arme terrible sert principalement à chasser l'ours dont la chair et la fourrure sont une des principales ressources de ces sauvages.

Voici comment ils s'en servent. Ils tendent leur arc muni de sa flèche sur le passage bien connu de l'animal dont ils ont épié les habitudes, de telle sorte que, par un mécanisme très-simple, l'ours en frôlant une corde tendue sur son chemin fait jouer la détente et reçoit une blessure légère. Ces pièges sont disposés en si grand nombre, qu'ils rendent très-dangereuse la circulation dans les forêts. A peine l'ours est-il blessé depuis quelques heures, qu'on est sûr de le trouver mort dans le voisinage. Ils s'empressent alors de couper la partie atteinte afin de prévenir une infection générale de la chair, qui la rendrait impropre à la nourriture.

La femme et la fille de mon hôte ne révèlent la coquet-

terie de leur sexe que par la large moustache peinte sur leur lèvre; encore, l'épouse semble-t-elle négliger cet ornement que la nature elle-même s'est chargée de lui fournir. La jeune fille doit avoir treize ou quatorze ans; c'est une jolie sauvagesse qui vous regarde avec de grands yeux limpides et se cache la tête dans les mains toutes les fois qu'on la fixe. La mère au contraire porte les signes de cette décrépitude précoce dont la maternité frappe les femmes dans tout l'Orient; ridée, courbée, grisonnante, amaigrie, elle semble la personnification de la vieille souffrance humaine.

Il ne faut pas songer à leur tirer une parole à l'une ou à l'autre; si les hommes comprennent le japonais, les femmes n'en savent pas un mot, et d'ailleurs elles n'osent s'adresser à un étranger. Elles n'ont pas répondu à mon geste de salut en entrant, et ne font même pas attention à l'arrivée de deux Japonais qui viennent m'offrir leurs services et leur pirogue pour le lendemain. Je n'ai encore vu nulle part l'infériorité du sexe aussi accentuée; ce ne sont évidemment que les esclaves respectueuses et soumises d'un maître. Elles parlent entre elles dans une langue à peine articulée, où l'oreille ne distingue que des voyelles. Ce qui frappe surtout, c'est la douceur remarquable de leur voix; il en est de même de mon hôte. Ayant je ne sais quel reproche à faire à sa moitié, il s'adresse à elle d'un air vivement contrarié avec une petite voix de tête et sans geste.

Sa grande occupation est de fumer une pipe un peu plus grande que celle des Japonais, où il essaye, sans beaucoup de succès, une pincée de mon tabac, qu'il trouve trop fort. Yoy-tari-buro, — c'est le nom de mon hôte, — est, paraît-il, un des personnages les plus importants de l'endroit; ses ancêtres lui ont légué un attirail de chasse plus considérable que d'ordinaire. M'étonnant de ne pas voir chez lui de fusil à mèche ou même une

de ces carabines de rebut qui parviennent jusqu'ici, j'apprends qu'il a prêté son arme, parce que, perclus de rhumatismes, il ne peut plus aller à la chasse et rester à l'affût pendant des nuits glacées. « Mais n'avez-vous pas un fils pour vous remplacer? » A cette question, l'homme détourne la tête brusquement vers le mur et reste silencieux ; j'ai réveillé maladroitement quelque pénible souvenir. Le lendemain, en voyant près de la hutte quelques piquets ornés de guirlandes de papier et la terre fraîchement remuée, j'ai compris le silence de la veille, et comment il s'était trouvé une banquette pour l'étranger dans l'étroite demeure.

Mes questions semblent du reste importuner Yoy-tariburo ; lui-même n'en fait aucune. En vrai sauvage, il a un dédain suprême pour toute notre civilisation, et je l'étonnerais assurément beaucoup en lui laissant voir que sa demeure manque de confort à mes yeux. J'aime la simplicité sans embarras avec laquelle il me l'offre ; il semble dire : Voilà ce qu'il nous faut à nous ; si cela vous suffit, partageons ; sinon, que venez-vous faire ? J'évite ainsi, sans trop de peine, de participer au souper, qui depuis une heure mitonne en répandant une odeur atroce. C'est, autant que j'en puis juger, de la venaison de l'hiver dernier. Les gâteaux de sarrasin qui sont pendus au toit et qu'on réserve pour les jours ou les mois de mauvaise chasse doivent remonter à la même époque, car ils sont d'une durée granitique.

Quand arrive l'heure de dormir, les deux femmes se blottissent ensemble sur une même natte. Le maître s'étend sur la sienne, et je m'établis sur la banquette voisine sans me faire la moindre illusion sur le sort qui m'attend. Ce ne sont pas les moustiques qu'il faut craindre, la fumée suffit pour les chasser ; mais à peine la dernière torche d'écorce résineuse qui nous éclairait est-elle éteinte, qu'un ennemi invisible, après s'être déjà

annoncé par mainte escarmouche, fond sur moi sans merci. Je ne suis pas le seul à souffrir : des mouvements saccadés de mon noir voisin m'indiquent qu'il n'est pas plus épargné que moi.

Impossible de se réfugier *dehors*. On entend grogner à la porte des chiens qui me feraient un mauvais parti ; un blaireau enfermé dans une cage pousse des gémissements lugubres auxquels répondent de lointains aboiements. Il tombe une pluie battante, et bientôt l'eau, traversant le toit de feuillage, me chasse de ma dure couchette. Je prends le parti d'allumer ma bougie, que par bonheur on a retirée de mes bagages, et d'ouvrir un livre. Ce livre, écrit de main de maître, c'est un tableau de l'Angleterre ; je tombe sur la description des quartiers pauvres de Londres. « Des cours, des allées sombres où grouillent, surtout le soir, des foules déguenillées et lugubres. La jaune lumière du gaz qui vacille au vent d'ouest humide éclaire des visages rêveurs et touchés de je ne sais quelle indélébile tristesse. Ça et là quelques fleurs charmantes dans cette sombre végétation humaine ! Quels sombres visages aussi, usés, flétris, sculptés par la rude main du destin ! Les maisons sinistres ressemblent à des tombeaux qui seraient remplis de vivants. »

Voilà donc la misère civilisée à côté de la misère sauvage ; voilà d'où l'homme est parti et où il est revenu après soixante siècles d'efforts. Encore le dénûment de ce sauvage qui dort d'un sommeil *agité* à côté de moi n'est pas de la misère ! N'a-t-il pas la forêt vierge à sa porte, le grand air, l'espace libre ? N'a-t-il pas une vie assurée, une sorte d'abondance dans la générosité de la nature ? N'ignore-t-il pas ces deux tourments qui poursuivent son misérable frère sous la clarté du gaz, la faim et l'envie ? Cependant cet homme est lugubre à voir, il porte le stigmate d'une race déchue et retombée de

la demi-civilisation dans la barbarie. Il se réveille pour fumer, et, muet, farouche, me regarde lire avec une sorte d'abrutissement douloureux.

La population décroît chaque jour ; on comptait autrefois 1 000 habitants dans l'Ishikari ; il n'y en a pas 250 aujourd'hui. Une épidémie de petite vérole a tout emporté. Ce décroissement ira toujours en augmentant : reculant devant une autre race plus forte qui les méprise, devant des tentatives de progrès qui les blessent, ils se réfugient dans leurs montagnes inaccessibles, où le climat est très-rigoureux, et laissent périr leurs familles. Mon hôte, sans descendant mâle, pourrait, suivant la coutume, adopter un gendre, mais il n'en trouvera pas, et d'ailleurs le ferait-il ?

Les statistiques officielles indiquent 16 162 Aïnos dans Yézo ; tout me porte à croire qu'il faut réduire ce chiffre d'un tiers, et dans quelques années ils auront complètement disparu, comme leurs congénères d'Amérique. Dans cette lutte pour la vie au sein des races humaines, le triomphe n'est pas aux plus vaillants, il est aux plus laborieux ; l'homme de tribu, inaccessible au progrès, invariablement retenu dans les liens du passé, périt au contact des grands troupeaux humains, comme les combattants isolés du moyen âge devant les lourdes masses de l'infanterie de Bouvines. Essentiellement imparfait, le chasseur d'ours ou le pêcheur n'emprunte aux peuples modernes que ce qui flatte ses appétits grossiers, ici le saki, là l'eau de feu, et c'est ainsi que notre contact n'est pour lui qu'une cause d'avilissement et de destruction.

La science n'a encore pu rattacher les Aïnos d'une manière certaine à aucune autre race. Un anthropologiste ne laisse pas partir un ami ou même un inconnu pour le Japon sans lui demander de rapporter un crâne d'Aïno, toujours promis et jamais envoyé. Le respect des

ancêtres et des tombeaux ne s'accorde guère en ce point avec les exigences de la science. Une opinion risquée par la science allemande tendrait à considérer les aborigènes de Yézo comme une race très-ancienne qui aurait survécu aux dernières révolutions du sol, et serait par conséquent notre aînée de plusieurs siècles.

On a cru reconnaître que l'ours de taille colossale qu'on rencontre vivant en grand nombre à Yézo n'est autre que l'ours des cavernes, qu'on ne retrouve plus qu'à l'état fossile partout ailleurs. De là à supposer la conservation miraculeuse d'une race préhistorique, il n'y a qu'un pas. L'île jouerait dans cette hypothèse le rôle d'une arche de 54 000 milles carrés portant dans ses flancs les débris d'un monde ; mais bien des objections combattent cette poétique légende. La composition géologique du sol volcanique résiste à l'hypothèse d'une très-haute antiquité ; la parfaite similitude de *l'ursus speleos* et de l'ours vivant à Yézo, qui fait la base du système, a été elle-même contestée.

Quant à l'étude directe des individus, elle ne donne pas de résultats plus concluants ; malgré les difficultés de l'entreprise, on possède quelques exemplaires de crânes ; j'ai pu moi-même en observer deux, et j'ai pu surtout examiner la forme de la tête chez beaucoup de vieillards chauves ou d'enfants rasés. La nuque se relève presque droite, puis forme avec les pariétaux un angle légèrement obtus ; la région occipitale est très-développée, tandis que le sinciput et l'os frontal déprimés aboutissent presque en ligne droite à l'arcade sourcilière. En même temps leurs maxillaires inférieurs très-forts prolongent en avant la saillie que la boîte osseuse fait en arrière, de sorte que la tête semble reposer sur le cou, comme une vergue rectiligne inclinée à 45° sur le mât qui la soutient par le milieu. Suis-je en présence de ces dolichocéphales signalés dans l'âge de

pierre ? Quant aux sutures, elles n'offrent aucune différence avec celles du crâne européen, s'il faut en croire un savant zoologiste allemand entre les mains duquel j'en ai vu des spécimens, et qui repousse la théorie précédente.

Si tels étaient nos aînés sur le globe, il faudrait convenir que le temps ne leur a pas appris grand'chose. Les seules cultures qu'on voie autour de leurs huttes, ce sont quelques fèves, quelques épis de maïs, des racines comestibles, du sarrasin et des pommes de terre. Quant à leurs industries, on les connaît déjà : bâtir une hutte de feuillage, tresser des nattes de roseaux, préparer des engins de chasse et de pêche, tailler grossièrement une pirogue, tisser des écorces d'arbres, coudre avec un fil de chanvre des peaux de daim, voilà tout ce qu'ils savent, mais voilà ce qu'ils savent tous. L'existence primitive a cela de remarquable, que la division du travail, née de la solidarité sociale, y est inconnue. Chacun sait tout ce qu'il a besoin de savoir, et peut se suffire à lui-même. Nul ne prospère en mettant son industrie au service d'autrui, nul ne perfectionne un art qu'il a tout juste le temps d'apprendre au milieu de tant d'autres.

Leur véritable nourricière d'ailleurs, ce n'est pas la terre, c'est l'eau. Voici comment ils pêchent le saumon : dans les cours d'eau principaux et dans les tributaires, ils établissent des barrages en forme de flèche, la pointe dirigée vers le courant ; au sommet se trouve un large réservoir palissadé, surmonté d'une plate-forme ; le saumon suit d'instinct le barrage qui lui fait obstacle et vient s'encager lui-même. Il est alors harponné par des hommes placés sur la plate-forme ; mais les crues arrêtent souvent des troncs d'arbres qui, rompant ce barrage, interrompent la pêche et ouvrent un passage au poisson vers le cours supérieur, dont il ne peut franchir

les rapides que par les grandes eaux. Les Aïnos ne sont soumis pour la pêche à aucun impôt.

C'est à noter ces souvenirs que je passe la nuit, et le soleil, qui se lève radieux après une nuit de pluie, me trouve debout et prêt à partir. La famille de mes hôtes se réveille lentement ; je cherche en vain dans les environs l'apparence d'une cuve ou d'un ustensile d'ablution quelconque. Ne va-t-on pas prendre pour une épigramme le cadeau d'un miroir que je tire de ma trousse pour la jeune fille, n'ayant pu faire agréer au père ma monnaie de papier, qu'il ne connaît pas ? Non ; le miroir produit une admiration muette, mais sans réserves. Je prends congé de ces braves gens, doucement indifférents, et m'éloigne de cette demeure, qui restera dans mes souvenirs comme le type parfait de l'existence sauvage.

Nous voici remontés en canot, redescendant le Setoshigawa jusqu'à l'Ishikari, puis le fleuve lui-même jusqu'à Tobets. Le temps me manque pour pousser plus loin l'exploration du cours supérieur, et je reviens pendant plusieurs heures sur mes pas. A Tobets, nous commençons à remonter le Tsushikari-gawa, qui doit nous conduire à Satsporo. C'est une jolie rivière ombragée d'aulnes, d'ormes, de peupliers, qui se penchent sur les eaux de manière à nous faire un berceau, sous lequel on s'enfonce pour éviter, en rasant le bord, les tourbillons du centre. Malheureusement le courant est très-fort et retarde singulièrement notre marche. On rencontre à chaque instant des troncs d'arbres détachés par l'averse torrentielle de la veille, qu'il faut éviter pour n'être pas culbutés, nous et notre pirogue. Une pagaie se casse entre les mains d'un batelier ; nous pirouettons comme une toupie, puis nous sommes jetés le long du bord, où nous sommes forcés de nous retenir aux branches des arbres. Un canot qui descend nous cède une pagaie ; nous repartons, mais péniblement. Enfin une clairière

s'étant offerte, tout le monde met pied à terre pour déjeuner autour d'un feu de bivouac.

Pendant que s'accomplit cette opération, toujours grave et souvent problématique, je surveille du coin de l'œil la rivière qui me semble grossir d'instant en instant ; peu à peu elle envahit la clairière où nous sommes et vient éteindre le feu où chauffe le café. Un chasseur débouche en ce moment d'une oseraie qui nous entoure ; j'apprends que nous ne sommes qu'à 2 « ri » 1/2 de Satsporo, et qu'un sentier y conduit au sortir de l'oseraie.

Il n'y a pas à hésiter. Le courant entraîne de lourds châtaigniers qui, avec leurs racines et leurs branches, nous balayeraient comme une plume ; on tire la pirogue à terre, où elle est attachée ; on dépèce une natte qui en garnissait le fond pour en faire des cordes ; mes trois « sindo » se distribuent mon modeste bagage, qu'ils attachent sur leur dos, et nous nous enfonçons à travers l'oseraie. Ce bois ressemble au repaire du lion malade : on voit comment on entre, on ne sait pas comment on sort ; il est cependant urgent d'en sortir, car il ne va pas tarder à être inondé : nous gagnons enfin un prétendu sentier qui ne se révèle qu'à l'œil exercé d'un naturel du pays. La promenade sous bois par un beau soleil est charmante ; elle nous mène à Satsporo.

Voici quelques maisonnettes de bois inhabitées, elles ont été construites pour les charpentiers qui vinrent à grands frais de Yedo édifier la nouvelle capitale et qui s'en sont allés les laissant vides. Puis viennent des chaumières, enfin quelques champs de pommes de terre, de millet, de fèves, de chanvre, des hangars, des magasins peints en rose, la fumée d'une machine à vapeur, de larges rues, un canal sans eau. Je suis au « hondjin » de Satsporo. Non loin s'élève un dôme de bois qui rappelle l'Observatoire de Paris et sur lequel flotte le pavillon du « kayetakushi », — l'étoile du nord, — rouge sur fond

blanc : c'est — *gouvernement house*. — Se réveiller dans une hutte de sauvage et s'endormir au pied d'un capitol, c'est un de ces brusques changements à vue que réserve au visiteur le caractère essentiellement théâtral des Japonais.

Les Américains ont une façon hardie de jeter la civilisation au milieu des déserts, qui déconcerte passablement nos vieilles idées européennes. A-t-on découvert un filon de métal, a-t-on entendu parler d'un *placer* nouveau, d'un gisement d'huile minérale, on part, si loin qu'il faille aller ; on vit comme on peut, on couche sous des tentes, sous des baraques, puis, les nouveaux venus apportent quelques capitaux, on améliore la route, on construit un chemin de fer, et enfin on bâtit une ville en pleine forêt à deux pas des tribus sauvages. La ville s'accroît, prospère, lance à son tour des sentinelles avancées autour d'elle, et c'est ainsi que le sol devient un territoire, et le territoire un Etat.

C'est à peu près ainsi qu'on a voulu procéder à Sat-sporo ; mais le gouvernement, qui avait résolu de coloniser, n'a pas attendu que le besoin d'une ville fût né parmi les colons, comme à Virginia-City ou à San-Francisco ; il a créé d'abord la ville et ensuite attendu les colons, qu'il attend toujours. Ici, comme dans le *far-west*, on avait toutes les difficultés à vaincre, la nature, la distance, la forêt rebelle aux voyages, mais on n'avait point à offrir l'attrait mystérieux de l'or, — les mines qui existent dans Yézo sont peu connues encore et point exploitées, — et l'on n'avait point à y envoyer une population énergique, laborieuse, âpre au gain. Les pêcheurs de la côte n'eussent consenti à aucun prix à quitter leurs filets pour la hache du bûcheron ; d'ailleurs leur industrie est fort profitable à l'Etat, qui l'impose, et à la population, qu'elle nourrit.

Quant aux habitants du Nippon, pourquoi se seraient-

ils expatriés ? Pourquoi quitter une vie pauvre sans doute, mais facile après tout et indolente, pour s'en aller, loin du foyer des ancêtres, s'atteler à un pénible labeur en vue de bénéfices douteux ? La grande culture pour le paysan japonais, c'est le riz, et le riz ne pousse pas à Hakodaté. Aller apprendre de nouvelles cultures sous des conseillers étrangers, risquer son travail, s'exposer à un climat très-rigoureux pendant l'hiver, s'éloigner pour toujours de la ville où parfois on va s'amuser librement, tout cela, sotte affaire !

On a donc été obligé d'employer la contrainte pour peupler quelques kilomètres carrés défrichés à grand-peine qui entourent Satsporo. On y a transporté en masse les habitants de quelques provinces révoltées pendant la guerre ; plusieurs villages du Nambu, de Sendai, d'Aïdzu, ont été dépeuplés au profit de Yézo sans qu'on s'inquiât du discrédit que cette sorte d'exil forcé devait jeter sur l'émigration. Les colons ainsi amenés sont, comme des enfants en pénitence, impatients de sortir de leur retraite et de rentrer dans leur pays. On a eu beau leur construire des cabanes de planches, leur donner des terres à cultiver, ils laissent les maisons vides et les terres en friche pour retourner à leurs chaumières ou à leur pêche, que rien ne saurait leur faire abandonner.

Comme toujours, l'excès de zèle gouvernemental a tué l'initiative privée, et ceux qu'aurait pu attirer l'espoir de quelques riches profits librement poursuivis ne songent qu'à échapper à un séjour forcé. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, la nécessité de coloniser ne se manifeste que chez les populations trop denses pour le territoire qu'elles occupent, et ce n'est pas le cas pour le Japon, qui, en dépit des statistiques exagérées, ne possède certainement pas 20 millions d'habitants et peut facilement les nourrir.

Lorsqu'on se promène dans les six ou sept rues larges de

20 mètres, coupées à angle droit, bordées de petites maisons basses et ouvertes à tous les vents, qui forment Satsporo, on est frappé du peu d'animation qui y règne. Beaucoup de maisons sont fermées, et, si on entr'ouvre un volet, on voit qu'elles sont abandonnées. Le maître est parti avec sa famille, ne laissant que quelques débris inutiles ou de trop peu de valeur pour être chargés sur un cheval de bât. Les ouvriers, qu'on fait venir à grands frais pour les constructions, s'en vont leur besogne finie ; en un mot, l'on ne s'acclimate pas dans cette plaine couverte de forêts, à peine défrichée sur une petite étendue, au milieu de ces montagnes couvertes de neige, d'octobre à juin, où souffle directement pendant tout l'hiver le vent glacial de Sibérie. Aussi cette capitale n'a pas même l'aspect d'un riche village de la côte, et ressemble plus à une ville morte qu'à une cité naissante. Faut-il en accuser le mauvais vouloir des colons ou la maladresse de l'administration ?

Celle-ci n'a rien négligé du moins pour frapper les yeux. Autour du capitole, dont j'ai parlé, se groupent plusieurs maisons d'apparence plus ou moins monumentale, imitant assez imparfaitement la pierre de taille, et servant à loger, soit les employés japonais qu'on voit écrire au milieu des paperasses dans les bureaux, soit les différents ingénieurs américains attachés au département colonial. A quelques centaines de mètres de ce quartier officiel, on traverse un canal qui par une rivière communique avec l'Ishikari et la mer. Je ne sais pourquoi il est à sec. On rencontre au delà les magasins, une scierie mécanique et une scierie hydraulique organisées sur de grandes proportions ; c'est la seule industrie qui se révèle.

Ainsi isolée du monde, sauf la communication par eau avec Ishikari et par terre avec Hakodaté, tous deux fort éloignés, la ville ne peut ni écouler facilement ses

produits, ni facilement recevoir les denrées qui lui manquent; aussi tout y est-il à des prix décourageants. Une bouteille de *pale ale*, qui coûte à Yedo 1 fr. 25 c., m'a été vendue là 3 fr. 75 c.

Les cultures resserrées entre la ville et la forêt dans un espace fort étroit n'ont pas pris assez de développement pour donner des revenus; mais elles suffisent à prouver la fertilité du sol, apte à produire du froment, des pommes de terre, du maïs, du chanvre, etc. Il ne manque que des bras pour faire tomber les arbres, labourer et récolter. En somme, l'avenir relèvera peut-être le culte de la charrue à Yézo, mais comme tentative agricole l'essai semble à première vue et passe aux yeux des plus compétents et même des intéressés pour une tentative avortée. On parle de six millions de piastres engloutis dans cette entreprise, chiffre difficile à vérifier, plus difficile à comprendre en présence du résultat obtenu, si l'on ne savait combien le moindre travail coûte cher à un gouvernement mal servi.

Il serait injuste de rendre responsables de cet échec les étrangers appelés auprès du département colonial. On sait qu'en toutes choses le gouvernement aime à prendre des avis sans s'astreindre à les suivre, agit par lui-même, et ses fonctionnaires européens sont moins des conseillers que des livres parlants toujours ouverts à la bonne page. On peut affirmer sans crainte de se tromper que beaucoup de bons avis ont dû être perdus, que beaucoup de mesures combattues ont été cependant exécutées.

On ne saurait trop louer au contraire l'activité déployée par les jeunes ingénieurs qui, résidant à Yézo pendant les trois seuls mois de l'année où le climat le permette, se répandent dans l'intérieur du pays pour en faire, dans de rudes voyages, l'exploration scientifique. Ce sont eux qui ont tracé la route d'Hakodaté : l'un fait

en ce moment la trigonométrie de l'île, travail de géant, si l'on songe aux difficultés d'un pays boisé et sans chemins; l'autre a organisé un télégraphe qui, lorsqu'il marchera, mettra Satsporo en communication avec Paris et Londres; celui-ci entreprend une reconnaissance géologique dans des pays entièrement nouveaux, celui-là dirige les sondages d'une mine de charbon; c'est surtout du côté des mines que se tourne leur attention. Chacun déploie dans sa tâche une ardeur qui fait honneur à l'Amérique et que j'ai entendu comparer, non sans quelque malice peut-être, au zèle d'un neveu chargé de bâtir une maison pour un oncle très-riche et sans enfants.

A peine a-t-on quitté Satsporo qu'on rentre sous bois. Qui donc avait dit qu'il y a beaucoup de forêts à Yézo? C'est une locution vicieuse. Il n'y en a qu'une; seulement elle couvre toute l'île. Pendant 150 « ri », j'en suis pas sorti. La route d'Hakodaté, que je reprends, a la même largeur réglementaire qu'au sortir de cette ville; mais, comme elle circule à travers un sol volcanique et suit très-habilement les crêtes des collines, elle est excellente et offre de temps à autre de jolies éclaircies sur les fonds environnants. Quelques petites clairières sont défrichées et mises en culture.

Shimamap n'est qu'un relais établi par le « kayetakushi » à 7 « ri » de Satsporo; voilà la première auberge que j'aie vue sans une seule femme. A Setoshé, 4 « ri » plus loin, on se retrouve en plein village aïno, sauf la « tcha-ya ». Quelques maisons de bois ont été mises à la disposition des indigènes, mais ils s'en servent seulement comme de magasins et préfèrent vivre dans leurs huttes de feuillage, moins froides en hiver. A dix « ri » au delà, on se retrouve sur le bord de la mer; là les Aïnos habitent les maisons de planches, mais ils les tapissent intérieurement de feuillage. Ceux-ci pêchent

le hareng et la sardine, qui servent à faire de l'huile.

La route en cet endroit fait un coude brusque et suit le littoral au milieu d'une plaine de pierre ponce recouverte de maigres ronces, empiétement formé sur la mer par les éruptions volcaniques. On atteint ainsi Shiraoi, la plus importante station d'Aïnos de toute cette côte, qui en renferme plus de 400 ; quelques Japonais leur débitent des liqueurs fermentées. Ceux-là, hélas ! se ressentent de leur contact avec la civilisation et la grand'route, ils savent la valeur du « rio », et l'un d'eux vide ma gourde de cognac en vrai connaisseur. Ils sont du reste aussi doux, aussi bienveillants que ceux de l'intérieur et paraissent moins misérables. C'est à Horobits qu'on rencontre les derniers.

Il ne reste plus que 5 « ri » à faire pour gagner Shin-Morran au bord de la petite baie d'Endermo. Cette baie est formée par un massif important, couvert d'une belle végétation, que le soulèvement du sol a réuni à la côte ferme par une ligne de sable gracieusement recourbée. La falaise forme ainsi, à l'abri du vent du sud-ouest, une anse tranquille à laquelle il ne manque que la profondeur. Morran était autrefois sur la rive opposée, mais la route ne pouvait y aller commodément à travers un marécage ; d'un coup de baguette, on a transporté le village au pied de la falaise, on a bâti des maisons pour les habitants, on leur a payé les frais de transport et alloué à chacun 100 « rio » d'indemnité. Cela s'appelle maintenant Shin-Morran — le nouveau Morran — et forme la tête de ligne du deuxième tronçon de la route.

Pour regagner Mori et le premier tronçon déjà parcouru, il faut traverser la Baie du Volcan sur une largeur de 15 « ri ». On voit se balancer dans la rade une petite chaloupe à vapeur destinée à ce service ; mais elle est en réparation ; une autre doit arriver et repartir

le lendemain. J'ai tout loisir de parcourir ce petit promontoire, d'où la vue embrasse une vaste étendue de mer et peut se reposer sur le coquet village nouvellement bâti et reflété dans son petit lac marin, tandis qu'au loin le volcan d'Ushi-no-yama — la montagne du bœuf — dresse son sommet bifurqué à la façon des cornes d'un taureau. Malheureusement le bateau se fait attendre — comme il convient à tout service japonais — pendant trois jours, et dès le premier il tombe une pluie qui me confine dans une assez maussade auberge.

Enfin, le matin de la délivrance a lui. Une barque ornée d'une machine à vapeur siffle à perdre haleine non loin de la jetée, où elle ne peut aborder faute de profondeur. On s'entasse sur le pont, on se met en route, voiles dehors. La sortie de la rade d'Endermo est charmante; mais au milieu de notre course, après quatre heures de traversée, le vent change, et l'on s'aperçoit hélas! que la machine n'est pas assez forte pour avancer malgré la brise. Le pilote me fait la politesse de me demander ce qu'il faut faire, et j'avoue mon embarras. Le hasard veut que le vent change de nouveau et nous porte à Mori, où nous arrivons après douze heures employées à faire quinze lieues. J'ai soigneusement pris en note le nom des constructeurs de la machine.

De Mori, je n'ai plus qu'à recommencer une route déjà faite; mais je profite d'une journée de beau soleil pour faire l'ascension du Komaga-také, qu'en venant j'ai laissé sur la droite. Ce n'est qu'une promenade à cheval, puisqu'on arrive sans quitter la selle jusqu'au bord même du cratère. Ce n'est point ici, comme à l'Asama-yama, une vaste cuve fumante, au fond de laquelle on entend mugir la lave; mais si l'impression est moins grande, on peut en revanche examiner de plus près le travail volcanique. Autrefois le cône était parfait, mais dans une éruption une des sections, vers l'ouest, s'est

effondrée, en retombant dans le cratère, qu'elle a comblé, et laissant ouverte une vaste échancrure vers la mer. C'est par cette issue, comme par un créneau, que s'échappe la lave dans les éruptions. C'est par là qu'elle s'est frayé, il y a quinze ans, un large passage vers la mer. Le fond du cratère est comblé d'une glaise molle au milieu de laquelle les solfatares, dirigées toutes parallèlement du nord-est au sud-ouest, en longues tranchées, répandent une fumée brûlante et vomissent du soufre et des matières vitrifiées. Du haut du volcan, la vue s'étend sur toute la baie qu'il sert à désigner, sur l'interminable forêt qui l'entoure, sur Hakodaté et les côtes du Nippon, que l'on distingue dans le lointain.

A Nanaï, une ferme modèle, dirigée par le « kayetakushi », où l'on voit de superbes chevaux tirer des charrues en fer, fait regretter qu'au point de vue agricole on n'ait pas, de préférence à Satsporo, choisi la plaine d'Hakodaté comme champ d'expériences. On y fait des croisements de chevaux américains avec des juments japonaises, et de taureaux de Durham et de Devon avec des vaches du pays. Il est malheureusement impossible de mener paître ces animaux, l'herbe qui pousse à Yézo étant impropre à les nourrir. Les porcs réussissent à merveille ; quant aux moutons, à quoi bon les reproduire tant qu'on n'aura pas de pâturages ? Ce qui frappe dans tous les établissements de ce genre, c'est la préoccupation d'imposer à tout prix à la terre des productions qu'elle ne donne pas d'elle-même. L'essai qui a été fait surprend plutôt le voyageur qu'il ne satisfait l'économiste.

En approchant d'Hakodaté, je vois une foule de navires de guerre, mais je cherche vainement le paquebot de la *Pacific-Mail* qui doit me ramener à Yédo ; la compagnie, ayant vendu plusieurs navires au gouvernement

pour la guerre de Formose, ne peut faire qu'un service irrégulier, et je serais prisonnier pour dix ou quinze jours sans l'offre de plusieurs officiers de la corvette allemande l'*Elisabeth*, où je trouve une aimable hospitalité.

Sans avoir parcouru, tant s'en faut, la totalité de l'île, j'ai pu en rapporter une idée complète, s'il est vrai, comme on me l'assure, que la côte orientale présente à peu près le même aspect que la côte ouest. La nature de Yézo, plus sévère et plus grandiose que celle du Nippon, offre aux yeux de moins rians aspects. Le caractère sauvage du paysage semble se communiquer à sa population. Nulle part on ne se dit ce mot si souvent répété dans le Nippon : « c'est là que je voudrais vivre. »

Le climat y est rude sans cependant être intolérable; le sol ne comporte pas la culture du riz. Malgré ces inconvénients, c'est une riche contrée pour qui saurait en tirer parti. Couverte de forêts, elle peut donner des bois de construction; le sapin lui manque, il est vrai, presque absolument, mais elle a le chêne, l'orme, le hêtre, le frêne, le châtaignier, sans parler de l'érable, de l'aulne, du saule, etc., — 55 espèces connues. — De ses riches pêcheries de saumon, je n'ai plus rien à dire. Elle exporte des fourrures d'ours, de cerf, de renard, de blaireau, de loutre. Le maïs, le sarrasin, les légumineuses, le froment, y peuvent pousser en quantité.

Yézo produit surtout en abondance un chanvre fin et soyeux, dont les nombreux cours d'eau facilitent le rouissage; il suffirait de le cultiver et de le préparer sur une vaste échelle pour en fournir les marchés d'Europe, où déjà cette provenance est cotée à des prix exceptionnels, — 1^{re} qualité, 137 livres sterling la tonne à Yokohama; — mais ce qui manque à toutes ces richesses, ce

sont des bras pour les arracher au sol ¹, c'est une administration libérale qui n'entrave pas la production par la perspective des gros impôts.

La tentative coloniale faite à Yézo, avortée comme essai agricole, aura cependant produit des résultats indirects efficaces en ouvrant deux routes et un canal. C'est de ce côté que doit se porter l'activité paternelle du gouvernement. Créer une capitale au centre d'une île déserte et la peupler de force est un rêve ; mais ce qui est urgent, c'est de frayer partout des routes dans cette forêt vierge, d'ouvrir partout des voies à l'initiative privée, de la laisser se développer librement ; elle ne manquera pas alors de stimulants.

Sans parler des cultures, le sol renferme des richesses minérales dont l'inventaire est à peine fait. Des gisements d'or, d'argent, de cuivre, d'ardoise, des bancs de granit et de pierre à bâtir, des mines considérables de charbon et de fer, sont déjà signalés ; il est temps pour les Japonais de mettre à profit toutes ces ressources par eux-mêmes, sans attendre le jour où ils seraient forcés de les hypothéquer.

C'est le malheur de beaucoup d'entreprises en ce pays qu'on leur demande des résultats immédiats et qu'on s'en dégoûte, si elles ne les donnent pas. Il n'en va pas ainsi cependant des choses de ce monde. Sauf dans les contes de fées, rien ne change d'un coup de baguette. On a beau disposer de la vapeur et de l'électricité, on ne transforme pas les populations à coups de décrets ; au lieu d'aller droit au centre de cette circonférence, il faut s'y acheminer graduellement, s'établir sur les côtes, où les communications sont faciles et peu dispendieuses, créer la circulation, favoriser l'initiative et se résoudre à con-

¹ La population totale est portée par les statistiques du « Nagaitschiran » à 76,850 habitants. La pauvre Irlande, moins grande, en a 6 millions.

sidérer pendant longtemps Yézo plutôt comme un superbe champ d'exploitation privée que comme un terrain d'expériences agricoles. Avant de demander à la nature ce qui lui manque, il faut songer à lui prendre ce qu'elle offre avec libéralité.

CHAPITRE X

LA VIE EUROPÉENNE AU JAPON

§ 1^{er}

UN SETTLEMENT

Quand on a vécu quelques années au Japon et qu'on a eu le temps de recueillir et de classer ses impressions, on est amené à constater qu'hommes et choses se répètent avec une désolante monotonie. Les premiers aspects sont pleins de nouveauté; les surfaces attirent la curiosité par un contraste bizarre avec nos mœurs, et lui promettent un champ d'observation qui, en réalité, semble se resserrer à mesure qu'on le parcourt. Semblables à la nature qui du nord au sud est toujours la même, la race, les caractères, les mœurs se reproduisent avec une stérile uniformité, et on finit par éprouver la sensation d'un naturaliste placé devant un vivier rempli de poissons, qui tous se trouvent être, à l'examen, de même famille et de même espèce ! On s'aperçoit alors qu'un des objets d'étude les plus intéressants pour les Européens, c'est eux-mêmes.

Je suis loin d'entendre par là, on le devine de reste, cette étude philosophique et morale que conseillait Socrate et que pratiquait Montaigne; celle-là ne dépend nullement de la situation géographique de ceux qui la poursuivent, et de tous les voyages de découvertes il en est peu, en somme, qui lui aient fourni autant de matériaux que le *Voyage autour de ma chambre*. Mais s'il y a quelque intérêt à voir des races déjà classées, des caractères déjà définis se développer dans un milieu tout nouveau et complètement libre, c'est au Japon qu'il faut chercher ce spectacle.

Parcourons d'abord le principal des ports ouverts aux étrangers; il peut passer pour le type des établissements qu'on a l'habitude de désigner par le nom anglais de *settlement*. Yokohama contient à lui seul 1200 étrangers sur les 2000 qui résident au Japon, et environ 120 000 indigènes. C'est une jolie ville, bâtie sur l'un des côtés d'une baie dont le bourg de Kanazawa occupe l'autre côté. Le *Bund* bordé de maisons européennes fait face à l'orient; au sud-ouest s'élève une colline qui s'appelle par excellence « la colline » ou le *Bluff*, et dont le promontoire plus saillant a reçu le nom de *Treaty point*, à la suite de la signature des traités qui eut lieu sur son rivage en 1868. Au delà s'ouvre une échancrure du littoral qui, malgré l'absence de tout cours d'eau, a reçu des premiers Américains le nom de *Mississippi-Bay*.

La promenade la plus charmante des environs, celle que l'on fait faire tout d'abord à l'étranger qui débarque, la dernière qu'il va faire avant de se rembarquer, c'est le tour de cette colline merveilleusement accidentée, et couverte aujourd'hui de « bungalos », au point de former un faubourg de Yokohama.

La ville même se divise en trois parties distinctes :

1° la ville européenne composée de rues parallèles ou

perpendiculaires au *Bund*, construite en brique et bois recouverts parfois d'un parement de pierre savonneuse, bien propre, bien alignée, où l'œil en plongeant dans les intérieurs découvre d'élégants mobiliers, parfois une blonde chevelure d'Anglaise, ou un Américain en bras de chemise, le chapeau sur la tête.

2° la ville chinoise, séparée de la mer par la précédente, pauvrement construite, quoique tirée au cordeau, et passablement sale. C'est là que la race fourmillante et grouillante des « Nankin san » se livre à la petite banque et aux diverses industries de tailleurs, corbonniers, vanniers, etc. On les entend toute la journée faire sonner les piastres pour en vérifier le métal; ils portent la longue queue, la petite toque d'enfant de chœur, le costume national dans toute sa pureté; ce sont, en un mot, les Chinois cosmopolites, toujours identiques à eux-mêmes, qui en ce moment semblent être les bêtes de somme du monde entier, depuis l'océan Indien, jusqu'à l'Atlantique. Race infatigable et insatiable, c'est eux qui ont établi à Yédo même les premières échoppes où un étranger ait pu se faire faire un pantalon, ou une paire de bottes. Ce sont, à l'exclusion même des Européens, les garde-magasins et comptables de toutes les maisons de commerce. Dans la même partie de la ville se trouvent les débits de boissons, les cafés borgnes, où les marins des diverses nations viennent se griser, se battre et faire tapage.

3° Enfin, au nord, la ville japonaise, Benten, bâtie en bois, basse, aux rues étroites, aux boutiques innombrables, étalant aux yeux des étrangers, qui y circulent sans cesse, ses montagnes de bibelots, dont la plupart aujourd'hui sont fabriqués à leur intention. Laques, porcelaines, terres de Hizen et de Satsuma, soieries, bronzes, armures, sabres, bijoux d'or ciselé ou d'ivoire sculpté, tout sollicite la curiosité du novice, dont les piastres,

une fois l'élan donné, sautent en déroute hors de sa poche, comme les moutons de Panurge.

La ville européenne est infiniment moins animée que la ville japonaise; à peine y voit-on quelques *stores*, sortes de bazars, où l'on trouve des objets de toute espèce réunis dans la même boutique et vendus par le même individu, depuis des boîtes de sardines, jusqu'à des harnais de voiture, depuis des chaussettes de laine, jusqu'aux romans arrivés par la dernière malle. Ni choix, ni qualité dans ces assortiments. Le gentleman qui vous les montre, et chez qui vous entrez pour essayer une paire de bottes, consent avec difficulté à descendre de sa grandeur pour y mettre de la poudre et vous présenter les tirants. Là, comme ailleurs, le Français se montre le premier boutiquier du globe, et, pour satisfaire d'un coup notre vanité nationale, ajoutons que pour nourrir et coiffer ses semblables il n'a pas de rivaux.

Le grand commerce a d'autres allures. Vous entrez chez B. et Cie, chez H..., chez W...; vous trouvez une jolie maison, un jardin, de beaux appartements; vous cherchez une maison de commerce, où donc est-elle? Vous n'avez pas remarqué dans un coin du rez de chaussée, à côté d'un bureau, souvent désert, une loge de concierge, où se tiennent un Japonais et un Chinois, l'un accroupi devant une table basse, le « soroban¹ » à la main, l'autre debout devant un pupitre, trois ou quatre registres devant lui. Vous n'avez pas vu non plus au fond du jardin, derrière un massif d'arbres, la porte d'un grand *godown*.

Le Japonais est un « banto » qui sert d'intermédiaire pour acheter et vendre aux marchands indigènes. Le Chinois est un « compradore », qui tient les comptes-matières et la caisse, cautionné par toute une corpora-

¹ Boîte à calcul.

tion de ses compatriotes qui remboursent intégralement, en cas de soustraction, d'ailleurs fort rare. Enfin le go-down renferme les soies, le thé, les cargaisons de bibelots, les richesses de toutes sortes qui attendent leur embarquement pour Marseille, Londres, San-Francisco, ou sont déposées en nantissement de quelque prêt fait à un négociant japonais nécessaire. Là aussi s'entassent les articles d'Europe, que nos négociants ne réussissent pas toujours à écouler chez les petits revendeurs indigènes, et qui vont former dans les petits bazars de Yédo ces étalages hétérogènes, défraîchis, comparables aux fonds d'épicerie-mercerie de nos bourgs. Vêtements européens, chaussures indiennes, liqueurs, articles de Paris, autant d'appâts tendus à la curiosité et à la bourse des Japonais qui ne s'y laissent pas prendre très-aisément, faute de fonds, et qui, exigeant avant tout des marchandises à bon marché, n'obtiennent que de la pacotille.

Grâce aux « banto » et aux « compradore », par l'entremise indispensable desquels se traitent toutes les affaires, il reste beaucoup de temps à un chef de maison. Sauf les *jours de malle* où il est obligé d'employer toute sa journée à la correspondance, sauf quelques courses dans la matinée, il peut se créer des loisirs et se trouve conduit à en chercher l'emploi le plus agréable. Il lui faut tout d'abord une installation dont le confort l'aide à supporter les terribles chaleurs de l'été passé au niveau de la mer, et compense les jouissances intellectuelles dont il est sevré. Quoique Yokohama, sous ce rapport, soit bien humble en comparaison des palais de Shang-haï, on y trouve du moins de vastes appartements, des mobiliers élégants venus d'Europe, toutes les recherches d'un luxe qui devient de la magnificence, si l'on songe que chaque meuble, en arrivant à la douane, a déjà coûté en transport plus que son prix d'achat. Outre la maison de ville, presque tous les résidents possèdent

sur le *Bluff* un petit « bungalow » où ils essayent en été de trouver, le soir, un peu de fraîcheur et de dormir à l'abri des moustiques.

Mais la plus belle maison devient bientôt maussade si elle est solitaire ; il faut la remplir, y inviter ses amis, donner des diners, et, marié ou célibataire, *avoir un train*. Songez alors au nombre de bras qu'il faut occuper, aux soucis qu'il faut se donner pour réunir ces éléments d'une table bien servie qui, dans la vie de nos cités, viennent se grouper d'eux-mêmes sous la main de quiconque peut les payer. Sans parler d'un matériel venu d'Europe, des serviteurs japonais qui, peu à peu stylés les uns par les autres, apprennent leur métier et font des domestiques passables, du cuisinier, généralement indigène, formé à l'école de quelque maître d'hôtel français, personnage important dont vos amis vous disputeront les services à coups de piastres, s'ils trouvent vos diners succulents, — tout ce qui paraît sur une table, depuis le pain, jusqu'au beurre dont on assaisonne les mets, a été préparé exprès pour la consommation européenne, ou apporté des pays lointains, pour la satisfaction de ce que nous appelons nos premiers besoins.

La farine vient d'Amérique, le beurre du Danemark en boîtes de fer-blanc, l'huile de Provence, les légumes secs de Bordeaux, le mouton de Chine, les pommes de Californie, les oignons de San-Francisco, les piments de l'Inde, le café d'Aden, les vins de France, la bière d'Angleterre, le lait conservé de Suisse, les conserves de partout, car c'est ici le règne du fer-blanc, « briki », comme disent les indigènes empruntant le mot hollandais, et si jamais les Européens disparaissaient de cet empire, ils y laisseraient, comme trace de leur passage, une gigantesque pyramide de boîtes étamées.

Sauf les légumes, le gibier et le bœuf, qui sont cultivés ou tués à l'intention des étrangers, tout vient du dehors,

on devine à quel prix. La livre de pain coûte 50 centimes et la livre de beurre 5 francs. Le plus sobre résidant ressemble à cet empereur romain qui faisait contribuer toutes les provinces de l'empire à un seul de ses repas. Aujourd'hui, il est vrai, tous ces fournisseurs et débitants sont installés dans les ports ouverts, et la vie, si elle reste dispendieuse, est du moins facile; mais il fut un temps où les résidants d'Yédo étaient obligés d'acheter leur pain à Yokohama, à sept lieues de distance, par d'affreux chemins, et où l'on passait deux nuits, d'une ville à l'autre, pour aller manger un gigot.

Que ceux-là se récrient, qui trouvent sans peine dans les marchés de leurs villes des viandes sapides, des volailles masticables, des légumes d'un goût définissable, mais qu'ils pardonnent quelques préoccupations gastronomiques à des malheureux placés sous un climat exténuant, réduits pour conserver leurs forces et leur santé à chercher au loin la nourriture fortifiante que le sol leur refuse. Avouons toutefois que trop souvent Robinson Crusoë tourne à Brillat-Savarin et que le besoin légitime de se bien nourrir frise la manie moins justifiable des bons repas et des franches lippées.

Dîner et faire dîner deviennent les deux pôles de l'existence. L'hôte prend ses mesures et surveille ses préparatifs, comme un général la veille d'une bataille; ses invités arrivent avec l'appétit ouvert, et la solennité d'un aréopage; point de hâte dans le service, point de gêne dans les vêtements, surtout si les dames sont absentes; on s'appesantit sur chaque plat, on le déguste, on le discute, on le juge. Parfois un long silence annonce qu'on médite une sentence capitale; malheur alors au maître de maison! mais en revanche quel triomphe quand un concert d'éloges s'élève de toutes parts!

*Hunc si mobiliū turba Quiritium
Certat tergemini tollere honoribus.*

On peut alors oublier les cours de la soie et de la piastre qui baissent, les mauvais débiteurs, le câble rompu, les nouvelles d'Europe, mauvaises ou absentes ; les convives n'ont-ils pas, — douce illusion, — réalisé pendant quelques instants, sous sa forme la plus parfaite, la félicité terrestre ?

Toutefois ces délicates jouissances qui n'ont rien de commun avec le désir grossier de satisfaire un vulgaire appétit, ne sont pas les seules réservées aux habitants de ce séjour. Les réunions intimes où l'on cause, le club où l'on se rencontre, où l'on échange les nouvelles locales, le cricket, le tir à la carabine, les promenades à cheval, les pique-nique, les représentations d'un théâtre d'amateurs qui jouent en anglais, les concerts donnés de temps en temps par quelques artistes de passage ; dans un genre plus sérieux, les réunions de la société asiatique anglaise et de la société allemande, une ou deux fois par an un bal donné par un des clubs, viennent faire diversion à la monotonie de l'existence, et servir de thème ainsi que la politique locale aux quatre journaux, dont un français et trois anglais, qui se publient à Yokohama.

Mais le grand passe-temps, la grande affaire de chaque saison, ce sont les régates et les courses. Celles-ci durent trois jours. Les banques ferment, les bureaux chôment, les dames anglaises sortent des caisses nouvellement déballées les derniers envois de leur couturière, et tout le monde se porte, qui à cheval, qui en équipage, au champ de course, situé dans un magnifique paysage qui présente ces jours-là un délicieux coup d'œil.

Un caractère particulier de cette existence, c'est que le *settlement* est un terrain neutre sur lequel se rencontrent, sans aucun pouvoir régulateur au-dessus d'elles, les diverses nationalités du globe. Anglais, Américains, Allemands, Français, se coudoient, ont à gérer

ensemble des intérêts municipaux, à traiter des questions urbaines, commerciales ou politiques avec leurs consuls, avec le gouvernement japonais ; il est facile de deviner tous les conflits qui résultent de ce contact incessant. Aux rivalités de races et de nations viennent s'ajouter les rivalités locales, les antagonismes personnels ; la guerre des coteries s'allume et l'on assiste, comme dans une petite ville de province, à une batrachomyomachie du plus haut comique. Cependant ce milieu, si différent du nôtre, est le plus favorable qu'on puisse rêver pour le développement de la personnalité, et nul n'y demeure longtemps sans en subir l'influence. Ceci nous amène à étudier, sous sa face morale, l'existence des étrangers au Japon.

§ 11

LA CONDITION DE L'ÉTRANGER. — LES RELATIONS INTERNATIONALES

L'individu appartient chez nous à mille influences d'éducation, de famille, de camaraderie, d'où sa personnalité ne se dégage guère que fruste et banale : lois, mœurs, préjugés, habitudes et paresse d'esprit, tout cela étend sur nous un vernis uniforme, sous lequel il est rare de retrouver les types primitifs avec leur originalité native. Nous poussons un peu comme les ifs de Versailles sous l'œil et sous la serpe d'un jardinier vigilant et tant soit peu routinier. Tout métier a ses procédés tracés, toute carrière a ses voies ouvertes, battues et limitées ; à moins

De fuir dans un désert l'approche des humains

on fait partie d'un grand mécanisme social qui vous écrase si vous ne suivez son mouvement. Il faut à tout prix être quelque chose avant même de songer à être quelqu'un, et pour cela obéir à une consigne, se laisser emporter par l'impulsion générale. Il arrive bien souvent qu'à notre insu notre conduite publique et privée, nos sentiments, nos opinions même, nous sont bien moins inspirés par une volonté maîtresse d'elle-même qu'imposés par une série de forces extérieures. L'homme, en un mot, ne se possède pas ; le nombre absorbe et domine l'unité.

Il en va tout autrement dans un établissement colonial, dans un *settlement* comme celui de Yokohama. Ici, les conditions ordinaires de la vie se trouvent changées. Au lieu de la réglementation à outrance, la liberté à peu près illimitée ; au lieu des spécialités étroites, le cumul des professions et l'expansion de toute activité. L'individu exempt d'entraves et mis aux prises avec les œuvres de toutes sortes, qui appellent des mains européennes, peut du premier coup donner la mesure de ses facultés. Tandis qu'ailleurs l'ambitieux grisonne et blanchit à attendre l'occasion de se produire, ici les occasions sollicitent et surprennent l'apprenti de la veille. Ce jeune élève de l'École des beaux-arts a des palais à construire ; ce commis de banque a un lourd établissement de crédit à diriger ; tel capitaine de notre armée remplit des fonctions qui seraient pesantes pour un général ; de graves conseillers à barbe blonde sont appelés à légiférer. Je sais même un ingénieur qui a construit ici le premier pont qu'il ait vu. Mais ce n'est pas seulement le règne des jeunes gens : l'âge mûr aussi voit sa sphère d'activité s'élargir.

De ces deux généraux, l'un est agriculteur, l'autre financier ; vous voyez cet avocat, l'honneur du barreau local, hier il était médecin ; cet autre n'a pas cessé

d'être médecin, mais il est devenu professeur ; d'un juriste vieilli dans la chaire le hasard fait pour un jour un diplomate ; voici un maître de langues qui n'a appris la sienne qu'en l'enseignant ; en voici quelques autres qui n'ont même pas jugé ce préliminaire indispensable. La règle *ne sutor ultra crepidam* est constamment violée.

De si graves responsabilités mûrissent vite ceux qui les portent ; la nécessité et la nouveauté des tâches qui s'imposent doublent l'énergie, encouragent l'initiative, raffermissent la confiance de chacun. Ce n'est jamais la matière qui manque à l'effort, ni l'œuvre à l'artisan. Ajoutez que tout se passe devant un public restreint, mais attentif et enclin à la critique, et voyez combien de stimulants précipitent le développement individuel. De là naissent une indépendance d'esprit, une franchise d'allures, une netteté de caractères plus fortement marquées. Les types en s'épanouissant se diversifient : les qualités bonnes ou mauvaises éclatent en pleine lumière, les hommes soumis à une sorte de grossissement prennent un relief et révèlent une foule de variétés qui, dans tout autre cas, resteraient insaisissables.

Ce spectacle attache d'abord par sa nouveauté, par son perpétuel va-et-vient ; on est tout étonné de trouver si loin un monde plus énergique que le nôtre, une société coulée dans un moule aux arêtes plus vives. Puis, un jour vient où l'on s'aperçoit qu'insensiblement de spectateur on est devenu acteur, et que mille liens cachés, l'amour-propre, le souvenir des premiers succès, la solidarité des travaux poursuivis et des difficultés vaincues en commun, le charme des anciennes amitiés continuées à travers mille péripéties, nous retiennent sur ce sol où l'on croyait ne jamais devoir prendre racine, et en font une seconde patrie.

Aussi, combien en a-t-on vu de ceux qui, leur fortune

faite, rentraient le cœur léger en France, en Angleterre, croyant dire à leurs compagnons d'exil un éternel adieu, ressentir au bout de quelques années le dégoût du continent, la nostalgie du *settlement* revenir un beau matin surprendre leurs anciens amis, et reprendre pour toujours leurs vieilles habitudes. Ce qui les attirait ainsi, ce n'était ni la nature, ni le ciel trop vanté du Japon ; c'était encore moins ses habitants avec lesquels, de mémoire d'homme, il ne s'est point noué de relations intimes. Non ; c'était l'orgueil de se retrouver devant les compagnons et les témoins des débuts, des mauvais jours de l'occupation, de pouvoir dire : « J'étais là quand un tel fut assassiné, j'ai assisté à telle panique, j'ai pris part à telle conférence dans une circonstance critique, mesuré l'effet de telle nouvelle alarmante. »

Aujourd'hui qu'aux dangers ou aux terreurs des premiers temps a succédé une tranquillité complète, sinon définitive, ces sentiments s'affaiblissent ; les quelques vétérans qui demeurent s'étonnent de voir croître autour d'eux de jeunes générations qui ignorent leurs épreuves, ou n'en écoutent le récit que d'un air incrédule. Mais qu'on mette aux prises deux débris de ces temps disparus, et aussitôt il faut entendre comme pleuvent les anecdotes et comme s'enchaînent les narrations et les biographies, où le plus beau rôle est toujours, bien entendu, réservé au biographe. D'ailleurs, pas n'est besoin d'être un contemporain des narrateurs pour se sentir vaincu par l'attrait de cette vie intime. Il n'est pas nécessaire d'être né à Arpinum pour se réjouir d'y être le premier. Nul n'échange volontiers sa condition de trentième dans une petite oligarchie pour se perdre à l'état de millionième impalpable dans une population d'inconnus.

A cet attrait mystérieux, que chacun subit sans trop l'analyser, viennent s'ajouter de remarquables facilités de vie. On sait que les étrangers vivent ici sous un ré-

gime légal qui n'a d'analogue nulle part ailleurs. Renfermés dans des concessions situées toutes sur le littoral et d'une étendue de quelques lieues à peine, ils ne peuvent posséder qu'à titre d'emphytéose perpétuelle des terrains non rachetables; mais là ils jouissent du privilège de l'exterritorialité, c'est-à-dire qu'ils ne sont soumis qu'à la juridiction paternelle de leurs consuls. Ils échappent à toutes les lois locales, à tous les règlements de police, — sauf ceux qui sont approuvés par les autorités diplomatiques, — à la plupart des lois fiscales sur le timbre, l'enregistrement, les contributions indirectes, les octrois; ils jouissent d'une manière illimitée des droits de réunion, d'association, de presse, de la liberté des cultes et d'une tolérance de mœurs que ne saurait comporter la vie resserrée de nos cités.

L'Européen se plaint, il est vrai, d'être parqué dans une étroite enceinte, comme les Juifs au Ghetto; mais veut-il voyager, il n'a qu'à se pourvoir d'un passe-port qui s'obtient sans trop de peine. Est-il chasseur, il peut, il pouvait du moins, jusqu'à ces derniers temps, sortir, son fusil sur l'épaule, en toute saison, sans avoir la perspective de rencontrer un garde champêtre de mauvaise humeur, un écriteau de prohibition ou un propriétaire intraitable. Le pêcheur peut se livrer en paix à son innocente passion. Les uns et les autres ne rencontrent autour d'eux qu'une population plus ou moins affable, suivant les lieux, mais toujours craintive et tremblante, qui exploite souvent l'étranger, mais ne le brave jamais.

Il règne ainsi au profit de la race blanche une sorte d'indépendance qui, la mettant au-dessus, ou du moins en dehors des lois, établit parmi ses 2 000 ou 2 500 représentants une sorte d'égalité confraternelle. Du plus petit jusqu'au plus grand, on s'habitue à se regarder sans hauteur comme sans envie; les distances sociales disparaissent, et des rapports de demi-familiarité s'éta-

blissent entre des gens qui ne se salueraient pas dans nos villes. Comme l'existence matérielle est dispendieuse et qu'il est de bon ton d'avoir la main large, les petits métiers enrichissent, et avec le bien-être apportent la fierté.

Les catégories n'existent pas ; ce soir, au restaurant, on soupe à côté de son bottier, et demain, aux courses, on pariera avec son tailleur. De là naît un certain sans façon, et, s'il faut risquer le mot, un certain débraillé d'allures, qui choque au premier abord, mais auquel on ne tarde pas à s'accoutumer. N'est-ce point assez de tous ces avantages pour faire oublier l'éloignement du pays natal, pour compenser l'absence des plaisirs de l'esprit, et adoucir les sensations pénibles qu'engendre le contact quotidien avec une race aussi rebelle à notre idéal moral qu'au culte de la vérité ?

On peut, sans faire injure aux fondateurs de Yokohama, supposer qu'ils eurent en vue des biens plus positifs. Leur attente, en ce temps-là, ne fut pas trompée. Lorsque, en 1858, la signature des traités ouvrit le Japon aux étrangers, les grandes maisons depuis longtemps établies en Chine envoyèrent ici des représentants munis de capitaux et déjà formés aux traditions du commerce asiatique, qui ne tardèrent pas à réaliser des bénéfices importants. C'était l'époque où de toutes parts le Japon s'armait jusqu'aux dents, commençant, comme il arrive toujours, par emprunter à ses nouveaux *amis*, — c'est ainsi que parlent les traités, — des canons et des fusils pour les battre. Chaque daïmio mettait sa petite armée sur le pied de guerre, et Dieu sait à quels prix et en quelles quantités s'entassèrent dans les arsenaux féodaux les batteries refusées et les carabines de rebut ! On peut, en effet, sans grand effort, réunir ici la plus riche collection d'armes modernes qui existe sur le globe.

D'autre part, les petits princes territoriaux, s'apercevant qu'ils manquaient des capitaux nécessaires à leurs

innovations, s'endettaient chez nos commerçants transformés en banquiers qui, tout en exigeant de solides garanties, ne reculaient pas devant un taux usuraire. En outre, les premiers arrivés se rendaient acquéreurs, à très-bas prix, des terrains concédés qui, plus tard, devaient décupler de valeur. Tels furent, en abrégé, les premiers éléments de prospérité pour le commerce européen, et l'on vit alors ces rapides fortunes qui suivent d'ordinaire les premiers établissements sur un sol encore vierge. On cite encore tel cantinier improvisé, dont la première mise de fonds fut une bouteille d'absinthe vendue au détail aux marins de nos escadres et qui partit millionnaire.

Mais ce ne fut là qu'une veine passagère et bientôt épuisée. La concurrence est venue émettre des bénéfices trop restreints pour le nombre des rivaux qui se les disputent. Les comptoirs se sont multipliés en foule, tous s'établissant, comme à Shang-haï, sur un grand pied de luxe et de représentation extérieure, en vue de profits illimités. Il est arrivé que les profits ont baissé suivant un mouvement continu, et aujourd'hui les ouvriers de la dernière heure sont écrasés de frais généraux auxquels ils ne peuvent suffire. On a vu des faillites ; on en aurait vu davantage, si la plupart des comptoirs n'étaient soutenus par des maisons-mères auxquelles ils coûtent plus qu'ils ne rapportent ; les plus heureux sont ceux qui ont pu cesser leurs affaires et liquider à l'approche des mauvais jours. Ceux qui restent essayent de diminuer leurs dépenses et de végéter, en attendant une reprise qui n'arrivera probablement jamais.

A quelles causes faut-il attribuer cette stagnation des affaires sur laquelle s'élève une plainte générale ? Elle a tout d'abord une explication philosophique dans le caractère même des indigènes. Les transactions ne sont pas faciles avec les Japonais. Ils n'ont point le génie du

négoce, réservé jusqu'à nos jours à la dernière caste. Celle-ci ne se croit tenue d'apporter dans ses marchés ni sincérité, ni bonne foi. A chaque instant, l'Européen est dupe, s'il ne se tient sur ses gardes. Lui offre-t-on un gage, il est déjà donné en nantissement. Fait-on intervenir une caution, c'est un enfant de deux ans, ou une personne morte, qu'on lui présente comme un puissant prince. Traite-t-il avec un mandataire, celui-ci sera désavoué par le mandant, si l'affaire tourne mal. Un négociant s'était fait remettre un gage; le débiteur insolvable lui propose de le réaliser à un prix avantageux, et, au moment de la livraison, se fait subrepticement remettre le prix par le tiers acquéreur plus ou moins complice. Le stellionat est chose courante; je ne parle pas des refus de livraison et des retards de paiement. Les Européens sont donc obligés de prendre mille précautions, et, pour être juste, il faut dire qu'ils se souviennent à merveille du proverbe arabe : « Si tu me trompes une fois, c'est ta faute; mais si tu me trompes deux fois, c'est la mienne. » On conçoit facilement la lenteur qu'amènent dans les opérations cette défiance toujours en éveil, et la crainte, en cas de procès, d'avoir à poursuivre, par la voie diplomatique, des réclamations qui s'éternisent.

Ces obstacles seraient bientôt surmontés cependant, si, des deux parts, on avait besoin les uns des autres. Le mal est précisément qu'on s'est fait illusion sur les ressources du marché, comme débouché et comme centre de production. En réalité, le Japon consomme peu et ne vend guère. Le total des importations pour le premier semestre de 1875 s'élevait à 15,046,008 piastres, celui des exportations à 6,969,515 piastres; soit un chiffre d'affaires total de 40 millions de piastres (200 millions de francs) par an, pour une population de 20 à 25 millions d'habitants; moins de 10 francs par tête.

Les 780,000 habitants de la colonie de Victoria (Australie) exportent ou importent 1,000 francs par tête. La raison en est simple : le nombre réel des consommateurs est fort restreint.

A part les cotonnades anglaises et les mousselines de laine, qui se répandent un peu partout, nos produits ne sont demandés que par les quelques milliers d'habitants auxquels on a réussi, non sans peine, à faire adopter des modes européennes qui les ruinent vite ; ils ne pénètrent pas dans l'intérieur, ou ne s'y montrent qu'à l'état d'échantillons, et y trouvent peu d'amateurs. Le seul client sérieux du négoce extérieur, c'est le gouvernement, qui est à la fois constructeur, mécanicien, maçon, fondeur, filateur de soie, éleveur de bestiaux, et absorbe à lui seul toutes les industries dans le but de les encourager. Mais le gouvernement se lasse de puiser toujours dans un trésor qui n'est pas inépuisable, et ses commandes se ralentissent.

Tandis que la demande est limitée du côté des Japonais, des calculs maladroits ont exagéré l'offre dans des proportions démesurées. En prévision d'une ouverture complète du pays, toujours retardée, ou d'un incident qui eût fait monter le prix des armes, des équipements, etc..., les négociants ont voulu se tenir prêts à satisfaire sans délai les acheteurs japonais toujours impatients, et ils ont encombré leurs magasins de marchandises qui, aujourd'hui, s'y détériorent ou doublent leur prix de revient par les frais de magasinage, assurance, entretien, etc., si bien qu'il y a économie à les vendre à l'encan à moitié prix.

C'est ainsi qu'on peut acheter au détail, chez le petit revendeur, pour une piastre, un objet qui en coûterait le double en Europe, et qui, rendu à Yokohama, en a coûté trois à l'importateur. Un stock sans écoulement pèse sur le marché ; c'est afin de s'en débarrasser qu'on

essayait, dernièrement, d'obtenir l'établissement de drawbacks qui, permettant à l'importateur de récupérer à la sortie les droits de douane payés à l'entrée de la marchandise, le mettraient à même de la diriger sur la Chine ou sur l'Amérique. Mais cette mesure a peu de chance d'être arrachée au gouvernement japonais, qui n'a nullement à souffrir de l'accumulation des marchandises et peut parfois en faire son profit.

Quant aux exportations, elles consistent principalement dans le thé et la soie, qui ont donné à eux seuls, pour le premier trimestre de 1875, 4,500,000 piastres sur 6,182,556. Le thé japonais, très-différent du thé chinois, ne s'exporte guère qu'en Amérique, où il ne rapporte plus grand'chose quand il a payé les droits d'entrée. Quant aux soies, elles reviennent presque aussi cher à Yokohama que sur le marché de Lyon, où les provenances du Japon ne peuvent rivaliser avec les produits beaucoup plus parfaits de nos filatures, de sorte que c'est une dangereuse aventure à courir que d'expédier en Europe des marchandises sur lesquelles la moindre fluctuation de prix peut changer en perte le modeste bénéfice qu'on espérait.

Une dernière ressource restait enfin aux comptoirs de Yokohama : c'était l'exportation des graines de vers à soie. On n'ignore pas que depuis plusieurs années l'insecte qui donne la soie était attaqué en Provence et en Italie d'une maladie qui rendait son fil impropre au tissu. Pour repeupler nos magnaneries avec des sujets sains, on achetait au Japon des œufs ou *graines* qui, transportés au mois de novembre et décembre dans nos régions, étaient mis au printemps en devoir d'éclore et de grandir. C'est par milliers que l'on comptait en certaines années les cartons fournis par les éleveurs japonais et vendus en Europe. Leur prix s'est élevé à deux et trois piastres, et les commissionnaires réalisaient de

jolis bénéfices sur leurs expéditions. De grandes maisons italiennes, ou des associations de magnaniers français envoyaient chaque année des hommes spéciaux pour choisir, acheter et inspecter les cartons couverts de la précieuse semence.

Vers le mois d'août, on commençait à rencontrer, dans les rues de la ville japonaise, des visages nouveaux, à entendre dans les boutiques une voix sonore et vibrante et des lambeaux de discours témoignant d'un vocabulaire assez pauvre en fait de mots indigènes, dont on peut se faire une idée par l'apostrophe suivante, restée célèbre : « Anata — vous, — numérote-les, tes os ! Wataksi — moi, — je vais te les décrocher ! » L'élément latin envahissait pendant deux mois le domaine anglo-saxon : c'étaient les *graineurs*, ces hôtes turbulents, dont la Compagnie des Messageries gardera longtemps le souvenir, béni des actionnaires et maudit des commandants.

Or, voici que le ver à soie a presque réussi à se débarrasser en Europe de sa maladie et que son congénère du Japon est tout bas accusé de l'avoir contractée. De plus, les producteurs indigènes ont jeté tant de graines sur la place que le prix s'en est avili ; tant il y a que l'on ne veut plus de cartons en Italie, qu'on n'en sait que faire au Japon, que l'espèce intéressante du graineur tend à disparaître et que les expéditeurs de Yokohama restent sans commandes.

Tel est le tableau peu réjouissant que présente le port de Yokohama. Quant aux autres, ce n'est point la stagnation qui y règne : c'est la mort. Nagasaki, Hiogo, Osaka, Hakodaté, ne végètent même plus, et toutes les maisons y seront bientôt fermées. N'est-ce là qu'une crise momentanée, ou cet état est-il le présage d'une ruine définitive ? Nul ne le sait. Il est certain, d'une part, que l'on ne reverra plus l'essor des premiers jours, et, de l'autre, que les relations commerciales ne peuvent plus

désormais être complètement interrompues. Le pays s'est créé un trop grand nombre de besoins que l'étranger seul peut satisfaire, pour renoncer à toute espèce de trafic. Mais sa tendance très-légitime est de ne nous acheter que ce dont il ne peut se fournir lui-même et de garder ses produits pour les appliquer à son usage. Politiquement, le Japon est ouvert ; commercialement, il tend à se clore de nouveau, en conservant une lucarne ouverte sur les marchés européens.

Ajoutons que cette conduite lui est impérieusement tracée par sa situation économique. Dépourvue de capital, soit en numéraire, soit en travaux publics, en richesses naturelles, — sauf ses mines probablement très-surfaites —, produisant juste ce qu'il lui faut pour vivre chichement, la nation ne peut continuer d'acheter sans vendre et d'emprunter à de gros intérêts, sous peine de banqueroute. Son trésor est comme la poche du poète :

... une île escarpée et sans bords ;
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.

On voit par là que le comptoir de Yokohama, désormais seul lieu d'échange du commerce, n'est pas destiné à un plus grand développement que ce commerce lui-même, et que sans disparaître complètement il tend bien plutôt à réduire le chiffre de ses affaires qu'à l'augmenter.

C'est un usage constant dans les cinq parties du monde, quand les affaires vont mal, de s'en prendre à l'autorité. On accable les représentants de requêtes à présenter au gouvernement du mikado. Les diplomates demandent tout, n'obtiennent rien, et, quand ils ont usé leur provision de patience, prennent un congé et ne reviennent plus. Au fond et à l'origine de tous ces tiraillements, il y a un malentendu dont tout le monde souf-

fre, sans que personne puisse ni s'en accuser tout seul, ni s'en justifier complètement. Est-ce en effet la faute du Japon si on s'est trompé sur ses ressources, si l'imagination européenne s'est donné carrière à son sujet? Est-ce la faute des étrangers si, en présence d'un pays nouveau, d'un gouvernement mystérieux, d'une certaine pompe extérieure, ils n'ont pas su au premier abord découvrir la pauvreté réelle que l'on cherchait à dissimuler?

Faut-il s'en prendre à ceux qui laissent dormir inutiles, faute de les exploiter, les ressources de leur sol, ou à ceux qui ont fondé leur espoir sur des richesses hypothétiques? « Pourquoi, disent ces derniers, ne pas nous laisser du moins voyager librement, nous établir dans l'intérieur, juger par nos yeux et faire produire au pays ce qu'il peut donner? — Pourquoi, répondent les Japonais, ne voulez-vous pas vous soumettre à nos lois et à nos tribunaux? — Y pensez-vous? réplique-t-on. — Alors, que ne restiez-vous chez vous? » Ainsi les deux populations tirent péniblement leur licou, pas à pas, deux à deux,

Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
L'un disant : tu fais mal, et l'autre : c'est ta faute !

Il n'est que trop certain que les étrangers ne sont entrés et ne se sont établis au Japon que sous la menace du canon et par une violation du droit des gens. Doivent-ils s'étonner beaucoup que leur présence, tout en restant hors de contestation, ne soit pas très-sympathique? Il n'est plus question, comme en 1867, d'une levée de boucliers pour les expulser, mais peut-on empêcher qu'il ne reste au fond des cœurs un ressentiment contre ces violateurs du sol et que cette rancune ne se traduise dans les faits? Nous sommes aujourd'hui comme hier

les « barbares de l'Ouest » ; et, si on ne le dit pas, on le laisse voir.

Que les nations s'admirent, avant tout, elles-mêmes ; qu'elles mettent leur qualités propres au premier rang et rejettent au second les vertus dominantes des autres peuples, c'est une loi qui n'a pas encore rencontré d'exception ; on a remarqué dès longtemps que les nations marchent réciproquement à la tête les unes des autres, ce qui, d'ailleurs, ne paraît pas beaucoup accélérer leur course. Mais du moins savent-elles reconnaître et priser ces qualités de deuxième ordre qu'elles s'accordent mutuellement. L'Anglais préfère son flegme, mais applaudit aux saillies de notre vivacité. La pétulance italienne obtient un sourire du positif Allemand. Voltaire a des lecteurs même parmi ceux de Goethe et de Shakespeare. C'est qu'entre un Français, un Anglais et un Allemand, il y a une certaine communauté de foi religieuse, politique et morale, et que, par des voies différentes, ils tendent vers un même idéal de beau et de bien.

Il n'en est pas ainsi lorsque, au lieu de deux nations, ce sont deux races qui sont en présence, deux races qui, formées d'éléments opposés et séparés par l'histoire, viennent à entrer en contact. On ne s'accorde même plus sur la notion du bien et du mal. Là, la franchise semble une vertu presque synonyme de l'honneur ; ici, elle ne passe que pour une niaiserie enfantine ; ici, on se fait gloire d'une dissimulation dont là on ne supporterait pas le reproche de sang-froid ; là on se pique d'être humain et généreux, ici, d'être inexorable et insensible. Ce qui est vertu pour les uns est faiblesse pour les autres. Leurs héros nous paraissent des monstres, et les nôtres leur semblent des femmelettes.

Sans doute les Japonais nous accordent quelque mérite dans la construction des bateaux à vapeur et des télégra-

phes, et autres menus suffrages ; mais ce n'est là que la civilisation mécanique facile à emprunter. Quant à la valeur intrinsèque du type européen, elle est l'objet d'un mépris que les grands seigneurs, plus rares de jour en jour, dissimulent sous la glace d'une politesse formaliste, et que les parvenus affichent toutes les fois qu'ils l'osent. On conçoit que les rapports basés sur de tels sentiments n'offrent rien moins que de la cordialité. C'est à l'intérêt de les cimenter.

En résumé, il règne dans l'état actuel des étrangers au Japon une sensation de gêne et de malaise dont on n'a pu qu'indiquer ici les causes particulières et permanentes, sans signaler celles qui d'ordinaire engendrent ailleurs — et ici comme partout — l'instabilité et l'insécurité des affaires. Il est manifeste que les choses ne peuvent rester indéfiniment comme elles sont. Entre le Japon qui ne veut pas s'ouvrir et l'Europe qui ne veut plus être exclue, il faut qu'un jour ou l'autre la question soit tranchée ; et dans un avenir encore très-éloigné sans doute, on aboutira à une crise. Quel sera le dénouement ? Nul ne peut le dire ; mais, tragédie ou comédie, la pièce peut s'intituler dès à présent : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. »

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE INTERNE

OBJET DE LA DEUXIÈME PARTIE

Les premières semaines de séjour dans un pays nouveau sont pour le voyageur des semaines d'enchantement; chaque objet qui frappe ses regards, chaque phrase qu'il entend, chaque incident de sa vie quotidienne lui est un sujet d'observations ou une source d'impressions nouvelles; chaque détail est curieusement consigné sur ce calepin si cultivé au début et quelquefois si négligé ensuite. Dans cette première période, c'est surtout le côté extérieur de la vie d'un peuple qui s'offre à l'observateur. Ses jugements sont d'autant plus prompts que les choses lui apparaissent avec une trompeuse simplicité.

« Au bout d'un mois de séjour en Angleterre, disait un diplomate, j'eusse écrit un livre ; après dix ans, je n'ose plus écrire une lettre. » C'est qu'en effet mieux on pénètre dans l'intimité d'un peuple, plus on est assailli par des contradictions, dérouté par des inconséquences apparentes. A mesure que s'accumulent les mois et les années, on sent le doute succéder aux affirmations catégoriques confiées à la discrétion du carnet de voyage, et la certitude faire place à l'hésitation. Si l'on veut alors se former une opinion définitive du caractère, des mœurs, de la valeur intellectuelle et morale d'une nation, ce n'est plus seulement avec les yeux et dans ses manifestations visibles qu'il faut l'étudier, mais bien dans les révélations d'ordre plus élevé qu'on demande à sa littérature, à son histoire, à ses lois, à sa religion, à ses arts.

Au Japon, plus que partout ailleurs, cette étude est aujourd'hui nécessaire pour retrouver l'ancien peuple et la pure civilisation indigènes sous le vernis européen dont l'imitation à outrance a déjà recouvert, en les altérant, les hommes et les choses. Ce pays offre un spectacle peut-être unique dans l'histoire, celui d'un peuple reniant de gaieté de cœur une civilisation antique et complète, brisant un mécanisme social d'une rare précision pour courir au-devant d'innovations parfois dangereuses, souvent irréalisables, comptant ses apostasies pour autant de victoires, et s'étendant lui-même sur un lit de Procuste pour se donner la taille et les allures de voisins qu'il traite encore tout bas de barbares. Ce n'est pas encore le moment d'indiquer les promesses ou les périls de cette transformation hâtive et incohérente, ni

d'expliquer les raisons qui la rendaient inévitable ; notre objet est de saisir au passage, dans le naufrage où elles sont emportées, les épaves d'un monde qui va disparaître et de caractériser une race prête à se courber à son tour sous le joug universel de l'uniformité moderne.

CHAPITRE XI

L'ÉDUCATION NATIONALE

—

§ 1^{er}

LA LANGUE

La première question qui se présente à qui veut étudier le degré de perfection intellectuelle et morale d'une nation est celle-ci : De quel instrument dispose-t-elle ? Quelle est la précision de l'organe au moyen duquel s'accomplissent chez elle les fonctions de la vie générique ? Quelle est en un mot sa langue, considérée comme moyen d'expression de la pensée d'une part, et de l'autre comme indice de ses tendances ethniques ? Car une race crée sa langue pour ses besoins et suivant ses aptitudes ; mais le moule une fois formé, il n'est plus possible d'y retoucher. Les générations viennent successivement en prendre l'empreinte, et s'habituent à penser suivant les formules qui leur ont été léguées, comme un ouvrier typographe imprime avec le caractère mis à sa disposition.

Cette étude éclaire donc doublement le génie de la race en nous montrant à la fois le résultat spontané de son explosion primitive, et le cadre où il s'est développé, en nous le présentant tour à tour créateur au début et disciple soumis dans la suite. Ce serait témérité de notre part que d'entreprendre ici un traité de linguistique qu'il est plus sage de laisser aux sinologues ; il nous suffira d'indiquer en quelques mots l'histoire de la langue japonaise, la place qu'elle tient dans la genèse du langage humain, et ses caractères grammaticaux.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur les diverses langues mères, on trouve un premier groupe, dans lequel le radical, en général purement monosyllabique, exprime seul l'idée sous une forme interjective, ce groupe a pour type le chinois ; puis un second groupe où, le radical demeurant encore inflexible, il vient s'y accoler des particules qui en modifient le sens et indiquent les temps, les modes, les cas ; ce sont les langues d'agglutination, qui comprennent tous les idiomes touraniens et particulièrement le japonais. Dans cette famille, les particules agglutinantes sont souvent des affixes qui prennent place après le radical, et sont appelés par les philologues *post-positions*. Enfin, un troisième groupe comprend les langues à flexion, — grec, latin, langues indo-européennes, — où le radical modifié forme pour chaque temps, chaque mode, chaque cas, un mot nouveau, les flexions finissant par disparaître pour être remplacées, comme dans nos langues modernes, — français, anglais, — par des prépositions. On voit donc que, par des caractères fondamentaux, la langue japonaise se distingue aussi nettement du chinois que des langues dérivées du sanscrit, et qu'il faut lui assigner une parenté avec le mongol et les langues ougro-tartares.

Mais si le chinois est essentiellement distinct du ja-

ponais, il n'en a pas moins eu une influence considérable sur la formation du lexique. A l'époque où les deux peuples entrèrent en contact, les Japonais n'avaient qu'une civilisation très-peu développée ; celle de la Chine au contraire, sa littérature, ses industries, étaient à leur apogée ; il est donc naturel qu'en empruntant des procédés nouveaux et innomés pour eux, en étudiant les livres classiques de leurs voisins, les habitants du Japon aient transporté dans leur langue une foule de mots chinois. Leur dictionnaire s'est enrichi d'une quantité de termes techniques et savants, inconnus dans l'ancienne nomenclature.

Ces éléments nouveaux, sans modifier l'économie grammaticale de la langue indigène, s'y sont enchâssés comme les mots qu'aujourd'hui encore nous empruntons aux Anglais et aux Allemands ; il en est résulté une mosaïque, non pas un amalgame. Mais si ces emprunts, faits uniquement par les érudits au langage savant de la Chine, n'ont eu que peu d'influence sur la formation du vocabulaire populaire, et si dans la bouche des femmes notamment on ne rencontre presque jamais ces mots d'origine étrangère, en revanche, dans le style et même dans la conversation des lettrés et des fonctionnaires on remarque une préoccupation de se rapprocher, autant que possible, non-seulement des expressions, mais des procédés de langage chinois.

Précisons tout d'abord les caractères de la grammaire et de la syntaxe japonaise. Quant à la grammaire, le japonais n'a ni déclinaisons, ni conjugaison proprement dite, c'est-à-dire, par le moyen d'une flexion du verbe ; point de distinction de genres, de nombres, de personnes, ni de cas. Un verbe, par exemple, prendra différents sens, suivant qu'au radical s'ajoutera tel ou tel affixe, dont chacun a par lui-même un sens propre ou peut se rattacher facilement à un mot

connu¹. On voit par là que le japonais appartient à une famille de langues infiniment moins élaborées que les idiomes indo-européens, qui présentent le mot avec son sens complet — *amabor*, *λύσιμι* — sans nous faire assister au travail de sa composition, et, si j'ose le dire, à la cuisine du langage. C'est l'indice d'un génie moins complet, ou, si l'on veut, d'un degré de culture moins avancé. Le rude chasseur de la forêt pour charger son arme y glisse successivement la poudre, le plomb, la bourre, la capsule; le citadin plus cultivé n'a qu'à y placer une cartouche toute faite. L'un nous fait assister à son travail et s'y attarde; l'autre profite sans y penser d'un travail tout fait avant lui.

Sous le rapport de la syntaxe, la différence avec les langues indo-européennes n'est guère moins tranchée. Le sujet occupe la première place, le régime la seconde; le verbe vient ensuite; l'adjectif précède le nom, et l'adverbe le verbe; la préposition s'énonce après le nom auquel elle s'applique; le complément indirect se place

¹ Exemple :

Tabé-ta.. .	il a mangé.	Tabé-nu. .	} il ne mange pas.
Tabé-tara..	} s'il avait mangé.	Tabé-nai. .	
Tabé-tara- ba. . . .		Tabé-nanda	il n'a pas mangé.
Tabé-raro..		Tabé-neba.	} s'il ne mange pas.
	mangé.	Tabé-nuke- reba. . .	
Tabé-te.. .	ayant mangé.	Tabé-nedo.	} quoiqu'il ne mange pas.
Tabé-tai.. .	il désire manger.	Tabé-nedo- mo. . . .	
Tabé-mas..	il mange (forme ho- norifique).	Tabé-de. .	} ne mangeant pas.
Tabé-yo ou		Tabé-nu de	
Tabé-ro. .	mange.	Tabé-zu ni.	} il ne mangera proba- blement pas.
Tabé-ru. .	il mange.	Tabé-mai. .	

On a traduit ici le verbe par une troisième personne, mais la forme verbale n'en indique aucune, *tabé-tai* veut dire indifféremment je, tu, il désire, nous désirons, etc..., manger.

avant le régime direct, les expressions indiquant le temps avant celles qui indiquent le lieu, le général avant le particulier, la conjonction et les particules interrogatives à la fin de la phrase ; — argent — il n'y a pas — parce que — ; les propositions dépendantes avant les principales ; — argent — il y aura — j'achèterai lorsque. Les pronoms servent à désigner les personnes et la possession, mais n'entrent pas dans la conjugaison du verbe ; et, comme les formes verbales n'indiquent pas de personnes, il plane sur la phrase une ambiguïté à laquelle on remédie par l'emploi de formules honorifiques pour la seconde personne. Il n'existe enfin ni pronom relatif, ni aucun moyen de subordonner les propositions les unes aux autres.

Malgré cette démarcation si tranchée, on a risqué plus d'un rapprochement avec les langues aryennes ; mais ceux même qui les ont tentés, s'en rapportant au principe de l'ancienne école, que « toutes langues sont des dialectes d'une seule », ont été obligés de reconnaître que sous le rapport syntactique il n'y avait aucune corrélation possible, et d'imaginer, à l'origine des temps, un idiome commun, encore si grossier et si rudimentaire, qu'il aurait pu, en se développant dans des milieux différents donner naissance au sanscrit d'une part, au chinois de l'autre, ainsi qu'aux langues touraniennes et au japonais ¹ ; mais la philologie moderne repousse ces inductions.

Quant aux rapprochements fondés sur des similitudes de racines, on sait combien il faut s'en défier ². C'est avec les langues mongoles seulement qu'on trouve une parenté bien accusée et des analogies prises parmi ces

¹ Voir Asthon : *Has japanese an affinity with aryan languages?* Asiatic society of Japan. Transactions.

² Voir Renan : *Origine du langage*, chap. x.

mots de première nécessité qui forment le matériel d'une langue primitive et attestent un berceau commun. Au surplus, dans sa syntaxe comme dans son vocabulaire, la langue a depuis deux siècles le caractère flottant, hésitant, qui signale les périodes d'élaboration. Les règles grammaticales ne sont plus rigoureusement observées ; certaines formes tombent en désuétude pour faire place à d'autres, et c'est de très-bonne foi que nombre de Japonais déclarent qu'ils n'ont pas de grammaire.

Par suite de cette tendance à la dislocation, que l'esprit japonais porte dans son idiome, comme ailleurs, la langue a perdu de bonne heure son unité nationale ; il y a presque autant de dialectes que de castes, chacun destiné à un genre de littérature distincte. L'ancien langage classique, celui de la province de Yamato, n'est guère plus compris aujourd'hui que le français de la Chanson de Roland ou le haut allemand ne le sont chez nous. Cependant quelques lettrés, quelques théologiens du Shinto le possèdent et le pratiquent encore. Vient ensuite le style officiel, employé dans les affaires publiques, les décrets, les actes, les traductions de livres européens, l'histoire, farci de mots chinois et de tournures exotiques, peu flexible, lourd et obscur. Enfin, le journalisme, les contes populaires, les romans, les livres d'éducation, emploient une langue beaucoup plus facile, où dominent les mots indigènes, mais presque intelligible cependant pour un Japonais dépourvu de ce que nous appelons une éducation libérale. Elle tend toutefois de jour en jour à devenir plus accessible aux masses en dépouillant le fatras des vieilles formes, et en se rapprochant des termes et des tournures du langage parlé, du dialogue courant. En résumé, deux langues juxtaposées, le chinois, le japonais ; l'une purement littéraire, l'autre exclusivement populaire, et de l'une à l'autre des gradations de styles différents, qui forment

comme une hiérarchie dans le lexique et la syntaxe.

Mais quel que soit leur degré de recherche littéraire, qu'ils soient nobles ou roturiers, tous ces styles, péchant par le même défaut, sont frappés de la même impuissance. Leur vocabulaire, riche en mots plus ou moins nobles pour représenter les objets ou même les idées sensibles, est essentiellement réaliste, et en même temps d'une pauvreté complète en fait de mots abstraits, d'idées générales et métaphysiques. Il peint à merveille la forme, la variété, le dessin des objets ; il ne réussit pas à en exprimer les relations, et des rapports purement moraux ne peuvent s'indiquer que par des images toutes matérielles. Ainsi un conseiller intime s'appellera « En regardant par-dessus l'épaule gauche consulté ». Quant à la faculté d'analyser un jugement, de le décomposer en propositions séparées, de découvrir par la généralisation des phénomènes les idées abstraites qui s'en dégagent, d'établir des classifications par genres, espèces, individus, au moyen de mots génériques, de créer des systèmes, en un mot ; quant aux opérations de la logique, elles sont interdites à quiconque ne dispose que de ce grossier instrument, et comme il n'y a dans le cerveau d'autres idées que celles que peut formuler le langage, l'esprit japonais est fermé à l'abstraction, et par suite à l'analyse.

De plus, la structure de la phrase est très-peu propre au raisonnement logique, à la discussion, à l'exposition claire des pensées ; par suite de l'absence de relatif, les propositions se suivent émiettées, déchiquetées, formant une série de petites phrases hachées menu, sans lien entre elles. « J'ai vu l'homme qui est venu hier » se dira : « Hier est venu un homme, — je l'ai vu. » Tous les mots copulatifs par lesquels nous joignons les membres de phrase, — quoique, à moins que, sauf,... — sont rejetés à la fin de la proposition qu'ils régissent, et cette pro-

position mise avant la principale. De sorte que la phrase : « J'irai promener avec vous demain, quoique mon médecin me le défende » se construira : « Mon médecin [me le] défende quoique, — demain avec vous promener irai. » Il faut donc connaître, avant de commencer sa phrase, quel en sera le dernier mot ; la pensée qui s'offre à nous comme la principale et la première, ne se présente que la seconde au cerveau d'un Japonais. On est peu à peu amené à conclure qu'ils n'ont pas les mêmes méthodes d'esprit que nous ; leurs conceptions ne s'élaborent pas par les mêmes procédés cérébraux. Du reste, il n'est pas douteux que pour suivre un discours il faut à l'interlocuteur une attention soutenue ; de là, chez les Japonais, l'habitude de marquer, en écoutant, chaque proposition par un signe de tête et un « hé » plus ou moins accentué, pour indiquer à l'orateur qu'il est compris. Mais bien souvent aussi un « *naru hodo* » dubitatif vient l'avertir qu'il a employé un mot inconnu de son auditeur, ou que la logique de sa phrase lui échappe.

On voit quel pauvre génie atteste cette langue et quel informe outil elle constitue. Dès que la pensée essaye de s'élever aux généralités, les signes manquent, les formes font défaut, la phrase roule dans un vague incompréhensible. Les propositions les plus simples désespèrent le traducteur le plus expérimenté, et la langue de Voltaire, traduite mot à mot, devient un amphigouri dépourvu de sens. Il faut, si l'on veut rendre un auteur européen accessible à l'intelligence japonaise, repétrir complètement la pensée et la couler dans un nouveau moule. Il est aisé de deviner ce que deviennent nos pensées raffinées, nos distinctions juridiques, nos idées métaphysiques et morales ainsi — transposées ; — « autant vaudrait essayer de copier les tableaux de Raphaël avec un pinceau de badigeonneur », disait un éminent Japo-

niste de nos amis. De là vient aussi que les Japonais s'assimilent facilement nos connaissances industrielles apprennent le maniement de nos machines, l'emploi de nos arts mécaniques, mais sont arrêtés par nos sciences de raisonnement, par les hautes mathématiques, le droit, la philosophie, par nos méthodes analytiques, inabornables pour eux tant qu'ils sont réduits à leur langue. De tout le matériel de la civilisation occidentale, ils se rendent maîtres sans peine ; mais quant au bagage intellectuel et moral qui fait l'honneur des races aryennes, ils le laissent de côté faute d'un cerveau préparé et d'un langage propre à se l'assimiler. Nous avons créé par l'abstraction des catégories de la pensée qui leur sont inaccessibles, où leur esprit ne s'efforce pas, ne sent pas le besoin de pénétrer. La littérature servie par une telle langue et une telle psychologie, se traînant nécessairement dans la banalité, le terre à terre, le style baroque ou précieux, est frappée de stérilité constitutionnelle.

§ II

L'ÉCRITURE

Si le chinois a exercé une influence décisive sur le développement du langage et la composition du vocabulaire japonais, il en a exercé une plus considérable encore sur l'écriture. Il paraît certain qu'au moment où ils entrèrent en contact avec leurs voisins continentaux, les fils des Dieux ne connaissant pas le moyen d'écrire les sons s'empressèrent d'imiter les caractères chinois. Mais le chinois étant, comme on sait, une langue idéogrammatique,

où chaque idée, chaque mot est représenté par un hiéroglyphe particulier, les Japonais prirent dans cette masse de caractères les signes qui leur étaient nécessaires pour représenter les différents sons de leur langue native et se composèrent ainsi un syllabaire, en donnant une valeur purement phonétique à l'idéogramme chinois dont ils empruntaient le dessin. Cette valeur phonétique fut tantôt le monosyllabe chinois représenté par l'idéogramme, tantôt le son du mot japonais désignant le même objet.

Mais, comme la langue nationale contient des polysyllabes, il fallut, pour les écrire, employer autant de caractères phonétiques qu'ils comprenaient de syllabes. Ainsi fut composé le syllabaire dit « man-yo-kana ». Mais il s'en faut bien qu'à l'usage ce syllabaire fût commode ; comme il y a un grand nombre de caractères chinois différents par le tracé et par le sens qui peuvent s'exprimer par la syllabe « to », par exemple, on s'habitua, pour écrire cette syllabe, à employer tantôt l'un, tantôt l'autre, comme pourrait le faire un compositeur de rébus, car le passage de l'idéogramme au phonétisme n'est que l'emploi instinctif d'un rébus. De là une confusion très-grande, qui a été constamment remarquée par les linguistes, toutes les fois que les signes d'un système idéographique sont empruntés par un autre peuple et employés phonétiquement.

Peu à peu cependant le nombre des groupes usuels se réduisit à celui qui était nécessaire pour exprimer les différentes syllabes de la vocalisation japonaise, c'est-à-dire à 47 signes. C'était une grande simplification. Mais le système graphique offrait encore quelque lenteur. Un bonze, du nom de Kobo-dai-shi, qui mourut en 855 environ, choisit, toujours dans le tableau des idéogrammes chinois, 48 caractères, dont il abrégéa ou simplifia quelques-uns en leur donnant comme valeur phonétique le son qu'ils prenaient lus par un Chinois. Il

semble avoir pris pour base le syllabaire Pâli. Ainsi se trouva composée une écriture qui n'était que le « man-yo-kana » simplifié, et qui prit le nom de « kata-kana », — écriture de fragments. Le syllabaire ainsi composé s'appelle « i-ro-ha », du nom des trois premiers sons. Enfin, pour faciliter encore le système graphique, fut inventé un autre genre d'écriture qui n'est que le « kata-kana » cursif et qu'on nomme « hira-kana ». Les Japonais, on le voit, emploient donc l'écriture phonétique ; ils n'ont pas dépassé le syllabisme et n'ont pas été jusqu'à l'alphabétisme. Aussi quand ils veulent écrire des noms étrangers avec leurs signes, ne peuvent-ils en rendre que le son approximatif. Ainsi « peine afflictive » deviendra, écrit par un Japonais et lu par un de ses compatriotes en kata-kana, « bénou, a fourikou tibou ».

Tel est, en laissant de côté les détails, le système d'écriture au moyen duquel on peut écrire tous les mots de la langue japonaise. Il serait simple, si elle ne s'était encombrée, comme on l'a vu plus haut, par le cours des siècles, d'une quantité innombrable de mots chinois, — mots indiquant une tendance métaphysique beaucoup plus développée que le japonais pur ; ces monosyllabes sont entrés dans le vocabulaire, surtout dans le vocabulaire savant, et n'en peuvent plus sortir. Or, il est impossible de les exprimer au moyen du « kata-kana », sans tomber dans une confusion inextricable, par suite de la grande quantité d'homophones qui se trouvent en chinois et même en japonais. Quand vous aurez écrit « to », par exemple, cela voudra-t-il dire : vomir, — porte, — pierre à aiguiser, — et, — aussi, — canne, — conflit, — dix, — infusion, — mesure de liquides, — pagode, — ligne, — ce, cette, — Est — ? (Il en faut passer !) Impossible de le savoir, à moins d'employer, pour écrire le mot chinois, le caractère chinois qui le représente. C'est ce qu'on a fait, et une

foule d'idéogrammes chinois viennent s'intercaler dans le texte japonais même le plus vulgaire. Bien plus, les lettrés y sont revenus et les emploient à l'exclusion du « kata-kana », parce que leur langage est presque uniquement composé de mots chinois. On voit par là que rebutés par les difficultés du syllabisme, les érudits, les fonctionnaires, toute la caste officielle revient aux hiéroglyphes.

Mais ce n'est pas tout d'écrire pour les yeux. Il faut pouvoir lire à haute voix ce qu'on vient d'écrire. Comment s'y prendra-t-on ? Il y a pour cela deux méthodes : l'une consiste à lire le mot chinois tel qu'il se prononce en Chine, autrement dit à parler chinois tout simplement ; c'est ce qu'on appelle le « koye ». Mais elle présente une grande difficulté, même pour les érudits : c'est d'articuler les sons suivant les diverses intonations, qui font de la récitation chinoise une sorte de psalmodie d'ailleurs fort peu agréable à l'oreille d'un Européen. Ils emploient donc plus volontiers une seconde méthode de lecture, le « yomi », qui consiste à prononcer, pour rendre le caractère chinois, le mot japonais désignant l'objet mentionné dans le texte, comme si en nous lisant de l'anglais le lecteur intercalait des mots français. Mais voici un autre embarras. La construction chinoise diffère essentiellement de la construction japonaise ; si donc on lit en « yomi », c'est-à-dire en parlant japonais, une page écrite en chinois, il faudra rétablir les mots dans l'ordre indiqué par la syntaxe japonaise ; afin d'indiquer cet ordre au lecteur et de donner aux mots des valeurs de verbes, de cas, d'adjectifs, catégories grammaticales qui n'existent pas en chinois, on se servira de certains signes conventionnels tracés généralement avec des caractères du « kata-kana » employés ici sans valeur phonétique.

Ce qui précède suffit à montrer que la complication

du système graphique égale celle du langage, et que l'un et l'autre ne sont abordables qu'à une classe restreinte de lettrés. Comme toutes les langues idéographiques, le chinois est un grand auxiliaire du despotisme et de la théocratie. En faisant de la possession de la langue, et par conséquent de toutes les connaissances, l'apanage d'un petit nombre d'érudits, en reléguant toutes les castes inférieures dans une ignorance infranchissable, il trace une frontière morale entre les petits et les grands, et servait à merveille par là, lors de son introduction, les tendances de domination que montraient alors la noblesse et le clergé. Les caractères furent alors et sont encore la base de la langue officielle, celle des annalistes, des dépêches, des mémoires au prince, la seule qu'on puisse écrire avec autorité et parler avec bienséance. De plus, si le chinois est favorable à l'esprit sacerdotal et aristocratique par la difficulté de la vulgarisation, il ne l'est pas moins par l'immobilité des formes. Dans cette imperfectibilité, qui crée aujourd'hui un obstacle si puissant à la propagande des idées européennes, l'instinct théocratique des prêtres bouddhistes et des « kugé » avait deviné, au temps de Wang-Ien (troisième siècle), la force que lui offrait un idiome stationnaire. Comme il fermait l'accès des dignités à la foule, il fermait le pays aux nouveautés du dehors et aux révolutions qu'elles apportent. Il nous reste à voir comment cette langue est enseignée et de quoi se compose le bagage intellectuel d'un Japonais.

§ III

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Pendant toute la période qui s'étend entre les premiers rapports avec la Chine et la fondation du taïcounat, sous la dynastie de Tokungawa, — du quatrième au dix-septième siècle, — l'éducation fut laissée tout entière entre les mains des prêtres bouddhistes. Les Chinois avaient transmis à leurs voisins, en même temps que leur religion, leur littérature, leur langue, ou tout au moins leur écriture hiéroglyphique. Dogmes transcendants, caractères indéchiffrables, tous les instruments de l'antique oppression humaine étaient remis aux bonzes. La classe des guerriers, trop turbulente pour s'arrêter à l'étude des lettres, vivait dans cette orgueilleuse ignorance qu'offre de toutes parts notre moyen âge. Sans cesse occupée dans d'interminables guerres civiles, elle demeurait loin de la cour plus cultivée de Kioto, et se laissait, tant bien que mal, gouverner par l'influence des « kugé » ou membres de la famille impériale attachés au mikado.

Yoritomo ayant porté le premier coup à cette puissance au douzième siècle, et Hiéyas, au dix-septième, l'ayant réduite à un vain fantôme, tout le pouvoir échut à la classe guerrière, sur laquelle il s'était appuyé pour vaincre et allait s'appuyer pour régner ; mais il lui donna en même temps une discipline si forte, une organisation si solide, que son règne fut suivi d'une ère de paix et de prospérité, comme n'en offre l'histoire d'aucun peuple à cette même époque. C'est pendant cette période que l'édu-

cation laïque se développa rapidement, pour atteindre, au commencement de ce siècle, son point culminant. On pense bien qu'en ce pays aristocratique les lumières furent un privilège, comme la noblesse, et que la classe gouvernante ne fit pas la faute, si commune de nos jours, de se laisser dépasser en savoir, en intelligence, en culture, par la classe qu'elle voulait gouverner. Il n'y eut d'écoles publiques que pour les fils de « samuraï ».

Qu'on se garde bien de croire cependant que les classes inférieures, marchands, artisans et cultivateurs, fussent abandonnées à une ignorance aussi profonde que celle où elles vivent encore dans plusieurs contrées de l'Europe. La distance infranchissable entre l'écriture savante et l'écriture vulgaire permettant d'inculquer aux masses populaires des éléments qui ne pouvaient en aucun cas leur servir à s'élever jusqu'à l'aristocratie, l'enseignement primaire a pris et conservé au Japon un développement qui doit nous faire rougir. Je ne sais s'il a jamais existé une loi qui le rende obligatoire; mais il l'est par l'autorité des mœurs, qui vaut mieux que toute autre. Point de village qui n'ait son école; à peine quelques rares individus ne sachant pas lire. Autrefois, comme aujourd'hui, l'éducation des fils de marchands, artisans, cultivateurs, n'était point organisée par l'État, mais laissée à l'initiative des parents. Il en était de même des femmes de la noblesse. Celles-ci étaient confiées à des précepteurs ou à des institutrices; celles-là suivaient les leçons soit des bonzes, qui ajoutaient le produit d'une école à celui de l'autel, soit de maîtres d'école payés par les communes « mouro ».

Que de fois, en traversant un hameau de montagnes habité par des chasseurs et des bûcherons, ou un village de sériciculteurs, j'ai entendu le bourdonnement monotone de ces petites ruches où une douzaine d'enfants, garçons et filles, récitent à tue-tête l'« irofa », — l'alpha-

bet vulgaire, — ou s'exercent à en retracer les quarante-sept caractères ! Chacun a devant lui une petite table haute d'un pied, longue de trois, pas mal barbouillée d'encre de Chine ; un encrier où il la délaye ; des pinceaux et un rouleau de papier : on en use beaucoup, et pour l'économiser, quand la page est noire, on la fait sécher, et sur cette surface mate on recommence à tracer des caractères qui se distinguent encore suffisamment. La grande joie de ces écoliers, quand passe un étranger, c'est de lui faire écrire son nom dans sa langue et de dessiner ensuite les lettres par centaines d'exemplaires. En sortant de ces écoles, un bambin sait lire et écrire le « kata-kana », compter sur le « soroban », — sorte d'abaque très-simple qui fait tout seul les quatre règles, — et comprend couramment des livres populaires écrits dans la langue facile de la conversation. C'est là que s'arrête encore l'éducation de tous ceux qui ne fréquentent pas les écoles publiques.

Il existait autrefois des écoles supérieures ouvertes aux seuls fils de « samuraï » ; celles de Kioto et d'Yédo pouvaient presque se comparer aux vieilles universités de Bohême ou de Salamanque. Dans la première, on enseignait surtout la théologie, la morale et la culture du pur langage japonais, tant ancien que moderne ; dans la seconde, la langue, la grammaire et l'écriture chinoises, ainsi que les classiques de la Chine. Mais loin que ces deux capitales eussent le privilège de l'enseignement, chaque chef-lieu de province, placé sous l'autorité d'un daïmio, avait son collège.

J'emprunte les détails suivants sur ces institutions à la relation qui vient d'en être faite par un Américain appelé lui-même à enseigner dans une de ces écoles provinciales pendant une année ¹.

¹ Voir Griffys : *The Mikado's empire*.

Le cours des études comprenait trois degrés : « sho-gakko, chiu-gakko, dai-gakko », — petite, moyenne, grande école, — correspondant à notre enseignement primaire, aux classes de grammaire et aux humanités.

Un enfant entraît vers six ou sept ans au « sho-gakko », où il passait environ cinq années. Pendant la première, il apprenait le « shira-kana » et le « kata-kana », ou l'écriture vulgaire, cursive et carrée, et commençait à étudier les *Quatre livres* et les *Cinq classiques* de la Chine, se bornant à répéter le son de chaque caractère, sans en comprendre le sens, comme pourrait faire un collégien qui lirait Homère sans savoir un mot de grec. Il lui fallait connaître environ deux mille caractères et plusieurs centaines de sons, avant que le maître consentît à l'initier au sens des phrases. Voici, du reste, les titres édifiants des ouvrages mis entre les mains de l'enfant pendant ces cinq premières années : les *Devoirs moraux de l'homme* ; les *Quatre livres de morale de Confucius* ; le *Livre des devoirs filiaux* ; le *Livre de la généalogie des mikados* ; les *Devoirs de politesse et d'obéissance*, ou manuel de la civilité puérile et honnête.

Dans la seconde année, il commençait à tracer les caractères ; il apprenait à écrire les noms des empereurs du premier au dernier règne, les noms des grandes villes, des provinces, son propre nom et ceux de ses parents, ceux des rues, des objets usuels, des points cardinaux, des saisons, etc., et à copier les proclamations impériales, affichées sur des tableaux publics.

Durant la troisième année, il apprenait à se servir du « soroban », lisait le *Livre des héros*, recueil d'anecdotes et dits mémorables ; continuait à écrire des caractères plus nombreux et plus compliqués, et s'adonnait à l'étude pratique de l'étiquette et des belles manières. A la fin de ces trois années, les élèves subissaient, en

présence du daïmio ou des grands de la province, un examen à la suite duquel les plus forts étaient récompensés et admis à l'école moyenne « chiu-gakko », les moins avancés retenus pendant un an de plus.

A l'école moyenne, les exercices du corps se mêlaient à ceux de l'esprit ; l'escrime, la lutte, le jeu de la lance, l'équitation, toutes choses indispensables à un noble, se partageaient le temps avec l'histoire, la rhétorique ou le style, les relations de batailles, l'étude des différentes formes des caractères chinois, un peu d'arithmétique, la géographie, détaillée quant au Japon et abrégée quant aux autres pays.

Enfin, parvenu au bout de trois ans au « dai-gakko », — école supérieure, — le jeune homme se perfectionnait dans le maniement des armes et du cheval, et dirigeait ses lectures vers l'histoire nationale ; il apprenait aussi les mathématiques, et était initié à la connaissance de la littérature académique. Dans chaque collège six heures par jour étaient consacrées à ces différentes études.

On se fait facilement l'idée de l'attirail et des dépenses que comportait une école ainsi montée, et de la nuée de fonctionnaires qu'elle exigeait. La discipline était très-strictement observée. Tous les étudiants devaient porter le « hakama », — large pantalon des « samuraï », — et arriver à l'heure fixe, sous peine de se voir fermer la porte. On distribuait des récompenses, dont la plus enviée était, au collège d'Yédo, une robe blanche brodée aux armes du taïcoun, que le lauréat avait le droit de porter en public. Les punitions étaient l'emprisonnement ; le fouet, en cas d'infraction plus grave, on forçait le délinquant à porter sur la tête une table pendant plusieurs heures, ou on lui brûlait un moxa au bout de l'index. Quant aux professeurs, les uns avaient pour mission d'enseigner le son des caractères, les autres le

sens; enfin, d'autres interprétaient la pensée de l'auteur. Chaque étude avait son maître différent; tous étaient entourés d'une grande considération et de la sympathie de leurs élèves.

Comme on le voit par le résumé qui précède, c'est la mémoire qui jouait le premier rôle dans l'instruction d'autrefois. Le raisonnement, le libre jeu de l'intelligence exercée par un maître attentif, étaient absolument proscrits. Bourré de chinois, de mots, de phrases toutes faites, l'écolier sortait du collège, surtout quand il avait prématurément interrompu ses études, sans avoir fait acte d'être pensant; et sous ce rapport, ne pourrions-nous pas donner lieu à de tristes comparaisons, nous qu'on a appelés les « Chinois de l'Occident » ? Quoi qu'il en soit, le programme d'études que je viens de tracer montre quel esprit étroit présidait à l'éducation des nobles. Pour instruits sur l'histoire de l'extrême Orient, nourris d'anecdotes, fournis de sentences, ils l'étaient à coup sûr; les ornements de l'esprit ne leur manquaient pas, non plus que la variété des connaissances à leur portée et le développement physique. Habiles calligraphes, écoliers obéissants, fils respectueux, sujets disciplinés, adorateurs de l'antiquité, sectateurs de la morale saine, mais inanimée, de Confucius, polis, formalistes, disciplinés, ils formaient sans nul doute le peuple le plus gouvernable du monde, et telle avait été la pensée qui avait présidé à la direction de l'enseignement. Mais en même temps l'intelligence, quoique naturellement vive, laissée dans l'inertie, la conscience individuelle refoulée par les sentiments de convention, la pensée religieuse tout à fait absente, l'esprit de caste et de clan encouragé, le respect humain proposé comme guide et comme criterium de la conduite, laissaient chez tous un vide que l'âge et l'expérience ne pouvaient pas toujours remplir. L'écolier restait écolier,

faute d'avoir acquis les moyens de se développer tout seul.

Cette éducation volontairement inachevée, les traces profondes qu'elle a laissées dans les classes les plus élevées de la nation, ont fait dire à bien des étrangers, au premier abord : « Ce sont des enfants ! » Non sans doute, pas plus que ne le seraient des bourgeois du treizième siècle, s'ils étaient jetés au milieu de nous, ou un lauréat de nos concours au milieu de trente jeunes Américains. Ce sont des intelligences formées autrement que les nôtres, et que, pour cette raison, nous déclarons incomplètes. Cette différence, ou si l'on veut cette lacune, les Japonais l'ont aperçue dès leurs premiers rapports avec les Européens. On va voir avec quelle ardeur ils s'efforcent de la combler.

On ne saurait parler de l'éducation moderne dans l'extrême Orient, sans commencer par l'étudiant lui-même, sans rendre justice tout d'abord aux sérieuses qualités dont il fait preuve. Ceux qui ont été envoyés par leur gouvernement en Europe et en Amérique, pour s'instruire dans nos universités, ont laissé partout les meilleurs souvenirs, et n'ont pas peu contribué à donner aux étrangers une haute idée de la vigueur intellectuelle de leur nation. Quant à ceux qui sont confiés, au Japon même, à des maîtres européens, je n'exagère rien en disant qu'ils sont dignes, par bien des côtés, de servir d'exemple à nos écoliers. Parlons d'abord des qualités externes.

L'étudiant japonais est en général un modèle de politesse, d'obéissance et de subordination. Je n'ai jamais entendu citer une impolitesse ; l'idée de révolte lui est inconnue. Il est plus d'une école où n'existe aucun règlement pour les punitions, tant elles sont inutiles. Le douloureux métier de souffre-douleur, imposé chez nous au *pion*, n'a ici ni analogue ni parallèle. Pour un instituteur, un maître d'étude, un professeur même,

ou encore pour un de ces infortunés maîtres d'école du Far-West, décrits par Bret Harte, obligés de céder devant la force musculaire d'un mauvais garnement, une classe japonaise est un véritable paradis. Pas n'est besoin ici de déployer cette énergie, de prendre cet ascendant aussi nécessaire et plus difficile peut-être pour un directeur que pour un général d'armée. Mais comme toute qualité répond à un défaut, si l'étudiant trop turbulent est insupportable, l'étudiant trop docile est souvent sans énergie.

Cette exubérance juvénile, qui engendre souvent l'indiscipline et l'espièglerie, indique en même temps une vivacité d'esprit, une force de volonté qui, mieux dirigées, deviennent l'émulation, le point d'honneur, et sont des instruments dans la main du professeur, tandis que la placidité complète répond trop souvent, chez l'enfant, à une indolence exclusive de la compréhension rapide et de cet *improbis labor* qui seul peut vaincre certaines difficultés. Cette activité nerveuse et presque malade, mais inégale, de nos écoliers est remplacée ici, chez tous, par un zèle patient, égal, invincible, qui ne se dément jamais, qui ne se rebute devant aucun obstacle, aucun déboire. Chaque jour, le même effort que la veille et que le lendemain; ne craignez point un accès de paresse, mais n'attendez pas ce qu'on appelle un coup de collier. Dans cette mesure, la dose de travail que s'imposent la plupart des jeunes gens est énorme, elle dépasse même quelquefois leurs forces et l'on en voit tomber malades, on en a même vu mourir à la tâche, et je ne sais rien de plus attendrissant que ces jeunes tombes, où est venu se heurter l'essor d'une intelligence digne d'un meilleur sort.

On conçoit combien le professeur s'attache à un tel élève, et, par suite, l'élève à son maître. A l'inverse de ses compatriotes si déliants, l'écolier japonais est plein de con-

fiance envers l'instructeur européen ; il lui marque une certaine gratitude, assez rare ailleurs, et tous ceux qui ont eu pour mission d'enseigner sont unanimes à dire qu'ils ont trouvé plus d'une fois dans l'attitude de leurs jeunes auditeurs la consolation des déboires venus de plus haut. C'est qu'en effet tandis que l'on voit nos collégiens travailler par force ou par obéissance, c'est le pur désir d'apprendre et la nécessité de savoir qui animent leurs concurrents japonais ; c'est pour eux une faveur de suivre un cours, faveur très-appréciée, souvent refusée et qu'il faut s'efforcer de mériter.

Quant à la force intellectuelle et à l'aptitude naturelle à apprendre, faut-il établir une différence, ou proclamer l'égalité entre les étudiants japonais et ceux du continent ? C'est une question difficile à trancher d'un mot. Avec une mémoire plus facile, ils ont une intelligence semblable et une égale vivacité de perception ; mais dès qu'ils abordent les abstractions, leur langue imparfaite et obscure les trahit. C'est donc seulement dans un dialecte européen qu'ils pourront apprendre la philosophie, le droit, les mathématiques pures et toutes les sciences de raisonnement. Or, cette langue, peu d'entre eux la possèdent encore assez pour nous fournir des points exacts de comparaison ; mais ceux qui la peuvent comprendre et parler suivent des cours réellement difficiles avec le plus grand succès. Tout fait donc présager qu'un jour ils atteindront au même niveau intellectuel que leurs frères d'Europe. Il suffit pour cela que la connaissance des langues se généralise et que l'art de penser, la méthode, se répandent avec le concours des instructeurs étrangers.

Ceux-ci ont hérité dès le début du respect et de la considération dont jouissait le « hakase » sous l'ancien régime. Il est à regretter que des choix déplorables et des procédés administratifs mesquins aient dans ces derniers

temps fait exception à une règle si honorable pour tous. Espérons que ce ne sont pas là les symptômes d'un mal nouveau.

L'enseignement, nous l'avons vu, préoccupe à un haut degré le gouvernement. On compte, tant à Yédo qu'en province, dix écoles supérieures sous l'autorité immédiate du ministre de l'instruction publique ; leur nombre va en s'augmentant tous les jours. Elles renferment 105 professeurs, savoir : 58 japonais, dont 6 femmes ; 4 étrangers, dont une femme ; 1502 élèves, dont 65 jeunes filles. Les écoles particulières, entretenues aux frais des provinces, atteignent le nombre de 6261 ; elles comptent 5856 professeurs, auxquels il faut ajouter un grand nombre d'Européens répandus dans les « ken », et qui distribuent l'instruction à 472 047 jeunes gens. Mais ceci est complètement indépendant encore des écoles primaires de commune, où l'on apprend à lire et à écrire l'alphabet courant.

Dans ces différents centres on apprend d'abord le japonais et le chinois, fondement nécessaire de toute éducation, les sciences physiques, chimie, histoire naturelle, médecine, les sciences exactes et leurs différentes applications industrielles, l'art de l'ingénieur, l'art militaire, et avant tout, par-dessus tout, les langues. Parmi les langues, celle qui est la plus étudiée, à juste titre, c'est l'anglais. Ne met-elle pas les Japonais en relation immédiate avec deux grands peuples à la fois ? N'est-elle pas le plus sûr véhicule de la pensée dans le monde entier ? Nous nous doutons bien peu en France du rôle immense que joue la vulgarisation de l'anglais dans cette partie du globe. Nos voisins ont le droit d'en être fiers, car ils se sont imposé mille peines pour arriver à ce résultat. Au Japon, comme en d'autres pays d'Orient, ils encombre les librairies de petits livres élémentaires, faciles, accessibles à tous, écrits par des inconnus, pré-

cisément en vue de cette propagande lointaine. Ils s'efforcent de satisfaire à bon marché l'insatiable curiosité d'un naïf public. *Habent sua fata libelli*. C'est avec de petits livres de géographie, d'histoire, de sciences, de droit usuel, d'éléments enfin, qu'ils captivent l'attention et s'attirent la clientèle du Japonais européenisant. Ajoutez que l'anglais est la langue du commerce, de l'industrie, de l'ingénieur, — et presque tous les ingénieurs sont Anglais, — et qu'à part l'armée et le droit, le français n'ouvre la porte à aucune carrière. Aussi notre langue est-elle infiniment moins répandue, et il faut avoir le courage de reconnaître qu'il y a beaucoup de notre faute.

Il suffit de lire le programme qui précède pour voir sur quel vaste champ d'études s'exerce l'esprit national et quels efforts sont faits pour le défricher. Mais comment sont dirigés ces efforts? Tout est-il réglé de manière à ce qu'il n'y ait aucun travail perdu? C'est ici le côté faible de l'organisation actuelle. On a vu quelle large place reste encore à l'instruction purement nationale. Celle-ci aurait pu, dans une certaine mesure, s'inspirer des méthodes pédagogiques plus rapides, plus simples de l'Occident. Il n'en est rien. Le « sen-séi » est resté l'ancien régent, et suivant l'expression du poète :

. . . Le magister antique,
Trop noir pour que jamais le jour y pénétrât.

Il a continué à s'adresser uniquement à la mémoire de ses élèves, à les farcir de textes indigestes, sans exercer leur esprit. Savant lui-même, érudit comme toute une bibliothèque, il reste incapable de communiquer sa science aux autres, faute d'analyse, faute d'esprit de généralisation et de critique.

On dirait un dictionnaire qui répond, si on l'ouvre à

la page voulue, mais n'indique ni les règles de construction ni la syntaxe. Il se borne à faire du cerveau de ses élèves une toute petite encyclopédie, au lieu d'en faire une terre apte aux semences. Ce qui n'est chez nous que le moyen de développer l'esprit, le jugement, l'intelligence, devient entre ses mains le but unique, le terme final de l'éducation. C'est en cet état qu'à 15 ou 16 ans l'étudiant passe entre les mains des maîtres européens, déjà bien vieux pour apprendre, encore enfant malgré tout ce qu'il a appris. Il n'y a plus une heure à perdre pour assouplir cette intelligence aux travaux de la pensée, aux règles du raisonnement ; on en perd cependant beaucoup, d'abord aux rudiments des langues, aux préliminaires techniques ; on en perd encore plus, faute d'ordre systématique et de fixité dans les études.

Le corps universitaire se divise par la force des choses en un personnel enseignant et un personnel dirigeant. Le premier a tout à faire : ce sont les professeurs étrangers ; le second, rien : ce sont les fonctionnaires japonais. Cette oisiveté leur pèse, et ils en trompent les ennuis en changeant à chaque instant les programmes, le titre des cours, l'objet de l'enseignement, la destination des professeurs, souvent sans consulter leurs aptitudes particulières. On a vu des professeurs d'astronomie condamnés à enseigner le français, d'excellents chimistes initier leurs élèves aux mystères de la morale et aux tours de force du gymnase, et un professeur de législation américaine enseigner la cosmographie ! Aussi serait-il fort à désirer que, dans les matières confiées aux instructeurs européens, il leur fût donné une voix prépondérante dans l'organisation des écoles et l'élaboration des programmes. Tout le monde y gagnerait, élèves et professeurs. Il est vrai que cela supprimerait l'utilité et compromettrait l'existence d'une foule de

petits fonctionnaires occupés à organiser, ou, si l'on veut, à désorganiser périodiquement. Mais leur patriotisme n'hésiterait pas à se sacrifier pour faire disparaître un abus. On pourrait, par exemple, organiser un conseil supérieur de l'instruction publique, auquel seraient appelés quelques-uns des étrangers les plus méritants. Mais ce serait là une sorte de fonction publique, et la politique japonaise n'en donne que le moins possible aux hommes de l'Occident.

Mais, il faut bien se l'avouer, le progrès d'une nation n'est réel que lorsqu'il s'accomplit dans tout le corps social à la fois. Une élite ne fait pas un pays. Il faut que le mouvement, encore qu'inégal, soit universel. Aussi n'y aura-t-il de progrès véritable que lorsque la condition des femmes se sera améliorée, comme s'est améliorée celle des cultivateurs et des artisans vis-à-vis des « samurāi ». Ce sont là assurément des idées bien subversives aux yeux des maris japonais, mais il n'est que temps de les appliquer aujourd'hui même, pour avoir des fils demain.

Tout est à faire dans l'éducation des femmes. L'enseignement puéril qu'elles reçoivent est insuffisant : il rétrécit l'intelligence au lieu de l'exercer. Il faut développer le jugement, fortifier la personnalité et le sentiment de la responsabilité, remplacer la superstition par une doctrine morale et religieuse et l'obéissance servile par l'amour du devoir ; il faut enfin mettre la femme en mesure de s'intéresser aux travaux de son mari : c'est le seul moyen de constituer la famille, l'intimité dans le mariage, la véritable association conjugale.

Aujourd'hui que les plus intelligents des Japonais sont élevés et instruits dans les idées et dans les sciences de l'Occident, ils ne peuvent laisser subsister entre eux et leurs compagnes un abîme chaque jour plus profond ; s'ils s'y obstinaient, on les accuserait, avec raison, de ne jouer qu'une comédie hypocrite et de ne pas prendre

au sérieux cette civilisation qu'ils essayent de s'assimiler de toutes les manières. N'y aurait-il pas quelque chose de révoltant et de funeste à voir une moitié de la nation porter nos vêtements, lire nos livres, vanter nos moralistes et copier nos mœurs, tandis que l'autre moitié végéterait dans son ignorance et continuerait à servir de jouet à des maîtres prétendus régénérés? Un progrès en appelle un autre; repousser le second c'est renier le premier. Il faut rester des barbares, ou cesser de traiter les femmes comme des sauvages.

Le gouvernement, avec ce profond instinct qui se cache sous des contradictions apparentes et des maladresses de détail, a compris cela avant le peuple; il encourage la propagande des lumières parmi le sexe sacrifié. Sachant que la civilisation n'aura de racines vivaces que celles qu'elle poussera dans la famille, il a déjà aboli ou tenté d'abolir l'abominable servage de la prostitution forcée, à la volonté du père, et sans prétendre encore à réaliser l'égalité des sexes, — utopie dangereuse, — il fait ce qu'il peut pour préparer les femmes à jouer un rôle plus important. C'est dans ce but qu'il les appelle à l'apprentissage de quelques industries spéciales, comme celle de la soie, qui leur seront un gagne-pain et leur donneront l'indépendance; c'est dans ce but qu'il leur ouvre au département de l'agriculture, des travaux publics, de l'instruction publique, des écoles secondaires ou spéciales, où les langues, les modes, les mœurs européennes, jusqu'à un peu de médecine et d'obstétrique, leur sont enseignées par des professeurs choisis parmi les dames anglaises, hollandaises ou américaines qui se sont vouées à cette tâche.

Il est encore d'autres écoles dans les grandes villes de province, Osaka, Kioto, Nagasaki, Fukui, Kumamoto, Yokohama, sous la direction d'institutrices européennes,

sans parler des innombrables institutions privées, où des Japonais ou bien des Japonaises s'efforcent d'enseigner aux autres ce qu'ils ont retenu des langues étrangères, non sans altérer la prononciation d'une façon méconnaissable. Enfin, certains particuliers s'efforcent de donner à leurs filles une instruction élevée ; quelques-uns, il est vrai, s'arrêtent à leur acheter des bottines et des corsets qui leur déforment le corps sans leur redresser l'esprit ; d'autres mieux inspirés comprennent que ce n'est pas assez, et qu'il faut autre chose pour permettre à ces demoiselles de figurer avec honneur dans le monde diplomatique à Washington, à Vienne ou à Saint-Pétersbourg.

Sans se faire illusion sur la généralité de cet enseignement, ni sur le temps nécessaire pour qu'il produise ses effets, il y faut reconnaître un excellent symptôme, un élément de prospérité pour l'avenir et le meilleur de tous les stimulants pour l'éducation masculine elle-même. Il reste sans nul doute à faire beaucoup plus qu'il n'a été fait, mais c'est déjà un grand point d'avoir commencé et un grand mérite d'avoir voulu.

Résumons ces aperçus :

« Le peuple qui a les meilleures écoles est le premier ; s'il ne l'est aujourd'hui, il le sera demain. » Il semble que cette simple parole écrite par Jules Simon ait dirigé les mesures du gouvernement japonais depuis plusieurs années. Il n'est point de sacrifice d'argent qui l'ait arrêté, point de témérité de conception qui l'ait fait reculer. A côté des écoles de langues, les écoles spéciales ; à côté des maîtres, les institutrices ; après l'instruction donnée au Japon, les coûteux voyages en Europe aux frais du Trésor : rien n'a été négligé pour extraire de l'Occident toutes les connaissances qui lui ont fait sur l'Orient cette supériorité matérielle qu'il faut bien reconnaître, quoi qu'on en ait. On dirait que le dragon

japonais, représenté sur les vases et les « kakemono », étendant ses griffes aux quatre coins de l'univers, s'efforce d'arracher de tous côtés au vieux et au nouveau monde les sciences, héritage de longs siècles de travail, pour en faire profiter d'emblée et sans noviciat le vieil empire rajeuni.

C'est entre l'Occident et l'extrême Orient une lutte ouverte à qui sera le premier initié aux secrets de l'autre ; lutte assez inégale, puisque nous tenons ouverts nos musées, nos collèges, nos bibliothèques, nos langues analytiques, et qu'il se renferme dans le soupçon, le silence et l'hiéroglyphe. Quel sera le résultat de ces généreux efforts ? Ne nous hâtons pas de le dire. C'est quelque chose d'avoir beaucoup d'écoles, mais ce n'est pas assez. Il faut avoir les meilleures, c'est-à-dire les mieux organisées, les plus propres à enseigner beaucoup en peu de temps, et nous avons vu qu'à cet égard les moyens employés ne sont pas toujours à la hauteur des espérances formées par le gouvernement. Lui seul, d'ailleurs, donne le mouvement. Quand donc l'initiative privée se montrera-t-elle ? Enfin, il ne faut pas oublier le vieux précepte que la Grèce appliquait aux individus : l'art est long, la vie est courte. Pour ce peuple aussi, la carrière à parcourir est longue et, s'il ne triomphe pas de ces difficultés dans un temps donné, les puissants voisins qui le regardent grandir, chacun avec l'idée de l'accaparer, auront pu l'absorber, avant qu'il ait pu se mettre en état de leur résister.

Dans une ville du New-Brunswick on voit s'élever, au milieu d'un bosquet de cyprès, une petite pyramide de granit sur laquelle sont inscrits six noms que la sculpture a gravés sans les comprendre. Ce sont ceux de six étudiants japonais, venus là pour s'instruire au milieu de leurs frères d'Amérique. Ayant mordu au fruit de la science sans pouvoir le digérer, ils sont morts à la

peine. Est-ce là l'image mélancolique du sort qui attend le Japon ? Doit-il périr après avoir goûté de cette forte nourriture, ou, comme son antique déesse Amatéras, sortir brillant et prospère, aux cris des nations assemblées, de la retraite obscure où, comme elle, il s'était caché ? L'avenir le dira ; l'Europe ne peut jusque-là voir sans émotion germer sur ce sol nouveau les semences qu'elle y a jetées.

Après avoir examiné ce que contiennent les programmes, il reste à constater ce qui leur manque. On a pu voir que la morale, la philosophie, en sont absentes. La première n'y avait pris place, sous l'influence des *révérends* américains très-répandus ici dans les collèges, que pour être bientôt repoussée par les préventions religieuses. Il semble, en effet, bien difficile d'enseigner les règles des devoirs de l'homme, sans dire de quelle autorité elles émanent ; quant à la morale naturelle, universelle, il serait hardi d'affirmer son existence, après avoir vu quels abîmes nous séparent de peuples qui comptent, comme les Chinois et les Japonais, plus de millions d'hommes que le reste du globe ensemble.

Restait la philosophie ; mais il était si facile de glisser du dieu abstrait au dieu personnel et de là au dieu chrétien, qu'elle a été proscrite. Il en résulte une étrange bizarrerie. L'étudiant sort du « Kaï-sci-gakko » connaissant la chimie, l'anglais, la mécanique, l'histoire de France et d'Europe, les traits de la *Morale en action*, la Renaissance, la Réforme, ayant lu les livres, appris les lois, admiré les progrès de pays voués au christianisme ; mais de tout cela il n'a vu que les conséquences : les principes, on les lui a soigneusement voilés ; la morale qu'il a apprise, c'est celle de Confucius : obéir au prince, tuer le meurtrier de son père, accepter la souffrance, stoïcisme passif et contemplatif ; le dogme que lui a murmuré sa nourrice et dont il rit, ce sont les

dieux de l'Olympe japonais, ce sont les incarnations de Bouddha, autant de fictions dont il ne se soucie guère et qu'il ne comprendra jamais. C'est sans règle de morale solide et pratique, sans l'ombre d'une foi religieuse qu'il entre dans le monde. Ingénieur, architecte, philologue, légiste, il peut l'être... Sera-ce un homme ?

Qu'on veuille bien remarquer que je me borne à constater ici un vide sans proposer témérairement de le combler. On ne peut ni faire revivre une foi morte, ni en faire naître une nouvelle. Superstition sans fanatisme dans le peuple ; scepticisme, incrédulité profonde, absolue au-dessus : tel est l'état religieux du Japon. Il est plus facile de le constater que d'y porter remède.

En revanche, une amélioration facile à introduire, c'est la culture physique beaucoup trop négligée. On a vu quelle place elle occupait dans l'ancien système ; elle n'en a plus aucune dans le nouveau. C'est un tort grave. L'intelligence ne gagne rien à être surmenée ; l'esprit se fatigue et s'étiole dans un corps amaigri, souffreteux. Les Japonais ne sont doués par la nature ni d'une vigueur remarquable, ni d'une santé robuste ; même en tenant compte des maladies imaginaires, qui dispensent à propos d'un devoir ou d'une corvée, ils sont réellement atteints très-souvent. Il faudrait donc fortifier la race par une nourriture substantielle, un exercice suffisant, une hygiène convenable. La grande liberté laissée aux jeunes gens, en dehors des cours, est une excellente chose, puisqu'ils savent ne pas en abuser ; il reste à leur donner les moyens d'en user mieux. On voit combien de *desiderata* nous sont, à des degrés divers, communs avec le Japon. N'avons-nous surtout rien à désirer sur le point que j'aborde maintenant ?

Ce serait une injustice envers le Japon moderne que d'abandonner ce sujet de l'éducation, sans dire un mot de celle que reçoivent les femmes. On sait quelle

modeste place elles occupent dans la société asiatique ; quoique l'Empire du Soleil soit à cet égard infiniment plus avancé que ses voisins, elles demeurent cependant encore dans une douloureuse infériorité. Sans rôle dans l'histoire, sans fonction dans la vie de famille, encore moins dans la vie sociale, vouée aux travaux domestiques, à l'obéissance perpétuelle, reléguée par le mari, dont elle est la servante bien plus que la compagne, au milieu des concubines officielles, vendue jusqu'à ces derniers temps par ses parents indigents, réduite, faute d'enseignement religieux élevé, à une superstition grossière, la femme japonaise est encore un objet de commerce, un instrument utile ; ce n'est point une personne. Si elle est plus heureuse au Japon qu'ailleurs, elle le doit à la douceur ordinaire des hommes qui ne maltraitent en général ni les bêtes ni les enfants. On devine sans peine quelles tristes éducatrices sont les mères courbées sous un tel joug, et quel vide reste dans le cœur des fils qu'elles ont nourris, mais non pas élevés.

Malgré l'humilité de leur condition, l'éducation des femmes n'est cependant pas négligée. Presque toutes apprennent à lire et écrire le « shira kana » ; — puis elles étudient les petits manuels classiques à leur usage, sur les devoirs de la jeune fille, extraits des ouvrages chinois ; on en peut juger le contenu par les titres : *La grande Étude des femmes*, ou devoirs moraux de la femme ; *La petite Étude*, introduction au précédent ; *Instruction pour l'intérieur*, ou devoirs relatifs à la parure, à l'aménagement, à la réception des hôtes, à tous les détails de la vie de ménage ; *Leçons de morale* ; le *Parfait secrétaire* ; les *Trente-quatre enfants*, anecdotes de morale en action. Ajoutons le *Hiaku-nin-Isshin*, collection de cent poèmes tirés de divers auteurs et contenant des vies illustres de femmes, des connaissances

usuelles, des conseils sur la manière de faire leur ménage, et différentes notions utiles à une jeune fille, à une femme ou à une mère. Ce livre est partout au Japon ; il y joue le rôle que joue la Bible en Angleterre ou l'almanach de Mathieu Lænsberg dans nos provinces. Jeunes et vieilles le consultent, le relisent et l'apprennent par cœur.

Très-peu de femmes dépassaient jadis ces modestes études. Quelques filles de « samuraï » apprenaient assez de caractères chinois pour pouvoir lire l'histoire nationale ; on en cite même qui devinrent des lettrées et des poètes. Les dames de qualité apprenaient encore l'escrime de la lance, la musique, la peinture ; mais l'art le plus cultivé et celui qui prospéra le mieux, ce fut, et c'est encore l'art de plaire.

Un cercle de connaissances si restreint, une instruction toute de mots, le dogme de l'obéissance passive, tout devait concourir à maintenir la femme japonaise dans cet état de sujétion absolue qui constitue la perfection aux yeux des Orientaux. Elle s'y prête sans résistance avec une douceur de caractère, une mansuétude et une bonne humeur que je me hasarderais bien à proposer comme modèle à nos charmantes compatriotes, si je ne craignais de m'attirer quelque grave reproche.

CHAPITRE XII

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

§ 1^{er}

LE THÉÂTRE

Rarement les grandes œuvres s'écrivent dans une langue d'emprunt; Homère ou les Rhapsodes, Virgile, Dante, Cervantès, Montaigne, ont fait la leur et ne l'ont pas reçue d'outre-monts. C'est qu'un peuple a déjà virtuellement renoncé au privilège d'enfanter des génies, quand il abdique le droit de leur fournir lui-même leur instrument. Le style idéographique, introduit à la cour des mikados et dans les bonzeries, resta impuissant entre les mains qui s'exerçaient à le manier, et ce furent les œuvres et les méthodes littéraires de la Chine qui composèrent à elles seules le bagage d'un érudit japonais. Les annales furent rédigées avec toute la sécheresse des écrivains du Céleste-Empire; les traités de morale ne furent que des paraphrases de Confucius et des disciples qu'il avait laissés.

La poésie elle-même, qui n'a jamais pris un bien vi-

goureux essor dans l'extrême Orient, emprunta les rythmes essoufflés, le ton faux du *Livre des vers*. De l'aveu même des sinologues, qui peuvent les lire dans le texte, ces tentatives poétiques ne témoignent ni d'une haute inspiration, ni d'un enthousiasme lyrique bien sincère. Volontiers les « kakemono » nous représentent les poétesses, car les femmes surtout cultivaient la langue des dieux, assises sur leurs talons au bord de la mer ou du lac Biwa, à l'ombre d'un cerisier en fleur, les cheveux dénoués sur leur robe flottante, le biwa à la main, leurs pinceaux à écrire et leur longue bande de papier étalés devant elles, perdues dans une vague rêverie.

La plus célèbre de toutes, la belle Murasaki semble être l'objet de la prédilection des peintres. On la voit souvent prolongeant sa méditation contemplative jusqu'à l'heure où le ciel s'étoile, laissant se consumer à côté d'elle une petite torche résineuse. Mais si l'on interroge son œuvre, le *Gengi Monogatari*, on ne trouve qu'une sèche chronique d'une guerre civile qui a ensanglanté le pays pendant un siècle, la querelle de la maison des Faki contre celle de Hei. Le seul effort d'encadrer dans l'armature rigide du vers un sens plausible, si banal qu'il soit, suffit à constituer le mérite et à donner la renommée. C'est là le secret de cette pauvreté poétique ; toute verve se ralentit aux obstacles d'un langage inflexible ; la pensée s'évanouit ou s'étirole avant d'avoir trouvé sa forme, et il n'en reste plus que le squelette étriqué.

Si les belles-lettres restèrent stériles dans « l'Empire des dieux, » comme l'appelaient autrefois ses législateurs, ce ne fut pas faute de culture. Le métier des armes ne fut pas toujours et partout considéré comme le premier. Tandis que les défenseurs du trône vivaient dans une perpétuelle activité guerrière, éloignés de la personne sacrée du mikado, et plus tard, quand celui-ci

laissa au shogun l'exercice de toute l'autorité impériale, pour se retirer dans la solitude mystérieuse du Goshô, la cour de Kioto était le rendez-vous de tous les beaux-esprits, et le vaste sérail d'où ne pouvaient, pour ainsi dire, s'éloigner les « kugé ». Là, comme à la cour du bon roi René, on charmait la monotonie du « daïri » — palais du mikado — par de joyeux déduits.

La musique et la danse formaient les principaux divertissements de cette foule oisive, mais la poésie y avait aussi sa place; les improvisations surtout étaient en honneur. On prisait les bons mots, les réparties heureuses. C'est surtout ce genre inférieur qui défraya les Vadius et les Benserade d'alors; et c'est dans le madrigal, le sonnet et l'épigramme qu'ils s'exerçaient surtout, mais sans dépasser un faible niveau. Qu'on en juge par les petites pièces que le compilateur du *Kiu-ho-Dowa*, recueil d'anciennes sentences, a jugées dignes d'être transmises à la postérité :

« Je suis sorti dans la campagne, j'ai attaché mon cheval à un cerisier en fleur et j'ai contemplé la nature. »

Souvent le lecteur attend une idée qui ne se fait pas jour, et l'auteur le laisse en suspens. On dirait un de ces jouets, comme on en voit souvent entre les mains des jeunes Japonais, représentant un archer automate qui bande son arc pour lancer une flèche, mais le mécanisme s'arrête tout à coup, et le trait ne part pas. D'autres fois, le trait part trop vite, sans préparation :

« En vérité, en vérité, si les bêtes prenaient la place des hommes, cela ne changerait pas beaucoup la face de l'univers. »

Le plus souvent le mérite de la pièce consiste dans une sorte de calembour résultant de l'emploi répété du

même mot changeant de sens, suivant qu'il est exprimé par différents caractères. C'est là un genre très-recherché qui nous rappelle malheureusement trop la fameuse épigramme que Molière met dans la bouche de Trissotin. Il faut ici citer le texte :

Hito oki
 Hito no naka nimo
 Hito zo naki
 Hito to nare hito
 Hito to nase hito.

« Parmi les multitudes, il n'y a pas d'hommes sincères. Qu'il en survienne un. Oh ! un homme. Tu rends, ô homme, les autres sincères. »

De ma rente, amarante.

La littérature noble n'offre donc, dans son ensemble, ni originalité, ni inspiration. Plante exotique, elle n'a pu pousser qu'en serre chaude dans cette nouvelle patrie, et n'y a pas prospéré. Des œuvres de longue haleine, conçues dans l'esprit et rédigées dans les formes des maîtres chinois, des œuvres nationales qui ne réussissent pas à briser les entraves de la langue, une poésie singulièrement pauvre et maniérée, voilà le bilan de ce qu'on pourrait appeler le style académique. Aussi n'est-ce pas là qu'on peut se flatter de découvrir le véritable génie de la nation.

Mais nulle part la séparation des castes n'a été plus profonde qu'au Japon ; aussi tandis que l'aristocratie se développait sous l'influence du mandarinisme et des préceptes de Confucius, les trois classes inférieures, — paysans, artisans, marchands, — demeuraient étrangères à ce mouvement. Fidèles à leurs vieilles croyances religieuses, comme à leurs vieilles traditions, elles conservaient au Japon sa physionomie propre contre les

avilissements de l'esprit mongol, comme elles la lui conserveront encore longtemps contre l'engouement des mœurs occidentales. Ces classes pauvres, mais moins ignorantes que celles qui leur correspondent chez nous, eurent leurs instincts, leurs passions collectives, leurs légendes et leurs goûts particuliers, qui rencontrèrent leurs interprètes.

Les œuvres nées de cette gestation populaire sont souvent restées anonymes et ne nous parviennent sans doute aujourd'hui qu'après les retouches successives des générations, comme les vieilles chansons de geste. Mais ce caractère même indiquerait, à défaut d'autre indice, leur origine nationale. Les genres auxquels elles appartiennent sont ceux qu'adopte de préférence, comme plus accessibles, l'imagination des masses, c'est-à-dire le théâtre, le roman, la fable et le conte. Interrogez un dignitaire du monde officiel, il vous parlera avec un sourire de dédain de ces productions sans valeur à ses yeux, et retournera dévotement à ses hiéroglyphes; il n'en est pas moins vrai que c'est là qu'il faut étudier le Japon pour le connaître. Laissons donc le docteur dans son cabinet et rendons-nous au théâtre.

Pour l'étranger, le spectacle commence avant même d'être entré dans la salle. La façade d'un théâtre se reconnaît facilement à sa hauteur tout à fait inusitée, à la petite loge en forme de grande hune qui le surmonte au centre, et d'où le guetteur doit signaler les incendies, aux deux petits guichets très-bas qui servent d'entrée et que surveillent deux caissiers accroupis, entourés de piles de petite monnaie. De larges bandes de toile, brossées, à grands coups, de vermillon d'or et d'encre de Chine, représentent en grandeur naturelle les principales scènes de la pièce du jour. Cette affiche parlante ne change pas tous les jours, le répertoire n'étant ni très-étendu, ni très-varié. Les entrepreneurs jouent régulièrement

pendant un mois de suite le même drame, après quoi ils passent à un autre, suivant les demandes d'un public passionné. Il y a plusieurs théâtres à Yédo. Ceux de Shimabara et de Naka-Bashi, égarés au milieu de la ville, ne reçoivent qu'un public de hasard. La véritable *fashion* se rend de préférence à l'une des scènes d'Asaksa.

Il est difficile de nommer ce lieu célèbre sans entrer dans quelques détails. Si, après avoir franchi la porte du nord et l'enceinte de la ville, on remonte la rive droite de la rivière pendant deux kilomètres, à travers des faubourgs populeux et animés, on arrive à un portique de pierre suivi d'un chemin dallé, qui donne accès dans une vaste enceinte peuplée de monuments religieux, temples, chapelles, pagode, bonzerie, sans compter une multitude de petites constructions d'un caractère infiniment moins sacré. C'est Asaksa.

Là se donnent rendez-vous la dévotion et le plaisir, les vieux croyants et les jeunes libertins. Les diseurs de bonne aventure se mêlent aux marchands d'amulettes ou de prières tout imprimées qu'on lance en boulettes à la face de la déesse Kwannon; à côté des somnambules, qui vous renseignent sur les morts et les absents, on trouve les poupées géantes de cire et de bois; les ménageries font face aux tirs à l'arc, où vous invitent en passant des jeunes filles surveillées par des mères équivoques.

Au delà, on aperçoit une nouvelle ville, dont Asaksa n'est que l'annexe, c'est le « Yoshivara », — ce vaste enclos, où, de tout temps, les Japonais ont cloîtré, installé, enrégimenté un vice qui dépare souvent l'aspect de nos capitales. — Sur la droite sont les « shibai-ya¹ ». C'est dans ce quartier, où s'accumulent tous les plaisirs

¹ « Shibai », emplacement gazonné; « ya », maison. Cette expression

et toutes les tentations, que se font aujourd'hui les parties fines et les vulgaires orgies ; c'est là qu'autrefois se réfugiaient les malfaiteurs traqués par la police, les « ronine »¹ à la poursuite des vengeances particulières, les amants malheureux que les romans nous peignent oubliant leurs chagrins dans la débauche. C'est là que se nouaient les intrigues amoureuses et les conspirations politiques, et que s'échangeaient les coups de sabre entre deux coupes de saki. Aujourd'hui tout ce moyen âge s'efface ; mais nous allons le retrouver en franchissant le seuil de la « shibai-ya ».

Ce n'est pas, comme à Paris, l'heure du dîner, c'est celle du réveil qu'il faut avancer pour se rendre au spectacle. Les représentations commencent à six heures du matin pour se terminer à huit ou neuf heures du soir, et l'on aura une idée du souffle des dramaturges et des spectateurs, si l'on songe que trois journées ne suffisent pas toujours pour l'exécution de certaines pièces. A peine le soleil est-il levé, qu'à l'appel du tambour une foule nombreuse et bigarrée se presse aux guichets. Ce sont des marchands qui ont, pour ce jour-là, fermé boutique, — des paysans basanés qui viennent alléger leur escarcelle avant de rapporter au logis le prix de quelque bon marché conclu la veille, — de petits fonctionnaires qui, sous le prétexte banal de maladie, se débarrassent pour un jour de leur service, — des artisans qui se donnent à eux-mêmes une journée de congé, — des gens du peuple, portefaix, bateliers et autres, qui viennent dépenser le gain de la veille sans avoir assuré celui du lendemain. L'étiquette défend aux grands dignitaires, aux lettrés, aux fonctionnaires de haut grade, de se montrer

vient de ce que les premières scènes dramatiques furent jouées sur un tertre de gazon à la porte des temples.

¹ « Ronine ou lonine », officier licencié, sans maître.

au théâtre : leurs femmes seules s'y aventurent incognito ; mais la grande majorité du public est composée de familles endimanchées qu'escortent les enfants et les domestiques.

Si pour les hommes il a suffi d'endosser un costume plus propre que leur vêtement de travail, quoique toujours très-sombre, il n'en va pas de même pour leurs compagnes. C'est une grande affaire que la toilette d'une jeune fille, — celle des femmes mariées est quelquefois plus négligée. Il a fallu la veille convoquer la coiffeuse et dormir le cou posé sur un billot de bois qu'on appelle « makura », pour ne pas détruire ce savant échafaudage ; puis il a fallu se lever bien avant la pointe du jour, et, après les soins de propreté ordinaires, se badigeonner le cou, les épaules, la poitrine et les bras d'un lait d'amidon qui produit de loin, mais de très-loin seulement, l'illusion de la peau blanche, si enviée des Japonaises, puis foncer les sourcils au moyen d'un crayon noir, passer sur les lèvres une mince couche d'or, qui au bout de quelques heures prendra la teinte du vermillon, endosser enfin les robes superposées et échancrées sur la gorge, et s'enfermer dans l'« obi », — cette ceinture de soie large de 40 centimètres, longue de 2 toises, qui s'enroule autour des reins et se noue par derrière en forme de gigantesque rosette. — Il a fallu répéter tous ces soins pour les enfants, prendre un léger repas, faire une provision de friandises, enfiler l'incommode chaussure des « guetta », puis prier très-poliment « monsieur le traîneur de djinriksa de vous conduire dans son véhicule jusqu'à la porte du théâtre, si toutefois cela ne lui donne pas trop de peine. » On arrive enfin, on va prendre son billet, louer des coussins, acheter un programme illustré dans une maison de thé voisine, qui joue le rôle de nos bureaux de location ; on s'installe dans sa loge, et de toutes ces fatigues il ne reste pas trace sur les visages. On y voit

s'épanouir au contraire cette naïve ardeur de plaisir, cette inébranlable résolution de s'amuser dont les hommes et les peuples gardent le secret tant qu'ils sont enfants.

La salle comprend un rez-de-chaussée à quelques degrés du sol et un étage. C'est un grand quadrilatère éclairé par les fenêtres du haut, dont la scène, dissimulée par un rideau de toile, forme un côté ; tout le rez-de-chaussée est divisé en petits carrés réguliers offrant l'aspect d'un damier et que, faute d'autre terme plus juste, nous appellerons des loges. L'étage supérieur contient les loges de pourtour, les plus recherchées, et un amphithéâtre où sont relégués les spectateurs les moins huppés.

Au centre, s'élève une petite estrade d'où une sorte d'inspecteur veille à l'ordre général et embrasse d'un coup d'œil toute la salle. Sur la gauche, dans une loge d'avant-scène, se tiennent le chœur ainsi que l'orchestre composé de tambours, de flûtes et de guitares à trois cordes. Les musiciens, vêtus d'habits sacerdotaux, en souvenir des premiers ballets consacrés aux dieux, ne cessent guère de jouer, soit pour égayer le public pendant les entr'actes, soit pour accompagner le récitatif pendant la pièce. Ce qui caractérise bien la placidité japonaise, c'est que 1,500 personnes puissent écouter ce glapissement, pendant douze heures, sans qu'aucune donne le moindre signe de trouble mental.

De chaque côté de la scène partent deux longues et étroites plates-formes planchées qui, à travers les loges du rez-de-chaussée et au même niveau, gagnent le fond de la salle. C'est le plus souvent par là que les acteurs font leur entrée, juste sous le nez des spectateurs. Cette disposition singulière permet même quelquefois de mener trois actions parallèlement, l'une à gauche, l'autre à

droite de la salle, et la principale sur la scène proprement dite. Elle donne de plus à l'artiste le temps de nous faire connaître, avant d'entrer en scène, l'état de son âme par une pantomime expressive.

Les loges ne sont séparées entre elles que par une petite cloison de bois, sur laquelle un rebord posé en barre de T sert à la circulation silencieuse des gens de service. Cette circulation ne s'arrête guère ; tantôt c'est l'ouvreuse qui apporte un coussin de supplément ou ranime le petit brasier, tantôt c'est un enfant endormi que sa sœur aînée emporte sur son dos ; les marchands de friandises bondissent sur un signe, et ne se font pas faute dans les entr'actes de crier leur marchandise avec ce ton nasillard si spécial à l'emploi.

Chaque loge contient 4 personnes, qui s'accroupissent de manière à se faire face les unes aux autres, ne regardant la scène que de côté. Au milieu d'elles est le petit brasier où l'on allume incessamment les petites pipes en cuivre ; on voit bientôt arriver un plat de riz et de poisson avec les baguettes qui servent de couvert, les fioles de saki, les tasses de thé, tout un arsenal de choses qu'à chaque instant on enlève vides pour les rapporter pleines. Malgré ces sujets de distraction, on accorde une attention assez soutenue à la pièce et surtout aux incidents visibles qu'elle présente, car de longs morceaux du chœur échappent par leur obscurité à la majeure partie du public.

A l'entrée d'un de ses acteurs favoris, cette foule est électrisée. Des cris, qu'aucune combinaison de consonnes ne parviendrait à rendre, se font entendre çà et là, et se prolongent de proche en proche, comme le bruit de la chute d'une pierre ; parfois, c'est une explosion générale et instantanée. Dans un drame que je vis représenter, un « samuraï » altéré de vengeance poursuit, le glaive au poing, son ennemi, dont il a forcé la porte : la tra-

dition que ce drame reproduit veut que le « samuraï » perce à coups de sabre le paravent qui abrite la victime et passe au travers; l'acteur fit ce geste, attendu de tout le monde, avec tant de bonheur, sortit, la lame nue à la main, avec une telle expression de férocité, que ce fut dans la salle entière un délire, une tempête d'exclamations, et qu'il fallut, chose rare, interrompre la scène. D'ordinaire le public est plus calme, et, s'il sort de son indolence, c'est moins volontiers pour *acclamer*, — l'applaudissement est inconnu, — les situations pathétiques que les acteurs en renom.

Quoique appartenant aux derniers rangs de la société, ces acteurs sont l'objet d'un engouement très-vif; des amateurs passionnés les soutiennent souvent de leur crédit, leur ouvrent leur bourse, et ne croient pas pouvoir payer trop cher le droit de fréquenter le foyer, — pourtant assez misérable, — où ils se costument. On en a vu quelques-uns qui ont été pleurés après leur mort par toute la population et magnifiquement enterrés par souscription. Le salaire fixe ne dépasse pas en général pour les meilleurs 1,000 rio (5,500 francs) par an; mais ils sont souvent associés par l'*impresario* aux bénéfices de l'entreprise. Quelques-uns jouent gratis et sans autre profit que l'avantage de se faire connaître du public.

Il ne paraît jamais de femmes sur la scène, et, quoique les hommes qui remplissent ces rôles n'aient pas, comme les Grecs, le secours du masque tragique, l'illusion, pour les yeux du moins, est complète, grâce à l'ampleur des vêtements et au développement de la coiffure, qui dissimulent les formes et amollissent les traits. L'organe seul les trahit : au lieu de la douceur remarquable de la voix féminine, l'oreille est écorchée par un débit traînant et nasillard qui dissimule mal un gosier masculin.

L'art du machiniste est plus avancé au Japon qu'en Chine, et laisse bien loin derrière lui les grossiers agencements du théâtre de Shakspeare. Si les décors pèchent, comme tous les dessins japonais, par la perspective, les accessoires du moins sont exacts et même empreints d'un caractère de réalité excessif. Les changements à vue s'opèrent au moyen d'une plaque tournante, semblable à celles de nos gares de chemin de fer, qui embrasse toute la scène dans un demi-cercle antérieur : elle tourne à un signal, emporte avec elle tous les personnages, entre lesquels le dialogue semble continuer, puis vient présenter le demi-cercle opposé, où d'autres acteurs sont déjà en cours de conversation. Cette disposition vient très-heureusement au secours des dramaturges inexpérimentés en supprimant la difficulté des entrées et des sorties. J'ai vu la plaque tourner cinq fois en une demi-heure pour nous transporter alternativement du rez-de-chaussée au premier étage d'une maison.

Un autre instrument plus bizarre, c'est l'*ombre*. Je ne puis désigner autrement cet individu, tout de noir habillé et de noir encapuchonné, qui se tient derrière l'acteur, suit tous ses mouvements et ne le quitte pas plus que son reflet. Il lui passe tous les accessoires dont il a besoin, lui tend un petit tabouret pour s'asseoir d'une manière dissimulée au lieu de s'accroupir incommodément sur les pieds ; enfin il est un *truc* vivant et prévoyant. L'œil a besoin de s'habituer à cette forme noire qui se promène sur les planches ; mais au théâtre tout n'est-il pas convention ? Celle-là une fois admise, l'*ombre* rend de grands services, entre autres, quand le jour baisse, celui de tendre une chandelle au bout d'une perche sous le nez de l'acteur pour éclairer ses gestes et sa physionomie.

— Pourquoi, demandais-je à un acteur en renom, le célèbre Sodjuro, faites-vous de si grands éclats de voix et de si grands gestes dans vos rôles tragiques ? Ce n'est

pas ainsi, ce me semble, que parle et qu'agit un « daïmio » ou un soldat.

— Non, me répondit-il ; mais, s'ils se comportaient sur la scène comme tout le monde, qui pourrait reconnaître en eux des héros ?

Cette réponse contient à la fois le secret de l'art scénique et celui de l'art dramatique des Japonais. Ils sentent confusément qu'au-dessus du niveau commun des passions humaines il s'en agite de plus fortes et de plus nobles qui appartiennent au domaine du drame, — qu'au-dessus de l'homme vulgaire et banal il y en a un autre qu'il faut découvrir et représenter. En un mot, ils cherchent l'idéal ; mais c'est dans cette recherche même qu'ils s'égarent.

L'extrême Orient, il faut bien le dire, n'a pas connu la beauté simple et nue des Grecs, apanage de la race aryenne ; la conception du monde supérieur ne s'est jamais pour lui traduite que par l'informe grossissement du réel. Au delà de la trivialité journalière, il n'a trouvé que le monstre. Il a cru faire beau en faisant énorme, — obtenir l'admiration en causant la stupeur et toucher par l'effroi.

Les acteurs renchérissent sur les auteurs en cette matière ; ce n'est pas assez que les héros répandent leurs lamentations ou leurs fureurs dans d'interminables monologues, il faut que les interprètes les débitent avec une emphase et une exagération insupportables. La voix enflée et caverneuse tantôt s'élève, éclate et remplit la salle, tantôt s'affaisse et tombe dans les notes sourdes et gutturales, presque indistinctes. C'est moins une déclamation qu'une mélodie où l'harmonie imitative la plus maladroite remplace la diction. Les gestes sont à l'avenant. Le héros est-il en colère, ne cherchez ni Othello, ni même Triboulet : il écume, il rugit, il se démène, tombe épuisé pour se relever plus furieux, montre les

dents, roule les yeux, s'arrache de vraies touffes de cheveux et se tord dans d'épouvantables convulsions, puis reprend encore haleine pour s'abandonner de nouveau au paroxysme de la rage. « Bien rugi, lion ! » semble s'écrier la foule, et forcément la toile tombe pour interrompre une pantomime sans conclusion, qui exténue l'acteur avant de lasser le public. Parfois au contraire l'arrivée d'un nouveau personnage fait rentrer en lui-même cet énergumène qui ne se possédait plus, et, sans transition, le voici qui reprend le dialogue sur un ton parfaitement calme, s'assoit, fume sa pipe et cause de l'air le plus naturel du monde.

On prévoit déjà que la brutalité des détails correspond à celle du jeu. Si, dans les scènes familières, on boit, on mange, on fume ; dans les scènes tragiques on feint de vraies blessures saignantes, on endure de vraies douleurs. La tête de l'ennemi mort roule infailliblement sur le sol ; toute agonie se prolonge, non pour prophétiser, maudire ou blasphémer, mais pour exhaler les plaintes d'une douleur toute physique. Il serait à souhaiter pour les adeptes de notre jeune école réaliste qu'ils pussent assister à ces exhibitions lugubres, comme les jeunes Spartiates à l'ivresse des ilotes ; ils y verraient jusqu'à quel degré de fatigue peut conduire l'application illimitée de leur théorie. Cette fatigue est telle que, malgré la bizarrerie du contraste, les yeux et l'esprit sont pour ainsi dire soulagés par les pas cadencés, les points d'orgue et les mouvements rythmés, — dernière trace de l'origine chorégraphique du théâtre, — qui viennent de temps à autre interrompre les scènes les plus pathétiques.

On comprend du reste que cette mimique à outrance ne peut se faire supporter pendant toute une journée : aussi fait-elle place très-fréquemment à des épisodes de franche comédie, d'une verve un peu prosaïque, mais

d'une gaieté pétillante, joués avec un naturel parfait, qui font pâmer de rire le public, assez froid aux scènes tragiques. Cette partie du mélodrame a d'ailleurs l'avantage d'être écrite en langue vulgaire, accessible à tout l'auditoire, tandis que la tragédie n'admet que le grand style, inintelligible pour lui.

Pour un Européen, la première journée passée à la « shibai-ya » est une journée de lassitude, après laquelle en général il prononce qu'il n'existe pas plus d'art dramatique au Japon que dans nos baraques de la foire, et n'y retourne plus. Quand il a constaté la magnificence des costumes, l'odeur forte de la salle et l'incommodité des nattes employées comme siège, il se le tient pour dit. Si pourtant on prend la peine de se faire traduire les pièces les plus remarquables, si l'on tient compte de la parenté directe du théâtre avec le culte primitif ainsi que des conditions où il s'est développé, si l'on compare son histoire à celle de notre propre scène, on y trouve un fertile champ d'observations.

§ II

LE DRAME

Comme chez les Grecs, comme dans notre moyen âge, l'origine du drame au Japon est religieuse ; ses débuts rappellent nos « mystères » célébrés d'abord dans les églises, transportés ensuite au Palais et de là au théâtre. Au neuvième siècle, sous le règne de l'empereur Hei-jo, la terre s'abîma dans la province de Yamato, près de Nara, et une fumée empoisonnée s'exhalant du gouffre répandit partout la mort. Pour conjurer le fléau,

les prêtres du temple voisin eurent l'idée d'exécuter une danse emblématique sur un tertre gazonné situé devant leur sanctuaire. La fumée cessa de s'élever comme par enchantement, ce fut la consécration du drame.

Aujourd'hui encore, en souvenir du miracle de Nara, cette même danse, appelée « sambasho », précède chaque représentation. Un acteur costumé en vieux prêtre s'avance sur la scène, et, l'éventail à la main, exécute un pas rythmé accompagné par le chant plaintif du chœur, qui rappelle dans une mélodie fort obscure la miséricorde des dieux sauveurs. Ici, comme partout, les légendes chevaleresques ont avec les miracles un berceau commun, et la danse propitiatoire qui suit immédiatement le « sambasho » est consacrée à la glorification de Yorimitsu, une sorte de saint George asiatique, vainqueur d'un dragon qui désolait jadis Kioto et avait même chassé le mikado de son palais.

Le contact de la civilisation chinoise transforma le théâtre, comme l'imitation de Sénèque et des auteurs espagnols transformait le nôtre quelques années plus tôt. C'est en 1624 que s'ouvrit à Yédo, sur l'ordre du taïcoun, la première « shibai-ya ». Aux exhibitions sacerdotales succédèrent de véritables poèmes dramatiques dont le sujet était toujours emprunté à l'histoire nationale, et dont le répertoire forme encore aujourd'hui une source de renseignements précieux sur les mœurs du temps passé; mais le rapprochement avec nos mystères n'en devint que plus étroit et subsiste encore dans l'art moderne. C'est la même préoccupation de fidélité à l'histoire ou à la légende, étrangère à tout plan de composition, la même recherche archéologique sans souci des caractères ou de l'action, le même soin minutieux à retracer les détails les plus insignifiants, les réalités les plus triviales, à copier servilement le vrai aux dépens même du vraisemblable.

L'auteur nous fait-il assister à la préparation d'une vengeance, motif ordinaire de ces épopées dialoguées, il s'attache à suivre son héros pas à pas, jour par jour, ne nous faisant grâce ni d'une conversation, ni d'un repas, ni d'un épisode conservé par la mémoire des hommes, ne nous épargnant aucun des hors-d'œuvre qui font languir le spectateur. Au bout du second acte, l'action n'est généralement pas plus avancée qu'à la fin du premier, ou, pour mieux dire, il n'y a pas d'action, ce n'est qu'une série de tableaux où les divers personnages exposent leurs sentiments tout au long. On attend vainement une de ces scènes si fréquentes sur nos théâtres où l'action se noue et se dénoue, et autour desquelles pivote toute la pièce.

Aussi ce qu'il faut aller chercher au spectacle, ce ne sont point ces émotions vives et poignantes qui font éclater chez nous des applaudissements soudains quand l'auteur a touché juste, c'est plutôt le plaisir que produiraient des tableaux vivants, représentant les grandes scènes de notre histoire. Qu'on suppose, par exemple, la vie de Jeanne d'Arc fidèlement racontée, de Domremy à Rouen, devant un public ému d'avance au souvenir de l'héroïne, suivant scène par scène une épopée nationale, et l'on aura une idée de l'impression calme et profonde que provoque le drame japonais chez ses auditeurs. Comme l'enfant qui ne se lasse pas d'entendre répéter par sa nourrice la même histoire, et s'attendrit toujours au même endroit, le public se laisse volontiers toucher par des récits cent fois recommencés, et, loin d'exiger qu'on renouvelle les inventions, ne saurait souffrir qu'on lui changeât ses héros.

De là, permanence des types, des situations et des données tragiques. Point d'intrigue qui coure à travers mille péripéties, point de passion qui se développe dans des situations diverses : des héros quelquefois multiples

et des incidents sans relief dramatique. Tout dans *Hamlet* concourt à un but unique : une scène retranchée laisserait une lacune dans la peinture de cette âme tourmentée par le doute ; rien n'est nécessaire dans une tragédie japonaise, il n'est guère de scène que l'on ne puisse supprimer sans nuire à la marche du drame. En un mot, des trois unités, de temps, de lieu et d'action, les deux premières sont aussi négligées qu'inutiles au fond, et quant à la dernière, qui nous semble si nécessaire, elle est complètement méconnue ou perpétuellement violée.

La lutte du héros contre la destinée, où réside tout l'intérêt d'un vrai drame, s'interrompt tant de fois et traîne si lentement, elle s'émiette et se divise de telle façon que l'auditeur dérouté ne s'intéresse plus à personne. Un exemple rendra ceci plus frappant. Dans le drame de *Tsiushingurāi*, le premier héros meurt ; il est oublié au profit d'un second héros qui poursuit le même dessein, mais s'ouvre le ventre de désespoir et cède la place à un troisième.

Où donc est le mérite de ces compositions ? Uniquement dans la vérité des sentiments et la sincérité des détails et des mœurs. Tout se passe comme dans la vie. Le public n'a pas besoin d'être préparé aux surprises, parce qu'il n'y en a pas. Les passions suivent leur cours naturel selon les lois de la morale nationale officielle. On sacrifie sa vie et ses affections à sa vengeance ; on poursuit son ennemi sans pitié ni trêve, on est magnanime dans la victoire, inébranlable dans la défaite, intrépide en toute occasion. Loin de s'appliquer à étudier curieusement le cœur humain pour en découvrir et en analyser les mouvements secrets, l'écrivain se contente d'exposer dans leur nudité les mouvements communs de la vie quotidienne, en s'astreignant à une certaine morale chevaleresque de convention. Les gens du peuple,

les serviteurs parlent comme il sied à leur condition : la maîtresse d'auberge, du temps de Yoritomo, est bien la même qui vous a reçu hier et que vous reverrez demain.

Cette justesse de ton et de mesure, si elle rabaisse l'art au niveau de l'imitation, le protège contre les écarts et le dispense des préparations nécessaires aux coups de théâtre. Si jamais une femme coupable paraissait sur la scène de Yédo, point ne serait besoin de nous indiquer à l'avance pourquoi le mari va lui pardonner : le mari la tuerait. On comprend dès lors de quel secours sont des peintures aussi fidèles pour l'histoire particulière des mœurs et quel intérêt peut y trouver l'étranger. Une tragédie très-goûtée du public, la *Vengeance de Sôga*, va nous offrir un intéressant mélange de tableaux héroïques et de scènes intimes.

Nous sommes transportés en plein moyen âge japonais, sous le règne de Yoritomo, au douzième siècle après Jésus-Christ. Sorti d'une série de guerres civiles qui l'ont ensanglanté, le pays se repose enfin dans une prospérité générale. Le premier des shogun vient d'installer sa cour à Kamakura, au bord de la mer, à quelques lieues du Fusi-yama, tandis que le mikado, délaissé à Kioto, tombe dans l'oubli et l'impuissance. Il survit bien dans les cœurs quelques ressentiments des anciennes discordes, car, on va le voir, les rancunes ne pardonnent point et ne s'éteignent guère que dans le sang ; mais ce ne sont plus que des haines particulières et des vengeances privées qui s'exercent. On sait ce qu'est la vengeance dans toutes les sociétés où le désordre et l'anarchie énervent la répression des crimes, et toutes les fois que la puissance des grands leur assure l'impunité. Nulle part elle n'a pris dans les mœurs une place plus considérable qu'au Japon. On peut dire que cette passion unique remplit les annales du pays ; elle est

d'ailleurs plus qu'un besoin, plus qu'un droit reconnu : elle est un devoir proclamé par la loi naturelle, accepté par la loi positive. « Vous ne pouvez, dit Confucius, vivre sous la même voûte des cieux que le meurtrier de votre père. »

Les *Cent-lois* de Gongensama (article 52) distinguent entre la vengeance poursuivie publiquement ou secrètement.

« Quiconque a une vengeance à exercer doit le notifier à la cour criminelle, qui ne peut mettre ni empêchement, ni obstacle à l'accomplissement de son dessein pendant le temps départi à cet effet. Il est défendu néanmoins de tirer une *grande vengeance*, c'est-à-dire d'exterminer en même temps que son ennemi toute sa famille. »

Voilà donc dans ce monde oriental, où l'amour n'a jamais, ni dans la réalité, ni dans l'art, pris la forme spiritualiste qu'il doit au génie chrétien ; voilà la passion tragique par excellence, le thème sur lequel roulent sans exception les chefs-d'œuvre du grand répertoire. Si les autres sentiments interviennent, ce n'est que pour entrer en lutte avec celui-là, comme les éléments d'un contraste indispensable.

Quand on quitte l'ancienne résidence shogunale de Kamakura pour se rendre dans le sud, on trouve, au bout de quelques lieues, la route barrée par ce puissant massif d'où se détache le Fusi-yama. Ce n'est pas sans peine qu'on réussit à monter par une chaussée accidentée et empierrée de blocs désunis jusqu'à la passe d'Hakoné, véritables Thermopyles, où quelques hommes pourraient arrêter une armée, et défendue autrefois par une forteresse dont on voit encore les assises. La beauté du paysage en a fait le site de prédilection des écrivains. C'est là que va se dérouler le drame.

Le shogun Yoritomo y est venu, suivant l'usage annuel, chasser le cerf dans les montagnes, accompagné

de tous les grands de sa cour, parmi lesquels le prince Kudo, jadis le meurtrier de Sôga, et maintenant le premier des généraux, chargé des fonctions de maréchal de camp pour la chasse qui va s'ouvrir. C'est du moins ce que nous apprend un premier colloque entre des valets de Kudo occupés à préparer l'étape où va se passer l'action.

Surviennent deux femmes qui questionnent les serviteurs sur l'heure où va arriver la cour. Ce sont des chanteuses de la petite ville voisine qui vont servir d'espions aux héros du drame. L'une d'elles, Tisats, aime sans retour Dosa, l'un des fidèles « kéraï » des jeunes princes de Sôga. Dosa paraît et ne tarde pas à rester seul avec la courtisane. Celle-ci le supplie d'abandonner ses deux maîtres, devenus trop pauvres pour le nourrir, et de jeter les deux sabres, insignes du « samuraï », pour se faire marchand ou messenger de la poste, afin de pouvoir l'épouser et reprendre sa liberté. Elle se plaint de son indifférence et s'écrie :

— Votre froideur a une raison que vous me cachez, mais que je connais. Hier j'ai appris que votre maître Sôga avait une vengeance à poursuivre, et sans doute vous voulez mourir avec lui.

— Oui, demain.

— Eh bien ! puisque je n'ai plus qu'un jour à vous voir, il faut que je le passe tout entier auprès de vous.

Et elle essaye de l'entraîner ; mais c'est un strict devoir du « samuraï » de ne pas donner un instant au plaisir, aux joies du foyer, aux distractions les plus innocentes, tant qu'il n'a pas accompli l'œuvre de réparation qu'il poursuit pour lui ou pour son maître. Dosa fait donc une belle résistance, dont la longueur est destinée à nous prouver la force de caractère du « kéraï ».

A bout de ressources, la « guéscha » lui enlève son chapeau et s'enfuit en l'entraînant à sa suite.

Un instant après, arrive Oniwo, un autre serviteur, frère de celui qui vient de sortir. Dans un long monologue, il explique ce que le spectateur sait déjà, c'est que les deux fils de Sôga, Goro et Juro, préparent la mort de Kudo, le meurtrier de leur père, en profitant de la chasse qui s'organise. Il a donné rendez-vous à Dosa et s'étonne de ne pas le trouver. Il a peur qu'il n'ait été retardé en chemin par les courtisanes qui encombrement les routes. — Cet étrange accueil que le voyageur, il y a quelques années, rencontrait partout et qu'il rencontre encore quelquefois, était une des énervantes distractions offertes par la politique des shogun à une noblesse inoccupée. — Oniwo est interrompu par un chien de chasse qui vient flairer et menacer un innocent petit chat. Il chasse l'animal à coups de pied.

Aussitôt apparaissent quatre piqueurs qui lui demandent arrogamment de quel droit il ose frapper un chien qui appartient au prince Kudo. Ils reconnaissent en lui un serviteur de la famille Sôga, et l'insistance de leurs questions pour découvrir le lieu où se cachent les deux princes de cette maison prouve que Kudo est sur ses gardes. Ses gens ne veulent pas perdre une occasion de molester un ennemi de leur maître, et, tandis qu'Oniwo fait mille efforts pour contenir sa colère, non sans grimaces, et se réserver pour le grand jour de la vengeance, ils se mettent à le frapper ; mais au même moment survient le jeune prince Inobumaro, le fils de Kudo, un charmant adolescent, qui seul, au milieu des passions sanguinaires déchaînées, fera entendre une parole attendrie.

— Je suis chargé par mon père d'empêcher qu'on maltraite les voyageurs ; laissez cet homme en paix. Si c'est un serviteur de Sôga, vous ne ferez en le frappant qu'irriter ses maîtres contre mon père.

Il emmène les piqueurs, qui s'inclinent devant la volonté du jeune homme. Dosa, qui rentre en ce moment, a compris tout ce qui vient de se passer. L'attitude de son frère Oniwo lui paraît des plus méprisables; sa fougue ne s'accommode pas de ces prudents ménagements.

— Il fallait dégainer, tuer ces hommes et leur jeune prince.

— Et demain, qui nous eût vengés?

Le décor pivote sur lui-même et emporte les deux frères discutant encore.

Nous voici dans une gorge déserte aux environs d'Hakoné, au pied de l'idole gigantesque de Jizo. Des gens de mauvaise mine, des rabatteurs de gibier, se pressent autour d'un brasier, en devisant sur la misère de leur condition, quand paraît la belle Katakaë, sœur des princes Sôga et confidente de leurs projets. Elle et sa servante sont assaillies par ces hommes sinistres et menacées d'être enlevées. La servante s'enfuit en appelant au secours. Katakaë se prépare à se défendre, — autrefois les femmes de la noblesse apprenaient l'escrime. — Heureusement Oniwo arrive à son aide et met les brigands en fuite. Il lui raconte qu'il a obtenu un billet pour pénétrer dans le camp de chasse, et que tout semble promettre une prompte satisfaction aux mânes de Sôga.

Décidément ce chemin est infesté; d'autres voleurs surviennent et sont encore repoussés. Dosa arrive à son tour, et, craignant toujours que son frère ne soit pas prêt pour l'œuvre du lendemain, il veût le mettre à l'épreuve. Tous deux engagent une lutte d'escrime qui forme l'intermède chorégraphique indispensable dans chaque acte. Enfin les deux frères abaissent leurs bâtons en se félicitant réciproquement sur leur adresse et déclarant que des auxiliaires comme eux en valent mille pour les fils de Sôga. Une fois encore l'auteur tient à nous mon-

trer combien la victime sera difficile à surprendre : deux de ses espions sont venus se cacher derrière l'idole de Jizo et écouter l'entretien. Ceux-ci en ont trop entendu pour échapper vivants ; les deux « samuraï » les égorgent, et la toile s'abaisse sur leurs deux cadavres. Voilà l'exposition terminée. Les spectateurs ne pourront pas se plaindre d'être mal informés, et les retardataires arrivés depuis une demi-heure en savent autant que les intrépides arrivés deux heures avant.

Le second acte est purement épisodique, mais il nous offre un tableau de famille assez émouvant pour soutenir l'attention. Il s'agit de savoir si Goro, le plus jeune des fils de Sôga, prendra part à la vengeance, ou si son frère aîné Juro en sera chargé seul. Nous sommes dans l'antique demeure de Sôga, autrefois peuplée de nombreux vassaux et entourée d'éclat, aujourd'hui déserte et ruinée. L'aïeul de Sôga a été dépouillé par le père de Yoritomo, leur père a été tué par Kudo. A peine quelques serviteurs demeurés fidèles au malheur entourent la vieille Manko, leur mère, la femme forte, qui a nourri ses enfants d'un lait trempé de fiel. Deux campagnards, ses anciens tenanciers, viennent précisément lui apporter, en l'honneur du jour des morts, des œufs et des gâteaux, présent ordinaire des pauvres gens, et ces présents sont déposés sur l'autel préparé dans l'appartement pour les sacrifices à la mémoire du chef de la famille.

Katakaë vient saluer sa mère en ce jour de deuil, tandis que ses frères et les « kéraï » sont allés prier au tombeau de Sôga, d'où ils ne tarderont pas à revenir. La dialogue des deux femmes nous montre l'accablement et la tristesse qui les obsèdent en un pareil jour. Il nous apprend un détail utile à retenir, c'est que la veuve est frappée d'un genre particulier de cécité ; un voile lui tombe sur les yeux à la chute du jour.

Un troisième fils de Sôga, Zenzibos, survient. Son costume indique qu'il est prêtre.

— Mon frère Goro, dit-il, a été repoussé par ma mère, parce qu'il n'a pas voulu embrasser l'état ecclésiastique et qu'il poursuit ouvertement sa vengeance sous le costume compromettant de « samuraï ».

Il a arrangé une petite fable au moyen de laquelle il espère convaincre sa mère des inconvénients du vêtement sacerdotal. Il lui raconte en effet qu'il a été insulté par un marchand et forcé de manger de la chair contrairement à la règle de son ordre ; s'il portait un sabre, cela ne lui fût pas arrivé.

— Oui, mais si vous portiez un sabre, dit la mère, vous seriez forcé de vous en servir tout de suite, et mieux vaut attendre.

Sortie de Manko.

Le fils aîné, Juro, vient rejoindre la famille. On se demande comment obtenir la grâce de Goro, éloigné par sa mère, et la permission pour lui de prendre part à la vengeance. Le jeune Goro pendant ce temps use, dans le même dessein, d'un stratagème de sa façon. Stylée par lui, une femme de la cour, sa maîtresse, Shosho, vient, escortée d'un prétendu officier, saluer la vieille Manko de la part du puissant Hodjo, l'un des ennemis de Kudo, et lui offrir, comme présent, un costume de chasse pour son fils Goro, ajoutant que le daïmio qui l'envoie espère bien admirer le lendemain l'adresse de son jeune protégé, et elle joint à son cadeau un billet d'entrée pour le camp de chasse. Cette étrange messagère est reçue par les domestiques ; elle va se retirer quand Manko, qui a deviné la ruse, paraît, la retient, lui inflige un long interrogatoire ironique et la force à confesser son nom et le subterfuge qu'elle a essayé. Elle la charge d'injures. Vainement les enfants l'entourent de supplications en faveur du fils égaré.

— Que me parlez-vous de Goro ? Je n'ai que trois enfants, Juro, Zenzibos et Katakaë. J'avais un enfant nommé Hakowo, — nom familier de Goro ; — je l'avais mis dans l'église, il en est sorti sans ma volonté, il a pris une maîtresse que voilà... Je ne le connais plus.

Goro en entrant a entendu ces dernières paroles.

— Ma mère ne m'aime plus ! s'écrie-t-il.

On a peine à contenir sa fureur.

— J'étais trop jeune lorsque mourut mon père pour comprendre les devoirs que sa mort m'imposait. On me fit entrer dans les ordres sans me consulter. En grandissant, j'ai compris que j'avais une autre mission à remplir ; j'ai jeté la robe de prêtre et repris le sabre, ainsi qu'il convient à un prince, à un fils de Sôga. Maintenant, puisqu'on me rejette de la famille, puisque ma mère me défend de paraître à ses yeux et de suivre mon frère Juro à la chasse, où il doit tuer Kudo, j'irai seul, j'immolerai mon ennemi moi-même, et, si je meurs, je mourrai vengé.

— Enfant, dit la vieille mère en larmes, quand tu seras mort, quand tes frères auront péri, qui donc restera pour continuer le nom illustre de ton père et pour accomplir sur l'autel des morts les rites sacrés que nous accomplissons aujourd'hui ? Respecte la volonté de ta mère, ou reçois ton châtiment.

Elle lève sur lui son bâton de vieillesse et s'avance en chancelant pour le frapper. La scène est solennelle. Nul n'ose arrêter le vénérable courroux de l'aïeule, et le guerrier agenouillé attend sans résistance que cette main débile s'appesantisse sur sa tête. Elle frappe. L'heure sonne, le jour baisse, et la pauvre femme, redevenue aveugle, est obligée d'emprunter le bras de sa fille pour regagner la petite chapelle domestique, où elle va prier.

Revenu de sa stupeur, Goro déclare qu'abandonné par sa mère, hors d'état de se venger, il n'a plus qu'à mourir. Il tire son sabre, et va s'ouvrir le ventre, quand son frère Juro l'arrêtant lui fait entendre à demi-mot que sa mère aveugle ne peut plus le distinguer d'un autre, qu'il n'a qu'à feindre d'obéir et à faire raser à sa place Zenzibos pour apaiser la colère de Manko et recevoir son pardon. On sait que les Japonais portent les cheveux très-longs; raser ses cheveux pour se faire prêtre est donc un acte aussi irréparable qu'il l'était pour nos rois mérovingiens. Zenzibos, qui a pris son parti, se prête de bonne grâce à l'opération. On annonce à la mère la conversion de son fils, et on lui fait palper la tête rasée de Zenzibos, revêtu du costume de guerre que portait Goro.

L'émotion est irrésistible devant ce tableau d'une naïveté toute biblique.

— Enfin je retrouve mon fils, dit la mère, plus clairvoyante cependant qu'on ne croit; pendant dix-huit ans, je vous ai tenu caché dans l'ombre d'un temple et vous avez cru n'être pas aimé; vous l'êtes, enfant, à l'égal des autres, mais il fallait vous sauver de vous-même et de votre propre impatience. Aujourd'hui, je suis rassurée; vos torts vous sont pardonnés. J'ai depuis longtemps conservé, pour vous en revêtir au jour venu, les habits qui conviennent à votre nouvel état. Qu'on aille les chercher!

On apporte les riches étoffes; mais, ô surprise! au lieu d'habits sacerdotaux, c'est un costume de guerre qu'elle offre à Goro.

— Allez, quoique ma vue soit faible, je sais distinguer la vérité d'un pieux mensonge; j'ai tout compris. J'avais voulu vous soumettre à cette dernière épreuve; je sais maintenant quelle sera votre énergie. C'est moi qui vous envoie au combat, accompagnez votre frère à la chasse

de demain, et que la grande ombre de Sôga soit apaisée par vous deux.

A leur tour, les deux serviteurs Oniwo et Dosa, revenus du tombeau, demandent aux deux princes la permission de les accompagner. Juro résiste. Manko leur permet de suivre ses fils jusqu'à leur dernière étape seulement. Avant la séparation, on verse le saki à la ronde, la mère offrant tour à tour la coupe à chacun de ses enfants ; mais il va falloir se quitter sans que la pauvre aveugle ait pu envisager à loisir son fils chéri. Elle veut du moins l'entendre, et Goro chante, en dansant un pas guerrier très-élégant et très-grave :

Dans le ciel, la lune brille
Comme un arc d'argent.
Semblable à la flèche,
Ma vengeance portera aussi
Mon nom au-dessus des nuages.

Puis les deux princes et leurs « kéraï » saisissent leurs armés, s'inclinent devant Manko et sortent. Soutenue par ses autres enfants, la mère essaye de les distinguer jusqu'au détour du chemin ; à peine ont-ils disparu qu'elle fond en larmes. On baisse ou plutôt on tire la toile sur cette scène, à laquelle il ne manque qu'un baiser, chose aussi inconnue au théâtre qu'elle l'est dans la vie réelle au Japon.

Qu'on critique, si l'on veut, la lenteur de l'action, le choix des incidents et la minutie des détails, on n'en est pas moins forcé de reconnaître la justesse et la grandeur des sentiments. Est-ce à don Diègue, est-ce au vieil Horace ou à la mère des Machabées qu'il faut comparer cette femme qui, résolue à voir périr son fils, a sourdement tout disposé pour en faire un vengeur, et l'en-

voie elle-même au combat, laissant son foyer presque vide ?

Et ce fer que mon bras ne peut *pas* soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va!...

Le troisième acte est consacré à la préparation de la vengeance. Nous sommes à la porte du camp de chasse où s'est enfermé Kudo. — Scènes épisodiques. Juro vient examiner les abords du camp; des gardes de Kudo le rencontrent et, soupçonnant ses desseins, l'interrogent, lui arrachent son nom et le traitent avec insolence parce qu'il passe devant la porte de leur maître sans venir le saluer. Eux partis, Juro fait éclater sa colère; encore une fois il a fallu dissimuler devant ses mortels ennemis; mais patience! demain il n'aura plus à endurer leurs insultes. Une femme vient le trouver pour lui remettre, dit-elle, un billet de la part de Shosho, sa maîtresse; mais, au lieu d'une lettre, il trouve dans l'enveloppe une passe pour franchir demain l'enceinte réservée à la chasse. La messagère est une confidente. Elle lui offre de lui faire voir Kudo, afin que dans le combat ses coups ne se trompent pas d'adresse.

Nous sommes aussitôt introduits à la cour de Kudo par un changement à vue. Le puissant daïmio, entouré de femmes et de serviteurs, trompé l'ennui d'une journée de pluie en compagnie de Kadjuwara et d'autres seigneurs de ses amis. On échange des quolibets et des bons mots. En ce moment, on vient annoncer à Kudo que Juro est passé devant la porte de son camp et qu'une des femmes l'a invité à venir saluer le maître.

— Qu'il entre, dit le prince; il a, je le sais, une ancienne haine contre moi à cause de la mort de son père, et je veux régler cela.

Juro pénètre au milieu de cette brillante assemblée

avec toutes les marques ordinaires de respect. Il ne peut songer à exécuter son projet avant le lendemain ; ce n'est pas dans le groupe où il est assis que son bras irait avec succès chercher le cœur de son ennemi ; il faut feindre encore une fois.

Nous allons assister à une scène d'ironie qu'il serait curieux de mettre en parallèle avec celles du même genre qu'offrent dans notre théâtre *Athalie*, *le Roi s'amuse* et tant d'autres pièces. On va voir combien, sous les formes obséquieuses de la politesse japonaise, il peut se cacher d'insolence et de méchanceté.

— J'ai beaucoup connu votre père, dit le daïmio, vous lui ressemblez d'une manière frappante.

— C'est vrai, ajoute Kadjuwara, on dirait le même homme ; est-ce qu'il vit encore ?

— Non.

— Venez de temps en temps me voir, ajoute le seigneur, qui sait à merveille combien sa vue blesse Juro ; vous me ferez toujours un vif plaisir.

— Cet homme-là, dit une des femmes de la cour, a sa maîtresse parmi les femmes qui sont ici.

— Vraiment ? Juro, contez-nous vos amours.

Et comme il résiste :

— Pourquoi les chanteuses, au lieu des grands seigneurs qui les couvriraient d'or, aiment-elles toujours de pauvres hères ?

Après l'avoir pris longuement sur ce ton, Kudo finit par déclarer à son ennemi qu'il connaît ses projets, mais qu'il est trop bien gardé pour rien craindre, que mieux vaudrait donc y renoncer et entrer à son service. Juro, muet jusque-là :

— Je ne peux prendre un tel engagement sans consulter mon frère.

Bientôt les femmes, lasses d'entendre parler raison, demandent à grand bruit qu'on reprenne les jeux.

— Je sais que vous dansez très-bien, dit Kudo au fils de Sôga ; faites-nous le plaisir de danser.

Vainement l'autre s'excuse.

— Je jouerai moi-même du tambourin.

Les deux daïmio saisissent chacun un tambourin en forme de sablier, appelé « sudzumi », tandis que Juro exécute une de ces danses symboliques appelées « no », sur lesquelles nous aurons occasion de revenir. Il reçoit les compliments de chacun et se retire en promettant d'amener son frère.

Kadjuwara, resté seul avec Kudo, lui fait part de ses inquiétudes. Il a observé la danse que choisissait Juro : c'était celle de Rogèi, un Chinois qui rêva qu'il possédait l'empire pendant cinquante années, et à son réveil se retrouva pauvre et misérable. C'est une allusion au sort qui menace Kudo. Il faut désormais changer de chambre à coucher pour dérouter le fer d'un assassin. Cependant Kudo ne croit plus à ses soupçons, il a endormi par ses promesses la haine des frères Sôga, et, fût-il attaqué chez lui, il est encore trop bien défendu pour rien craindre.

La plaque, tournant sur elle-même, nous fait pénétrer dans l'auberge où logent les deux frères Juro et Goro et leurs serviteurs, Oniwo et Dosa. Les maîtres sont dans une telle pénurie qu'ils n'ont pu payer l'aubergiste ; celui-ci réclame vainement son argent quand survient Juro, escorté par un des soldats de Kudo en état d'ivresse apparente.

— Je pourrai bientôt vous payer, dit notre héros ; j'ai obtenu la protection du puissant Kudo, et, grâce à lui, je serai riche.

A ce nom redouté, l'hôtelier s'incline ; mais les deux « kéraï » ne peuvent contenir leur surprise, et, devant le soldat ivre qui s'est endormi sur le plancher, ils demandent à leur maître l'explication de ce brusque

changement. Celui-ci, continuant de feindre, les laisse s'indigner, et, tout en leur promettant de les enrichir à leur tour par le crédit de Kudo, il s'endort. Le soldat se relève alors et court lestement dire à ses chefs ce qu'il vient d'entendre, c'était un espion.

Juro raconte à Goro, qui vient d'arriver, l'emploi de sa journée et la dissimulation qu'il a dû employer. Tout est prêt pour cette nuit. Les deux serviteurs aux écoutes recon naissent que leur maître est resté fidèle à sa haine et à son devoir. Ils demandent la grâce de suivre les deux princes à la mort. La scène est très-belle et très-attendrissante.

— Vous avez, disent les deux Sôga, d'autres devoirs à remplir : il faut soutenir la vieillesse de notre mère.

— Zenzibos et votre sœur sont là pour la soigner ; mais qui nous remplacera pour vous aider à tuer le meurtrier de Sôga, Sôga qui jadis nous a comblés de bienfaits ?

Restés seuls sous le coup d'un refus, les deux braves compagnons pleurent amèrement. Enfin Oniwo prenant la parole :

— Puisque nous avons, dit-il, deux devoirs opposés, que l'un retourne auprès de notre maîtresse et que l'autre accompagne les maîtres. Moi, je reste avec eux ; allez à Sôga.

— J'allais vous proposer l'inverse, dit Dosa ; partez, je reste.

En voyant qu'ils ne peuvent s'entendre, leur accablement redouble. Après avoir tant attendu, tenir l'occasion et la laisser échapper ! Placés entre l'infidélité à leur maître mort ou la désobéissance à ceux qui vont mourir, ils n'ont plus qu'à sauver leur honneur par un suicide et ils se préparent à s'ouvrir le ventre quand leurs princes rentrent et les arrêtent.

— La fidélité consiste non pas seulement à mourir,

mais à savoir accomplir tous les genres de sacrifices. Vivez, pour consoler notre mère.

Les deux « kéraï » se laissent enfin persuader. Le moment des adieux est venu : on devine ce qu'ils sont. Oniwo et Dosa se chargent de porter à Manko les dernières paroles et les dernières reliques de ses deux fils, leurs arcs, leurs flèches, souvenir de leur enfance, dont ils n'ont plus besoin pour l'œuvre ténébreuse vers laquelle ils marchent. L'heure sonne. Le temps est venu.

— Allons, c'est trop tarder ! nous ne pouvons pas vivre sous le même ciel que l'ennemi un jour de plus.

Et c'est sous l'invocation du précepte sacré que les fils de Sôga s'élancent vers le camp de Kudo.

Nuit sombre ; près du camp, trois femmes. Confidentes de la vengeance, elles ont enivré la garde, et ouvert les portes. Les deux héros arrivent ; ils ont déjà pénétré dans le camp ; le carnage va commencer. — Jadis on assistait dans la représentation de ce drame aux scènes de meurtres qui se passent dans le camp. On voyait les deux frères poursuivre, la torche à la main, leur ennemi hors d'haleine et l'immoler.

Depuis quelque temps, la censure — si le mot peut s'appliquer ici — a défendu ces exhibitions sanglantes comme propres à entretenir de mauvaises passions dans les cœurs. Ce n'est pas le lieu de rechercher ce que peuvent y gagner les mœurs ; mais ce qu'y perd l'art dramatique, c'est son caractère original, empreint de la brutalité de l'époque qui l'a vu naître. Entre ces tableaux de meurtre et celui qui va suivre, il eût été curieux de saisir au théâtre un contraste qui frappe dans la réalité. Par tempérament, aussi bien que par suite d'une longue éducation, les Japonais sont doux et polis ; mais, que les passions guerrières ou les nécessités politiques réveillent en eux ce qu'il y a du tigre au fond

de tous les hommes, on verra leur fureur devenir aussi sanguinaire que leur flegme était pacifique, leur loi criminelle aussi barbare que leur administration en général est paternelle.

Le dernier acte du drame contient au contraire l'expression la plus haute de ces sentiments chevaleresques qui ont fait la gloire de l'aristocratie militaire et la popularité de ses héros : le souverain mépris de la mort, le respect dû au courage malheureux, la clémence envers l'ennemi terrassé, le dédain envers les vainqueurs tout-puissants. La mémoire populaire est pleine de ces réponses énergiques, parfois jusqu'à la grossièreté, comme il nous en revient des champs de bataille.

— Rendez-vous, crient les Coréens à un général enfermé, comme le dernier carré de Waterloo, dans un cercle d'ennemis !

— Venez goûter la chair de mes fesses ! s'écrie le héros en tombant percé de coups.

En réalité, pour nous, l'action est terminée. Il s'agissait de la mort de Kudo : qu'on nous montre le meurtre, ou qu'un serviteur vienne nous en faire le récit, et tout est dit ; mais il n'en va pas ainsi pour le public de Yédo. C'est une biographie qu'on lui doit ; il la lui faut complète, et que pas un mot historique n'y manque.

Dans une salle du camp de Yoritomo, des hommes d'armes s'entretiennent avec Kadjuwara, chargé d'une enquête sur les crimes de la nuit. Non contents d'avoir immolé Kudo, les deux frères ont pénétré chez le Shogun et ont essayé de le tuer à son tour. Juro est mort dans la lutte, Goro a été fait prisonnier par un chef des gardes nommé Gummaru, et on l'amène chargé de chaînes.

— Pourquoi le tenir vous-même ? s'écrie brutalement Kadjuwara, la lâcheté triomphante ; n'est-ce pas affaire aux soldats ?

— Non, répond Gummaru, Goro est de sang princier, et ses chaînes ne doivent pas être portées par un simple garde.

— Lève la tête, dit Kadjuwara au prisonnier, et, comme le malheureux ne peut soulever ses chaînes :

— Ah ! tu n'oses pas montrer ton visage ! C'est en effet celui d'un lâche. Cette nuit, pourquoi t'es-tu enfui quand je te poursuivais en t'appelant ?

— J'avais affaire ailleurs ; vous savez où.

— Pourquoi ces outrages ? interrompt Gummaru, vous êtes chargé de faire un interrogatoire, faites-le.

— Eh bien ! pourquoi, après Kudo, as-tu essayé de tuer le Shogun ? reprend Kadjuwara.

— Yoritomo a tué mon grand-père, contre lui aussi je nourrissais une haine profonde ; l'homme né d'un guerrier ne doit pas regarder à la vie, tant qu'il a une vengeance à poursuivre.

A ces mots, Kadjuwara feint de ne plus pouvoir se contenir et s'élance, le sabre à la main, sur le jeune homme ; mais le chef des gardes l'arrête : à Yoritomo seul appartient de décider du sort du prisonnier ; que Kadjuwara attende.

En ce moment, la toile du fond se soulève et Yoritomo apparaît entouré de toute sa cour. Son premier mot est pour blâmer la violence de Kadjuwara, et donner au prisonnier une marque honorifique en lui faisant apporter un tapis pour s'asseoir. Cette vue réveille un souvenir chez Goro.

— Une fois déjà, il y a quatorze ans, je fus fait prisonnier avec mon père ; on me fit grâce alors. Aujourd'hui ma vengeance est accomplie, et je n'ai plus que faire de la vie.

— C'est moi qui jadis vous ai gracié, dit le Shogun, et vous vouliez m'assassiner.

— J'ai suivi l'exemple donné par vous-même : quand

votre père, battu, fut fait prisonnier par Yomori, vous reçûtes la vie de celui-ci, et vous n'en avez usé que pour vous venger. C'est ainsi que vous avez conquis la puissance suprême.

Kadjuwara veut intervenir.

— Qu'on fasse taire cette bête brute, dit Goro, je n'ai pas de bouche pour lui répondre.

— Toi, un serviteur de Yoritomo, insiste le courtisan, tu as voulu l'assassiner ?

— Jamais les Sôga n'ont été les serviteurs de Yoritomo. Il n'est qu'un usurpateur, et notre race n'a jamais courbé la tête que devant le Mikado.

Un des défenseurs du Shogun, Taratsuné, apporte la tête de Juro, qu'il a tué, et la dépose devant le prisonnier.

— O mon frère, dit en gémissant Goro, entre nous deux l'union était complète. A peine avions-nous cinq ou six ans, que nous avons juré de nous venger et de mourir ensemble. Et maintenant je suis prisonnier, je vis, et toi, tu as été tué loin de mes yeux ; j'aurais dû te secourir, et je t'ai perdu dans la mêlée ; me voilà captif, au lieu d'avoir succombé glorieusement avec toi !

— Ne le regrettez pas, il est mort en héros, dit Taratsuné, apprenez comment je l'ai tué. J'ai entendu votre voix appeler Juro ; je l'ai reconnu, nous avons croisé le fer, son sabre s'est brisé dans sa main, sans quoi j'eusse assurément succombé ; mais, se voyant désarmé, il m'a prié de lui épargner la honte de vivre en lui tranchant la tête.

Et ce disant, il jette devant Goro le tronçon de la lame.

Le Shogun reconnaît une lame qui avait appartenu à ses ancêtres. C'est un dépôt sacré ; il va faire grâce à celui dont le père a possédé ce trésor. En ce moment arrive Inobumaro, le fils, maintenant orphelin, de Kudo, qui frappe violemment le prisonnier. Il faut toute sa

jeunesse pour lui faire pardonner cette action, dont il est sévèrement réprimandé.

— Enfant, lui dit Goro, venez, je ne vous hais pas. Nos familles ont été divisées par les haines de nos ancêtres ; moi, j'ai mis dix-huit ans à poursuivre ma vengeance ; vous, plus heureux, vous allez en obtenir une immédiate. Tuer et être tué, c'est le sort du guerrier.

L'enfant s'attendrit à la pensée de voir tomber la belle tête de Goro ; il aurait du courage contre un homme debout, il en manque contre ce prisonnier chargé de chaînes. Il réclame seulement la permission de le frapper du plat de son sabre, et s'arrête quand Goro lui dit :

— Vous êtes assez vengé, nous sommes quittes.

— Et maintenant doit-on exécuter le prisonnier ? demande l'inférieur Kadjuwara.

— Non, dit le Shogun, je ne veux pas qu'un si brave guerrier meure. Je veux lui donner des terres et le garder à mon service.

— Et moi, répond Goro, j'ai déjà trop fait attendre dans la mort mon frère aîné, je veux le suivre, et ne veux pas recevoir les bienfaits de l'ennemi de mon grand-père.

— Vous devriez cependant pardonner, comme Inobumaro vient de vous pardonner ; mais, puisqu'il en est ainsi, que la destinée s'accomplisse et qu'on lise la sentence.

Gummaru déploie une feuille et lit : au lieu d'une sentence de mort, c'est une donation de rentes à la mère de Goro. Celui-ci, vaincu par la reconnaissance et par la grandeur d'âme de son ennemi, déclare qu'il embrasse le service du Shogun et oublie ses rancunes. On l'entoure pour le délivrer de ses chaînes.

Il nous a fallu laisser de côté bien des détails, bien

des traits intéressants, pour résumer en quelques pages ce qui remplit une journée ; nous voudrions en avoir dit assez pour permettre aux lecteurs de juger cet art dramatique, naïf et sincère, qui parfois crée l'intérêt et l'émotion sans effort, comme il engendre aussi l'ennui sans vergogne, à la façon d'un chroniqueur exact et simple. Nous ne pouvons que signaler ici, sans nous y arrêter, l'étrange code de morale qui ressort de cet acharnement à la vengeance poursuivie avec la complicité du spectateur, de cette loi sanguinaire de la *vendetta*, et des autres sentiments qui se sont fait jour au cours de la tragédie. Il nous tarde de monter sur la scène comique.

§ III

LA COMÉDIE

Le caractère excessif et réaliste de l'art japonais, de même qu'il a poussé la tragédie dans le mélodrame, devait faire verser la comédie dans le vaudeville ; mais dans ce genre inférieur il est arrivé à un développement plus complet et à des qualités plus saisissantes. On s'amuse de bon cœur à ces représentations, et l'Européen, qui s'y rend par curiosité plus que par attrait, est tout étonné d'y avoir ri. Les sujets sont tous empruntés à la vie familière, et les personnages finement observés ; l'action, qui n'est plus gênée par la fidélité historique, comme dans le drame, marche avec plus de hâte et d'unité. La justesse des caractères et des sentiments n'est pas moindre ; elle ressort d'autant mieux que, les types légendaires et les grands sentiments de convention étant

écartés, il ne reste à étudier que de simples mortels et des passions communes. Le ton devient infiniment plus simple.

Un jeu d'un naturel exquis, d'une vérité frappante, met les acteurs de Yédo à la hauteur de nos bons comédiens. Comme eux, les auteurs se sentent en communion beaucoup plus intime avec un public auquel pas un mot du dialogue n'échappe. On fait donc une part plus grande à l'invention dramatique, à la recherche de situations nouvelles, dans les limites encore étroites tracées par les mœurs théâtrales, et ce que la pièce y gagne d'intérêt se devine sans peine.

D'ailleurs, il faut le dire, si parmi les génies de l'antiquité les Japonais avaient le droit, toutes proportions gardées, de réclamer un patron, c'est à Aristophane qu'ils devraient s'adresser. Ils ont à un haut degré « la force comique, » le don de saisir les ridicules, de faire saillir le côté grotesque des choses humaines. Qui n'a souri devant leurs peintures sur soie, leurs « netské » d'ivoire bizarrement sculptés, leurs ébauches fantaisistes de toute sorte ? Et dans la littérature populaire, le conte, la fable, la caricature, avec quelle verve ils savent prendre sur le fait, au prix de quelque trivialité peut-être, les réalités de l'existence ! C'est donc le répertoire comique qui ouvre la plus large carrière à l'imagination et s'augmente chaque jour de nouvelles productions. Celle que nous allons étudier va nous faire pénétrer dans les affaires de famille et de cœur d'assez petites gens, et nous offrir par l'identité fortuite du sujet l'occasion d'un curieux parallèle avec l'une des œuvres les plus marquantes de notre théâtre contemporain. On l'appelle *Kami-ya Djiyé* ou *Djiyé le papetier*.

Un mot tout d'abord sur la qualité des personnages. Au Japon, la famille est une arche sainte qu'on ne saurait découvrir sans profanation. La mère, la jeune fille,

la femme ne peuvent sortir de limites très-restreintes, et, tout en conservant une grande liberté d'aller et de venir, elles n'en ont aucune dans leurs affections. La liste des sentiments qu'elles peuvent avouer est très-bornée, et l'amour même le plus chaste n'en fait point partie. Une jeune fille amoureuse révolterait les spectateurs les moins délicats et serait aussi difficilement admise que le serait en France une liaison purement vénale.

C'est donc ailleurs que le drame, la comédie et le roman vont prendre leurs héroïnes; c'est parmi les seules femmes à qui les convenances sociales laissent la liberté du cœur, je veux dire celles qui habitent au Yoshivara. Tant s'en faut que la courtisane succombe ici sous le poids du mépris qui l'accable ailleurs; son infériorité n'est pas une souillure. Le spectateur japonais peut sans dégoût la voir sur les planches occuper les premiers rôles, suivre le cours de ses instincts bons ou mauvais et même exercer son triste métier. Elle n'est point rejetée du monde moral, et cela s'explique, si l'on songe que jamais elle n'est responsable de sa conduite, — que, vendue en bas âge par l'autorité paternelle, elle ne fait que subir un joug et servir d'objet à une spéculation dont elle ne profite pas.

Il n'est point si humble condition sociale qui n'ait sa hiérarchie : dans ce monde étrange, c'est la « guéscha » — chanteuse — qui tient le premier rang. Celle-ci du moins jouit de certains privilèges ; si elle ne peut point disposer de sa personne comme il lui convient, elle peut la refuser quand il lui plaît. Sa guitare suffit à satisfaire l'avidité de ses maîtres. — Au surplus ses rôles sont courts, et la femme, au théâtre comme dans la vie réelle, n'est qu'un instrument utile rejeté au deuxième plan. On lui fait payer par le mépris le dépit qu'on a de ne pouvoir se passer d'elle. Nous allons voir cependant

qu'on sait lui prêter à l'occasion les grands sentiments de son sexe.

L'héroïne de notre comédie est une « guéscha » nommée O'Haré. Elle est aimée avec passion par un pauvre marchand de papier, Djiyé, qu'elle aime de son côté ; mais l'argent manque à Djiyé pour la racheter de la servitude qu'elle endure et la conduire chez lui en qualité de « mekaké »¹. Il a déjà contracté des dettes à cause d'elle, penche vers sa ruine et fait le désespoir de sa femme légitime et de toute sa famille. Un autre soupirant, Kahé, a été éconduit par la « guéscha » ; celui-ci est riche, mais on le traite comme un importun.

Le décor représente l'intérieur d'une maison de thé le soir. D'abord un de ces dialogues sans but qui n'ont d'autre utilité que de faire comprendre au spectateur le lieu de la scène. Entrée d'O'Haré ; elle s'installe avec la maîtresse de la maison auprès d'un brasero, et elles entament une exposition assez rapide de la situation. Le dialogue touche à sa fin lorsqu'arrive un « koskaï » porteur d'une lettre que sa maîtresse lui a recommandé de ne remettre à O'Haré que s'il la trouvait seule. Cette lettre est de la femme de Djiyé, l'épouse délaissée. Que dit-elle ? Nous n'en savons rien : la chanteuse réfléchit un instant avant d'écrire, puis, comme si elle accomplissait un sacrifice, elle trace les caractères d'une main tremblante d'émotion.

Pendant ce temps, le « koskaï », une sorte de jocrisse, sous prétexte de faire le guet à la porte, fait dans la rue un sabbat à réveiller la police endormie. Voici la réponse prête ; elle la remet au porteur et le renvoie, après avoir caché avec soin dans sa ceinture la lettre qu'elle a reçue.

— N'avez-vous rien oublié ? dit le « koskaï ».

¹ C'est le mot qui sert à désigner les concubines que le mari entretient dans sa maison.

— Non, répond la jeune femme distraite.

Alors le jocrisse de s'arrêter avant de franchir la porte en examinant la fermeture, la lanterne ; il sort enfin, mais feint d'être assailli par un chien menaçant, et rentre en répétant : « N'avez-vous rien oublié ? » Elle comprend enfin et lui remet, pliée dans du papier, suivant l'usage, la petite gratification réglementaire. Le voilà rassuré dès lors contre les aboiements du chien.

A peine Genroku — c'est le nom du messenger — a-t-il accompli sa sortie grotesque que nous voyons paraître Kahé, l'amant repoussé, escorté de son « koskaï ». La scène qui suit est d'un comique irrésistible. Kahé poursuit de ses déclarations l'intraitable « guéscha » ; mais ce n'est point un amoureux transi que ce riche marchand ; il le prend de haut avec la malheureuse fille, raille amèrement le pauvre hère qu'elle aime, lui fait un tableau de l'aisance qu'elle trouverait auprès de lui, si elle se laissait convaincre. Il est durement repoussé.

Alors s'engage un colloque entre le maître et le serviteur sur ce refus étrange. Kahé, désespérant de se faire aimer, veut du moins se venger par une mordante épigramme ; il cherche une guitare. N'en trouvant pas, il saisit en place un balai de chiendent, et, imitant avec les contorsions les plus amusantes les soupirs de l'amoureux et les grincements du « shamisen, » il entame, accompagné par son « koskaï », une chanson moqueuse qui roule sur l'infortuné Djijé :

Il était une fois un pauvre papetier,
Battu par sa femme ;
Dans sa maison, on mourait de faim,
Tout cela par la faute d'une « guéscha... »

— Assez, assez ! s'écrie la jeune fille.

— Encore, encore ! hurle le public.

La chanson est désopilante, et l'habileté de l'acteur à contrefaire les accents criards de la musique japonaise nous montre que leurs propres ridicules n'échappent pas à ces grands sceptiques. De même la platitude des formules de salutation est à chaque instant l'objet d'une amusante parodie. Enfin les deux femmes finissent par perdre patience et le galant est invité à décamper ; mais en se retirant, il fera encore un tour de sa façon ; il guette à la porte Djiyé, qui ne peut manquer de venir. En effet paraît un homme, la tête enveloppée du capuchon noir que portent, pour n'être pas reconnus, ceux qui se rendent dans les quartiers de plaisir. Nos deux plaisants fondent sur lui, mais au premier assaut il les jette de côté en leur montrant son sabre. Ce n'est pas un marchand comme Kahé, ce n'est pas Djiyé, c'est un *homme à deux sabres*, un inconnu.

— Je devrais, dit-il, vous punir de votre insolence ; mais, comme je suis dans un lieu habité, je vous fais grâce. Passez votre chemin.

Ils ne se font pas répéter l'injonction.

A cette clémence insolite, à certains détails de costume et de manières, le public a reconnu que cet homme n'est pas un « samuraï », et qu'il doit cacher son nom et sa profession dans quelque secret dessein. Disons tout de suite que c'est le père de Djiyé, qui vient arracher, s'il le peut, son fils à une passion funeste. Il se présente à la maison de thé comme un « samuraï » qui veut se reposer et s'amuser. Tout doit s'incliner devant le désir d'un « samuraï », et la maîtresse de la maison veut faire danser et chanter O'Haré à la prière de son hôte ; mais celle-ci refuse, elle est trop triste. Le personnage mystérieux interroge l'hôtesse sur cette jeune fille revêche ; il apprend tout ce qu'il veut savoir. Il ne peut obtenir d'elle que cette réponse :

— Quel est le meilleur moyen pour se tuer, le fer ou la corde ?

On passe dans la salle voisine pour y verser le thé.

A l'autre bout de la rue apparaît Djiyé, la tête à demi cachée sous son mouchoir posé en cornette, le teint pâle, l'œil cave, les jambes flageolantes, offrant tous les signes d'un complet épuisement physique et les traces toutes matérielles des ravages que produit une passion désordonnée. Dans une longue scène muette, l'acteur fait comprendre sa douleur, son désespoir et son accablement. Il arrive en guettant de tous côtés de peur de rencontrer les surveillants qui l'empêchent d'approcher de la belle O'Haré. Il ne s'en présente aucun, mais, entendant des bruits de voix dans la maison, il hésite à entrer.

Mangoyémon, — c'est le nom du père, — a mis à profit le temps écoulé dans l'intervalle pour arracher à la jeune femme le secret de ses projets.

— Vous voulez vous tuer par désespoir, dit-il en rentrant, mais votre amant aussi attentera à ses jours. Vous allez causer bien des malheurs ; d'ailleurs n'avez-vous pas une mère qui vous aime ? Qui la consolera de votre mort ?

— O'Haré fond en larmes et garde longtemps le silence, en proie à une lutte douloureuse ; enfin son parti est pris.

— Eh bien ! dit-elle, venez chaque jour, pendant trois mois, à cette heure-ci, il ne pourra plus me voir et m'oubliera bientôt...

Ces dernières paroles, Djiyé, aux écoutes derrière la porte, les a entendues. Furieux de jalousie, il saisit son sabre, et à travers le grillage de bois de la maison veut poignarder l'infidèle ; mais Mangoyémon saisit le sabre, désarme celui qu'on prend pour un voleur, et, s'emparant de sa main retenue aux barreaux du châssis,

il l'attache solidement. A ce moment, O'Haré jette un cri, elle a reconnu dans le sabre arraché par Mangoyémon celui de Djiyé, ce petit sabre court et unique toléré chez les marchands. Le père le remarque à son tour, l'enveloppe soigneusement sans rien dire, et le dépose près du prisonnier. N'a-t-il pas reconnu quelque vieille relique de famille autrefois donnée à son fils pour un plus noble usage?

Sur ces entrefaites revient Kahé, toujours suivi de son acolyte. Ils avancent avec toute sorte de précautions, craignant de trouver encore là le « samuraï » de tout à l'heure. Ils voient un homme à la porte, croient que c'est lui, reculent, se concertent, s'avancent et finissent par reconnaître leur ennemi Djiyé. Belle occasion de le dauber. Ils crient au voleur : la police arrive avec une ponctualité absente de la vie réelle et commence comme toujours à bousculer ceux qui l'appellent. A ce bruit, Mangoyémon sort et apaise le tumulte. Kahé tremble comme la feuille.

— Pourquoi, lui dit le faux « samuraï », appelez-vous cet homme un voleur ?

— Parce qu'il me doit 20 rio qu'il ne me paye pas.

— Où est votre titre ?

— Le voici. Le père saisit la reconnaissance signée par son fils et la déchire en mille morceaux. Kahé se croit joué.

— Allez, lui dit le père, je ne veux pas vous tromper, voilà vos 20 rio. Le créancier satisfait disparaît avec force génuflexions. Mangoyémon délie le prisonnier.

— Vous êtes mon bienfaiteur, lui dit Djiyé sans lever les yeux. Je ne suis qu'un pauvre homme et ne puis vous rendre tout de suite cette somme ; mais dites-moi votre nom et votre adresse afin que je puisse m'acquitter.

— Mon nom et mon adresse, tu n'as pas besoin de les

connaître ; mais, si tu veux voir ma figure, lève ta lanterne et regarde-la.

— Mon père !

Ici commence un long sermon sur la conduite immorale du fils, ses désordres, ses dettes et jusqu'à la honte qu'il a eue d'être appelé voleur dans la rue et de perdre son sabre.

— Et tout cela pour une femme, et quelle femme ! T'aime-t-elle ? Mais non, elle est prête à t'abandonner.

Le fils a écouté respectueusement les paroles de son père, mais au nom de celle par qui il se croit trompé, il entre en fureur, pénètre dans la maison, accable O'Haré d'injures, la frappe même, et c'est le père qui est obligé de la protéger contre l'emportement du jaloux. Alors commence une de ces scènes favorites du vaudeville japonais, scènes dont la vertu comique réside dans un contraste bizarre entre la nature des sentiments exprimés et la situation de celui qui en est l'interprète. Ce pauvre garçon raconte à son père ses peines amoureuses, lui fait des tableaux que le père ne peut entendre sans rougir ou pleurer ; puis il passe aux imprécations contre la malheureuse O'Haré, qui n'a qu'un mot à dire pour le détromper, mais se résigne et se tait.

Le rire, la colère et les larmes, le bavardage inopportun de cet amoureux niais et la vertueuse indignation du père donnent naissance à un pathétique bâlard, très-recherché des dramaturges. Enfin l'amoureux se déclare tout à fait détaché de l'infidèle et demande à son père de le délier du singulier contrat par lequel il s'est engagé à se tuer avec O'Haré, si elle ne peut être définitivement à lui. Elle possède son engagement écrit, il faut le lui reprendre. Elle résiste, elle voudrait conserver cette relique, l'engagement d'ailleurs est caché dans la même ceinture que la lettre de l'épouse abandonnée ; elle ne veut montrer ni l'un ni l'autre. Djiyé, aussi fu-

rieux maintenant qu'il était tendre deux heures avant, insiste ; le père, qui veut en finir, arrache la ceinture et fait tomber la fatale lettre. L'amant jaloux veut la lire, Mangoyémon s'en empare. Que voit-il ? Sa bru venait demander à la « guéscha » de lui laisser son mari et de rendre la paix au foyer domestique ! C'est pour accéder à cette prière qu'elle a voulu abandonner Djiyé. Le père est pénétré d'admiration pour tant de dévouement ; mais il faut à tout prix que son fils reste dans l'erreur afin que sa guérison soit complète, et il s'écrie en déchirant la lettre :

— Cette femme te trompait...

Un regard éloquent a dit à la chanteuse qu'il avait tout compris, et qu'il faut subir encore ce dernier sacrifice. Elle baisse silencieusement la tête. Le chœur entonne un court verset qui donne aux acteurs le temps d'accentuer leurs gestes en les prolongeant, et la salle trépigne tout entière.

Mangoyémon emmène son fils, et, à vrai dire, la pièce semble finie ; mais, semblable à un orateur qui ne fait pas grâce d'un argument, le dramaturge japonais ne peut se résigner à supprimer une scène inutile, pourvu qu'elle soit juste. A peine ont-ils fait quelques pas que le pauvre Djiyé veut revenir.

— A quoi bon la revoir, puisque tu ne l'aimes plus ?

— Je veux encore l'accabler d'injures une dernière fois, je ne lui ai pas tout dit.

Il rentre, et cette fois il commence par des larmes :

— Souviens-toi du passé, hélas ! je t'aimais tant....

O'Haré ne peut l'entendre longtemps sans se troubler. Une exclamation va la trahir, quand Mangoyémon rentre.

— Pas un mot, ou mon fils est perdu, dit-il tout bas à la « guéscha », et à son fils :

— Tu vois, elle se tait et ne peut se défendre ; viens.

La toile tombe sur un dernier geste de gratitude et d'hommage du père reconnaissant à la femme sacrifiée.

Il est un rapprochement qui s'impose dès les premiers instants à la vue de cette comédie, et plus d'un lecteur a déjà nommé la *Dame aux Camélias*. Qu'on supprime les détails et les hors-d'œuvre, c'est l'histoire de Marguerite Gauthier qui se déroule sous nos yeux, et cette identité du sujet fournit une base singulièrement commode pour établir un parallèle entre l'art dramatique japonais et le nôtre.

Les mêmes lois fatales s'imposent de part et d'autre : devant cette abnégation de la femme, le rôle de l'amant, ridicule ici, effacé là, reste nécessairement secondaire. Mais comme la femme occupe une place trop inférieure pour que le vaudevilliste oriental songe à la mettre en relief, c'est le père qui remplit le grand rôle; c'est l'autorité paternelle qui l'emporte : triomphe fort moral assurément, mais qui laisserait froid un autre public. La pauvre O'Haré ne fait guère que sangloter pendant toute la pièce, sans même expliquer les sentiments qui se partagent son cœur, et semble se sacrifier, bien moins par abnégation que par la soumission d'une pensionnaire intimidée devant un sévère vieillard. Ce père impassible ne doute guère du succès. Il n'emploie ni les supplications ni les larmes; il ordonne plus qu'il ne prie, et il lui suffit d'intervenir pour l'emporter. Voyez-le déchirer la lettre qui justifierait O'Haré; quel public européen accepterait sans révolte une telle brutalité du père d'Armand Duval? Cette action ne soulève ici que des applaudissements, car elle s'accorde à merveille avec le rôle passif que joue la femme au théâtre comme dans la vie réelle.

Sans nous attarder à un parallèle qu'il nous suffit d'indiquer, parcourons les autres scènes populaires. Ce sont d'abord les théâtres de Shimabara et de Naka-Bashi,

où les œuvres du grand répertoire alternent soit avec de simples ballets sans grand mérite, soit avec des bouffonneries de courte haleine, où l'introduction récente des coutumes occidentales est sévèrement critiquée.

Tout autre est le caractère des représentations religieuses données aux jours de fête dans les grands temples. En avant du sanctuaire s'élève généralement, sur un soubassement plein, une estrade isolée, à hauteur d'homme. Elle est surmontée d'un toit aux cornes relevées comme tous les anciens monuments du Japon, tantôt fort simple, tantôt élégamment lambrissé suivant la richesse du lieu. Les fermetures extérieures s'enlèvent ainsi que la devanture d'un magasin, et la pièce ainsi formée reste à jour de trois côtés. C'est là que chaque année, quand revient la fête du dieu tutélaire de l'endroit, se jouent, à grand renfort de tambourins, de tamtams et de flûtes, des pantomimes bizarres qui indiquent, à ne s'y point tromper, l'origine hiératique de l'art. Ce sont nos anciens mystères donnés sous le porche des cathédrales.

De jeunes garçons couverts d'accoutrements voyants, la figure cachée par des masques d'une expression fort comique, jouent, sous les deux sexes, les rôles, généralement muets, de ces grossières pochades. C'est un des régals les plus recherchés de cette foule insouciant et pourtant bigote qui peuple aux jours de réjouissance les abords d'ordinaire déserts des temples; et je ne sache pas que l'artisan se plaigne, comme le savetier de La Fontaine, que

Monsieur le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Il adore au contraire ces exhibitions, autant pour elles-mêmes que pour l'excellent prétexte qu'elles four-

nissent à la paresse. Cet usage s'étend à des sanctuaires de province célèbres, tels que chez nous Sainte-Anne d'Auray ou Notre-Dame de Bon-Secours. Une nuit d'été, je passais, à une vingtaine de lieues de Yédo, dans le voisinage d'un de ces lieux sacrés, quand je fus attiré vers le centre d'un bois de sapins par une musique bizarre et inexplicable à pareille heure. Des ombres allaient et venaient, et une foule murmurante semblait courir à je ne sais quel nocturne sabbat. C'était une fête qui se donnait à la lueur des torches en l'honneur de Fudo-sama. Les jeunes acteurs avaient fait comme le touriste et choisi pour leur fatigant exercice la fraîcheur relative d'une nuit d'août.

Mais voici mieux. Ce n'est plus le moyen âge, c'est l'antiquité grecque à son tour qui défile devant nous dans ce tableau changeant et fertile en réminiscences, que déroule aux yeux toute civilisation primitive. N'est-ce pas Thespis lui-même qui s'avance là-bas, précédé d'une foule nombreuse qui hurle et tambourine, suivi d'un char que traînent soixante vigoureux gaillards ? Sur cette estrade ambulante, de jeunes acteurs exécutent des danses, des pantomimes et surtout des changements de masques burlesques. Aujourd'hui c'est une corporation de charpentiers ; demain ce sera celle des bateliers, des marchands d'étoffe ou toute autre qui célèbre sa « matsuri » et promène ainsi un ou plusieurs théâtres ambulants d'un bout à l'autre de la ville, quelquefois pendant plusieurs jours de suite.

L'attrait qu'exerce l'art scénique est trop vif en ce pays pour que la classe des lettrés ait pu s'y soustraire complètement ; mais, comme il lui répugne de se mêler à ces plaisirs grossiers, elle a ses spectacles à part, d'un caractère plus officiel, plus guindé et partant beaucoup moins gai. Dans les « yaski » princiers, aujourd'hui enlevés à leurs anciens maîtres et peuplés par les

ministères, les écoles et les Européens au service du gouvernement, on retrouve encore l'emplacement de la vaste pièce qui servait de salle de spectacle.

La scène était formée par un plancher à roulettes surmonté d'un vélarium et amené dans le jardin devant la véranda. C'est là que se donnaient les « no ». Il faut entendre par là de longs récitatifs poétiques retraçant une fable religieuse, chantés en partie par le chœur, tandis que les acteurs, par une danse lente et cadencée, accompagnent gracieusement et expliquent la pensée, souvent fort obscure. Il n'y a ni décor ni mise en scène, tout cela est remplacé, suivant une formule célèbre qu'on pourrait renverser,... par un monologue sans vivacité et sans animation. L'orchestre prend place au-dessous des acteurs ; il se compose principalement de flûtes de diverses formes, de flageolets et de pipeaux. Les sons aigus de ces instruments forment un glapisement semblable à un prodigieux soupir, dont certains passages du prélude de *Lohengrin* peuvent donner une lointaine idée. On dirait la plainte d'une foule d'enfants en larmes, et cette impression ne contribue pas peu au caractère à la fois grandiose et mélancolique des « no ».

On trouve assez difficilement aujourd'hui l'occasion de voir ces représentations moitié lyriques, moitié sacrées. Des quelques daïmio qui pouvaient entretenir une troupe, les uns sont totalement ruinés, les autres emploient leurs revenus à se procurer des articles de Paris du goût le plus détestable. Seule, la troupe du mikado subsiste encore. Le séjour du grand-duc Alexis en 1872 fut l'occasion d'une de ces rares exécutions, à laquelle quelques Européens furent admis. Le ton des chanteurs, le style, les mouvements, tout est de pure convention. La monotonie de la déclamation gâte la beauté réelle de la poésie. Quant au fond de ces pièces, il nous suffira d'en résumer une pour en donner l'idée à

nos lecteurs. Inutile de dire que ni Européens ni Japonais n'y entendent un mot, et qu'il faut, avant d'en obtenir une traduction, mettre plus d'un interprète à la torture.

Le chœur nous informe que la scène du *Plumage de la Fée* représente le rivage de la baie de Suruga, au pied de Fusi-yama. Un pêcheur décrit, dans un long récitatif, ce site enchanté, le calme de la mer, la sérénité du ciel et le lever du soleil radieux, tandis que la lune brille encore d'un faible éclat. Son âme déborde d'enthousiasme et de cette admiration sincère de la nature qui pénètre toutes les créations de l'art japonais. Un souffle passe cependant sur les eaux ; est-ce l'orage qui approche ? Non, c'est à peine s'il a ridé la surface, et maintenant un parfum enivrant se répand dans les airs, on dirait une pluie de fleurs mystérieuses accompagnée d'une suave musique. Revenu à lui-même, il aperçoit, accroché à un arbre, le plumage d'une fée. Il le recueille précieusement et va l'emporter pour en faire une relique, quand la fée paraît et réclame son bien. Il refuse de rendre son trésor. Désespoir de la déesse. Comment pourra-t-elle remonter au ciel sans ses ailes ? Elle raconte les merveilles de ce séjour et porte envie aux oies sauvages et aux mouettes, qui peuvent y voler. Enfin, touché de compassion, le pêcheur consent à lui rendre sa riche parure, mais à une condition, c'est qu'elle dansera devant lui en chantant la musique céleste. Elle y consent, et le pauvre homme est ravi dans une telle extase qu'il se croit transporté dans le paradis et supplie la fée d'y rester avec lui. Puis tous deux entament un cantique en l'honneur de la montagne sans pareille, du divin Fusi-yama, qui dresse dans les airs sa tête couverte de neige ; la déesse, soulevée par la brise marine, gravit la montagne d'un battement d'ailes et s'évanouit dans un nuage. — Des jardins d'Hama-Goten, où s'exécutait cette

poétique idylle, on distinguait, dans le soleil couchant, la majestueuse silhouette du volcan, et les nuages légers retenus sur ses flancs semblaient faire une réalité de cette poétique fiction.

Tel est le caractère mystique des « no ». Il s'explique par l'origine purement hiératique de ces spectacles. Le premier fut joué il y a des centaines de siècles, s'il faut en croire une tradition sintoïste où il est difficile de ne pas reconnaître le mythe universel du soleil. La « grande déesse lumineuse du ciel, » Amatéras, s'était cachée dans une caverne pour échapper aux persécutions de son frère, le dieu de la nuit. Le monde était plongé dans les ténèbres. Les dieux se coalisèrent pour l'arracher à sa retraite. Toutes les industries, qui plus tard devaient être humaines, furent employées pour construire, à l'entrée de la caverne, un théâtre où la plus belle des déesses dansa nue aux sons du premier orchestre. Amatéras, tirée de sa retraite par l'éclat de la gaieté, en demanda la cause ; on lui dit, en montrant un miroir, qu'on avait trouvé une déesse plus brillante qu'elle. Elle vit son image, et, piquée par la jalousie, elle sortit et consentit enfin à reprendre sa place dans le monde. Sans parler du mystère qui plane sur l'origine du « no », l'obscurité du langage poétique et la forme allégorique des conceptions suffiraient à expliquer pourquoi il n'est jamais devenu un genre populaire.

§ IV

LE ROMAN, LE CONTE ET LE PROVERBE

On ne saurait parler du théâtre sans dire un mot du roman, qui n'est qu'une autre forme des mêmes sujets et des mêmes procédés littéraires. La plupart des données dramatiques ont revêtu les deux formes ; il est même très-rare de trouver à acheter le texte d'une pièce, c'est le roman correspondant qui seul est dans le commerce. Imprimé en « hira-kana », la seule écriture qu'on enseigne aux femmes, le roman n'a guère que des lectrices. Chaque jeune fille, assez à l'aise pour se dispenser d'un travail quotidien, a son abonnement chez un libraire qui, moyennant 50 centimes par mois, lui fournit, en fait de livres anciens et nouveaux, tout ce qu'elle en peut dévorer. A part le titre, toutes ces productions semblent stéréotypées les unes sur les autres ; elles ont la banalité qui nous frappait dans le théâtre, avec quelques superfétations en plus et le comique en moins. L'analyse succincte d'une des plus goûtées, *Kosan-Kinguro*, nous en indiquera le ton général.

Un « samurāi », nommé Bunnojio, avait eu d'une union illégitime et condamnée par son père un fils appelé Kinguro. La mère étant morte en lui donnant le jour, il le met en nourrice et, pour donner une compagnie à l'enfant, il adopte une petite fille, O'Kamé, qui devient ainsi la sœur du jeune garçon. — La coutume japonaise ne s'oppose pas au mariage du frère et de la sœur adoptifs. — Devenus grands, ceux-ci s'aiment et veulent

s'épouser. Bunnojio, leur père, y consent d'abord. Or, à l'époque où Kinguro était venu au monde, son père s'était enfui à Kamakura, quittant la maison paternelle, il s'était brouillé avec le chef de sa famille et le séjour de Kioto lui était interdit. Le vieil « inkyo », — c'est le nom qu'on donne au chef de maison qui a pris sa retraite, — se sentant mourir, veut revoir son fils et voir son petit-fils. « Placez-le sous ma puissance, écrit-il à Bunnojio, et tout sera oublié. » Ce n'est pas seulement le pardon pour lui, c'est encore un brillant avenir pour son fils que Bunnojio entrevoit dans cette proposition ; il accepte et envoie son fils, malgré les regrets de celui-ci et les larmes de O'Kamé. Les deux amants se promettent de s'écrire et se jurent fidélité.

A peine Kinguro s'est-il éloigné, que la jeune fille, malade, agitée, obsédée par son père adoptif pour choisir un autre mari, commence à rouler dans sa tête des projets de suicide et s'enfuit pour les accomplir. Arrivée au bord d'une rivière où elle veut se noyer, elle est saisie par deux malfaiteurs qui la maltraitent et vont la vendre comme « guéscha » à Kamakura, sous le nom de Kosan. Bunnojio l'a crue morte. Kinguro apprend à Kioto la nouvelle. Il revient en toute hâte à Kamakura, où il se livre à son désespoir.

Un jour, ses amis, pour le distraire, réussissent à l'entraîner dans un des quartiers de plaisir. Le hasard lui fait rencontrer là une sœur d'O'Kamé qui, par une série d'aventures, se trouve dans la même ville que sa sœur et y exerce la même profession sans la connaître. Elle apprend par Kinguro la mort de cette sœur, et, tout entière à son deuil, lui envoie, pour l'amuser à sa place, une autre « guéscha » dont tout le monde vante la beauté. C'est, comme on s'y attend bien, O'Kamé, ou plutôt Kosan.

En retrouvant celle qu'il croyait morte, sous le cos-

tume de chanteuse, la douleur de Kinguro se transforme en indignation ; il accable la jeune fille de reproches sanglants, l'accuse d'être une apparition menteuse, un « tanuki » — blaireau — déguisé en femme pour se jouer de lui. Elle essaye de lui expliquer par quelle série d'infortunes elle n'a embrassé ce métier que pour n'en point épouser un autre que lui. Réduite au désespoir, elle va se frapper au cœur d'un poignard quand il l'arrête ; à son tour, il demande pardon de son injuste colère : le drame tourne à l'idylle et la réconciliation s'opère aussi complète que possible.

Le romancier use en pareil cas d'une liberté de pinceau dont le dramaturge ne se prive guère non plus à l'occasion, et le graveur chargé de les illustrer tient à honneur de ne pas rester en arrière : naïveté qui n'offusquera personne tant que la prudence n'en aura pas fait du cynisme.

Rachetée de ce honteux esclavage, installée en secret dans une maison isolée, O'Kamé ne tarde pas à devenir mère. Un secret pareil n'est jamais longtemps gardé. Bunnojio le père finit par connaître les relations de son fils avec Kosan ou O'Kamé, sans savoir cependant qu'elles ont porté leur fruit. Il emploie son autorité pour les faire cesser et ne réussit qu'à resserrer l'union des deux amants. Son fils pourtant accepte une femme légitime de la main de son père ; mais on devine qu'il fait un triste mari. Nous voici retombés dans la comédie analysée plus haut.

Bunnojio se rend chez Kosan, lui reproche les désordres de son fils, l'abandon de son ménage. La pauvre fille ignorait même qu'il eût pris une femme, elle se courbe à son tour devant l'autorité paternelle et jure de le quitter ; mais renoncer à lui sans renoncer à la vie, c'est au-dessus de ses forces. Elle se tuera. D'ailleurs, elle morte, son fils pourra entrer dans la famille lé-

gitime. Kinguro vient la voir; elle lui cache la visite qu'elle a reçue, les projets qu'elle médite, lui parle longuement de l'avenir de son jeune enfant Kinnosuké, lui fait mille recommandations pour le cas où elle viendrait à mourir et le retient longtemps pour se rasasier de cette vue chérie. A peine est-il parti qu'elle conduit son enfant chez sa sœur; puis elle le quitte en lui disant un adieu plein de larmes : elle va faire un voyage, elle sera longtemps absente, il ne faudra jamais réclamer sa maman. Le tableau est des plus touchants. L'enfant lui tend les bras et veut l'accompagner dans son voyage, elle finit cependant par s'arracher à son émotion, rentre chez elle, fait fermer la maison comme on fait chaque soir, écrit longuement ses adieux à la vie et à Kinguro, puis se tranche la gorge avec un rasoir.

La maison dort encore quand Kinguro arrive le matin, pour s'informer de ce qu'elle a fait la veille, et, la supposant fatiguée, veut, sans l'éveiller, la voir dormir; il entr'ouvre la porte et la trouve baignée dans son sang. L'enfant vient à son tour, suivant une coutume très-respectée des Japonais, prier devant le corps de sa mère. Kinguro, dans son désordre, laisse tomber la lettre d'adieu de la pauvre femme. Bunnojio la trouve et apprend ainsi l'existence d'un enfant. Il regrette amèrement d'avoir poussé Kosan à cette extrémité, va voir le petit orphelin, s'attendrit sur son sort, le prend chez lui et le fait élever par sa bru. Tout le monde se trouve ainsi réuni sous l'autorité du vieil aïeul resté à Kioto. Il n'a fallu pour cela que faire disparaître violemment la mère de Kinguro et celle de Kinnosuké. Le principe est maintenu, la morale orientale est satisfaite. Kinnosuké grandit, se marie, et devient chef de famille. Ainsi finit ce roman qui n'embrasse que trois générations dans sa première partie;

il en a une seconde, dont le lecteur nous saura quelque gré de lui faire grâce.

Ce sont, on le voit, les mêmes types, les mêmes personnages qu'au théâtre. Dans le choix de leurs acteurs et de leurs sujets, les auteurs ne semblent nullement se préoccuper de briser l'étroite limite où les préjugés et les mœurs les tiennent enfermés. L'imagination populaire a, comme l'érudition, ses alignements tout faits, ses casiers tout préparés, son ordre composé d'avance, et ses règles dont elle ne peut s'écarter. On répète de génération en génération les mêmes choses avec une fidélité séculaire, comme chez nous les refrains des villanelles ou des jeux d'enfant :

Sur le toit de la maison voisine, un bambou a poussé une branche,

dit la chanson des « guéscha » depuis cent ans; si elle sort de cette insignifiance, c'est pour tomber dans une licence d'images qui interdit toute citation.

Est-ce au théâtre ou au conte qu'il faut rattacher ces récits en plein vent, écoutés avidement par la foule dans les carrefours de Yédo? Le bateleur monté sur des tréteaux, assis devant une table, armé d'un énorme claquoir dont il se sert pour marquer des points d'orgue dans son discours, raconte à deux cents auditeurs ébahis ces « merveilles merveilleusement merveilleuses » dont Tabarin régalaît les auditeurs de la place Dauphine. Les mêmes légendes dont s'est emparé le théâtre, les sujets des contes populaires, forment le fonds de ces improvisations entremêlées de franches gaillardises qui font pâmer l'auditoire.

L'attrait qu'exerce la parole sur ces demi-Gaulois se manifeste encore mieux dans les conférences publiques, inventées ici bien avant qu'on ne les connût en Europe. Si, en passant devant la porte d'une maison, vous re-

marquez un grand nombre de chaussures éparses sur le seuil, munies chacune d'une étiquette numérotée, entrez et asseyez-vous au milieu du public principalement masculin qui s'entasse sur les nattes. Ce n'est plus d'un sujet badin ou fabuleux, c'est d'une question de morale, de science ou de philosophie que l'orateur entretient une assistance de marchands et de petits fonctionnaires. On est très-sérieux, et, sauf quelques « hé ! » d'acquiescement, le bruit des pipettes secouées sur le brasier interrompt seul le débit du conférencier. C'est une profession, dit-on, assez lucrative et dont l'exercice ne se borne pas à la capitale : on rencontre jusque dans les villages ces missionnaires laïques, colportant les lumières dont la population des campagnes n'est pas moins avide que celle des cités. Ils se partagent cette occupation avec les prédicateurs bouddhistes, dont les sermons roulent exclusivement sur la morale.

Ces derniers attirent surtout des femmes et même des enfants. On peut à Yédo assister à leurs prônes, annoncés à l'avance à la porte du temple où ils doivent avoir lieu. Assis sans beaucoup d'ordre sur les nattes, les auditeurs commencent par entonner avec les prêtres l'incompréhensible litanie de leur secte; chacun s'établit confortablement pour écouter, toujours la pipe à la main. Le prédicateur paraît, revêtu de ses habits de cérémonie, et disserte d'un ton dégagé sur le catéchisme ou la morale. Son discours prend quelquefois l'allure d'une conversation à laquelle les fidèles ne se mêlent que par le cri de « *nammida, nammida !* » répété avec diverses intonations suivant les exigences de la réplique.

— Rien, dit le bonze, n'est plus impur que le corps humain. Le corps se couvre de graisse, les yeux distillent des larmes, etc. Quelle erreur ce serait de regarder comme la perfection du beau une telle ordure !

— Nammida, nammida ! s'écrie avec contrition une impure pécheresse d'une dizaine d'années.

Tant s'en faut que la pensée soit toujours aussi simple et aussi claire. On en peut juger par le passage suivant d'un sermon recueilli à Yédo :

« Les relations entre le ciel et la terre sont une de nos connaissances les plus importantes. Du ciel viennent les lois qui régissent le changement des saisons, les phénomènes de la nature, et règlent les mouvements de la terre, tandis que sur celle-ci nous avons à étudier les rapports sociaux de l'humanité. Or il y a une grande ressemblance entre ces deux ordres de choses. En ce qui touche le ciel et la terre, le premier dirige et contrôle l'autre. Au printemps, les cieux brillent d'un pur éclat sur les champs, et ceux-ci s'émaillent aussitôt de fleurs variées. Au contraire, lorsqu'en hiver les cieux s'assombrissent, lorsque la neige tombe, la terre perd à son tour sa brillante parure, et, se soumettant aux lois dictées par le ciel, elle prend un aspect désolé. Ce n'est là qu'un exemple, mais on en pourrait citer mille pour montrer combien ce bas-monde rend un constant et nécessaire hommage à la volonté du ciel. Il en doit être ainsi dans les relations des hommes entre eux. Les enfants doivent montrer une piété filiale à leurs parents, les vassaux obéir à la volonté de leur seigneur, et les femmes être soumises à leurs maris ».

Cela ne rappelle-t-il pas le fameux raisonnement : « je suis le plus bel homme de ma chambre?... »

Puisque cette scolastique nous ramène encore une fois en plein moyen âge, profitons-en pour faire connaissance avec « maître renard. » Il occupe ici, non-seulement dans la littérature, mais même dans les superstitions populaires, une place plus grande encore que dans nos fabliaux. Il se dispute avec le chat et surtout le blaireau « tanuki » le privilège de tourmenter les hommes et de leur jouer de mauvais tours. A combien de femmes jeunes ou vieilles persuadera-t-on, quand le vent ébranle les volets, que ce n'est pas le malin rôdant autour de la maison ? Plus d'une s'est souvent entendu

appeler par son nom au milieu de la nuit. Le « tanuki » prend souvent la forme d'une femme pour attirer dans ses pièges de naïfs jeunes gens, qui ne voient pas, sous sa robe, passer la queue dénonciatrice. Les contes merveilleux qui roulent sur les exploits de ces deux compagnons rempliraient des volumes et sont tellement répandus que, si l'on demande à un Japonais de vous raconter une histoire nationale, il ne manque jamais de commencer par l'un de ces deux héros, plus célèbres que le chat-botté ou l'oiseau bleu. J'analyse ici une de ces fables, qu'on peut lire tout au long dans le recueil qu'en a fait l'auteur anglais Mitford¹.

Un soir qu'une riche famille recevait ses amis, l'entretien vient à tomber sur les renards et leurs exploits. Un des assistants, Tokutaro, un esprit fort, traite ces récits de fables. Défi lancé, pari tenu. Notre homme se met en route vers un bois. Sur la lisière, un renard s'enfuit à son approche; un instant après, il voit venir à lui une jeune fille qu'il connaissait. Point de doute, c'est le renard qui a pris cette forme, et notre habile homme feint de se laisser emmener par elle, tout en examinant avec soin s'il ne voit pas dépasser la queue, et s'étonnant fort de ne rien découvrir. Arrivé chez les parents de la jeune fille, qu'il connaissait, il les prend à part et leur dit : « Vous avez cru que c'était votre fille qui entraît avec moi, c'est un renard ! — Notre fille, un renard ! s'écrie la mère indignée. Voilà bien une insulte à jeter à d'honnêtes gens ! » Tokutaro soutient son dire et, pour le démontrer, saisit la jeune fille, et l'accable de coups jusqu'à ce qu'elle reprenne sa forme. Il frappe si bien qu'elle en meurt. Cette fois il n'a plus peur d'être joué par les renards, il craint d'avoir tué une innocente jeune fille. Les parents vont quérir main-

¹ *Tales of old Japan*, by Mitford, London 1871.

forte, et on va faire justice du meurtrier, quand passe par là un prêtre qui obtient sa grâce à la condition qu'il entrera dans les ordres et subira pour cela la tonsure. Il s'y soumet de grand cœur. En ce moment, Tokutaro entend un éclat de rire; il ouvre les yeux, le jour paraît, et il se retrouve sur la bruyère où le renard lui est apparu. Tout cela n'était donc qu'un rêve? Hélas! non. En passant la main sur son crâne pelé, il s'aperçoit, mais un peu tard, de ce qu'il en coûte pour défier de tels ennemis. Revenu auprès de ses amis, bafoué et honteux, il finit par se faire moine.

Dans d'autres contes, le renard est présenté comme un être bienfaisant et reconnaissant. On lui prête des sentiments humains, et l'auteur raconte en détail les noces d'un jeune renard de bonne maison avec une demoiselle de haute lignée accomplies pendant une éclaircie du ciel entre deux averses de pluie¹. Souvent aussi le conteur fait intervenir d'autres animaux. Parfois même les ustensiles de ménage personnifiés entrent en scène et se coalisent avec l'homme contre ses ennemis. On reconnaît, le plus souvent avec beaucoup de peine, l'allégorie qui se cache sous la fable, quand il s'en cache une; en revanche, quel recueil on ferait d'anecdotes édifiantes!

Un daïmio avait fait faire vingt vases de porcelaine d'une magnifique beauté; il ne vivait que pour les admirer. Un jour, une servante a le malheur d'en casser un par mégarde. Il entre en fureur et la condamne à mort. En apprenant cela, un de ses vassaux se présente, se disant possesseur d'une recette précieuse pour réparer le vase sans qu'on y soupçonne la moindre fêlure. Il faut seulement qu'il les voie tous ensemble. On le con-

¹ De là l'expression japonaise, *la noce du renard*, correspondant au dicton de nos paysans, « le diable bat sa femme. »

duit dans la pièce où les précieux fétiches reposent sous une tenture de soie. Il soulève la draperie, et d'une seule poussée les jette tous à terre et les brise en mille pièces. — Ces dix-neuf vases restants auraient pu coûter, dit-il, la vie à dix-neuf personnes. Prenez la mienne, ce sera bien assez.

Le daïmio comprit la leçon, et fit grâce à tout le monde.

La sagesse de ces contes est relevée par une certaine finesse d'observation dans les proverbes qui se trouvent à chaque instant dans la bouche d'un Japonais lettré ou non.

« Si vous haïssez quelqu'un, laissez-le vivre. (C'est un supplice suffisant.)

« Mieux vaut éviter les reproches que rechercher les éloges.

« Les moineaux, quand ils se battent entre eux, n'ont pas peur de l'homme.

« Apprenez, en vous blessant, le mal qu'endurent les autres.

« Lorsque vous entrez dans un village, suivez la coutume de ce village. (Il faut hurler avec les loups.)

« Si vous parlez d'une personne, son ombre apparaît. (Quand on parle du loup, etc.)

« La grenouille dans son puits ignore l'immense océan.

« Le soldat battu a peur des brins de roseau.

« Le cœur d'un enfant de trois ans lui reste jusqu'à soixante.

« On parle des grands hommes soixante-quinze jours.

« Le dessous du chandelier est noir. (Le plus voisin de l'église est le plus loin du salut.)

« Pour un cerf-volant, il faut du vent.

« Lire Confucius et ne l'avoir pas lu. (Ne pas exécuter ses préceptes.)

« D'une année à l'autre, les fleurs se ressemblent entre elles, — d'une année à l'autre les hommes sont semblables entre eux.

« On ne croit guère à l'habileté du pauvre.

« Quand il y a trop de bateliers, le bateau monte sur les montagnes.

« Tout jusqu'à la tête d'une sardine peut être l'objet d'un culte.

« Si vous voulez vous connaître, interrogez les autres.

« Il n'y a pas de professeur de poésie.

« Jusqu'à ce qu'elle soit polie, la pierre précieuse ne brille pas.
« Arrêter le Grand océan avec la main.
« Une grande masse doit être enlevée par morceaux.
« Il ne faut qu'assez de poussière entassée pour faire des montagnes.
« Un couvercle raccommodé sied à une terrine rapiécée.
« Les bons remèdes sont amers à la bouche.
« L'ignorance est le bonheur.
« Où vous vivez, là est la capitale.
« Le temps fuit comme une flèche.
« Un « *tai*, » encore que vieux est un « *tai*. »
« Tous les hommes et toutes les choses sont comme le cheval de Saïwo.

Saïwo était un vieux sage chinois qui avait un excellent cheval auquel il tenait beaucoup. Un jour, le cheval s'en alla et se perdit. Un ami de Saïwo s'en affligeait devant lui en essayant de le consoler : « Je ne suis pas affligé répondit Saïwo. » Le cheval finit par retrouver sa route et rentrer à la maison. L'ami vint pour s'en réjouir : « Je ne me réjouis pas, lui dit le maître. » Il advint que le fils de Saïwo voulut monter sur le cheval qui se cabra et l'estropia. L'ami se montra naturellement encore plus désolé, Saïwo restait toujours indifférent. Or il arriva qu'en ce temps, l'empereur fit une levée en masse de tous les jeunes gens valides et le fils de Saïwo échappa comme infirme ; mais le fils du voisin dut partir et fut tué. Ce proverbe montre donc que « en toutes choses il faut considérer la fin. »

Il faudrait tout citer et aux proverbes proprement dits ajouter les locutions proverbiales telles que : « prêcher Bouddha lui-même » (prêcher un converti), « jeter de l'eau à la face d'une grenouille », qui, ici comme chez nous, assaisonnent le discours d'une pointe de vive et familière ironie.

Ces locutions, du reste, ne se trouvent dans la langue que parce qu'elles sont dans le génie de la nation. Généralement gai et souriant, souvent léger et frivole, le Japonais tourne assez volontiers toute chose en plaisanterie, effleure les surfaces avec ce dilettantisme qu'on nous a si sévèrement reproché, et, content d'avoir entrevu un sujet, passe outre sans l'approfondir. Aussi excellent-il dans la critique superficielle et badine, dans le pam-

phlet politique, la caricature et le journalisme d'opposition. Il est tel mémoire d'un fonctionnaire en disgrâce, tel article d'un mécontent, que ne désavoueraient pas les écrivains de la *Satire Ménippée*.

Voici par exemple un conte extrait d'une feuille locale : Le chien japonais — à-demi sauvage et de grossière encolure — disait au chien étranger :

— Que tu es heureux ! Toujours ton maître te caresse et te donne de bons morceaux ; moi, j'erre à l'aventure dans les rues, sans protection, et ne reçois que des coups de pied ou de bâton.

— C'est la faute de ton mauvais caractère, répondit le chien étranger. Tu aboies après tout le monde et veux toujours mordre les gens. Moi, je lèche les honnêtes gens, et n'aboie qu'après les voleurs.

— Heureux pays que le tien, où l'on peut distinguer les uns des autres, répond le quadrupède japonais ; de grâce donne-moi quelques leçons.

— L'autre y consent ; les voilà courant de compagnie. D'abord tout alla bien, mais ayant pénétré dans la ville officielle, ils passèrent devant le ministère des finances. Là notre rustre lâche un formidable aboiement.

— Eh bien ! que fais-tu, lui demande son compagnon.

— Eh ! camarade, ne m'as-tu pas dit d'aboyer après les voleurs ?

Mais ne demandez pas à l'auteur de ces écrits d'exposer à son tour un système, une mesure à prendre ; faute de méthode et de logique, il tomberait lui-même dans des erreurs plus grossières que ses sarcasmes ne sont spirituels.

Essayons de résumer ces aperçus. Il y a peu d'années encore, le voyageur qui débarquait au Japon pouvait au premier abord se croire transporté à quelques siècles en arrière. Les soldats armés de la lance et bardés de fer,

les citadins vêtus comme nos damoiseaux, les cortèges seigneuriaux, les processions des corps de métier, les veilleurs nocturnes, l'aspect des lieux et des costumes aussi bien que l'organisation sociale, tout rappelait notre âge féodal. Aujourd'hui les traces visibles de cette civilisation primitive tendent à disparaître. Il ne faut pas cependant pénétrer bien profondément sous le tuf pour la retrouver dans les lois, dans les mœurs, dans les croyances. Si elle se manifeste clairement quelque part, c'est dans la littérature. Gardons-nous, pour juger celle-ci et celle-là, de nous placer à notre point de vue moderne. Reportons-nous à quelques années avant la Renaissance, alors que l'Europe se débattait dans les liens de la routine scolastique, alors que le génie humain, emprisonné dans une théologie étroite, dans un idiome incorrect, attendait de toutes parts l'émancipation du langage et de la pensée. Tel est encore aujourd'hui le Japon sous le joug de l'idéographie et du bouddhisme.

Le génie national sortira-t-il vainqueur de cette lutte ? Les inspirations originales, mais informes, que nous avons signalées sont-elles le dernier effort d'un peuple épuisé ou les premières tentatives d'une nation qui s'essaye, cherche sa direction et ses moyens ? Le contact européen aura-t-il une influence à ce point de vue ? La méthode, la logique, l'art de penser, pénétreront-ils dans l'extrême Orient aussi vite que les perfectionnements matériels et les progrès d'emprunt ? L'écriture et la syntaxe réussiront-elles, sous l'influence de l'anglais et du français, à se transformer assez complètement pour fournir aux nouvelles idées acquises, comme aux anciennes aspirations refoulées, l'instrument commode et précis qui leur manque ? Ou le Japon restera-t-il à tout jamais pour les travaux de la pensée, comme pour les engins mécaniques, le tributaire de l'Occident ? Il serait téméraire aujourd'hui de trancher la question : elle est

de celles qu'une génération ne voit pas se résoudre. Au siècle prochain, les lecteurs de Condillac trouveront peut-être dans ce coin du monde la réfutation ou la confirmation éclatante de l'influence qu'il attribue au langage sur le développement intellectuel des peuples. Sans nous mêler de prédire ce qui sortira de cet embryon, nous voulions montrer ce qu'il a été, ce qu'il est. On a pu voir que, si le Japon a eu son essai de révolution en 1868, il attend encore sa Renaissance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Observation sur l'orthographe des noms japonais.	1
Avant-propos.	3

INTRODUCTION

§ I. — SOL. — PRODUCTIONS. — CLIMAT. — DIVISIONS TERRITORIALES.	5
§ II. — LES ORIGINES. — La race. — Les conquérants, Jin-mu, Zingu-kogo, conquête de la Corée, importation de la civilisation Chinoise. — Prépotence du clan de Fudjiwara (660 av. J.-C. à 888 après J.-C.).	15
§ III. — PÉRIODE DE SUPRÉMATIE MILITAIRE. — Rivalités de clans. — Yoritomo, fondation du Shogunat à Kamakura. — Régence des Hojô, les Mongols repoussés. — Régence des Ashikaga. — Guerre des deux Mikados. — Guerres civiles. — Nobunaga, premier essai de centralisation. (888-1573.).	21
§ IV. — APOGÉE ET DÉCADENCE DU SHOGUNAT. — Hidéyoshi et Yéyas. — Pacification des clans. — Expédition en Corée. — Constitution du système féodal. — Expulsion des chrétiens. — Abaissement des Shogun. (1573-1853.).	26
§ V. — RAPPORTS AVEC LES ÉTRANGERS. — EXPÉDITION DU COMMODORE PERRY. — CHUTE DU SHOGUNAT. — NENGO DE MEIJI. — Les Portugais, 1542. — Les missionnaires. — Les Hollandais à Hirado. — William Adams et les Anglais. — Expulsion définitive, à l'exception des Hollandais à Désima. — Apparition de l'escadre américaine, 1853. — État politique du Japon à cette époque. — Embarras et conduite incertaine du « Bakufu ». — Dislocation du système de Yéyas. — Rébellion ouverte de Nagato. — Stotsbashi, dernier Shogun. — Coup d'État et guerre civile, restauration du Mikado, nouvelle politique. — Inauguration du « Nengo de Meiji. » — Abolition de la féodalité. (1542-1872.	52

PREMIÈRE PARTIE

LES DEHORS

CHAPITRE I^{er}

LES PREMIERS ASPECTS

- § I. — LA NATURE ET L'HOMME. — Le paysage, les types, les classes, nobles et fonctionnaires. — Les modes européennes. — Paysans, artisans, marchands. — Bonne foi. 55
- § II. — LA VIE DES RUES. — Arrivée à Yédo. — Circulation et coup d'œil. — Les canaux et l'Ogawa. — Fête de nuit sur la rivière. 63

CHAPITRE II

LES FÊTES LAÏQUES ET RELIGIEUSES

- § I. — FÊTES LAÏQUES. — Inauguration du chemin de fer. — « Sho-kon-sha », courses et luttés. — Réception du 1^{er} janvier par l'empereur, en 1873 et 1876. — Les fleurs. 70
- § II. — FÊTES RELIGIEUSES. — Un « matsuri ». — Une foire dans un temple. — La chorégraphie moderne et l'escrime ancienne. — La dévotion extérieure. 78

CHAPITRE III

LA VIE DOMESTIQUE

- § I. — LE PERSONNEL. — La femme : jeune fille, épouse, ménagère, mère. — Les serviteurs. — Les enfants, leurs amusements. 85
- § II. — LA DEMEURE ET LES HABITUDES. — L'habitation de bois. — Les repas, le bain, le coucher. — Fin des rapports de famille. — Superstitions du foyer. — Pas de *société*. — Plaisirs violents. 92

CHAPITRE IV

LES FLÉAUX

- § I. — TYPHONS. — « DJISHIN. » — INCENDIES. — Incendie d'Yédo en 1872. 98
- § II. — LE CRIME. — LES SUPPLICES. — LA MISÈRE. — L'INSURRECTION. — Statistique criminelle. — Prisons, bagné de Skudasima. — Une sentence de mort. — Décollation. — Étranglement. — Le « Hara-kiri ». — Exposition publique. — Beaucoup de pauvres, peu de misérables. 103

CHAPITRE V

PREMIÈRES COURSES HORS DU TREATY LIMIT

LES ENVIRONS DU FUSI-YAMA. — Départ. — Les routes. — Kanasawa et sa baie. Iokoska et ses habitants français. — Les impedimenta. — La vie d'auberge. — Un singulier festin. — Kamakura, ses temples ; les manœuvres de troupes ; le Dai-buts. — Inosima. — Katashé. — Le Tokaido. — Odowara. — Le supplice du « Kango ». — Une grande route impériale. — Hakoné et son lac. — Surprise de voyage, Kiga. — Coucher de soleil. — Ascension sous la pluie. — On regrette la tente. — La vie des eaux. — Femmes de la cour. — Rencontre des deux impératrices. — Tostka ; Actéon invité à s'asseoir ; la pudeur japonaise. 115

CHAPITRE VI

DOUZE JOURS A CHEVAL

LE PLATEAU DE SAKURA. LE POLYGONE. — L'ARMÉE. — KADZUSA. — Bagage et monture — Funabashi. — Croquis et tableau. — Ushui et son étang. — Sakura, un crime capital. — Narita, le temple de Fudo-sama, une visite inutile. — Attitude hostile. — Le camp et le polygone, une promenade en chariot de parc. — Organisation de l'armée, la mission française. — Revue et feu d'artifice. — Un essai de colonie agricole. — Tôgané ; dégustation solennelle du thé. — Un essai de dressage malheureux. — Une côte bretonne. — Le temple de Kasamuri Kwannonsama. — Un entretien pénible. — Coup de théâtre : Kanosan. — Navigation nocturne. 141

CHAPITRE VII

ITINÉRAIRE DE YÉDO A OSAKA

- § I. — LE NAKA-SENDO ET L'ASAMA-YAMA. — Préparatifs et départ. — La banlieue. — Tomyoka et ses hôtes. — Ôiwaké. — L'ascension ; la ration forcée ;

- les scories ; le cratère. — Le Wada-Togé et le lac Suwa. — La vallée du Kiso-gawa. — Les populations. 159
- § II. — LE TOKAÏDO ET KIOTO. — Nagoya ; bibelots. — La plaine. — Un brage. — Le lac Biwa. — Le temple de Midera ; la légende de Bunkei. — Kioto ; les temples, le « Gosho » ; danses ; spectacles. — De Fushimi à Osaka au fil de l'eau. — Osaka ; le siro, la monnaie, les ponts. — Hiogo ; Kobé ; la montagne de la lune. — Impression générale. 177

CHAPITRE VIII

L'HIVER AU JAPON

- UNE EXCURSION A NIKKO. — Takasaki. — Une école. — Kiriu et l'industrie de la soie. — Omama un soir de marché. — Au cœur des montagnes ; la vallée du Bandotaro-gawa. — Kosowo ; un rustique compagnon de table. — Nikko ; les temples, les cascades. — Tsiusendji ; le torrent, le lac, solitude. — Les « Kangokaki ». — Le chasseur japonais. — La route de retour ; le voyageur à pied. — Le « Rikun-kaisha ». — L'approche d'Yédo. 199

CHAPITRE IX

UNE EXCURSION DANS LE NORD DU JAPON

- § I. — LA BAIE DE SENDAÏ. — Un campement à bord. — La rade de Shinagawa. — Mauvais temps, un abri provisoire, la baie des Cigales. — Matsushima ; une bande de lutteurs. — Sendai ; traces de la guerre civile. — Kinkwasan ; un groupe de pêcheurs. — Les daims familiers. — 800 îles. — Sabusawa ; l'absence de confort ; un enterrement. — « Avons-nous touché ? ». 229
- § II. — YÉSO ET LES AÏNOS. — Les projets de la Russie. — Hakodaté ; assassinat d'un consul, émotion générale. — Le capitaine Blakistone. — Nanaï, ferme modèle, aspect du paysage. — Les villages. — Urap ; les Aïnos. — L'étranger d'éteindra-t-il ? — Une grande voie de communication à Yéso. — Les chevaux. — La côte ouest ; la vie du pêcheur, mœurs et caractère. — Le bassin de l'Ishikarigawa ; la pêche au saumon. — La pirogue indigène, une leçon de modestie nationale. — L'hospitalité chez un Aïno, un intérieur, engins de chasse, les femmes, ennemis nocturnes. — un bizarre rapprochement. — Les Aïnos au point de vue anthropologique, leur façon de pêcher le saumon. — Satspero ; le « Kayetaskushi », une tentative malheureuse de colonisation. — La baie du volcan, ascension du Komagataké. — Retour et conclusion. 248

CHAPITRE X

LA VIE EUROPÉENNE AU JAPON

- § I. — UN SETTLEMENT. — Yokohama ; physionomie, population. — Une maison de commerce européenne, *banto* et *compradore*. — Un train de maison, les Lucullus. — Amusements, sport. — Rivalités nationales. 296

- § II. — LA CONDITION DE L'ÉTRANGER. — LES RELATIONS INTERNATIONALES. — Le milieu. — L'activité des facultés. — La nostalgie du *settlement*. — L'extériorité. — Les allures égalitaires. — Le commerce, les débuts, stagnation, le Japon n'est pas un débouché. — La soie, les cartons, le *graincur*; marasme. — A qui la faute? — Un conflit de races. 504

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE INTERNE

- Objet de la deuxième partie. 519

CHAPITRE XI

L'ÉDUCATION NATIONALE

- § I. — LA LANGUE. — La langue appartient à la famille des langues d'agglutination. — Infusion de mots chinois dans le vocabulaire. — Caractères de la grammaire et de la syntaxe. — Peut-on rapprocher le japonais des langues aryennes? — Variations du langage suivant les castes. — Impuissance du vocabulaire pour l'abstraction, de la syntaxe pour le raisonnement. 525
- § II. — L'ÉCRITURE. — Le « manyokama » syllabaire Japonais, le « katakana » et le « kirakana » syllabaires simplifiés. — Leur inutilité. — Emploi des caractères chinois par les lettres. — La lecture en « koyé » et en « yomi ». — Caractère politique de la langue et de l'écriture. 531
- § III. — L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — L'ancien enseignement laïque, primaire, secondaire, programmes et méthodes. — Ses résultats. — L'enseignement moderne. — L'étudiant. — Les maîtres européens, la direction de l'enseignement supérieur. — L'éducation des femmes. — Urgence des réformes scolaires. 536

CHAPITRE XII

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

- § I. — LE THÉÂTRE. — Stérilité de la haute littérature. — Aspect d'un théâtre; la salle, le public, les acteurs. — Les accessoires. — La mimique. . . 556
- § II. — LE DRAME. — Origine sacrée. — Caractère historique. — *La vengeance de Sôga*. 570

- § III. — LA COMÉDIE. — Aptitudes comiques des Japonais. — *Kami-ya-Djiyé*, rapprochement curieux. — Théâtres forains. — Les « no ». 595
- § IV. — LE ROMAN, LE CONTE ET LE PROVERBE. — « Ko-san-kinguro. » — Com-père renard. — Proverbes. 409